

2019-2020

Master 2 Études sur le genre
Parcours recherche – Corps et biopolitique

Les « vrais hommes » ne mangent pas toujours de viande

Dévirilisation symbolique et recomposition de la domination masculine par l'engagement : l'exemple de militants végétariens mobilisés contre la chasse à courre en Bretagne

Nolwenn VEILLARD |

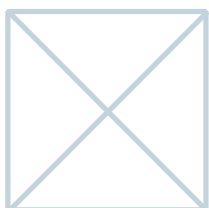
Sous la direction de Fanny BUGNON et
Bleuwenn LECHAUX

Membres du jury

BUGNON Fanny | MCF en Histoire contemporaine / Études sur le genre – Université Rennes 2
| Directrice de mémoire

LECHAUX Bleuwenn | MCF en science politique – Université Rennes 2 | Directrice de mémoire

DARDENNE Émilie | MCF en anglais / Études animales – Université Rennes 2 | Assesseure



Soutenu publiquement le :
09/12/2020



L'auteur du présent document vous autorise à le partager, reproduire, distribuer et communiquer selon les conditions suivantes :



- Vous devez le citer en l'attribuant de la manière indiquée par l'auteur (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'il approuve votre utilisation de l'œuvre).
- Vous n'avez pas le droit d'utiliser ce document à des fins commerciales.
- Vous n'avez pas le droit de le modifier, de le transformer ou de l'adapter.

Consulter la licence creative commons complète en français :
<http://creativecommons.org/licences/by-nc-nd/2.0/fr/>

Ces conditions d'utilisation (attribution, pas d'utilisation commerciale, pas de modification) sont symbolisées par les icônes positionnées en pied de page.



REMERCIEMENTS

En tout premier lieu, je tiens à chaleureusement remercier les deux directrices de ce mémoire, Fanny Bugnon et Bleuwenn Lechaux. Leur patience, leurs judicieux conseils, leurs relectures méticuleuses et critiques ainsi que leurs encouragements et leur indéfectible soutien auront réussi à maintenir intacte ma motivation tout au long de cette année. Je remercie également Émilie Dardenne qui a accepté de faire partie du jury de soutenance.

Par ailleurs, je souhaite adresser mes plus sincères remerciements à tou·te·s les militant·e·s qui ont accepté de se rendre disponibles pour se prêter à l'exercice de l'entretien. De même, je remercie ici tou·te·s les militant·e·s que j'ai côtoyé·e·s au cours de l'enquête ethnographique et qui m'ont fait part de leurs expériences respectives.

J'ai par ailleurs reçu une aide précieuse du personnel de la bibliothèque de l'Université Rennes 2. Qu'il en soit dans son intégralité remercié.

Ma reconnaissance se dirige également vers tou·te·s mes camarades de la promotion « Angela Davis ». Par leur sympathie, leur motivation, leur bienveillance et leur soutien, elles ont été des allié·e·s virtuel·le·s incontestables dans l'aboutissement de ce travail.

Enfin, j'adresse ici des remerciements plus particuliers à Marianne pour son soutien et sa relecture attentive, à Sim et Léna pour m'avoir hébergée, épaulée et pour avoir manifesté autant d'intérêt à l'égard de ce travail, à la « Bande des Harpies impures » pour avoir toujours été présentes, à Nick, à ma mère et au reste de ma famille. Chacun·e à votre manière, votre soutien aura été une aide précieuse.

Les « vrais hommes » ne mangent pas toujours de viande

Dévirilisation symbolique et recomposition de la domination masculine par l'engagement : l'exemple de militants végétariens mobilisés contre la chasse à courre en Bretagne

Nolwenn Veillard

Sous la direction de Fanny Bugnon et Bleuwenn Lechaux

« Le Rallye Bretagne fort dépourvu,
Quand la bise fût venue,
Alla crier famine chez son voisin le Rallye Armor,
Le priant de l'aider à chasser.
Malheur en fût pour eux,
Se déplacèrent des extrémistes dangereux.
Alors que la chasse dura,
L'équipage unifié, dans la forêt, s'enfonça.
Traqué par cent assoiffés,
Le cerf parvint à s'échapper.
Les nobles veneurs abdiquèrent,
Et sur les militants s'énervèrent.
Qu'importe les violences et le mépris
A cerf victorieux, militants heureux. »¹

¹ Notes de carnet de terrain, 24/10/19 – Fable revisitée par les militant-e-s de FKB à la suite de l'action du 22/10/19.

Notes préliminaires

Note sur le langage :

Considérant que « la règle grammaticale qui veut que "le masculin l'emporte sur le féminin" [...] a été imposée au cours du XIX^e siècle à travers la scolarisation obligatoire » et qu'elle « est aujourd'hui largement mise en question par les linguistes sur le genre et par certaines maisons d'édition » (Rennes, 2016), l'entière rédaction de ce mémoire souhaite se conformer aux exigences d'un langage non sexiste. Tout au long de ce travail, afin de visibiliser les femmes dans des termes sinon employés par défaut au masculin, nous aurons donc recours au « point médian » (tou·te·s, chacun·e, militant·e·s, participant·e·s, chasseur·euse·s), à des pronoms inclusifs (elleux, ielles, læ), à des substantifs non genrés dits « épiciens » (membres, camarades) et nous nous appliquerons également à utiliser les féminins des noms de métier, de charges ou de fonctions (autrice, agente). De ce fait, lorsque certains termes (militants, participantes, suiveurs, chasseuses) sont utilisés sans aucune déclinaison inclusive, il faut donc comprendre qu'ils désignent une catégorie particulière et non mixte de sexe. Par exemple, le terme de « suiveur » sera souvent employé au masculin étant donné qu'au cours des observations ce groupe particulier était presque exclusivement composé de sujets hommes. Dans les cas où des femmes auraient pu en faire partie, l'écriture inclusive sera toutefois privilégiée. Nous nous efforcerons donc de ne pas « détourner l'attention du fond vers la forme par l'emploi systématique d'une syntaxe et d'une terminologie non usuelles » en cherchant néanmoins à « tendre vers un langage mixte » (Rennes, 2016).

Note sur les traductions :

Certaines des citations mobilisées sont tirées de sources non francophones. Directement traduites dans le courant du texte, l'entièreté du passage dans lesquelles elles figurent se trouvera systématiquement en notes de bas de page. Certains concepts peuvent toutefois être mobilisés dans leur langue d'origine lorsque l'expression permet de mieux saisir leur signification ou lorsqu'elle est récurrente dans les travaux universitaires francophones.

Note sur le lexique de la vénerie :

La description des observations menées sur le terrain nécessite parfois d'avoir recours à un vocabulaire précis et spécifique au milieu de la vénerie. Pour alléger le corps du texte des détails techniques, il conviendra donc de se référer au lexique placé en annexes, qui détaillera les principaux termes et expressions utilisés. Par ailleurs, le terme même de vénerie accepte deux orthographes différentes : « vénerie » et « vènerie ». Nous privilégierons ici la version la plus répandue (« vénerie »), mais nous pourrions également avoir recours à l'autre orthographe (« vènerie ») dans certains cas.

Note sur les sigles et les acronymes :

Pour alléger une nouvelle fois le corps du texte, nous privilégierons l'utilisation des sigles et des acronymes des organisations mentionnées. Leur signification sera déclinée une première fois, puis le recours à son diminutif sera favorisé. Placé en annexes, un glossaire permet de récapituler l'ensemble de ces dénominations.

Note sur l'identité des enquêté·e·s :

Pour préserver l'anonymat des enquêté·e·s, les prénoms de toutes les personnes citées ont été modifiés.

Note sur la dénomination de l'organisation observée :

L'observation participante à laquelle il sera fait référence tout au long de ce mémoire a été menée au sein d'un collectif de lutte contre la chasse à courre. Baptisé une première fois « Forest Keepers » en août 2019, il sera ensuite rebaptisé « Forest Shepherd » en janvier 2020². Pour ne pas induire en erreur le lecteur·rice et parce que l'essentiel des observations a eu lieu avant le mois de janvier 2020, nous privilégierons ici l'appellation de « Forest Keepers » pour désigner le collectif et toutes les actions qui s'y rapportent. Toutefois, dans certains des propos rapportés, la dénomination « Forest Shepherd » ou « FS » peut éventuellement être mentionnée.

² Annexe n°3 – Sociogenèse de la lutte contre la chasse à courre et chronologie du mouvement.

Sommaire

NOTES PRELIMINAIRES

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PARTIE 1. LE VEGETARISME : UN REQUISIT A L'ENGAGEMENT ANTISPECISTE CONTREVENANT AU MODELE DE LA MASCULINITE HEGEMONIQUE

1. L'abandon d'une alimentation carnée : les contours genrés d'une exigence majeure du militantisme antispéciste

- .1.1. L'injonction à la cohérence : ajuster ses pratiques individuelles à l'éthique défendue
- .1.1.1. L'aspect logique de la démarche : pointer les incohérences de discours
- .1.1.2. Le non-respect du véganisme : un facteur de discrédit au sein du groupe militant
- .1.2. Les motivations genrées à l'origine de l'adoption d'un mode de vie végan
- .1.2.1. Les chocs moraux : un moteur de l'engagement presque exclusivement mentionné par les femmes
- .1.2.2. Laisser poindre sa sensibilité : sensibilité intuitive féminine *versus* sensibilité morale masculine ?
- .1.2.3. Rationnaliser le discours : une voie d'entrée plutôt masculine

2. La renonciation à l'alimentation carnée : un motif essentiel du processus de dévirilisation symbolique engagé à l'encontre des militants

- .2.1. La perception du « corps végétarien » par les chasseurs : une critique d'un renversement des régimes de genre en place ?
- .2.1.1. Corps carencés, corps anémiés
- .2.1.2. Une féminisation du corps par l'abandon d'un « symbole de domination masculine » ?
 - a) Renoncer à un aliment masculin : questionner la « politique des protéines »
 - b) Opter pour des aliments féminins
 - c) Un régime alimentaire féminin synonyme de présomption d'homosexualité ?
- .2.2. L'engagement contre la chasse à courre : un facteur supplémentaire de dévirilisation
- .2.2.1. Le rejet d'une pratique virile, « havre d'exclusivité masculine » ?
- .2.2.2. L'accusation de sensiblerie : symptôme d'une « crise de la masculinité » et d'une « féminisation des mœurs » ?

3. La mise à distance du modèle de la masculinité hégémonique : la promotion d'un nouveau modèle de masculinité comme stratégie de restauration d'une identité gratifiante ?

- .3.1. Une double figure du chasseur renvoyée à son archaïsme et à son caractère dominant
- .3.1.1. Le veneur : la représentation d'une masculinité bourgeoise et dominante économiquement
- .3.1.2. Le suiveur : une figure de la masculinité rurale populaire
- .3.2. Le rejet d'une masculinité jugée dominante au profit d'une masculinité « civilisée » : une identité modelée contre celle des chasseurs ?
- .3.2.1. Faire valoir une autre forme de masculinité : contrer le modèle hégémonique par la quête d'une « élévation morale »
 - a) « Rester stoïque » : faire face à l'expression d'une virilité agressive
 - b) « Ne pas se rabaisser à leur niveau » : faire entendre la raison pour civiliser les mœurs
- .3.2.2. Affirmer l'idée d'un « ethos égalitaire » pour inscrire l'antispécisme dans le sillon des luttes progressistes
 - a) L'assimilation de l'antispécisme aux autres luttes : un moyen de légitimer la cause animale en évitant l'accusation d'antihumanisme
 - b) L'appropriation du discours féministe : réquisit au militantisme ou communauté de destin ?
- .3.3. Bâtir un entre-soi végan : le socle d'une stratégie de reconstruction d'une identité gratifiante ?
- .3.3.1. S'engager pour rompre avec l'isolement, refonder une communauté de valeurs
 - a) Des trajectoires de rupture menant au sentiment d'isolement
 - b) Rejoindre une communauté de valeurs
- .3.3.2. S'engager pour rejoindre un réseau militant : le collectif, un espace de rencontres affinitaires ?
 - a) Le collectif, un espace de rencontres affinitaires au-delà du seul espace militant
 - b) Le collectif : une agence matrimoniale ?

PARTIE 2. LE CHOIX DE MODALITES D'ACTION EXACERBANT LA VIRILITE : UNE STRATEGIE MASCULINE DE MAINTIEN DE LA DOMINATION PATRIARCALE ?

1. Des modalités d'action viriles : un engagement « corps et âme » à l'avantage des hommes

- .1.1. « Prouver et éprouver » sa virilité à travers un engagement corporel intense
 - .1.1.1. L'aspect sportif des actions : restaurer un statut masculin gratifiant par la valorisation des performances physiques
 - a) Une haute importance symbolique accordée à l'aspect sportif des actions
 - b) La bonne condition physique requise : un facteur d'appréhension chez les militantes susceptible de freiner leur investissement sur le terrain
 - .1.1.2. Tester sa résistance physique aux épreuves et aux aléas induits par des actions de type « commando »
 - .1.1.3. « Affronter ses ennemis » : s'engager dans un rapport de force viril en cherchant à se confronter à ses opposant·e·s
 - a) Orchestrer un rapport de force viril avec les chasseurs
 - b) Des représentations médiatiques qui confortent la représentation antagonique d'un face-à-face entre militants et chasseurs
 - c) La mise à distance des femmes de ces épreuves viriles : un moyen de se distancier des catégories dominées ?
- .1.2. Entrer dans le rôle d'un « vrai warrior » : viriliser la cause en adoptant une posture de justicier
 - .1.2.1. Le « goût » du risque : une stratégie militante de radicalisation de l'identité du groupe
 - a) Publiciser la violence de la chasse : entre recherche du sensationnel et valorisation de la prise de risque
 - b) Le risque d'altercations physiques : une éventualité attractive ?
 - .1.2.2. Le choix d'un répertoire d'action politique valorisant des qualités morales associées à la masculinité hégémonique
 - a) L'esprit de sacrifice : devenir un « martyr » pour la cause ?
 - b) Braver l'interdit pour faire valoir un penchant pour le « concret » et la « radicalité »

2. Une division sexuée du travail militant modelée par l'investissement sur le terrain

- .2.1. Une captation masculine des tâches à plus forte valeur sociale ajoutée
 - .2.1.1. L'« absence de structure » : un « *glass escalator* » masculin ?
 - .2.1.2. L'accès exclusivement masculin aux fonctions de leadership et d'élaboration des stratégies
 - .2.1.3. Un accès au porte-parolat fortement conditionné à la qualité d'expert sur le sujet
- .2.2. Une invisibilisation et une dépréciation du travail accompli par les femmes
 - .2.2.1. Les « petites » tâches « qui restent » : le travail invisible mais indispensable réalisé par les militantes
 - .2.2.2. Une ségrégation genrée dans la prise en charge du travail émotionnel

3. Une culture du modèle masculin hégémonique reconduisant la domination masculine ?

- .3.1. Une sexuation du mouvement renforcée par les coûts de la domination masculine
 - .3.1.1. Les lourdes répercussions des prises de risque masculines
 - .3.1.2. Des répercussions parfois difficiles à assumer : la mise à distance des hommes les plus fragiles
 - .3.1.3. Les agressions des militantes : des situations souvent inopinées à l'origine d'un désengagement féminin
- .3.2. Une recomposition de la domination masculine masquée par la promotion d'un antisexisme de façade
 - .3.2.1. Le féminisme : un impensé camouflé par la nécessité de performer un discours antisexiste ?
 - .3.2.2. Des violences sexistes et sexuelles permises par une relative tolérance vis-à-vis d'une culture du sexisme
 - a) Une relative tolérance à l'égard d'une culture ambiante du sexisme
 - b) Des discours antiféministes ordinaires pour faire face aux violences sexuelles
 - .3.2.3. Face au sexisme : quelles stratégies féministes ?

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

GLOSSAIRE DES SIGLES

LEXIQUE DE LA VENERIE

ANNEXES

1. Listes chronologiques des observations menées
2. Tableau récapitulatif des entretiens
3. Sociogenèse de la lutte contre la chasse à courre et chronologie du mouvement
4. Photographies issues de la communication militante
5. Croquis ethnographiques

TABLE DES MATIERES

Introduction

« **Real men don't eat quiche** » (Feirstein, 1982). A travers l'intitulé de son best-seller, l'humoriste américain Bruce Feirstein raillait une représentation de la masculinité couramment répandue, qui associe l'identité masculine à la pratique de consommation de produits carnés. Si « les vrais hommes ne mangent pas de quiche », ce serait plutôt pour privilégier une alimentation riche en viande, renvoyant symboliquement à ce que Pierre Bourdieu qualifiait de « nourriture nourrissante par excellence, forte et donnant de la force, de la vigueur, du sang, de la santé », composante essentielle du « plat des hommes » (Bourdieu, 1979, p. 214). Face à cette représentation, les écrits de Feirstein, pourtant satyriques, n'ont toutefois pas généré l'effet escompté. D'après Gary Cross, ils reflètent effectivement « une nostalgie grandissante à l'égard d'une ancienne génération d'hommes qui étaient confiants et indépendants »³ (Cross, 2008, p. 137), notamment en raison du fait que même si ces hommes « n'étaient pas insensibles ou honteux vis-à-vis du raffinement », ils n'allaient tout de même pas jusqu'à « concevoir ou manger des quiches – ni même jusqu'à adhérer au féminisme »⁴ (Cross, 2008, p. 138). D'ailleurs, à la suite de la parution de cet ouvrage, le terme de « *quiche-eaters* »⁵ s'est diffusé aux États-Unis pour désigner ceux qui soutenaient les mouvements féministes. L'expression sera même concrétisée par l'action symbolique de Phyllis Schlafly⁶ lorsqu'elle envoie, le 25 janvier 1983, une cinquantaine de quiches aux sénateurs américains qui coparrainaient la réintroduction de l'ERA⁷, accompagnées d'un message mentionnant que les « vrais hommes n'enrôlent pas les femmes »⁸. Cette démarche de dévalorisation des hommes par la symbolique des aliments invite à se questionner plus largement sur l'assignation genrée des pratiques alimentaires, et en particulier à celle qui unirait la masculinité aux produits carnés.

Dans son essai *La Politique sexuelle de la viande*, l'autrice américaine Carol Adams a cherché à démontrer que les hommes devaient se sustenter de « nourritures masculines » (Adams, 2016, p. 79) pour acquérir les attributs de la masculinité. Pour elle, cette croyance repose sur la superstition que consommer les muscles d'un animal puissant permettrait d'accroître sa propre force physique. Dans certains groupes ethnoculturels, comme c'est le cas chez les Akyé en Côte d'Ivoire, ces formes de « croyances socioculturelles (mythes et idéologies) » sont effectivement au fondement d'un « modèle de partage socialement et sexuellement prédéfini », lui-même à l'origine d'un « rapport inégalitaire entre hommes et femmes [...] au niveau du partage et de la distribution de l'alimentation au sein de l'unité familiale, notamment en ce qui concerne la répartition des protéines animales » (Atse & Adon, 2015). Une autre recherche menée au Cameroun a démontré qu'à travers l'établissement de tabous

³ « Feirstein makes fun of both sides, but he reflects a growing nostalgia for an earlier generation of men who were confident and independent » (Cross, 2008, p. 137).

⁴ « Feirstein's real men of the 1980s were not oblivious to or shameful of refinement, but they didn't make or eat quiche – or embrace feminism » (Cross, 2008, p. 138).

⁵ « We've become a nation of wimps. Pansies. Quiche eaters. », (Feirstein, 1982, p. 8).

⁶ Phyllis Schlafly était une militante américaine connue pour ses positions conservatrices et anti-avortement, ainsi que pour son engagement dans les années 1970 contre l'*Equal Rights Amendment* (ERA) qui prévoyait d'instituer l'égalité des sexes dans la Constitution.

⁷ « Yesterday, the Eagle Forum, the national "pro-life," anti-Equal Rights Amendment organization headed by Schlafly, distributed the quiches to senators cosponsoring reintroduction of the ERA. » (Lois Romano (26/01/1983). « Let Them Eat Quiche », *The Washington Post*).

⁸ « Attached to each quiche box was Schlafly's warning: "Real Men Do Not Draft Women" » (Lois Romano (26/01/1983). « Let Them Eat Quiche », *The Washington Post*).

alimentaires – précisément dans ce contexte, la prohibition des gésiers de poulets aux femmes – les hommes « cherchent à s’assurer la mainmise sur d’autres membres de la société », ce qui traduirait que « derrière la tabouisation s’hume l’odeur d’une obsession de puissance » (Manirakiza, Bile & Mounsade Kpoundia, 2015). Plus généralement, l’accès aux ressources alimentaires carnées serait donc un « enjeu de pouvoir » et constituerait le « motif nutritionnel de cette institution inégalitaire par excellence qu’est la division du travail par sexe » (Fournier, Jarty, Lapeyre & Touraille, 2015). En 2012, des travaux de psychologie ont plus largement démontré que la viande est couramment associée à la masculinité, notamment parce que des représentations lui confèrent des propriétés liées à la virilité et à la force physique (Rozin, Hormes, Faith & Wansink, 2012). D’autres travaux mettent en évidence que « la viande, et particulièrement la viande rouge » représente un « aliment masculin archétypal », ce qui amène « les hommes et les femmes à “faire du genre” lorsqu’ils consomment des aliments »⁹ (Sobal, 2005). Le « principe de la division des nourritures entre les sexes » se justifie ainsi par l’aspect genré que revêt le rapport à la nourriture. S’agissant des hommes, l’alimentation doit concorder avec « la philosophie pratique du corps masculin », qui se matérialise par « une sorte de puissance, grande, forte, aux besoins énormes, impérieux et brutaux » et qui s’affirme « dans toute la manière masculine de tenir le corps, et en particulier devant les nourritures » (Bourdieu, 1979, p. 211). Pierre Bourdieu identifiait ainsi que le rapport à la nourriture, et en particulier à la viande, pouvait être pensé comme un symbole de virilité, envisagé dans son aspect éthique même comme le « principe de la conservation et de l’augmentation de l’honneur », qui restait selon lui « indissociable, au moins tacitement, de la virilité physique, à travers notamment les attestations de puissance sexuelle [...] qui sont attendues de l’homme vraiment homme » (Bourdieu, 1998, p. 25). La virilité correspond effectivement à « l’expression collective et individuelle de la domination masculine », qui renvoie d’une part « aux attributs sociaux associés aux hommes et au masculin », c’est-à-dire à « la force, le courage, la capacité à se battre, le droit à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent pas être virils », et d’autre part à « la forme érectile de la sexualité masculine » (Molinier, 2000). L’exercice d’une puissance sexuelle qui se dégage de cette acceptation de la virilité est également identifiée par Georges Vigarello qui estime que le modèle viril renvoie à des qualités sexuelles, « celles du mari « actif », puissamment constitué, procréateur ». Mais, il perçoit aussi que le modèle viril se rapporte à des qualités physiques, « où domine la force, la résistance, la robustesse », et morales où domine « la puissance, l’ascendance faite d’un courage mêlant mesure et détermination » (Vigarello, 2013). Ce modèle et ces qualités déclinées seraient donc attestées, renforcées ou validées par l’acte de consommation de la viande, qui incarne ainsi « un puissant moyen d’affirmer ou de performer sa masculinité »¹⁰ (Simonsen, 2012).

D’après Adams, l’alimentation carnée correspondrait donc à « un symbole de domination masculine » puisqu’il s’agirait d’« une prérogative mâle » (Adams, 2016, p. 79). Autrement dit, consommer de la viande entretiendrait la virilité des hommes. Mais, y renoncer reviendrait à l’inverse à « menacer la structure de la culture patriarcale au sens le plus large » (Adams, 2016, p. 86). C’est également ce que met à jour l’enquête d’Hank Rothgerber, dans laquelle il cherche à mesurer l’attitude des hommes et des femmes à l’égard de la viande. Il en conclut que les hommes végétariens « enfreignent en apparence une norme alimentaire masculine », notamment

⁹ « Men and women ‘do gender’ by consuming gender-appropriate foods. Meat, and especially red meat, is an archetypal masculine food. » (Sobal, 2005).

¹⁰ « As a consequence, meat consumption has become a powerful way of asserting or performing one’s masculinity. » (Simonsen, 2012).

parce qu'ils mettent de côté « un privilège masculin relativement caché », qui réside dans « la liberté et la possibilité de manger sans se soumettre à des critiques ou à un examen minutieux »¹¹. Pour Priscille Touraille, l'accès à l'alimentation carnée s'est construit par la « division genrée du travail », sous le « contrôle exclusif » des hommes adultes, dans toutes les sociétés, et l'absence des aliments carnés du régime incarne « des restrictions imposées de manière générale aux femmes » (Touraille, 2008, p. 304). C'est par exemple ce que souligne Muriel Darmon lorsqu'elle observe qu'au XIX^e siècle, une « prise de distance pratique et symbolique à l'égard de la nourriture » devient « un enjeu distinctif fort pour les femmes » (Darmon, 2008, p. 31). Cette distanciation qui s'est particulièrement opérée à l'égard de la viande, représentant là un « aliment masculin susceptible d'entraîner des passions incontrôlables et d'accélérer la maturation corporelle et sexuelle », a ainsi conduit à ce que cet aliment soit « à proscrire du régime des jeunes filles » (Darmon, 2008, p. 32). Cette construction socio-historique de la renonciation à la viande en tant que disposition féminine induit donc que les hommes végétariens ressentent probablement « une tension » du fait qu'ils ne se conforment pas « aux attentes culturelles dominantes se rapportant à la virilité idéale » (Rothgerber, 2013). Ils se trouvent renvoyés à une pratique qui n'est pas « masculine », courant alors « le risque de voir [leur] virilité carencée » (Desaulniers, 2017, p. 46). En effet, comme le souligne Raewyn Connell, la masculinité peut être « simultanément comprise comme un lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu » et comme « les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture » (Connell, 2014, p. 65). En ce sens, Carol Adams analyse effectivement que refuser de consommer des aliments carnés reviendrait à opter pour des « aliments féminins », ce qui aurait pour conséquence de rendre les hommes efféminés. Dans son essai, elle rapportait d'ailleurs qu'en 1836, les opposants au régime végétarien de l'époque dénonçaient que « [l']émasculat[i]on [soit] le premier fruit du Grahamisme » et que « les hommes qui choisissent de ne pas consommer de chair renoncent à un de leurs privilèges masculins » (Adams, 2016, p. 88).

Pourtant, dans le mouvement animaliste, le refus de l'alimentation carnée participe à la volonté des militant·e·s d'engager « une réforme de soi consistant à se soumettre à une discipline de vie en adéquation avec ses propres convictions » (Traïni, 2019, p. 52). Le végétarisme est donc un réquisit à l'engagement dans ce mouvement, qui mobilise en outre « de forts contingents de femmes » (Traïni, 2012), représentant de 68 à 80% des militant·e·s¹² (Gaarder, 2011, p. 11). Les associations et collectifs animalistes « comptent en moyenne entre deux tiers et trois quarts de femmes parmi leurs membres » (Segal, 2020a, p. 143). La participation de ces hommes à un mouvement féminisé et à forte accointance avec les luttes féministes, interroge donc sur le rapport que les hommes militants entretiennent avec le modèle de la virilité. Leur végétarisme, en tant que gage incontournable de leur degré d'investissement dans la cause animale, les expose à une forme de dévirilisation symbolique. En effet, le caractère déviant du végétarisme masculin conduit à l'étiquetage de l'engagement de ces hommes, les exposant ainsi à des sanctions sociales en provenance de leur entourage, mais également à un processus de stigmatisation induit par leurs opposant·e·s. Or, Rachel Einwohner a démontré que « l'identité qui façonne la dynamique des mouvements sociaux ne résulte pas uniquement du sentiment que les manifestants

¹¹ « Such individuals have basically cast aside a relatively hidden male privilege—the freedom and ability to eat without criticism and scrutiny, something studies have shown women lack (Bock & Kanarek, 1995; Chaiken & Pliner, 1987). In this sense, male vegetarians likely experience discrepancy strain (Pleck, 1981) from not conforming to the dominant cultural expectations pertaining to ideal manhood. » (Rothgerber, 2013).

¹² « Studies of the movement consistently report that women outnumber men among rank-and-file activists, constituting from 68 to 80 percent of members. » (Gaarder, 2011, p. 11).

ont à propos d'eux-mêmes, mais dépend également des représentations que les opposants ont à leur sujet »¹³ (Einwohner, 1999). Comme ils sont souvent perçus par leurs opposant·e·s comme des « individus émotifs, sentimentaux, des « âmes sensibles » qui ne comprennent pas ou ne peuvent pas comprendre une pratique scientifique logique, telle que la chasse »¹⁴ (Einwohner, 1999), les hommes militants sont confrontés à « des stéréotypes et des attentes normatives genrées » (Fillieule, 2009), particulièrement en ce qui concerne leurs choix alimentaires et leur adhésion à une cause perçue comme « exagérément émotive et irrationnelle »¹⁵ (Einwohner, 2002).

Mais, dans le cadre particulier des luttes contre la chasse, c'est également le rejet d'une pratique qualifiée de « havre d'exclusivité masculine »¹⁶ (Luke, 2007, p. 13) qui contribuerait à la dévalorisation symbolique des hommes végétariens. « Souvent associées à la masculinité » et offrant une « opportunité de *male bonding* »¹⁷ (Einwohner, 1999), les sociétés de chasse agissent effectivement comme des structures localisées de « sociabilités des groupes d'amis » (Coquard, 2019, p. 160) dans les milieux ruraux, sans équivalents féminins. Aux yeux des chasseur·euse·s, les militant·e·s activent donc un double stigmat, renvoyant simultanément à la renonciation d'un produit vecteur de virilité et au rejet d'une pratique à connotation masculine. En réaction, ces derniers devraient donc user de stratégies pour (ré)affirmer leur identité masculine et tenter de s'affilier malgré tout au modèle de la masculinité hégémonique. Ce modèle correspond effectivement « à la façon actuellement la plus reconnue d'être un homme », ce qui implique que « les autres hommes se positionnent par rapport à elle » et permet « de légitimer d'un point de vue idéologique la subordination des femmes à l'égard des hommes » (Connell & Messerschmidt, 2015). Toutefois, les idéaux poursuivis par les militants s'inscrivent dans une tendance à la « modération et [à l'] humanisation progressives des manifestations pulsionnelles » (Elias, 1973, p. 444), ainsi qu'à l'« abaissement du seuil de tolérance à l'égard de l'agressivité » (Traïni, 2011a, p. 14). Par leur investissement, ils cherchent donc à engager un processus de « prohibition grandissante non seulement de la mise en œuvre directe de la violence, mais encore de la possibilité de l'apprécier en tant que simple spectateur » (Traïni, 2011a, p. 14). L'engagement de ces hommes au sein d'une cause qui rejette plusieurs attributs du modèle masculin hégémonique questionne donc l'émergence de nouvelles formes de masculinités.

Dans un travail préalable, nous avons cherché à démontrer que les hommes de la cause animale développaient une rhétorique davantage empreinte d'un registre que Christophe Traïni qualifie de « démotopédique », ce qui leur offrait des occasions « d'affirmation et de valorisation de soi » (Gaxie, 2005), notamment lorsqu'ils avaient à faire preuve d'une « excellence morale, intellectuelle et savante » (Traïni, 2019, p. 44). Toutefois, certains hommes trouvaient un rôle social tout aussi gratifiant lorsque leurs actions s'inscrivaient dans un « registre du dévoilement » (Traïni, 2019, p. 44), en partie parce que les modalités d'action qui y sont

¹³ « [...] the identity that shapes social movement dynamics is not simply protesters' sense of who they are; it is also who their targets understand them to be. » (Einwohner, 1999).

¹⁴ « Thus, as expressed through interviews and public testimony, the meaning that these hunters associated with PAWS activists are clear: the activists are emotional, sentimental individuals, "bleeding hearts" who do not or cannot understand a logical, scientific practice like hunting. » (Einwohner, 1999).

¹⁵ « These illustrations focus on one set of outsiders and on one particular set of their claims about the activists' identity; namely, hunters and biomedical researchers' claims that the animal rights activists were overly emotional and irrational. » (Einwohner, 2002).

¹⁶ Also, whereas the vivisection industry typically projects a gender-neutral image (they are just people doing things to help other people), the practitioners of hunting are deliberately and self-consciously gender specific – hunting is a way for the guys to get away from their wives, an arena for initiating sons into manhood, a haven of male exclusivity." (Luke, 2007, p. 13).

¹⁷ « [...] hunting is commonly associated with masculinity: most hunters are male (Ahlstrand 1991) and hunting excursions are often seen as opportunities for "male bonding". » (Einwohner, 1999).

associées supposaient plus de radicalité, ce qui semblerait « mieux correspondre aux tempéraments que certains militants doivent à leur histoire sociale » (Traïni, 2019, p. 51). Dans le contexte rennais, une polarisation genrée semble ainsi se dessiner entre des associations de protection animale où seules des femmes s'investissent¹⁸ et des organisations à hégémonie masculine préconisant des actions directes de « libération animale ». Tout en prônant des fondements antiracistes et antisexistes¹⁹, Forest Keepers Bretagne (FKB) est l'une de ces organisations informelles qui se donne pour mission de « suivre les chasses à courre » pour en « dénoncer les réalités » et pour parvenir à ce que la forêt soit « libérée de la barbarie »²⁰. Le fait que cette organisation, dont la grande majorité des membres sont « végans », rassemble une majorité d'hommes soulève plusieurs questionnements.

* *

*

Comme leur engagement implique de leur part une renonciation à l'alimentation carnée, ces militants font-ils face à une mise en question de leur masculinité ? Comment concilient-ils leur identité masculine avec cet abandon quotidien d'un « accès privilégié des hommes à une production alimentaire » (Touraille, 2008) ? Se vivent-ils comme « défailants au regard des normes sociales de genre » (Jacquemart, 2015, p. 214) ? N'est-ce d'ailleurs pas un engagement plus large, de contestation des rôles traditionnellement assignés à l'identité masculine ? Cet étiquetage déviant les mène-t-il au contraire à devoir recomposer leur virilité sous d'autres aspects, et particulièrement à travers une « mise à distance de l'homosexualité et de la féminité » sur lesquels « la masculinité se fonde » (Jacquemart, 2015, p. 214) ? La forme de l'engagement militant qu'ils favorisent n'est-elle dans ce cas pas un moyen privilégié de réaffirmation d'une identité virile ? En effet, la concentration d'hommes parmi les participant·e·s des actions envisagées comme les plus radicales n'intervient-elle pas comme une stratégie de restauration d'une masculinité qui a autrement pu être contestée ? Face à une dévirilisation systématique de la part de leurs opposants, un surcodage viril n'est-il pas un moyen de réhabiliter un statut disqualifié en acquérant un « rôle social gratifiant » (Gaxie, 2005) ? « Sans nier que les mobiles idéologiques puissent être dans certains cas un facteur de mobilisation politique » (Gaxie, 1977), quelles autres formes d'incitations viennent appuyer et renforcer l'engagement de ces militants ? En définitive, nous nous demanderons ici en quoi les formes de l'engagement privilégiées par les hommes de la cause animale illustrent une stratégie de réaffirmation d'une identité virile, autrement altérée par l'acte symbolique de renonciation aux produits carnés ? Par cette série de questionnements, nous nous proposons donc d'étudier les liens qui unissent l'identité genrée des militants aux stratégies de maintien d'un ordre patriarcal dans des organisations aux « visées transformatrices » pourtant « exigeantes » (Traïni, 2019, p. 51). Mais, au-delà de la seule stratégie de reconduction de la virilité, nous chercherons également à questionner les nouveaux modèles de masculinité que cette forme d'engagement semble dessiner.

¹⁸ À Rennes, les exemples de l'Association des P'tits Korrigans (ADPK) ou de la Société Protectrice des Animaux (SPA) sont à ce titre particulièrement significatifs.

¹⁹ Le 21 août 2019, FKB publie un communiqué à destination de ses militant·e·s sur une liste de diffusion interne. Il précise que le collectif « s'engage à lutter contre toutes les formes de discriminations et oppressions » et que « les propos racistes, sexistes, LGBTphobes et attaquant le physique n[']y sont donc pas acceptés ».

²⁰ Notes de carnet de terrain, 21/08/19 - Communiqué FKB publié sur les réseaux sociaux.

* *

*

A l'aune des questionnements théoriques esquissés, une première étape a consisté à formuler des hypothèses de recherche pour guider ce travail. En premier lieu, nous avons supposé que la renonciation à la viande renvoie à une modalité quasi-incontournable de l'engagement militant en faveur des animaux, et plus encore dans une organisation qui s'affilie à un registre que Christophe Traïni qualifie de « registre du dévoilement » (Traïni, 2019, p. 44). Traïni démontre effectivement que « les efforts nécessaires pour adopter un régime végan apparaissent indissociables d'une proximité de plus en plus forte avec les organisations jugées les plus exigeantes en matière de transformation d'un ordre social » (Traïni, 2019, p. 52). Pour les militant·e·s de FKB, le boycott de l'alimentation carnée s'inscrit donc dans un processus de « réforme de soi consistant à se soumettre à une discipline de vie en adéquation avec ses propres convictions » (Traïni, 2019, p. 52). C'est également ce que confirme Catherine-Marie Dubreuil, considérant que le véganisme dans le milieu antispéciste agit comme « le fondement moral de l'approche abolitionniste » (Dubreuil, 2013, p. 200). En d'autres termes, ne pas adopter cette démarche de boycott exposerait les militant·e·s qui s'y risquent au discrédit de la part des autres membres et ne permettrait pas une adhésion au groupe le plus actif.

Or, nous avons aussi présumé que cette renonciation participerait à la disqualification des militant·e·s, et en particulier à la dévirilisation symbolique des hommes végétariens, puisque la viande renverrait à ce que Carol Adams qualifie de « symbole de domination masculine » (Adams, 2016, p. 79). Pour elle, la consommation de viande renvoie à « une prérogative mâle », ce qui assimilerait cet aliment à une forme de « nourriture masculine », plus largement constitutive d'une « mythologie de la culture patriarcale » (Adams, 2016, p. 79-80), puisque censée améliorer force physique, musculature et vigueur. Et, c'est également ce que concluait Pierre Bourdieu lorsqu'il estimait que la viande correspondait à une « nourriture nourrissante par excellence, forte et donnant de la force, de la vigueur, du sang, de la santé », composant de ce fait un aliment privilégié du « plat des hommes » (Bourdieu, 1979, p. 214). Il soulignait à ce titre que la viande revenait « par définition » aux hommes, qui tiraient « une sorte d'autorité de ce qui n'est pas vécu comme une privation » (Bourdieu, 1979, p. 214). Or, c'est bien ce que démontre Priscille Touraille lorsqu'elle conclut que « les restrictions imposées de manière générale aux femmes portent presque exclusivement sur les aliments carnés du régime », aliments sur lesquels les hommes adultes exercent « le contrôle exclusif » (Touraille, 2008, p. 304). Ces différentes ressources bibliographiques m'ont donc conduite à supposer qu'en vertu de leur renonciation à la viande, les militants étaient potentiellement mis à distance du modèle masculin hégémonique.

Une deuxième hypothèse réside dans l'idée que le répertoire d'action collective emprunté au cours des actions, soit « le stock limité de moyens d'action à la disposition des groupes contestataires, à chaque époque et dans chaque lieu » (Péchu, 2020), font de FKB un espace privilégié de l'expression de la virilité des militants animalistes. Nous supposons ainsi que leur engagement leur vaudrait ce que Daniel Gaxie désigne comme des « occasion d'affirmation et de valorisation de soi », des « chances de profits dans des univers extérieurs à l'action collective qui constituent des rétributions du militantisme » (Gaxie, 2005). Plus précisément, l'engagement physique des militants et la capacité de résistance de leurs corps symboliseraient autant de moyens de tester leur affiliation à une identité masculine. Alain Corbin a ainsi identifié que dès leur plus jeune âge, les garçons

doivent « s'endurcir », ce qui les mène à devoir « prouver [leur] capacité à vaincre le froid et la douleur, à refouler les larmes, à recevoir, sans sourciller, brimades et punitions » (Corbin, 2011, p. 8). Nous avons donc supposé en second lieu que les actions offrent des opportunités aux militants de faire valoir leurs capacités physiques d'endurance, de résistance physique – aux intempéries, à la pression, aux éventuelles altercations – mais également morales – comme celle de ne pas céder aux provocations des chasseurs, de faire face aux insultes et autres provocations.

Une troisième hypothèse réside dans l'idée que l'identité masculine développée par les militants dans ce contexte se dresse face à un modèle de masculinité hégémonique promue par les chasseurs. Les actions seraient ainsi l'occasion de défendre deux figures identitaires de la masculinité au cours d'un face-à-face aux allures de duel. Sur le terrain, le conflit semble effectivement se cristalliser autour de deux formes antagoniques de masculinités. S'agissant des chasseurs, deux figures semblent là encore se distinguer. D'une part, celle des veneurs qui font preuve de ce que Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot qualifient de « force morale » fondée sur des valeurs renvoyant à un « comportement chevaleresque » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 285 et p. 290). D'autre part, le groupe des suiveurs renvoie davantage à un espace d'expression d'un « ethos ouvrier » et rural qui constitue ce que Nicolas Renahy envisage comme un « pôle masculin d'identification et d'affirmation de valeurs viriles » (Renahy, 2010, p. 97). En effet, les groupes de suiveurs sont – suivant leurs déclarations – issus de milieux ruraux et les situations de provocations et d'altercations physiques ou verbales semblent constituer des « *opportunités de mettre en scène une virilité remise en cause dans d'autres champs de la vie sociale* » (Renahy, 2010, p. 98). S'agissant maintenant des militants, ils semblent quant à eux incarner une masculinité tout autant fondée sur la résistance physique et morale, mais en s'inscrivant plutôt dans une ligne progressiste et poursuivant la quête d'une forme d'« élévation morale ». De ce fait, l'identité masculine qu'ils recomposent semble révélatrice d'une nouvelle forme de masculinité qui ne souhaite plus se fonder sur les valeurs associées à la masculinité hégémonique – c'est-à-dire sur un modèle de masculinité qui détient une forme d'autorité symbolique – mais, qui souhaite prendre appui sur un renversement des systèmes de dominations, qu'il s'agisse de la domination masculine, raciale ou fondée sur l'espèce. Malgré tout, leurs pratiques continuent de faire valoir une forme de virilité qu'Alain Corbin identifie comme associée « à la grandeur [...], à la supériorité, à l'honneur, à la force – en tant que vertu –, à la maîtrise de soi, au sens du sacrifice, au savoir-mourir pour ses valeurs » (Corbin, 2011, p. 9). Ce paradoxe nous conduit donc à réfléchir sur nos questionnements préalables et à présumer que la formation de cette nouvelle forme d'identité masculine s'accompagne inéluctablement de la recomposition d'éléments associés au modèle hégémonique. D'un côté, les militants renieraient donc le modèle de masculinité auquel ils rattachent les chasseurs. De l'autre, ils recomposeraient tout de même des éléments identitaires propres à ce modèle viril.

Enfin, une dernière hypothèse doit permettre de développer l'idée que le rétablissement ou la recomposition d'une nouvelle forme de masculinité impliquent ce que Danièle Kergoat décrit comme une « tension » qui « se cristallise peu à peu en enjeux autour desquels [...] les êtres humains sont en confrontation permanente » (Kergoat, 2012, p. 226). Plus précisément, la question du partage du travail entre les sexes, qui a notamment pour caractéristique « la captation par les hommes des fonctions à forte valeur sociale ajoutée » (Kergoat, 2012, p. 229), pose la question d'une division sexuée du travail, distinguant un travail plutôt masculin et un travail plutôt féminin, et attribuant plus de valeur au premier qu'au second. Nous avons donc supposé que les tâches réalisées par les deux sexes n'avaient pas la même valeur et permettaient de recomposer une forme

de domination masculine. Par ailleurs, nous avons également émis l'idée que cette recomposition de la domination masculine se traduirait par une moindre valeur attribuée au travail des femmes, voire à son invisibilisation, mais qu'elle pourrait également maintenir un ensemble de violences sexistes.

* *

*

Pour apporter une tentative de réponse aux questionnements exposés et être en mesure de tester ces hypothèses, nous avons cherché à délimiter un terrain d'enquête approprié. A plusieurs égards, le cas particulier du collectif Forest Keepers Bretagne (FKB) s'est avéré être un terrain heuristique idoine. Cette organisation est le résultat d'une scission de l'ancienne antenne bretonne d'AVA (Abolissons la Vénérerie Aujourd'hui) vis-à-vis de son collectif national. Bien que son nom ait été modifié, le collectif propose des actions identiques aux précédentes, au cours desquelles les militant·e·s sont amené·e·s à se déplacer en forêt pour « *documenter la chasse à courre* »²¹. Très actif, le groupe de militant·e·s organisait des actions hebdomadaires en forêt et publiait une production militante fournie sur les réseaux sociaux. Ce travail de recherche vise à interroger le processus de dévirilisation auquel se confrontent les militants végétariens, tout en cherchant à exposer les stratégies qu'ils déploient pour recomposer une identité virile. Pour tenter d'y parvenir, la démarche d'enquête repose sur la combinaison de plusieurs outils méthodologiques.

D'une part, j'ai entamé au sein de FKB une démarche d'observation participante, « méthode d'immersion sur le terrain qui, seule, permet de saisir ce que Bronisław Malinowski appelle les "impondérables de la vie sociale" » (Beaud, 1996). L'approche ethnographique permet effectivement d'être « au cœur des situations d'interaction » et semble particulièrement appropriée pour « capter le genre en train de se faire », ce qui permettra de « rendre compte de la complexité de ce processus » (Avanza, Fillieule & Masclet, 2015). Surtout, elle vise à pouvoir ensuite mener une série d'entretiens sans courir le risque de « produire des artefacts en faisant reposer le travail interprétatif sur des entretiens largement décontextualisés » (Beaud, 1996). L'observation de ce contexte tient ici autant dans ce qui se produit au cours des actions physiques que dans ce qui a lieu pendant d'autres événements plus informels. À l'issue de la période d'enquête, j'ai ainsi pu cumuler un total de vingt-cinq temps d'observation différents²², comprenant des observations d'actions de suivi de chasse en forêt²³, d'autres formes d'actions – telle que des rassemblements ou des soirées de soutien –, de réunions formelles ou informelles, du « pot » de debriefing aux soirées entre militant·e·s. Mais l'observation repose également sur la collecte de matériaux produits par le collectif (publications et photographies²⁴ diffusées sur les réseaux sociaux) ou sur d'autres formes d'observations, comme celles menées sur la discussion collective virtuelle.

Pour initier cette démarche d'observation participante, je me suis présentée à la soirée de lancement officiel de l'organisation. D'emblée, j'ai été reconnue par un militant que j'avais interrogé dans le cadre d'un travail préalable et avec qui j'avais pris le temps d'échanger à l'issue de l'entretien. Je l'ai donc sollicité pour avoir

²¹ Cette expression est utilisée par les militant·e·s pour justifier leur présence en forêt et leur port de caméras d'action. Il s'agit en fait pour elleux de s'approcher au plus près de l'action de la chasse pour récolter des images qui seront ensuite diffusées sur les réseaux sociaux.

²² Annexe n°1 – Listes chronologiques des observations menées.

²³ Annexe n°5 – Croquis ethnographique n°1 : *Configuration générique des actions de suivi de chasse en forêt*.

²⁴ Annexe n°4 – Photographies issues de la communication militante.

de plus amples informations sur l'organisation et pour savoir s'il était possible de rejoindre les militant·e·s dans leurs actions de suivi de chasse. Pour répondre à ma requête, ce militant m'a introduite auprès d'un autre militant qui exerce les principales fonctions de représentation et de leadership de l'organisation. Cette intronisation par « cooptation », ainsi que ma connaissance du milieu antispéciste rennais²⁵, m'ont directement permis de paraître légitime vis-à-vis de lui et de l'ensemble du groupe. Comme « la "présentation de soi" de l'enquêté dépend de la représentation qu'il se fait de l'enquêteur et de la situation d'enquête » (Mauger, 1991), je n'ai pas immédiatement précisé quel était le réel sens de ma démarche. En effet, et comme le groupe de militant·e·s est particulièrement attentif à la surveillance policière ou aux intrusions d'opposants, j'ai préféré leur donner des gages de confiance avant d'évoquer l'objet d'une recherche qui aurait pu susciter de la méfiance, voire un rejet de la part des membres de l'organisation. De ce fait, j'ai donc privilégié une première démarche d'observation flottante, afin de « ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis » et que les informations me parviennent « sans filtre » (Pétonnet, 1982). Après avoir intériorisé le langage et les schémas propres aux actions menées par ce groupe, et après avoir jugé que mon intégration était suffisante, j'ai annoncé aux principaux militant·e·s de l'organisation que je menais un travail de recherche et que je souhaiterais avoir l'occasion d'en interroger plusieurs sur leurs expériences respectives de militant·e·s végétarien·ne·s (sans toutefois mentionner explicitement la dimension genrée de ce travail de recherche).

D'autre part, j'ai jugé pertinent de faire appel à un autre outil de « collecte d'informations orales » (Combessie, 2007, p. 24) en menant une série d'entretiens semi-directifs auprès des militant·e·s rencontrés dans ce cadre. La démarche d'observation antérieurement entamée aura eu pour effet d'éviter que le contexte de l'entretien soit largement absent et que la scène de l'interaction soit rarement décrite (Beaud, 1996). En effet, le contexte de ces actions paraît indispensable à l'analyse des interactions entre les hommes militants, entre les hommes et les femmes militantes et entre les hommes militants et leurs opposant·e·s, et ce en raison du fait que des situations d'altercations (verbales ou physiques) ponctuent régulièrement les actions et que leur responsabilité est systématiquement imputée au camp adverse. Néanmoins, bien que la démarche ethnographique pourrait s'avérer suffisante, j'ai pu remarquer qu'un contrôle de la parole s'observe entre militant·e·s. De ce fait, il m'a semblé indispensable de récolter des données sur l'expérience personnelle et individuelle de militant·e·s, ce qui s'inscrit « naturellement dans une logique d'enquête » (Beaud, 1996). En effet, l'étude des carrières militantes « permet de comprendre comment, à chaque étape de la biographie, les attitudes et comportements sont déterminés par les attitudes et comportements passés et conditionnent à leur tour le champ des possibles, resituant ainsi les périodes d'engagement dans l'ensemble du cycle de vie » (Fillieule, 2020). En d'autres termes, s'intéresser aux carrières de ces militant·e·s permet « de travailler ensemble les questions des prédispositions au militantisme, du passage à l'acte, des formes différenciées et variables dans le temps prises par l'engagement, de la multiplicité des engagements tout au long du cycle de vie (défection(s) et déplacement(s) d'un collectif à l'autre, d'un type de militantisme à l'autre) et de la rétraction ou extension des engagements » (Fillieule, 2020).

Ainsi, tou·te·s n'ont probablement pas été soumis aux mêmes injonctions familiales, aux mêmes expériences passées, et tou·te·s n'occupent pas les mêmes fonctions au sein du collectif. Au travail d'enquête

²⁵ Il y a plusieurs années, j'ai eu l'occasion de participer à des actions de sensibilisation animalistes à Rennes. A cette époque, j'ai donc côtoyé des militant·e·s qui font aujourd'hui référence dans le microcosme antispéciste rennais. Bien que je n'y milite plus, le seul échange sur ce sujet aura permis d'engager la confiance des militant·e·s de FKB.

ethnographique, j'ai donc jugé pertinent d'adjoindre une série d'entretiens semi-directifs²⁶. Ces entretiens m'ont effectivement paru complémentaires puisqu'ils ont permis d'approfondir la connaissance et la compréhension des pratiques sociales des militant·e·s, qu'il s'agisse des tâches réalisées ou des rôles privilégiés, de la description des actions, de la naissance de leur carrière militante, ou plus largement de la perception qu'elles peuvent avoir de leurs relations avec les chasseur·euse·s et avec les autres militant·e·s, de leur ressenti personnel, de leur positionnement politique au sein du mouvement. De ce fait, afin d'avoir une approche progressive du terrain, il a été nécessaire de procéder à « des présélections et des choix parmi les entretiens possibles » puisque « toute personne sociale n'est pas « interviewable » (Beaud, 1996). Pour cela, j'ai d'abord souhaité me concentrer sur les militant·e·s les plus impliqué·e·s, afin de recueillir leurs témoignages et apporter une compréhension plus fine des enjeux liés à la masculinité dans cette organisation. Mais, j'ai aussi jugé pertinent d'interroger des hommes et des femmes impliqué·e·s de façon occasionnelle ou qui se sont progressivement désengagé·e·s. Au final, les expériences respectives des douze militant·e·s interrogé·e·s dans le cadre de cette série d'entretiens a mis en lumière des enjeux genrés en œuvre dans l'organisation, agissant soit comme des facteurs dissuasifs, soit comme des facteurs attractifs.

Enfin, comme les revendications et les représentations véhiculées par les « *outsiders* » agissent avec force dans le modelage de l'identité des militant·e·s²⁷ (Einwohner, 2002), il m'a paru très intéressant de chercher à récolter des données mettant en jeu ces représentations. À défaut de pouvoir adresser un questionnaire aux membres de la Société de Vénerie en Bretagne, une partie des observations s'est également concentrée sur la communication militante des deux principales organisations opposantes : l'Association de Défense de la Ruralité et de ses Traditions (ADRT) et Défendons la Vénerie Aujourd'hui (DVA). Pour cerner les principales formes de représentations mobilisées par ces deux organisations, il a donc été nécessaire de consulter leurs productions et leurs communications militantes. Ces données ont permis d'identifier plus précisément ces représentations, tout en mettant à jour des enjeux spécifiques aux relations d'interaction entre militants et chasseurs (rapport à la viande, rapport aux animaux, rapport à la masculinité, représentations sur la sexualité des militants, représentations sur la santé des militant·e·s, représentations sur l'action des militant·e·s). En outre, elles ont apporté des informations complémentaires, évitant ainsi de ne se fier qu'aux seules représentations des militant·e·s. Dans la même optique, j'ai estimé qu'une veille de la presse parue à l'occasion des actions des militant·e·s permettrait d'apporter des éléments de compréhension supplémentaires, particulièrement en ce qui concerne la question des représentations des militant·e·s et celle de la représentation de l'organisation dans les médias. Une analyse des faits relatés par les médias vient donc enrichir la compréhension des rapports sociaux de sexe qui se jouent dans les relations entretenues avec leurs opposant·e·s.

* *

*

²⁶ Annexe n°2 – Tableau récapitulatif des entretiens.

²⁷ « [...] the fact that contributors to the newsletter felt compelled to defend the emotional bases of their identity and activism to fellow activists is instructive and illustrative of the power of the opponents' claims to shape the activists' sense of self. » (Einwohner, 2002).

Pour contribuer à « l'intelligibilité des matériaux recueillis », il est nécessaire d'analyser plus précisément la situation d'enquête (Mauger, 1991). En tant qu'enquêtrice, j'ai d'abord souhaité ne pas me positionner du côté des militant·e·s dans le but de maintenir suffisamment de recul dans mes interprétations des interactions observées. Néanmoins, dès ma première participation aux sorties en forêt, je me suis pliée à « certains rites initiatiques », permettant de « valider [mes] intentions, de prouver la neutralité dont [je] me revendique mais aussi de faire montre de [ma] capacité à investir le terrain » (Boumaza & Campana, 2007). J'ai donc dû repenser ma posture en tant qu'enquêtrice, mais surtout en tant qu'actrice de cette réalité sociale, c'est-à-dire en tant qu'« être social dans un contexte structuré socialement » (Boumaza & Campana, 2007). En effet, ma seule présence sur le terrain était elle-même porteuse d'une signification. En forêt, les militant·e·s côtoient ainsi les chasseur·euse·s²⁸, ce qui laisse une grande place au dialogue entre les deux « camps ». Les réactions d'hostilité, de moquerie ou de provocation posent régulièrement la question de la façon dont il faut y réagir, en particulier parce qu'elles participent à la représentation que les autres militant·e·s peuvent avoir de ma présence parmi eux. J'ai donc fait le choix de me « construire un rôle », en ne participant pas à ces échanges mais en instaurant une forme de complaisance à l'égard des propos et des actes des autres militant·e·s²⁹. De cette façon, j'ai estimé qu'il s'agissait d'un moyen privilégié pour maintenir une situation d'observation à toute épreuve. En effet, ce rôle me permet de ne pas trancher avec l'attitude observée des femmes les plus impliquées dans l'organisation, qui préfèrent plus souvent refuser totalement de parler aux chasseur·euse·s. Surtout, il me garantit de ne pas adopter d'attitude en décalage avec celles que les hommes de l'organisation et les opposant·e·s ont l'habitude de voir, évitant ainsi de trop fortes disparités entre le fonctionnement de l'organisation avec et sans ma présence. L'idée n'était pas là « de devenir "l'un d'entre eux", mais de pouvoir pénétrer les interactions quotidiennes » (Boumaza & Campana, 2007).

Très rapidement, j'ai donc été amenée à jouer un rôle actif sur le terrain. Assimilée au groupe de militant·e·s, je me suis contentée de suivre et jouer pour eux une présence à leurs côtés. En effet, alors que l'objectif des militant·e·s consiste à récolter des images de la chasse, j'ai fait le choix de ne pas participer à la captation de ces données militantes. D'une part, cette captation exposait à des risques (prise à partie, destruction du matériel). Surtout, j'ai estimé que ce rôle risquait de me détourner de mon observation en déplaçant mon regard vers un autre objet (les chasseur·euse·s). La construction de ce rôle a toutefois pu me poser des difficultés, notamment lorsqu'une altercation s'est produite entre des hommes militants et des chasseurs. À cette occasion, j'ai dû sortir de cette construction passive et complaisante pour participer à l'apaisement des tensions. En « tentant de jouer un rôle de médiatrice » (Boumaza & Campana, 2007), je suis donc intervenue dans l'observation, contribuant ainsi à pacifier des interactions qui auraient autrement pu être plus virulentes. En engageant une réflexion sur cette forme d'« interventionnisme », j'ai pu déterminer d'une part que cette intervention correspondait à celle que les autres femmes très investies privilégient dans des cas similaires. D'autre part, il est apparu révélateur que l'intervention de militantes soit un facteur presque immédiat d'apaisement des

²⁸ Dès leur arrivée sur les lieux de la chasse, les différentes équipes de militant·e·s sont rejointes par des chasseur·euse·s volontaires qui ont pour mission de les suivre en marchant à leurs côtés tout au long de leurs actions afin d'empêcher toute forme d'entrave à la chasse. Les militant·e·s les désignent à travers les termes de « suiveurs » ou de « suiveuses », mais parfois également par le qualificatif de « Gilets jaunes » étant donné qu'elles en sont affublées.

²⁹ Il a notamment été nécessaire que je me positionne vis-à-vis de la pratique de la chasse à courre.

tensions entre les hommes, ce qui n'est pas le cas lorsque le groupe de militant·e·s n'est constitué que d'hommes³⁰.

Une autre difficulté s'est profilée en raison du fait que les principaux hommes militants – qui forment les différentes équipes³¹ – m'aient étiquetée comme « insuffisamment sportive ». L'accès au groupe le plus « sportif » m'a donc été restreint, ce qui a parfois pu m'empêcher d'accéder aux interactions entre militant·e·s, et entre militant·e·s et opposant·e·s, dans ce contexte particulier. Toutefois, cette restriction est là encore particulièrement significative du milieu dont il est question puisqu'il soulève la question de la valorisation des compétences physiques (de résistance, d'endurance, de témérité) par ces hommes, et particulièrement devant les femmes du groupe.

Une autre difficulté tient encore au fait que les interactions avec les chasseurs mobilisent parfois toute l'attention des militant·e·s. De ce fait, j'ai dû veiller à rester concentrée sur les comportements et les propos des militant·e·s, qu'il s'agisse de leurs interactions avec des chasseur·euse·s, d'autres hommes ou femmes. Or, le rythme de l'action s'avère très fluctuant. Aux moments de marche s'alternent parfois des phases de course ou de longues périodes d'attente. Pour pouvoir prendre des notes, j'ai donc dû m'adapter à ces circonstances en troquant mon carnet papier par un fichier texte sur mon téléphone. De cette façon, j'ai pu prendre plus facilement et plus régulièrement des notes (concernant des faits marquants, des comportements observés ou des discours *verbatim*), tout en atténuant la perception d'une situation d'observation par les autres militant·e·s puisqu'elles utilisaient tou·te·s le leur pour se géolocaliser dans la forêt.

Enfin, une dernière difficulté est à prendre en considération puisque la participation à ces actions suscite de fortes émotions qui « ne peuvent, ni ne doivent être ignorées » et qui « doivent faire partie intégrante de l'analyse » (Boumaza & Campana, 2007). Par exemple, j'ai été saisie d'un fort sentiment de dégoût en assistant à une scène de *curée*, suite à la mise à mort de l'animal. Le partage de ce ressenti avec des femmes du groupe m'a donné l'occasion de créer une proximité avec elles. En outre, il m'a permis de constater que des disparités existaient dans la gestion émotionnelle de cette expérience entre les hommes et les femmes. Par ailleurs, la captation des fonctions de leadership par les deux hommes les plus investis générait une forte impression d'agir sans connaissance de cause, à l'origine de sentiments de frustration et d'inconfort. Les savoirs et savoir-faire associés à ces actions étaient effectivement portés à l'exclusive connaissance de ces quelques hommes, ce qui ne permettait pas aux autres militant·e·s de pouvoir agir de façon autonome, ni de se sentir pleinement intégré·e·s au groupe. Dans mon récit d'enquête, il a donc été primordial de réfléchir aux ressentis générés par ces formes de situation. Surtout, il a été impératif de veiller à assurer une réflexivité sur ces situations d'enquête, au regard notamment de ce que mon identité représentait dans le groupe.

* *
*

³⁰ À titre d'exemple, le 1^{er} novembre 2019, six hommes militant à FKB se rendent en forêt de Lanouée pour suivre une chasse des Jeunes Veneurs de Bretagne. Une rixe s'est ensuivie, résultant par l'hospitalisation de deux de ces militants.

³¹ Avant la chasse, les militant·e·s sont réparti·e·s en différents groupes en fonction de leur niveau de sportivité. La participation à la « team sportive » requiert d'être capable de courir très souvent et pouvoir accélérer rapidement. Ces militant·e·s sont les plus proches de la meute de chiens, ce qui induit une certaine tension avec les chasseur·euse·s. L'autre groupe, qualifié de « team non-sportive », a davantage pour mission de manifester une présence d'opposition à la chasse tout en détournant, de façon plus détendue, une partie des suiveur·euse·s de la mission poursuivie par l'autre groupe.

Eu égard à ces quelques précautions, les matériaux de recherche ont apporté de nombreux éléments de réponse aux questionnements que nous nous sommes précédemment posés. De ce fait, et sur la base d'une analyse croisant les études de genre et la sociologie du militantisme, notre travail de recherche consistera à démontrer que la renonciation à l'alimentation carnée et l'engagement conjoint dans la cause animale participent à un processus de dévirilisation des hommes du collectif (chapitre 1). Il tâchera ensuite de comprendre en quoi les modalités d'actions choisies par ces militants s'intègrent dans une stratégie de recomposition d'une identité virile et de maintien de la domination masculine (chapitre 2).

PARTIE 1. Le végétarisme : un réquisit à l'engagement antispéciste contrevenant au modèle de la masculinité hégémonique

L'investissement dans un collectif antispéciste commande aux militant·e·s de « récuser des certitudes bien ancrées » (Hauguel, 2019). En effet, en s'engageant pour cette cause, « la mise en conformité de [leur] mode de vie et la modification d'un certain nombre de pratiques individuelles devient un enjeu crucial » (Hauguel, 2019). La première étape de cette transformation est traduite par la renonciation à l'alimentation carnée. Or, lorsqu'il s'agit d'adapter son comportement à cette norme instituée et requise dans le groupe, les discours des militant·e·s laissent apparaître en filigrane des approches relativement sexuées. L'abandon de la viande, nouvel élément culturel intrinsèque à l'identité antispéciste, engage un processus de dévalorisation des militant·e·s. Surtout, cette dévalorisation revêt un aspect particulièrement genré puisqu'elle s'apparente au rejet d'un aliment et d'une pratique constitutifs d'un modèle de la masculinité hégémonique, c'est-à-dire à un « idéal type stylisant les attributs et comportements propres à un ou des modèles dominants du masculin dans une société donnée » (Neveu, 2012, p. 116-117). Ce processus de « dévirilisation » auquel font face les hommes du groupe semble alors les conduire à recomposer une nouvelle identité masculine, empreinte de valeurs supposément plus progressistes et dont les fondements sont d'abord posés au cœur même de la communauté antispéciste.

1. L'abandon d'une alimentation carnée : les contours genrés d'une exigence majeure du militantisme antispéciste

L'abandon de l'alimentation carnée caractérise souvent la première phase de l'engagement des militant·e·s. Plus qu'un simple choix relatif à son intérêt pour la cause, le végétarisme est un réquisit fondamental du militantisme antispéciste. Derrière cette renonciation, une dualité sexuée des différents motifs évoqués semble se dessiner dans les discours des un·e·s et des autres. La trajectoire militante paraît alors modelée par l'approche initiale qui les conduit à militer. Les raisons soulevées sont ainsi particulièrement structurantes et agissent sur les rapports sociaux de sexe. De ce fait, une dichotomie relativement identifiable se met en place entre des expériences émotionnelles plutôt mentionnées par des femmes et des explications d'ordre rationnel plutôt privilégiées par les hommes. Même si les femmes peuvent aussi rationaliser leur ressenti, le fait que les hommes n'y aient pas recours marque cette distinction genrée. Par conséquent, les approches respectivement invoquées par les militant·e·s s'inscrivent donc dans « un cadre sexué qui valorise la "raison" masculine par rapport à "l'irrationalité" féminine »³² (Gaarder, 2011, p. 112).

.1.1. L'injonction à la cohérence : ajuster ses pratiques individuelles à l'éthique défendue

S'engager pour les animaux, et plus encore dans une perspective antispéciste, pose inévitablement la question des pratiques de consommation des militant·e·s. Cet engagement suppose effectivement « de réformer

³² « Since emotional expression or feelings are linked to feminine characteristics, this disdain for sentimentality toward animals invokes a gendered framework that values masculine "reason" over feminine "irrationality". » (Gaarder, 2011, p. 112).

sérieusement sa façon de se nourrir » (Dubreuil, 2013, p. 53). Qu'il s'agisse de végétarisme – soit l'exclusion de la chair animale de l'alimentation –, ou de végétalisme – renvoyant là à un régime strictement d'origine végétale –, les militant·e·s sont amené·e·s à respecter une cohérence fondamentale entre leurs discours et leurs pratiques. Le végétarisme intervient alors à la fois comme facteur de légitimité auprès des *outsiders* et comme outil de discrédit au sein du groupe.

.1.1.1. L'aspect logique de la démarche : pointer les incohérences de discours

Le 14 décembre 2019, les militant·e·s se rendent en forêt de Lanouée. Après avoir garé les voitures dans le village qui jouxte la forêt, un premier groupe est conduit au plus près de l'action de chasse. Attendant à l'orée de la forêt que leur tour vienne de s'y rendre, un petit groupe de six militant·e·s entament une conversation. Comme l'heure de midi approche, Jérôme, qui vient pour la première fois, sort plusieurs sandwiches de son sac. Il en propose un à Julien avec qui il vient d'avoir un échange particulièrement cordial. Celui-ci, d'abord ravi, se ravise lorsqu'il constate que le sandwich contient du jambon. Il le lui rend et lui explique qu'il n'en consomme pas. Jérôme insiste en précisant qu'il s'agit de « *récup* », ce qui n'achève toutefois pas de convaincre Julien. Dépit, il en profite pour le mettre en garde : « *Par contre, évite de le montrer devant les chasseurs ou de le leur dire...* »³³.

Cet échange entre les deux militants souligne que le militantisme antispéciste induit des enjeux intimement liés à la transition vers un mode de vie végan, c'est-à-dire vers « un mode de vie excluant tout recours à l'exploitation animale » (Dardenne, 2020, p. 203). Dans leurs pratiques sur le terrain, l'ensemble des militant·e·s les plus activement engagé·e·s cherchent effectivement à observer une totale cohérence entre leurs discours et leurs actes. Il s'agit ainsi de mettre à l'épreuve sa volonté d'engager « une réforme de soi » en se soumettant à « une discipline de vie en adéquation avec ses propres convictions » (Traïni, 2019, p. 52-53). En effet, « l'adhésion à l'antispécisme exige que le militant devienne végétarien » (Dubreuil, 2013, p. 118). Pour les militant·e·s, le boycott des produits issus de l'exploitation animale est souvent envisagé comme un engagement à part entière. Il leur permet effectivement de « ne pas œuvrer, dans la mesure du possible, à l'assujettissement, aux mauvais traitements et à la mise à mort d'être sensibles » (Giroux & Larue, 2017, p. 5), avec pour horizon idéal de « ne contribuer d'aucune manière à l'utilisation d'animaux » (Hauguel, 2019). Au cours d'un entretien, Julien fait ainsi part de son souci d'observer une cohérence entre son discours et ses pratiques :

*Je suis devenu flexitarien³⁴ pour l'écologie. Et ensuite, je suis devenu végan parce que je suis devenu antispéciste et que, du coup, je voulais que cette souffrance animale s'arrête. Et pour être en cohérence avec cette idée-là, il fallait que je devienne végan.*³⁵

Dans son cas, « le végétarisme éthique est une théorie mise en application au moyen du corps » (Adams, 2016, p. 251) et le véganisme apparaît comme « le fondement moral de l'approche abolitionniste » (Dubreuil, 2013, p. 200). Par ailleurs, certains discours mettent davantage en exergue l'idée que « l'antispécisme est une "carrière" qui relève plus du processus que de l'état et qui connaît, comme toute forme d'engagement, différentes étapes » (Hauguel, 2019). Pour Kévin, l'accueil de la décision de devenir végétarien par la cellule familiale dépend

³³ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

³⁴ Le flexitarisme désigne des « omnivores à tendance semi-végétarienne » (Stéphanini, 2016). Autrement dit, les flexitarien·ne·s cherchent à diminuer leur consommation de viande, sans toutefois y renoncer totalement ou définitivement.

³⁵ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

effectivement de si le processus y « est déjà plus ou moins [...] avancé ». Issu d'une famille comptant des bouchers et des mareyeurs, il explique par exemple que dans son cas, « c'était compliqué au début, la première année, de s'affirmer quand t'es végétarien ». Pour autant, il ne manque pas de pointer les incohérences du discours des proches avec qui il débat :

J'envoie des piques des fois, on va dire. Ou des fois, y'a des choses qui m'agacent quoi, où j'aimerais bien que les gens prennent conscience, et aussi forcément mes proches, qu'il faut arrêter de manger de la viande, qu'il faut moins en manger, et autant sur le plan écologique que sur les animaux. Et c'est que, du coup, y'en a qu'ont plein de discours incohérents... Et j'aime pas l'incohérence ! [...] Je sais que ma mère, elle se dit écolo et à Noël, elle a mangé du foie gras quoi ! Voilà... C'est vraiment, ça c'est des trucs qui m'énervent ! Ça c'est des trucs... On s'engueule des fois ! (Rires)³⁶

Ne pouvant pas laisser reposer son discours sur le seul affect qu'il éprouverait à l'égard des animaux, Kévin a donc construit un argumentaire logique et rationnel qui lui permet aujourd'hui de s'affirmer en tant que végétarien et de maintenir pleinement ses convictions. D'après ce qui transparaît de ses propos, l'incohérence du discours rendrait compte de la faiblesse du discours de celui ou de celle qui l'édicte. Sa carrière de végétarien paraît donc d'autant plus légitime aux autres que ses pratiques entrent en adéquation avec le discours qu'il défend. En effet, pour certain·e·s militant·e·s, la nécessité d'adapter son mode de vie aux principes défendus dans l'organisation est un moyen d'éviter toute incohérence qui conduirait à entrer en dissonance cognitive. Ce concept, forgé dans les années 1950 par le psychologue américain Leon Festinger, fait référence à « l'état d'inconfort psychique que ressent une personne lorsque [...] l'une de ses croyances et certains de ses actes entrent en dissonance, c'est-à-dire se contredisent de manière flagrante » (Giroux & Larue, 2017, p.20). C'est la dissonance cognitive qu'il ressent qui motive ainsi Thomas à adopter des pratiques en cohérence avec son ressenti :

[...] j'ai toujours été sensible aux animaux et du coup, quand j'ai vu les vidéos dans les abattoirs... En fait, ça a été le déclic où je me suis rendu compte « J'aime les animaux mais en même temps je leur fais subir ça en les mangeant ». Donc c'est une incohérence, du coup j'ai arrêté.³⁷

Pour Julien, ceux qui ne se conforment pas à la norme végane du groupe « posent un souci de cohérence » qui dépasse la seule question du choix individuel :

Je pense que par souci de cohérence quand même, ils sont censés comprendre en tous cas, qu'il y a quelque chose qui va pas, que c'est pas normal de faire subir ça aux animaux pour l'alimentation, tout ça. [...] Pour moi, ils sont censés être pro-végans en tous cas quoi. S'ils le sont pas, ils sont censés avoir le point de vue antispéciste quand même. [...] Enfin, dans le cadre de la chasse à courre, les chasseurs se gêneraient pas pour le pointer du doigt, pour dire « Attendez, vous voulez qu'on arrête de tuer un cerf, mais vous de votre côté vous tuez... Enfin, vous participez en tous cas au meurtre d'un porc, par exemple, pour manger votre jambon », donc... Et ils auraient raison, je pense, de pointer cette incohérence-là.³⁸

En définitive, le respect ou non de cette cohérence entre les pratiques individuelles et les idéaux défendus agit comme un indicateur pour les militant·e·s. Le végétarisme, et *a fortiori* le véganisme, permettent effectivement de savoir à quel stade de leur « carrière d'antispéciste » chacun·e se situe. Or, les cas de non-respect ne sont pas anodins et impliquent des conséquences directes et indirectes sur les militant·e·s qui ne

³⁶ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³⁷ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

³⁸ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

s'astreignent pas à un mode de vie le plus végétarien possible. D'ailleurs, pour certain·e·s, le végétarisme devrait être un impératif au sein du collectif. Au cours du trajet qui conduit les militant·e·s à l'action de suivi de chasse³⁹, Jenny fait ainsi part de son mécontentement. Relatant avoir d'abord participé aux premières actions françaises de *hunt sabotage*, notamment au sein du collectif des « Furieuses carottes »⁴⁰, elle précise que cette action sera sa dernière avec le collectif « Forest Keepers » puisqu'elle ne se sent pas en accord avec les principes et valeurs défendus par le collectif. Lorsque Julien lui demande pourquoi, elle explique que le discours politique tenu au sein du collectif ne lui paraît pas « cohérent » puisqu'il tolère des personnes non-végétarien·e·s. Comme le collectif n'a effectivement pas pour vocation première de promouvoir le végétarisme et que l'organisation souhaite puiser dans toutes les bonnes volontés militantes disponibles, Jenny estime que cette position ne lui convient pas et préfère se désengager du collectif. Ce dernier exemple pointe donc l'importance accordée par les militant·e·s au fait de pouvoir opposer un discours cohérent et souligne que ce souci de cohérence passe justement par le respect du végétarisme.

.1.1.2. Le non-respect du végétarisme : un facteur de discrédit au sein du groupe militant

En 1975, dans son ouvrage *La Libération animale*, Peter Singer pointait que le végétarisme n'est « pas simplement un geste symbolique » mais bien « un geste hautement pratique et efficace que l'on peut faire pour contribuer à mettre fin tant à la mort qu'à la souffrance que l'on inflige aux animaux non humains » (Singer, 1975, p. 302). Pour les militant·e·s du collectif, le souci de cohérence matérialisé par la pratique du végétarisme se transforme toutefois « en une recherche de pureté absolue » (Segal, 2020a, p. 19). Toutes et tous estiment ainsi le végétarisme comme un prérequis essentiel à l'engagement en faveur des animaux et son degré de perfection incarne un « gage de crédibilité militante publique » (Hauguel, 2019). Christophe Traïni souligne effectivement que :

« [...] l'analyse des trajectoires militantes révèle souvent que les efforts nécessaires pour adopter un régime végétarien apparaissent indissociables d'une proximité de plus en plus forte avec les organisations jugées les plus exigeantes en matière de transformation d'un ordre social fondé sur l'exploitation animale » (Traïni, 2019, p. 53).

En ce sens, la sincérité de l'engagement de ceux qui ne s'y soumettent pas est automatiquement remise en cause. Par exemple, Thomas pointe leur incohérence :

Il y a notamment toutes les personnes qui sont donc même pas végétariennes... Enfin, qui sont bénévoles pour des associations pour les chiens, les chats, les lapins. Pour moi, je trouve ça assez incohérent. Je trouve ça très bien comme travail et je pense qu'il faut le faire, c'est important... Mais je trouve ça incohérent si après ils rentrent chez eux et ils mangent un poisson ou une poule.⁴¹

Pour Léa aussi, le non-respect du végétarisme lui semble particulièrement problématique au sein du mouvement, voire suspect :

Enfin, quand tu milites pour une cause, ça veut dire que tu cautionnes pas ce qui porte atteinte à cette cause... Donc si tu changes pas ton propre comportement, c'est bizarre... Enfin, y'a quelque chose qui va pas. C'est vrai que je sais que chez certaines personnes, ça prend plus ou moins de temps, mais... C'est un peu bizarre quoi. Si au bout de plusieurs années, t'es même pas devenu végétarien ou végétarien, c'est bizarre de militer dans une association qui promet ça.⁴²

³⁹ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de la Hunaudaye.

⁴⁰ Annexe n°3 – Sociogenèse de la lutte contre la chasse à courre et chronologie du mouvement.

⁴¹ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

⁴² Léa, 23 ans, Bac +2, au chômage, entretien n°10, conduit le 07/02/20.

Outre l'incompréhension évoquée par certain·e·s militant·e·s, d'autres raillent ceux qui ne s'astreignent pas à un mode de vie végétarien. Parfois, cela peut créer des différends entre eux. L'exemple d'un instant de tension qui s'est cristallisé au cours d'une action de repérage dans la forêt de Vioreau⁴³ semble à ce titre particulièrement significatif. Fatigué·e·s, les militant·e·s se reposent au bord d'un lac en attendant qu'un autre groupe les rejoigne. Alex, un militant connu des plus ancien·ne·s mais rarement disponible pour se rendre sur le terrain, anime une discussion. Rapidement, Katell préfère se retirer du groupe pour attendre dans sa voiture. Plus tard, elle expliquera n'avoir pas pu supporter la présence d'Alex qui « *mange de la viande* » et qui ne se positionne pas « *contre toutes les formes de chasse* ». De cette façon, plus les militant·e·s s'éloignent des visées transformatrices exigées par les membres les plus engagé·e·s du groupe, plus les sanctions susceptibles de leur être infligées peuvent avoir des conséquences. En plus d'émettre un jugement sur les pratiques d'Alex, Katell l'exclut symboliquement du groupe de personnes avec qui elle souhaite échanger, estimant qu'il ne se conforme pas aux réquisits attendus d'un·e militant·e antispéciste.

Qui plus est, l'opprobre est parfois aussi jeté sur des militant·e·s dont le végétarisme est perçu comme trop extensif. Katell trouve par exemple qu'il y a « *à redire sur le côté végétarien de certains* ». Au cours du trajet de retour, elle ne cachera pas son exaspération vis-à-vis des végétariens trop peu sourcilieux en déplorant : « *Ça m'énerve d'aller chez des végétariens et que les produits ne soient même pas végétariens !* »⁴⁴. Dans sa conception, « être végétarien » consiste avant tout à « démontrer qu'on se désolidarise de la « complicité » entretenue par la société face à la domination des animaux » (Dubreuil, 2013, p. 57). Tout écart est donc interprété comme une forme de connivence ou d'attitude trop conciliante vis-à-vis de l'exploitation animale. En revanche, le respect exemplaire des « bonnes pratiques alimentaires antispécistes constitue un ressort déterminant pour le maintien et la progression dans la cause » (Hauguel, 2019). Si bien que les nouveaux·elles militant·e·s doivent rapidement s'adapter en entamant la transition de leurs modes de vie. Le contrôle social exercé au sein du groupe devient sinon particulièrement pesant et les possibilités de faire partie intégrante du collectif s'amenuisent.

Mais, ce discrédit peut également concerner n'importe quelle personne du collectif puisque Katell, elle-même, fait l'objet d'une controverse. Au cours d'une soirée entre militant·e·s⁴⁵, elle évoque ainsi une anecdote à propos d'un morceau de fromage que des collègues de travail lui ont proposé et qu'elle a admis avoir accepté. Après son départ de la soirée, les militant·e·s restant·e·s reviennent sur l'écart de Katell et font tou·te·s part de leur désapprobation. Le respect individuel d'un végétarisme le plus préservé possible de toute forme d'exploitation animale est donc un enjeu crucial. L'attention portée à la nécessité de ne véritablement consommer aucun produit qui en est issu agit comme un marqueur de l'authenticité de l'engagement des militant·e·s, comme le démontre à nouveau cet autre exemple d'échange entre plusieurs d'entre eux au cours du trajet de retour d'une action menée en forêt de Lanouée⁴⁶. Dans la voiture, les militant·e·s sont exténué·e·s par les heures de marche et de course qu'elles viennent d'effectuer. Au volant, Anaïs demande à Dylan de sortir une tablette de chocolat de la boîte à gants. D'abord enthousiastes à l'idée d'enfin pouvoir se sustenter, Dylan et Thomas se ravissent lorsque Julien examine de plus près la liste des ingrédients qui composent la tablette. Ce dernier s'aperçoit effectivement

⁴³ Notes de carnet de terrain, 01/02/20 – Action de repérage en forêt de Vioreau.

⁴⁴ Notes de carnet de terrain, 01/02/20 – Action de repérage en forêt de Vioreau.

⁴⁵ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Soirée conviviale chez un couple de militant·e·s.

⁴⁶ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

que le chocolat contient du lactose⁴⁷. Bien qu'ils ne se soient pas arrêtés pour manger depuis le matin et malgré la faim et la fatigue qu'ils ont parallèlement évoquées entre eux, ils décident donc tous individuellement de ne pas déroger à leur boycott pour ne pas trahir la sincérité de leur engagement. Dylan finit donc par redonner la tablette à Anaïs qui s'excuse platement de ne pas avoir bien vérifié la liste d'ingrédients de la tablette. Au sein du groupe, l'accueil de cet écart dans les choix de consommation d'Anaïs laisse donc bien apparaître en filigrane la nécessité de se conformer à l'exigence végane du groupe, notamment pour éviter que leur comportement ne soit interprété comme une preuve de laxisme ou de complicité vis-à-vis de l'exploitation animale.

De ce fait, au sein même du groupe de militant·e·s, un contrôle de leur degré de véganisme se met en place. Deux exemples semblent ainsi attester d'un respect plus ou moins rigoureux de leur éthique. En premier lieu, la consommation des mollusques bivalves ne fait pas l'unanimité, et ce même si « les études scientifiques ne permettent pas de déterminer avec certitude s'ils peuvent faire également l'expérience subjective de la douleur, c'est-à-dire allouer une valeur négative à leurs expériences nociceptives » (Giroux, 2020, p. 40). En ce sens, certain·e·s d'entre elleux admettent en consommer, comme c'est le cas de Gaël :

Je suis pas dans la défense des intérêts vraiment de tous les animaux. D'ailleurs, je mange des huîtres et des moules, donc c'est une forme de véganisme parce que j'ai... Voilà, j'ai lu des auteurs qui se considéraient végétariens et qui en mangeaient et qu'expliquaient pourquoi. Voilà, je fais une distinction dans le règne animal qu'est pas forcément celle que font tous les végétariens antisépacistes, loin de là.⁴⁸

Au sein du groupe des militant·e·s les plus investi·e·s, Gaël fait toutefois figure d'exception, ce que les autres n'hésitent pas à railler en son absence. Ainsi, au cours d'une soirée chez Dylan et Léa, les militant·e·s discutent et évoquent une situation avec Gaël. Ne se souvenant plus de qui il s'agit, Léa réfléchit et finit par s'exclamer « Ah oui, celui qui se dit végétariens et qui mange des moules !.. »⁴⁹, ce qui provoque le rire approuvateur de la plupart des militant·e·s en présence. Au cours d'un entretien, elle discréditera également « [les] végétariens ou [les] gens qui vont manger des insectes ou des mollusques ».

En second lieu, la conversion des animaux domestiques à une alimentation végane caractérise une étape à franchir dans la carrière antisépaciste. Katell, qui vit avec les deux chats et la chienne qu'elle a recueillie, a par exemple fait part aux autres militant·e·s de sa très grande satisfaction d'avoir réussi à faire accepter à ses animaux la transition d'une alimentation carnée à une alimentation végane. En revanche, lorsqu'il évoque ses propres animaux, Gaël minimise immédiatement la portée antisépaciste de son engagement, en raison de l'alimentation encore carnée de ses animaux domestiqués :

J'ai des animaux... J'ai une chienne et une chatte à la maison. Est-ce que je me considère comme antisépaciste dans la relation que j'ai avec elles ? Moyennement parce que je les nourris avec des aliments... Des croquettes carnées...⁵⁰

Pour ne pas être discrédité·e·s, les militant·e·s peuvent faire leurs preuves en se conformant rapidement à l'éthique attendue de la part d'un·e antisépaciste. À cet égard, l'insertion dans les milieux antisépacistes induit presque inévitablement une transformation des habitudes de consommation. Militant depuis un an dans le groupe

⁴⁷ Le lactose est un glucide présent dans le lait des mammifères, couramment utilisé dans l'industrie agroalimentaire. Comme il est issu de la production laitière animale, les personnes véganes font généralement attention à ne pas en consommer (au même titre que d'autres additifs alimentaires issus de l'exploitation animale).

⁴⁸ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

⁴⁹ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Soirée conviviale chez un couple de militant·e·s.

⁵⁰ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

et ayant entamé sa transition alimentaire de façon conjointe avec son engagement, Théo a par exemple été parrainé par Dylan. Le connaissant déjà depuis un an, il a pu l'observer faire « *sa transition de végét à végan* », ce qui l'a « *un peu aidé* », notamment parce qu'il l'a « *surtout aidé et conseillé sur des recettes au début* ». Il associe donc sa transition à « *toute la communauté FK qui est pas mal végane* » et à Dylan qui a notamment agi comme un mentor auprès de lui. La transition antérieure de Dylan lui permet donc d'endosser un nouveau rôle auprès de Théo : « *c'est se faire sachant, conseiller, guide, autant de figures valorisant l'individu concerné* » (Hauguel, 2019). Toutefois, encore « *en transition* », Théo avoue ne pas encore accorder de réelle importance au respect de la norme végane au sein du collectif :

*[...] moi après, végan et végétarien, c'est comme quand j'étais carné, j'estime que chacun est libre de choisir son régime alimentaire, choisir son mode de vie... Donc, bah je m'en fous clairement, chacun fait ce qu'il veut.*⁵¹

Pourtant, c'est bien la pression du groupe qui l'a initié à cette démarche, le faisant passer du statut de « *gros consommateur de viande* » à celui de végan en devenir. L'incorporation de nouvelles normes et d'une sous-culture propre au groupe permet ainsi aux militant·e·s de mieux s'y insérer. La genèse des carrières militantes antispécistes est donc intimement liée à la nécessité de se fondre parmi les autres en respectant un mode de vie végan.

A des degrés différents, les militant·e·s du collectif ont effectivement toutes et tous en commun la démarche d'abandon des produits animaux. En particulier, plus ielles sont investi·e·s dans le groupe et plus cette démarche sera engagée et affirmée. Néanmoins, cette caractéristique commune ne renvoie pas nécessairement à des motivations similaires. Derrière cette injonction commune à tou·te·s se dessine malgré tout une dualité sexuée des justifications à l'origine de l'engagement des militant·e·s.

.1.2. Les motivations genrées à l'origine de l'adoption d'un mode de vie végan

Les militant·e·s du collectif justifient tou·te·s leur engagement par des motivations précises. Toutefois, les justifications qui font appel au registre de l'émotion sont plus particulièrement mobilisées par les femmes, notamment lorsqu'un choc a pu agir comme un ressort essentiel de l'engagement. En revanche, la rationalité est utilisée comme une stratégie de virilisation du discours, permettant de délaissé et de dénigrer « *l'expression émotionnelle ou les sentiments* » plutôt associés à des « *caractéristiques féminines* »⁵² (Gaarder, 2011, p. 112). Même lorsque les motivations des militant·e·s sont liées à une valorisation plus large des valeurs associées à la sensibilité, les discours masculins ont davantage tendance à se teinter de rationalité alors qu'ils renvoient plutôt au domaine de l'intuitif dans les discours féminins.

.1.2.1. Les chocs moraux : un moteur de l'engagement presque exclusivement mentionné par les femmes

Le 2 novembre 2019, face à l'abbaye de Paimpont, les militant·e·s du collectif décident d'organiser un rassemblement d'opposition à la messe de la Saint Hubert. Profitant d'avoir rassemblé un peu plus de vingt-cinq

⁵¹ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

⁵² « [...] this disdain for sentimentality toward animals invokes a gendered framework that values masculine "reason" over feminine "irrationality". » (Gaarder, 2011, p. 112).

personnes pour l'occasion, Kévin et Dylan, deux des militants les plus actifs, proposent à l'assemblée ainsi réunie de se rendre en forêt pour poursuivre la mobilisation en participant à une action de suivi de chasse⁵³. Vingt et un·e sont volontaires et se répartissent dans les voitures destinées à se rendre dans la forêt la plus proche et la plus susceptible d'abriter une chasse à courre. Au cœur de la forêt sélectionnée, la forêt de Lanouée, elles se retrouvent rapidement confronté·e·s à des veneur·euse·s. Deux équipes se forment alors sur place : une « team sportive » constituée de cinq hommes et deux femmes et une « team non sportive » rassemblant dix militant·e·s, parmi lesquels deux hommes, six femmes et le jeune fils de l'une d'entre elles. Lorsque la chasse semble avoir pris fin, les militant·e·s se retrouvent aux abords du relais de chasse placé au centre de la forêt⁵⁴. Se concertant les un·e·s les autres, ils essaient d'authentifier qu'un animal a bien été *pris*. Soudain, les chasseur·euse·s se rassemblent et forment un cercle au centre de la clairière. Sous une toile de jute, la dépouille du sanglier *pris* au cours de la chasse est exposée au milieu. Le *piqueux* dirige la meute tout autour et donne finalement l'ordre aux chiens de fondre dessus. Les *boutons* en tenue de vénerie se saisissent alors de leurs trompes et commencent à sonner une *fanfare*.

Cette scène de la *curée*⁵⁵ est un moment particulièrement symbolique pour les veneur·euse·s, mais également pour les militant·e·s. Par leur aspect particulièrement sanglant, les images potentiellement filmées dans ce contexte ont vocation à illustrer les « *traditions mortifères* »⁵⁶ et le « *lot de violences et de barbaries* »⁵⁷ qui accompagnent la pratique de la vénerie. En exposant expressément la souffrance animale qu'elles entendent dénoncer, ces images ont la capacité de causer de vives réactions et de générer un important soutien du public. En effet, la considération que les militant·e·s animalistes accordent au sort des animaux trouve parfois ses fondements dans l'expérience d'une situation ayant sollicité de leur part une grande implication émotionnelle. Cette forme d'expérience sociale a été décrite par James M. Jasper par l'expression de *moral shock*, ou choc moral. Inscrits en amont de l'engagement pour une cause, les chocs moraux se caractérisent ainsi par quatre traits complémentaires, à savoir le caractère inattendu, imprévu et brusque de la situation, une réaction vive des individus et un ressenti physique du choc, une remise en cause des normes et des valeurs auxquelles elles adhéraient jusqu'à présent et une réaction immédiate au fondement de l'engagement dans l'action (Traïni, 2010).

La vision de la chair, du sang, ou même de la dépouille peut effectivement être le facteur déclenchant de l'engagement de certain·e·s militant·e·s. Toutefois, Christophe Traïni démontre que ces chocs moraux sont relativement préparés par des socialisations préalables :

« [...] l'induction analytique permet progressivement de dégager un certain nombre d'expériences et de propriétés qui caractérisent de manière récurrente la socialisation primaire de l'ensemble des militants ou seulement d'une partie d'entre eux [...] le privilège parfois prêté au registre émotionnel du dévoilement ne peut être dissocié de la manière dont un certain type d'expériences affectives a pu marquer la socialisation la plus précoce de certains militants. En l'occurrence, ce sont principalement des *expériences enfantines de vulnérabilité et de dépendance* qui semblent bien être à l'origine de l'appétence pour un registre émotionnel qui valorise la mise en exergue des souffrances les plus secrètes » (Traïni, 2011b).

Ainsi, c'est parfois parce qu'elles font elleux-mêmes l'expérience de ces chocs moraux qu'elles estiment important de recourir aux images les plus explicites des scènes de chasse. Toutefois, tou·te·s les militant·e·s du

⁵³ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

⁵⁴ Annexe n°4 – Photographie n°5 : Relais de chasse de la forêt de Lanouée.

⁵⁵ Annexe n°5 – Croquis ethnographique n°2 : Scène de la curée.

⁵⁶ Notes de carnet de terrain, 15/09/19 – Communiqué FKB publié sur les réseaux sociaux.

⁵⁷ Notes de carnet de terrain, 14/09/19 – Invitation publique à la soirée de rentrée publiée sur les réseaux sociaux.

collectif ne font pas mention d'un choc qui a pu motiver leur engagement pour les animaux. Il semble effectivement s'agir d'une expérience presque exclusivement vécue par les femmes. Engagée au sein de l'antenne bretonne du collectif depuis sa création, Émilie explique ainsi être devenue végétane « *du jour au lendemain* », passant de « *bonne omnivore qui mangeait de la viande tous les jours à végétane* ». A l'origine de ce changement inopiné, elle détaille avoir fait l'expérience d'un choc moral lorsqu'elle est « *tombée sur le film Earthlings* »⁵⁸ :

*Je l'ai regardé deux fois. La première fois, je me suis retrouvée en état de choc. J'ai toujours aimé les animaux. Depuis vraiment toute petite, j'ai toujours eu une adoration pour les animaux. [...] Et ce film, Earthlings, ça m'a cassé tout ça et ça m'a renvoyé à ce que j'étais petite, et ce que j'avais déjà compris petite, que... Ouais, non, c'est pas bien de manger les animaux ! (Rires) Enfin, ça marche pas comme ça, quoi. Donc, j'ai eu un espèce d'état de choc. J'ai pas pleuré, je suis restée bloquée sur l'écran sans bouger, sans... Vraiment un truc assez... Vraiment fort. Et je l'ai re-regardé quelque temps après, où là j'ai réussi à pleurer sur tout ça... J'ai réussi à lâcher des émotions. Ça a été vraiment violent comme truc.*⁵⁹

La confrontation avec les images diffusées dans le documentaire suscite en elle « un sentiment d'épouvante, de colère, de nécessité d'une réaction immédiate, qui commande un engagement dans l'action » (Traïni, 2010), ce qui se traduit chez elle par un abandon immédiat des produits issus de l'exploitation animale. C'est également ce qu'expérimentent d'autres militantes qui expliquent avoir vécu une expérience émotionnelle forte, motivant leur décision de s'engager pour les animaux. Manon détaille ainsi avoir visionné les vidéos du youtubeur « Chaînon Manquants » :

*[...] il a fait quelques vidéos qui datent quand même, il y a 6 ans peut-être, 5-6 ans, qui sont assez trash... Où, par exemple, pour l'œuf, il prend... Enfin, il parle à la poule directement en mode « C'est pas grave si on t'exploite, c'est pas grave si tu meurs ». Enfin, ça m'a vraiment choquée, ce qui fait que j'ai vite arrêté. Enfin vraiment, ça fait partie du déclic et je pense qu'on a tous un petit déclic à avoir.*⁶⁰

Végétarienne depuis neuf ans, Julie explique ainsi sa conversion alimentaire par le « *biais sensible* » qu'elle a emprunté et qui n'était d'abord « *pas forcément politisé* ». Dans son cas, elle détaille avoir toujours ressenti une forme d'empathie à l'égard des animaux. Mais, c'est une amie qui « *se disait végétarienne à tendance végétane* » qui la convainc de regarder des vidéos d'exploitation des vaches laitières. Bien qu'elle reconnaisse que ces images n'étaient pas « *hardcore* » contrairement à d'autres supports comme *Earthlings* qu'elle a toujours consciemment évité, les images « *des vaches séparées de leurs veaux* » la marquent. Elles la conduisent ainsi « à jauger et à juger la manière dont l'ordre présent du monde semble s'écarter des valeurs auxquelles [elle] adhère » (Traïni, 2010), ce qui motive sa décision d'abandonner l'ensemble des produits issus de l'exploitation animale. Julie n'est pas la seule à avoir toujours évité les images d'exploitation animale. Très engagée dans le collectif et végétarienne depuis dix ans, Katell explique qu'avant sa conversion alimentaire, elle « *fermait un peu les yeux sur ce qui se passait* », « *ne regardait pas* » parce que les images la « *faisaient pleurer* » et qu'elle « *était très sensible à ça* ». De même, Léa explique avoir « *regardé pas mal de vidéos sur Youtube* » ou « *pas mal de vidéos comme Earthlings [...], des vidéos un peu dures* ». Alors qu'elle précise que « *les images gores, le sang, ça ne [lui] fait pas peur* », elle raconte avoir été choquée par ces « *choses qu'on voit pas, qui sont assez*

⁵⁸ Sorti en 2005, *Earthlings* est un documentaire réalisé par Shaun Monson. Organisé en différentes thématiques, il offre au·à la spectateur·rice une succession de scènes d'exploitation animale. Ce film détient une valeur de référence majeure dans le milieu militant animaliste, *a fortiori* dans le milieu antispéciste.

⁵⁹ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

⁶⁰ Manon, 19 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de licence d'Histoire, entretien n°8, conduit le 30/01/20.

cachées ». En se rendant compte de cette souffrance animale, elle formule donc le souhait de ne plus consommer les produits qui en résultent.

La plupart des hommes ne mentionnent pas avoir vécu d'expériences similaires. Pour Théo, les vidéos choc n'ont « *pas forcément* » joué de rôle particulier. En ce qui concerne Julien, ce n'est « *pas tellement* » ça non plus qui a été décisif. Un seul homme du collectif mentionne le choc qu'il a ressenti en visionnant des vidéos de l'association L214, exposant les souffrances endurées par des animaux d'élevage. « *En voyant l'horreur* » et parce qu'il a « *toujours aimé les animaux* », Thomas se rend ainsi compte qu'il n'est pour lui « *pas possible* » de continuer à consommer des produits issus de l'exploitation animale et décide donc de devenir végétarien :

[...] j'ai toujours été sensible aux animaux depuis que j'étais tout petit. Dès que je voyais un animal, j'avais envie d'aller le caresser, que ce soit un chien, une vache ou n'importe quel animal. J'ai toujours aimé ça. Du coup, c'est... Enfin, j'y réfléchissais pas mais j'adorais aller dans les zoos pour voir les animaux. Je voulais être vétérinaire, travailler dans la SPA, enfin voilà. Donc, j'ai toujours été sensible aux animaux et du coup, quand j'ai vu les vidéos dans les abattoirs... En fait, ça a été le déclic [...]»⁶¹

Un autre, Jérémy, admet que les vidéos ont aussi pu contribuer à accélérer sa décision de devenir végétarien. Mais il inclut sa démarche dans l'aboutissement d'une prise de conscience générale à l'égard de l'impact des modes de consommation individuels. De même, et bien qu'il n'en « *voit vraiment pas beaucoup* », Lucas estime que l'usage des vidéos choc « *est une méthode qui marche bien* », qui l'« *affecte pas mal* » mais qui « *est un peu triste* ». À la différence des hommes du collectif, toutes les femmes interrogées ont fait mention d'un choc, dont le récit s'ancre profondément dans le temps et dans l'espace. Au-delà des entretiens, ces chocs peuvent parfois même avoir lieu sur le terrain des actions. Là encore, les différentes expériences vécues par les militant·e·s révèlent des disparités genrées.

Au cours de la cérémonie de la *curée* précédemment décrite⁶², Anaïs, une militante qui vient régulièrement, aura vécu un choc moral particulièrement intense à la vue des morceaux de la dépouille déchiquetée par les chiens. En effet, malgré toutes les précautions prises par les veneur·euse·s, les chiens sont dans un état d'excitation qui sape leur capacité à entendre les ordres et à y obéir. Par conséquent, l'un d'entre eux parvient à s'échapper du cercle formé par les veneur·euse·s en emportant des morceaux de la carcasse. L'un de ces morceaux est projeté près des pieds d'Anaïs, qui se sent immédiatement prise d'une crise d'angoisse. Au bord des larmes, elle ressent le besoin de s'écarter momentanément de la scène.

Puis, elle revient et apostrophe une veneuse pour lui signifier son dégoût et le caractère monstrueux de la pratique à laquelle elle s'adonne. Plus tard, pendant le débriefing⁶³, plusieurs femmes reviendront sur le ressenti qu'elles ont éprouvé au moment de la *curée*, mettant notamment en avant leur dégoût viscéral de voir les chiens se disputer des morceaux de la carcasse. Anaïs exprime ainsi aux autres les sensations qui ont caractérisé son mal être :

*J'avais la gerbe, des frissons. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi mal.*⁶⁴

Les chocs moraux s'inscrivent donc dans une forme d'émotion que James Jasper rattache souvent au « premier pas du recrutement dans les mouvements sociaux », car il se produit notamment lorsqu'un «

⁶¹ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

⁶² Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

⁶³ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing à la suite de l'action en forêt de Lanouée.

⁶⁴ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing à la suite de l'action en forêt de Lanouée.

événement inattendu ou une information suscite chez une personne un tel sentiment d'indignation qu'elle devient encline à l'action politique, qu'elle ait ou non des connaissances dans le mouvement »⁶⁵ (Jasper, 1998). Dans le contexte du mouvement animaliste, la dimension particulièrement intense et mobilisatrice de ces chocs incarne néanmoins une voie d'entrée soulignée presque exclusivement par les femmes. Cette particulière perméabilité féminine aux chocs moraux est en partie justifiée par les produits d'une socialisation genrée. En effet, ce processus de socialisation est constitutif d'un *habitus* féminin, dont les construits témoignent de dispositions tendancielles à la sensibilité, à l'empathie ou à la tolérance et d'une tolérance moins élevée à l'égard de la souffrance d'autrui. Pour plusieurs femmes du collectif, les chocs sont ainsi assumés sans réserve comme étant des moteurs essentiels de leurs engagements respectifs, ce qui en fait une porte d'entrée à hégémonie féminine. En effet, même si les hommes du collectif peuvent également en faire mention, ils préfèrent toutefois justifier leur démarche par d'autres motivations.

.1.2.2. Laisser poindre sa sensibilité : sensibilité intuitive féminine versus sensibilité morale masculine ?

Outre le fait que les militantes précisent avoir toutes fait l'expérience d'un choc moral, elles sont aussi plus nombreuses à justifier leur engagement par une démarche intuitive. Trois militantes, Émilie, Julie et Katell partagent tout particulièrement cette approche. Ainsi, lorsqu'elle était petite Émilie se souvient avoir voulu arrêter de manger de la viande pour ne plus manger d'animaux. Convaincue par les explications de sa mère qui cherchait à lui faire entendre raison, elle explique avoir « enterré [son] empathie ». Le visionnage du documentaire *Earthlings* provoque chez elle une profonde aversion à l'égard de la souffrance animale. Elle y voit des « animaux se faire tuer » et admet qu'il a su lui rappeler que « c'est pas juste de la viande emballée dans du plastique » mais que « c'est vraiment quelqu'un ». Pour Julie, l'engagement résulte d'ailleurs d'une culture familiale ayant développé un penchant pour la considération envers les animaux :

*[...] on a toujours été proches des animaux et on a toujours eu ce... Un peu ce truc-là de... Voilà, d'aimer les animaux, d'être contre la chasse... Ma mère était contre les cirques avec animaux, enfin... Y'avait déjà une empathie envers les animaux familiale et... [...] y'avait déjà une sensibilité qu'était là.*⁶⁶

Katell indique d'emblée qu'elle a « toujours été sensible envers les animaux ». Mais sa décision de devenir végétarienne résulte de son implication dans un éco-lieu équestre qui « proposait de voir les chevaux autrement que par l'utilisation sportive, loisir, tout ça ». Elle souligne que la fréquentation de ce lieu a induit « un gros bouleversement pour [elle] dans [sa] vie » puisqu'elle y a fait la rencontre de personnes « qu'étaient pas mal dans le développement personnel » et « végétariens ». Le végétarisme lui « a semblé une évidence », d'autant plus qu'elle précise n'avoir auparavant « jamais trop aimé la viande ». Lorsqu'elle évoque les motivations à l'origine de sa décision d'arrêter de manger des animaux, Katell évoque ainsi l'intuition qu'elle estime avoir toujours ressentie :

[...] c'était vraiment que je sentais au fond de moi que c'était tellement logique, en fait. Tu vois, quand Mathieu Ricard, il dit « J'aime les animaux donc je ne les mange pas », enfin ça me semble... Tu vois, c'est évident quoi. Y'a pas à chercher midi à quatorze heures ou, tu vois, de nous inventer une théorie... Après c'est intéressant, tu vois, les gens qui développent une théorie là-dessus quoi... Mais comme ils

⁶⁵ « "Moral shocks," often the first step toward recruitment into social movements, occur when an unexpected event or piece of information raises such a sense of outrage in a person that she becomes inclined toward political action, whether or not she has acquaintances in the movement (Jasper and Poulsen, 1995 ; Jasper, 1997). » (Jasper, 1998).

⁶⁶ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

*développent des théories sur plein d'autres choses. Mais juste là, voilà, j'aime les animaux, je les mange pas et je contribue pas à leur torture quoi, c'est tout.*⁶⁷

Le discours des femmes du collectif semble donc davantage incarner « la protection du cœur et du sentiment, la protection intuitive », laissant entendre que « la femme est naturellement protectrice, car elle sait écouter sa sensibilité » (Pierre, 1998, p. 192). Néanmoins, certains hommes du collectif font également appel au registre de la sensibilité pour expliquer les motivations de leur engagement. Jérémie explique ainsi ressentir « *des émotions fortes* » à la vue des images exposant la souffrance des animaux. Se qualifiant d'« *assez émotionnel* » et d'« *assez empathique* », il admet qu'actuellement encore, il n'est pas toujours « *capable* » de regarder certaines vidéos. Pourtant, il précise qu'au cours des actions de suivi de chasse, il « *arrive à avoir un filtre* » :

*Des fois, j'arrive à avoir un filtre. Y'a un filtre qui se crée, quelque chose qui... L'adrénaline ou je ne sais pas [...]*⁶⁸

Le caractère sensible du discours de Jérémie semble donc pouvoir être dévoilé puisque les émotions fortes dont il fait part ont forgé « *[sa] détermination et [sa] niaque* ». Les hommes qui expliquent ressentir de vives émotions sont donc ceux qui s'engageront dans les actions connotées comme faisant le plus appel au registre de la virilité. En effet, « si des entrepreneurs de cause n'étaient pas capables de transmuier certains sentiments, qui les ont singulièrement marqués, en l'expression d'une indignation digne d'être partagée » (Traïni, 2010), la protestation collective ne pourrait pas s'organiser. C'est donc en ce sens que semble résonner le discours de Jérémie, l'éloignant de fait d'une forme de sensibilité ou d'empathie intuitive. Pour d'autres hommes, la sensibilité s'inscrit dans l'idée d'un « déplacement du seuil des sensibilités » théorisé par Norbert Elias (Giroux & Larue, 2017, p. 14). Ce déplacement désigne effectivement un processus progressif et « sans à-coups » d'affirmation d'un « code du savoir-vivre » et de précision des « égards que chacun attend de ses semblables » (Elias, 1973, p. 172). Elias détaille ainsi :

« Le sentiment s'affine de ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour ne pas blesser ou scandaliser les autres ; on observe – compte tenu du nouveau partage du pouvoir – mieux que pendant la phase précédente le précepte de n'offenser personne » (Elias, 1973, p. 172).

Il prend d'ailleurs pour exemple le traitement réservé aux chats pendant les célébrations de la Saint-Jean au XVI^e siècle :

« Au XVI^e siècle, une des réjouissances populaires de la Saint-Jean consistait à brûler vifs une ou deux douzaines de chats. Cette réjouissance populaire était très célèbre, elle attirait toujours une foule nombreuse. [...] La répugnance que nous inspire la seule description de ce genre de réjouissances et que nous considérons, compte tenu de nos normes affectives, comme « normale », prouve une fois de plus comment notre économie affective s'est modifiée au cours des siècles. [...] C'est un mécanisme psychique très simple qui provoque la transformation historique de la vie affective : des manifestations pulsionnelles ou des plaisirs considérés comme indésirables par la société sont assortis de menaces ou de châtiments qui les investissent de sensations de déplaisir ou à prédominance de déplaisir. [...] Ce que nous avons défini sous divers aspects comme progression du seuil de la pudeur, de la sensibilité aux expériences pénibles, des normes affectives a pu être déclenché par de tels mécanismes » (Elias, 1973, p. 444-447).

En d'autres termes, la considération accordée au sort des animaux « semble bien dépendre de conventions sociales préexistantes » (Traïni, 2009). Bien qu'ils n'éprouvent pas forcément de vives émotions, le

⁶⁷ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

⁶⁸ Jérémie, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

recours à la notion de sensibilité apparaît pour certains comme un moyen de faire valoir le « caractère louable et exemplaire des hommes » (Traïni, 2011a, p. 37). Christophe Traïni précise ainsi :

« [...] les émotions que les dispositifs de sensibilisation à la cause s'efforcent de susciter apparaissent indissociables de la douceur, de la retenue et du respect des bêtes utiles à la prospérité du pays, que les protecteurs des animaux entendent prescrire à leurs contemporains » (Traïni, 2011b).

Par conséquent, même si les hommes du collectif peuvent faire mention d'une part de la sensibilité qu'ils éprouvent à l'égard des animaux, elle est indissociable d'une stratégie plus large de rationalisation du discours du mouvement. En effet, la plupart de ces hommes préfèrent justifier leur démarche par d'autres motivations, notamment en faisant appel au raisonnement. L'émotion ne pourrait alors venir qu'en complément de la capacité à construire un discours logique et cohérent.

.1.2.3. Rationnaliser le discours : une voie d'entrée plutôt masculine

Les chocs moraux et la voie de la sensibilité semblent donc être des motivations tendanciellement plus usitées par les femmes du collectif. Même si certains hommes reconnaissent avoir eu une réaction face à des images qu'ils jugent choquantes, un seul admet avoir réellement fait l'expérience d'un choc qui l'a profondément marqué et qui a commandé son engagement. Face à ce ressenti presque exclusivement signalé par des femmes, des hommes expliquent quant à eux n'avoir pas été particulièrement touchés par ces images. S'agissant de la cérémonie de la *curée* à laquelle les militant·e·s assistent⁶⁹, Julien précise ainsi que la scène « *ne [lui] a pas fait grand-chose* ». Kévin renchérit quant à lui en affirmant que d'assister à la *curée* « *ne [lui] a pas plus fait de chose que ça* », mais qu'en revanche il a été choqué par « *tout le cérémonial et la mise en scène qu'il y avait autour* ». Plus précisément, au cours d'un entretien, Théo admet que les images d'exploitation animale n'ont « *pas forcément* » joué un rôle très marqué.

Si les hommes du collectif ne semblent pas accorder une importance fondamentale aux émotions suscitées par les scènes exposant la souffrance animale dans leur cheminement moral, c'est avant tout parce qu'ils privilégient des explications faisant appel à un registre de discours rationnel. Kévin explique par exemple :

*Moi, je suis quelqu'un de très rationnel et... De manière générale, je suis pas à l'aise avec les sentiments. Les sentiments c'est quelque chose que j'ai jamais trop compris. Je pense qu'il n'y a peut-être pas grand-chose à comprendre mais, en tous cas, mon cerveau accepte pas le fait de comprendre les sentiments. Du coup, j'ai toujours eu tendance à reléguer un petit peu ça...*⁷⁰

Le discours tenu par Kévin se confond avec celui développé par les théoriciens de la libération animale. Le philosophe Peter Singer argumente ainsi « en faisant appel à la raison, et non à l'émotion et au sentiment, parce qu'il estime que la raison est plus universelle et plus irrésistible » (Dubreuil, 2013, p. 79). Leur engagement entend donc « faire preuve, non pas de "sentimentalité", mais d'un haut degré de réflexivité critique » afin de « se distinguer de la figure dévalorisante des "amis des animaux" » (Traïni, 2019, p. 45). L'exemple de Gaël est à cet égard particulièrement significatif. Végan depuis moins de trois ans, il détaille le cheminement qui l'a conduit à adopter ce mode de vie. Il admet que ce n'est pas sa sensibilité envers les animaux qui a été sa principale motivation. En revanche, son intérêt pour les questions écologistes, et en particulier pour la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, l'a conduit à lire des textes qui l'ont convaincu. C'est d'ailleurs parce que certains textes de zadistes

⁶⁹ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing à la suite de l'action en forêt de Lanouée.

⁷⁰ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

soutenaient l'idée qu'il faille se préoccuper du sort des animaux, que cette idée lui a paru légitime, et ce d'autant plus que le véganisme semblait symboliser un ensemble de dispositions à adopter pour envisager un mode de vie perçu comme révolutionnaire :

Avant, je portais pas tellement d'attention à ces questions-là, aux animaux autres que mes animaux domestiques. J'avais pu côtoyer une ou deux véganes assez militantes, qui m'avaient parlé de la condition des poussins, des choses comme ça... Mais j'étais vraiment insensible. Et c'est plus par le militantisme écologique... Je pense à Notre-Dame-des-Landes où y'a eu des discussions là-bas sur le véganisme et... Bah, comme je me sens très proche d'eux politiquement, en fait, ça m'a influencé... Sans d'abord penser aux animaux, c'était un peu en mode suiveur... « Ils font ça, ils ont sûrement raison, donc je vais m'y mettre aussi », sans trop savoir où j'allais, et... Voilà, au fur et à mesure... [...] J'ai compris qu'il y avait pas mal de raisons de devenir végétarien.⁷¹

Petit à petit, il cherche à étayer son argumentaire par la lecture, « des auteurs comme Yves Bonnardel, les Cahiers Antispécistes, tout ça ». Il admet avoir « entendu parler des grands ouvrages *La Libération animale* de Peter Singer et tout », sans être « jamais allé [les] lire ». Pour autant, les fondements philosophiques et théoriques du mouvement revêtent une grande importance dans son cheminement :

Le fait qu'il existe une base théorique et que ça a été pensé depuis une dizaine d'années, je pense que ça a joué quand même. Je me suis dit : « C'est pas une mode ou c'est pas quelque chose qu'est bâti sur rien du tout ». Mais je suis pas allé vérifier vraiment... Enfin si, j'ai lu... J'ai commencé à lire un bouquin de Gary Francione... J'ai plus le titre exact, mais... Enfin voilà, j'ai commencé, je trouvais ça hyper convaincant [...]⁷²

Aussi différentes que soient les approches des principaux représentants de la théorie contemporaine de la libération animale, à savoir celles de Tom Regan et de Peter Singer, « elles s'unissent néanmoins dans leur rejet rationaliste de l'émotion ou de la compassion comme une base légitime pour la théorie éthique du traitement des animaux »⁷³ (Donovan, 2007, p. 174). En effet, « de nombreux militants des droits des animaux [...] évitent l'émotivité dans le mouvement en faveur de ce qu'ils considèrent comme les arguments « rationnels » des philosophes du mouvement »⁷⁴ (McAllister Groves, 2001, p. 213). Dans ses propos, Gaël estime effectivement que sans fondements philosophiques, l'engagement risquerait de ne reposer sur aucune base réellement valable. « Pour être reconnus comme des militants politiques et éthiques » (Dubreuil, 2013, p.79), les hommes du collectif ont donc tendance à rejeter le critère de la sensibilité. De ce fait, ils fondent leur motivation sur leur réflexion ou sur leur capacité à tenir un raisonnement logique. Dans son analyse du discours protecteur dans la France du XIX^e siècle, Éric Pierre identifie effectivement que « l'homme devient protecteur par raison », lorsqu'il prend conscience des « aspects néfastes de la violence » (Pierre, 1998, p. 192). Kévin expose par exemple que les raisons qui l'ont poussé à devenir végétarien s'inscrivent dans tout un raisonnement logique :

[...] je suis végétarien depuis mes 12 ans. C'est une prise de conscience, donc ça a été radical dans le choix. C'est le jour en fait, où je me suis rendu compte que j'aimais les animaux mais que je les mangeais [...] Enfin, c'est le moment où j'ai fait le lien entre la viande dans mon assiette et l'animal qu'est dans la nature. Et donc, à partir de là, j'ai dit « Je veux pas de votre viande, je veux pas les tuer, je veux pas être responsable de leur mort, donc, je les mange pas quoi » [...]⁷⁵

⁷¹ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

⁷² Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

⁷³ « The main exponent of the former approach has been Tom Regan, and of the latter, Peter Singer. However different the two theories may be, they nevertheless unite in their rationalist rejection of emotion or sympathy as a legitimate base for ethical theory about animal treatment. » (Donovan, 2007, p. 174).

⁷⁴ « [...] many of the animal rights activists [...] shun emotionalism in the movement in favor of what they consider the "rational" arguments of the organization's philosophers. » (McAllister Groves, 2001, p. 213).

⁷⁵ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

Son discours laisse donc entendre qu'il a forgé ses convictions par raisonnement logique et que sa « prise de conscience » lui a permis d'établir un lien rationnel entre ses pratiques alimentaires et la violence. Végétarien depuis ses douze ans, il engage une transition alimentaire exempte de produits animaux au bout de quinze ans de végétarisme. Il justifie le fait de n'être vegan que depuis deux ans par ce qu'il pense être une « prise de conscience progressive » résultant d'« une forme peut-être de paresse de l'esprit, mais comme pour beaucoup de monde ». Dans le cas de Théo, c'est l'argumentaire de Dylan qui a su le convaincre d'engager une transition alimentaire vers le véganisme, le fait qu'il ait « appuyé pas mal d'arguments qui [l'] ont convaincu ». C'est également le cas de Théo qui précise être « très attaché à la logique bien [...] scientifique ». Comme il estime qu'« il n'y a pas de choses qui sont bien intrinsèquement », il lui paraît nécessaire d'avoir recours à la logique scientifique pour établir « un raisonnement jusqu'au boutiste [...] où il n'y a pas d'exceptions ».

Morgane Hauguel souligne ainsi que certain·e·s militant·e·s « évoquent un sentiment d'éclaircissement, de prise de contrôle, suite à leur transition alimentaire » (Hauguel, 2019). Plusieurs d'entre eux expliquent leur premier intérêt pour l'écologie dans une optique d'être en phase, en toute logique, avec l'idée d'intersectionnalité. Ils font d'ailleurs souvent appel à des analogies pour appuyer leur démarche. En ce sens, « l'adhésion à un discours stigmatisant particulier est liée à l'adhésion à la discrimination en général, qu'elle concerne des individus humains ou animaux » (Fernandez, 2015). Vegan depuis deux ans et demi, Julien était déjà « flexitarien » depuis un an, ce qu'il motive principalement par des raisons écologistes :

Je suis devenu flexitarien pour des raisons écologiques et je me fichais éperdument des animaux. Et petit à petit en fait, je me suis pas mal politisé [...] j'ai commencé à m'intéresser aux luttes sociales, que ce soit l'anticapitalisme, le féminisme, l'antiracisme... Et j'ai fini par déboucher sur l'antispécisme [...] Au niveau écologique en tous cas, ça me parlait. Et je me suis rendu compte que... Bah ouais, les animaux c'était une classe opprimée parmi d'autres quoi, et que je pouvais facilement ne plus participer à leur oppression.⁷⁶

Pour autant, pour plusieurs militants, les références théoriques du mouvement antispéciste semblent plus approximatives et moins présentes dans le discours de certains hommes, notamment lorsqu'ils n'ont pas poursuivi d'études supérieures. C'est par exemple le cas de Jérémy qui ne maîtrise pas ces références, mais qui a commencé à s'y intéresser après avoir intégré des cercles militants vegans, notamment parce que ce qu'il qualifie de « polémiques » au sein du mouvement nécessitaient qu'il s'y intéresse pour pouvoir se positionner et s'insérer dans ces débats. Il indique ainsi que sa décision n'était pas particulièrement liée à la lecture d'articles ou d'ouvrages :

Je suis pas du tout passé par ça, non. Ça a été plus les vidéos et puis après, le cercle de rencontre des gens. [...] Si, des articles peut-être, mais non, pas spécialement de bouquins. C'était plus après, au contraire, quand je suis passé vegan où après j'ai commencé à me renseigner, notamment sur la polémique de l'inventeur, en quelque sorte, du véganisme...

De l'inventeur ?

Ouais, mais je sais plus le nom exactement mais où il...

Ah, Peter Singer ?

Ouais, c'est ça. Y'a toute une polémique dessus où là... J'ai été plus dans les livres et les articles, mais c'est pas... Ça a été après... Après le passage...⁷⁷

⁷⁶ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

⁷⁷ Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

Dans son cas, c'est donc « *le cercle de rencontre des gens* » qui amorce une réflexion à laquelle il va adhérer. Être convaincu par les pairs, c'est aussi ce qu'explique Julie, dont les convictions ne se sont pas vraiment forgées à travers la lecture et « *pas tellement* » non plus par le visionnage d'images d'exploitation. En revanche, le discours de personnes engagées a particulièrement motivé son engagement :

Non, pas d'ouvrages précis, juste des rencontres avec des gens. Ouais parce qu'en étant flexitarien, j'ai fréquenté... Enfin, je cherchais des options véganes, tout ça, et je suis tombé sur des... Si, je suis tombé sur un groupe Facebook végan mais qui était plus... Qu'était même pas antispéciste, c'était un groupe qui proposait des recettes véganes, des choses comme ça, pas très engagé. Mais sur ce genre de groupe, y'avait des gens engagés, donc je pense que ça s'est fait comme ça, en fait. Et petit à petit... Ouais, bah L214 après. J'ai rencontré des gens de L214, je crois que c'est les premiers antispécistes que j'ai rencontrés, les premiers militants.⁷⁸

Toutefois, même si cette approche est à hégémonie masculine, elle est aussi employée par certaines femmes. Ces dernières combinent alors une approche sensible et une approche rationnelle, notamment parce que la teneur du raisonnement rationnel semble générer plus d'effets, à la fois sur les détracteurs mais aussi sur les autres militants du mouvement. Emily Gaarder démontre ainsi que :

« [...] bien que la plupart des femmes aient déclaré que leurs propres motivations étaient principalement émotionnelles, elles pensaient qu'il était plus probable que le grand public soit convaincu par des arguments intellectuels ou scientifiques. Comme dans l'étude d'Einwohner (2002), les femmes prenaient grand soin de présenter des arguments logiques et scientifiques lors de rencontres avec le public »⁷⁹ (Gaarder, 2011, p. 109).

Dans le collectif, Julie, qui revendique avoir « *toujours été alignée* » sur le féminisme et précisant d'ailleurs avoir été qualifiée de féministe à ses quinze ans, concède qu'elle a « *commencé à théoriser pour les carnistes* » afin de disposer d'arguments à leur opposer. Bien qu'elle admette la nécessité de se cultiver, elle considère que les argumentaires développés par certain·e·s de ses camarades antispécistes s'apparentent parfois à « *de la logorrhée verbale en mode "On a trop les bons mots"* ». Elle préfère donc s'affilier à ce qu'elle qualifie d'« *antispécisme sensible* » :

Mais par contre, moi je me taxe d'antispéciste sensible, dans le sens que j'ai pas envie d'avoir trop de mots scientifiques à côté, qui font bien, qui font philosophiques et tout. C'est que pour moi, c'est tellement une évidence qu'on doit respecter les animaux, ne pas les manger et qu'on doit les considérer en tant qu'individus, que je vois pas pourquoi la sensibilité ça pourrait pas être un argument.⁸⁰

Julie s'inscrit donc dans une perspective critique du mouvement qui rejoint ce qu'encouragent beaucoup de féministes affirmant que l'émotivité, la compassion et l'affection sont le terrain sur lequel la théorie de la considération à l'égard des animaux devrait être construite »⁸¹ (Donovan, 2007, p. 174). La rationalisation du discours que se sent obligée d'engager Julie montre qu'une cohérence logique du discours est attendue, voire exigée, dans le militantisme antispéciste. La logique rationnelle semble effectivement faire autorité pour toutes et tous et est rarement envisagée dans une perspective critique, notamment parce qu'elle est perçue comme la

⁷⁸ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

⁷⁹ « [...] although most of the women declared that their own motivations are primarily emotional, they believed that the general public was more likely to be convinced by intellectual or scientific arguments. Similar to the animal activists in Einwohner's (2002) study, the women took great care to present logical and scientific arguments during encounters with the public. » (Gaarder, 2011, p. 109).

⁸⁰ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

⁸¹ « Many feminists have urged just the opposite, claiming that sympathy, compassion, and caring are the ground upon which theory about human treatment of animals should be constructed. » (Donovan, 2007, p. 174).

méthode la plus efficace pour contrer les réactions offensives telles que « la dérision, la recherche d'incohérence, le discrédit et l'accusation, surtout d'antihumanisme » (Dubreuil, 2013, p. 125).

2. La renonciation à l'alimentation carnée : un motif essentiel du processus de dévirilisation symbolique engagé à l'encontre des militants

Si l'exclusion des produits carnés intervient comme une modalité incontournable de l'engagement des militant·e·s antispécistes, il n'en reste pas moins qu'elle engendre des répercussions sur l'identité de genre des militant·e·s, et plus particulièrement sur celle des hommes. Symbole de domination masculine, la consommation des produits carnés renvoie effectivement à des attentes intimement liées au modèle de la masculinité hégémonique. Par conséquent, la renonciation à la viande renvoie les corps des militants à un modèle de masculinité envisagé comme défaillant par leurs détracteur·rice·s. Qui plus est, l'idée d'un potentiel efféminement de leurs corps est renforcé par le fait qu'ils rejettent également des pratiques traditionnellement masculines. De ce fait, la sensibilité ou la considération envers les autres sur lesquelles les militants entendent fonder leur nouvel ordre moral agissent comme autant de critères de dévirilisation à leur égard.

.2.1. La perception du « corps végétarien » par les chasseurs : une critique d'un renversement des régimes de genre en place ?

Le régime alimentaire *a minima* végétarien auquel s'astreint la quasi-totalité des militant·e·s du collectif induit des conséquences genrées. La perception du « corps végétarien » masculin semble effectivement engager un processus de dévirilisation du corps des hommes. Dans *La Politique Sexuelle de la Viande*, Carol Adams définit le « corps végétarien » comme « un corpus de textes », mais également comme « la conviction, partagée par beaucoup de végétarien-ne-s, que notre physiologie nous prédispose au végétarisme » (Adams, 2016, p. 250). En d'autres termes, le « corps végétarien » désignerait « l'argument selon lequel le corps humain s'apparente plus à celui de l'herbivore qu'à celui du carnivore » (Adams, 2016, p. 251). Pour les chasseur·euse·s, cette assimilation entre « corps végétarien » et alimentation végétale est un critère de dévirilisation symbolique. Ielles les renvoient effectivement à leur défaillance fonctionnelle, mais également à leur efféminement supposé.

.2.1.1. Corps carencés, corps anémiés

L'état de santé du corps des militant·e·s est très souvent évoqué par leurs détracteur·rice·s, qui cherchent à réaffirmer ainsi le bien-fondé d'une alimentation carnée. En effet, les chasseur·euse·s les défient régulièrement à ce sujet. Au cours d'un débriefing, Sophie raconte ainsi qu'un chasseur lui a objecté qu'elle venait protester contre la chasse mais qu'elle n'était en revanche pas gênée de manger des animaux. Lui rétorquant que ses propos n'avaient pas de sens étant donné qu'elle était végétarienne, le chasseur lui réplique qu'elle ferait alors mieux d'en manger puisqu'elle avait l'air malade⁸². Hommes et femmes, ielles sont plusieurs à avoir essuyé des remarques sur leur anémie supposée ou sur les carences auxquelles ielles devaient certainement s'exposer. À cet égard, Théo souligne faire régulièrement l'objet de brimades, ce qui passe par des « *blagues assez rigolotes sur les mangeurs de graines et les carencés végans* ». Kevin évoque lui aussi des situations où ses opposant·e·s

⁸² Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing à la suite de l'action en forêt de Lanouée.

imputaient à son alimentation les carences dont il devait souffrir : « *C'est des trucs genre "T'es pâle", "T'es carencé". Enfin, c'est les clichés* ». Il admet donc avoir tendance à « *cacher le fait qu'[il est] végétarien ou végan* », notamment pour « *casser le côté caricatural des militants qui sont tous végétans* » qu'il juge particulièrement stigmatisant. Jérémy a lui déjà engagé des débats au cours desquels ses détracteur·rice·s ont cherché à « *se confronter à [lui]* » en lui faisant remarquer : « *T'as des carences* », ce qui revient « *assez souvent* ». De même, lorsqu'il est devenu végan et qu'il a annoncé à sa famille sa décision de renoncer aux produits issus de l'exploitation animale, Thomas fait part des difficultés qu'il a rencontrées pour dépasser tous les préjugés associés au « *corps végétarien* » :

*Je me souviens que ma mère s'est un peu énervée, mais beaucoup plus par rapport à ma santé qu'au véganisme en soi. [...] Que je risquais de faire des carences, d'être faible, moins d'énergie, tout ça. Du coup, elle m'avait fait voir une nutritionniste aussi d'ailleurs, quand j'étais devenu végétarien, ce qui lui a permis de se sentir plus confiante quand elle a su qu'il n'y avait pas de problème, ni rien.*⁸³

Même s'il explique avoir fait entendre à sa famille que son alimentation ne lui poserait pas de problèmes de santé particuliers, Thomas se trouve à nouveau confronté à ces remarques lorsqu'il participe aux actions du collectif :

*Les remarques que j'ai souvent, ils se sont donné le mot... Ça se trouve c'est vrai, mais ils disent que je suis pâlot, qu'il faudrait que je mange de la viande pour... Pour aller mieux, ce genre de choses.*⁸⁴

Les « *corps végétariens* » sont donc renvoyés à l'imaginaire du corps anémié. Les carences supposées qui découleraient de la privation de viande auraient des répercussions sur la constitution physique des corps des militant·e·s. Dans la perception qu'en ont leurs détracteur·rice·s, les « *corps végétariens* » sont donc renvoyés à leur relative faiblesse, à leur aspect frêle, chétif, malingre, fragile, maladif ou encore pâle. Plus précisément, les carences qui semblent caractériser la perception du « *corps végétarien* » sont intimement liées à l'exclusion de toute consommation carnée. Bien que des femmes du collectif essuient des remarques très similaires à celles que mentionnent les hommes, comme c'est le cas de Manon qui explique qu'on lui dit parfois « *Ah, t'es fatiguée ? Bah t'as qu'à pas être végane !* », il n'en reste pas moins que l'impact de cette perception n'est pas le même pour toutes et tous. En effet, les femmes peuvent plus facilement être « *excusées des exigences morales de s'abstenir de consommer de la viande* » puisque leurs corps sont « *supposément plus faibles* », ce qui les place dans « *une position morale d'infériorité* »⁸⁵ (Gruen, 2007, p. 333-334). En ce sens, « *la consommation carnée sert à jauger la virilité des individus et des sociétés* » (Adams, 2016, p. 69), notamment parce que « *l'idée que les hommes doivent manger plus et mieux que les femmes [...] est peut-être l'idée la plus répandue qui soit dans les sociétés humaines.* » (Touraille, 2008, p. 299). Cette idée était d'ailleurs déjà répandue parmi les philosophes grecs de l'Antiquité. Héraclide du Pont et Sextus Clodius s'inspirent ainsi « *de raisonnements tenus spontanément par le peuple* » pour justifier que « *les dieux autorisent et même réclament les sacrifices sanglants de type alimentaire* » et que « *la viande est bonne pour la santé puisque les athlètes s'en nourrissent pour accroître leur vigueur et que les médecins la recommandent aux convalescents* » (Larue, 2015, p.43-44). Parmi les hommes du collectif, les remarques rapportées font souvent allusion au volume musculaire. Dans cette idée, se priver de viande

⁸³ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

⁸⁴ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

⁸⁵ « *Women may be excused from moral requirements to refrain from meat consumption because our bodies are supposedly weaker, but being excused in this way puts women in a position of moral inferiority.* » (Gruen, 2007, p. 333-334).

reviendrait à se priver de protéines et par conséquent de muscles. Gaël assure ainsi qu'on lui a expliqué qu'il allait « *sûrement manquer de vitamines, de protéines, tout ça* ». Kevin remarque quant à lui que ces critiques proviennent davantage d'hommes :

[...] je pense que c'était plus un truc de mecs parce qu'il y a le côté... Je crois... Enfin, j'ai pas de mémoire d'un élément précis mais je sais que souvent c'était quand même... La viande c'était... Enfin, ouais, je l'ai vécu le côté associé à la virilité quoi. L'histoire de « Tu vas manquer de muscles », etc., quoi.⁸⁶

Il rajoute :

[...] on me faisait des remarques sur le fait que... Que t'étais moins sportif ou moins de force, on va dire, moins de dynamisme et d'endurance. Ça, c'est des choses qu'on entend... Que j'ai entendues.⁸⁷

Le respect d'une éthique végétarienne au sein du groupe induit donc des conséquences sur la perception qu'ont les opposants des militant·e·s, et en particulier des hommes. Même si l'imaginaire du corps anémié est mobilisé pour qualifier les corps de tou·te·s les militant·e·s, seuls les hommes sont renvoyés à leur supposée plus faible constitution physique, à leur déficience musculaire et à leur faiblesse physique. Par exemple, au cours d'un trajet qui conduit les militant·e·s à une action de suivi de chasse⁸⁸, Thomas plaisante en rapportant que des veneurs lui ont déjà signifié qu'il était « tout petit » parce qu'il était végan. Cette perception d'une mauvaise santé physique des « corps végétariens » masculins renforce l'idée que « les hommes qui se nourrissent de viande et de pommes de terre incarnent le stéréotype du mâle fort, vigoureux, rustique et compétent » (Adams, 2016, p. 81).

Pour les opposant·e·s, la renonciation à la viande par les femmes semble engager une rupture beaucoup plus tolérable puisqu'elles seraient supposément plus à même de « se nourrir de plantes » (Adams, 2016, p. 86). De même, l'attention portée à la stature des femmes importerait moins que celle portée aux hommes puisqu'elle s'inscrirait dans les conséquences intériorisées d'un « *système de pénurie institué* » qui serait partagé dans « un nombre incalculable de sociétés humaines » et qui organiserait une « consommation différentielle en protéines », (Touraille, 2008, p. 344). A l'inverse, les hommes végétariens remettent en question cette idée que « les hommes actifs ont besoin de chair animale » (Adams, 2016, p. 86). En effet, ne plus consommer de viande reviendrait à se placer aux côtés des femmes en se privant d'un aliment protéique, susceptible d'induire un « dimorphisme de stature dans l'espèce humaine » (Touraille, 2008, p. 344). Bien que Priscille Touraille atteste que ces « régimes de genre » puissent effectivement « rendre compte des pressions de sélections s'exerçant sur la stature des femmes » (Touraille, 2008, p. 344), les militant·e·s prêtent aujourd'hui « un minimum d'attention à [leur] alimentation » (Dubreuil, 2013, p. 56). « La recherche de la protéine et de l'équilibre nutritionnel » fait ainsi partie de leurs « préoccupations fondamentales » (Dubreuil, 2013, p. 55), afin de rendre l'accusation d'anémie injustifiée. Par conséquent, elles deviennent des « connaisseurs parfois mieux informés en diététique que la plupart de [leurs] concitoyens » (Dubreuil, 2013, p. 56). Mais, au-delà de la question de la santé, l'exclusion de la viande questionne plus largement la symbolique genrée des pratiques alimentaires, notamment parce que « la masculinité d'un individu est confortée par les aliments qu'il consomme » (Adams, 2016, p. 81)

⁸⁶ Kevin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

⁸⁷ Kevin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

⁸⁸ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Trajet pour se rendre à l'action de suivi de chasse en forêt de Paimpont.

.2.1.2. Une féminisation du corps par l'abandon d'un « symbole de domination masculine » ?

La renonciation à la viande induit d'emblée des considérations associées à la santé des « corps végétariens ». Mais elle symbolise également l'abandon d'un élément culturel fortement en lien avec l'identité masculine hégémonique. Les hommes du collectif sont donc suspectés de renoncer à un privilège historiquement masculin pour adopter un comportement alimentaire symboliquement plus associé au féminin. Cette relégation des hommes végétariens à une catégorie d'hommes « efféminés » pousse par ailleurs leurs détracteur·rice·s à questionner leur hétérosexualité et à présumer leur homosexualité.

a) Renoncer à un aliment masculin : questionner la « politique des protéines »

Dans son ouvrage *La Politique sexuelle de la viande*, Carol Adams soutient que « les hommes qui choisissent de ne pas consommer de chair renoncent à un de leurs privilèges masculins » (Adams, 2016, p. 88). Par conséquent, « éliminer la chair » reviendrait à « menacer la structure de la culture patriarcale au sens le plus large » (Adams, 2016, p. 86). En d'autres termes, le fait de manger de la viande « signifierait la rationalité, la maturité affective et la virilité » (Giroux & Larue, 2017, p. 78). La thèse soutenue par Adams résonne avec les résultats de l'étude quantitative menée par Margaret A. Thomas. Elle démontre effectivement que « le véganisme peut être une catégorie plus fiable pour évaluer les effets des régimes sans viande sur les perceptions liées au genre »⁸⁹ (Thomas, 2016). En effet, les sujets qui adoptent un régime végan sont perçus comme moins masculins que leurs homologues omnivores. En outre, cette étude met en évidence qu'au-delà du seul critère de l'absorption ou non de produits carnés, c'est aussi « le choix d'être végan qui mène à une cote masculine moins élevée »⁹⁰ (Thomas, 2016).

Comme le soulignait déjà Pierre Bourdieu, la viande symbolise une « *nourriture nourrissante par excellence, forte et donnant de la force, de la vigueur, du sang, de la santé* », composant de ce fait un aliment privilégié du « *plat des hommes* » (Bourdieu, 1979, p. 214). Il précisait qu'à ce titre, la viande revenait « *par définition* » aux hommes, qui tiraient « *une sorte d'autorité de ce qui n'est pas vécu comme une privation* » (Bourdieu, 1979, p. 214). C'est effectivement ce que souligne Priscille Touraille lorsqu'elle conclut que « les restrictions imposées de manière générale aux femmes portent presque exclusivement sur les aliments carnés du régime » (Touraille, 2008, p. 304), aliments sur lesquels les hommes adultes exercent « le contrôle exclusif » (Touraille, 2008, p. 304). Jérôme Segal abonde également en ce sens lorsqu'il estime que contrôle du corps des femmes et carnisme reposent sur la consommation de viande en tant que « manifestation de la virilité » (Segal, 2020a, p. 138-139). En d'autres termes, le rôle des protéines ne semble pas être seulement associé à la garantie d'un corps bien portant, mais également à celle d'un corps musclé, synonyme de « puissance, force, solidité, robustesse et invulnérabilité »⁹¹ (Rothgerber, 2013). Le volume musculaire agit donc comme autant de moyens symboliques d'assurer une domination sur le corps de ceux qui sont supposés en être moins pourvus. Pour certain·e·s

⁸⁹ « Expanding on past research and Studies 1 and 2, the results from Study 3 indicate that veganism may be a more reliable category to assess the effects of meatless diets on the gendered perceptions. » (Thomas, 2016).

⁹⁰ « In Study 3, targets consuming a vegan diet were perceived to be less masculine than those eating an omnivorous diet. However, the results from Study 4 indicate that it is the choice to be vegan that leads to lower ratings of masculinity. » (Thomas, 2016).

⁹¹ « Accordingly, it seems reasonable to assume that following a vegetarian diet or deliberately reducing meat intake violates the spirit of Western hegemonic masculinity, with its socially prescribed norms of stoicism, practicality, seeking dominance, and being powerful, strong, tough, robust, and invulnerable (Courtenay, 2000 ; Lee & Owens, 2002). » (Rothgerber, 2013).

militant·e·s, le lien semble effectivement tangible. Dans son entretien, Kévin fait ainsi part de sa réflexion quant à l'association entre protéines animales et masse musculaire :

[...] j'ai l'ami d'un ami... Enfin, je l'ai vu quelquefois... Et lui, il fait de la muscu, en mode gonflette... C'est ridicule, mais bon... Il a des énormes bras. Et lui, en fait, il est obnubilé par ça. Et à chaque fois, ses régimes alimentaires, c'est des œufs et de la dinde je crois. Enfin, c'est... J'y connais rien, je veux dire, en muscu, c'est un truc qui m'intéresse vraiment pas... Mais voilà, y'a ce côté à fond avoir des protéines... Et puis, c'est des protéines animales, pour avoir des gros muscles et tout. Parce que, dans quelle mesure est-ce que c'est une construction mentale, du fait d'avoir de la viande animale pour avoir des gros muscles ? Même si c'est aussi une forme de réalité, je sais pas. Enfin, ça en dit long, je trouve...⁹²

Dans ses propos, Kévin semble donc partagé. D'une part, il discrédite les corps masculins très musclés, questionnant la véracité de l'association couramment faite entre consommation de viande et volume musculaire, mais il concède également qu'il pourrait tout de même s'agir d'une forme de réalité. Même parmi les militants, cette conception est donc partagée. L'importance accordée à la musculature est toutefois remise en question par Julie. Développant une approche féministe de l'antispécisme, elle s'exaspère d'avoir effectivement dû chercher des exemples de sportifs végans : « *des trucs à la con que t'aimes pas du tout avoir mais que tu fais pour jouer le jeu des carnistes* ». Pourtant, même si l'association entre viande et muscles est souvent associée par les militant·e·s à une conception virile et obsolète de la masculinité, plusieurs hommes sont bien conscients de mettre de côté « un privilège masculin » et éprouvent une « tension », « un décalage » liés au fait qu'ils ne se conforment pas « aux attentes culturelles dominantes se rapportant à la virilité idéale »⁹³ (Rothgerber, 2013). Ces attentes résident notamment dans l'idée que la consommation de viande incarne « un puissant moyen d'affirmer ou de performer sa masculinité »⁹⁴ (Simonsen, 2012). La performance de cette masculinité passe notamment par l'aspect genré que revêt la préparation de la viande, soit plus précisément par « rôtiage » qui « laisse la viande avec une apparence crue et sanglante » et puise dans des « mythologies de la force masculine et de la virilité dérivant du sang animal »⁹⁵ (Simonsen, 2012). C'est ce qu'atteste Kévin lorsqu'il réfléchit à la consommation de viande et aux pratiques annexes qui l'accompagnent – ici, celle du barbecue – :

Les barbecues, c'est un truc de mec. Dans les pubs, tu vois les mecs qui font le barbecue, je veux dire... Je me rappelle pas avoir vu l'image d'une pub ou n'importe, où t'as une femme qu'est au barbecue... Mais même dans les séries américaines par exemple, c'est toujours... Je sais plus comment ça s'appelle... La série, sur des tueurs en série là, de Fincher ? Parce que c'est pareil, à un moment, y'a un barbecue et puis c'est les mecs qui sont au barbecue, et puis t'as les femmes qui... Bon, c'est un peu voulu parce que c'est une représentation de... C'est dans les années 70... Mais t'as les mecs qui sont au barbecue, un peu virils, puis t'as les femmes qui sont à pouponner derrière, à pipeletter quoi. C'est un peu ça ! (Rires)⁹⁶

Pour lui, la pratique du barbecue s'apparente à autant d'éléments constitutifs d'une identité masculine désuète. Par ailleurs, Gaël certifie que « *les chasseurs ont dû être assez moqueurs sur le fait qu'ils aient à faire à des végétariens* », ce qu'il justifie par le fait qu'ils sont « *un peu des extra-terrestres pour eux à ce niveau-là* »⁹⁷. Ils

⁹² Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

⁹³ « In this sense, male vegetarians likely experience *discrepancy strain* (Pleck, 1981) from not conforming to the dominant cultural expectations pertaining to ideal manhood. » (Rothgerber, 2013).

⁹⁴ « As a consequence, meat consumption has become a powerful way of asserting or performing one's masculinity. » (Simonsen, 2012).

⁹⁵ « Even the mode by which meat is prepared is gendered. Cudworth highlights how “roasting” for men, has become the favored way of cooking meat, as it leaves the meat with a raw, bloody appearance that draws on “mythologies of masculine strength and virility deriving from animal blood” [...] » (Simonsen, 2012).

⁹⁶ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

⁹⁷ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

sont donc plusieurs à considérer contrevenir à « l'esprit de la masculinité hégémonique occidentale »⁹⁸ (Rothgerber, 2013). En effet, l'exclusion de la viande de son alimentation peut être interprétée comme une apparente violation d'une « norme alimentaire masculine », c'est-à-dire celle de pouvoir « manger ce que l'on veut, quand on le veut »⁹⁹ lorsque l'on est un homme (Rothgerber, 2013). Comme le remarque Priscille Touraille, la « politique des protéines », qualifiant « l'accès limité des femmes à la viande » organisé grâce à la division genrée du travail, avait pour finalité de réglementer « l'accès des femmes à la production alimentaire des hommes » alors que l'accès des hommes à la production des femmes apparaissait comme une évidence (Touraille, 2008, p. 304). Autrement dit, les restrictions alimentaires n'ont vraisemblablement jamais concerné les hommes vis-à-vis des ressources récoltées et traitées par les femmes, alors que l'inverse a pu être démontré.

Or, aujourd'hui encore, cette « politique des protéines » se répercute dans le rapport qu'hommes et femmes entretiennent à l'égard de la nourriture. Si les premiers détiennent « la liberté et la possibilité de manger sans critique, ni examens minutieux »¹⁰⁰ (Rothgerber, 2013), les femmes quant à elles subissent encore les effets de ces « inégalités alimentaires » (Touraille, 2008, p. 344). Les carrières anorexiques étudiées par Muriel Darmon mettent ainsi en évidence la construction volontaire d'un dégoût à l'égard « des aliments exclus par la rationalisation de l'alimentation », c'est-à-dire par l'inscription dans le corps « de manière volontariste » de « la règle et [du] réflexe diététiques » (Darmon, 2008, p. 151). Des similarités sont donc observables entre « carrières anorexiques » et « carrières végétariennes », notamment parce que les restrictions alimentaires s'accompagnent toutes d'un processus de construction d'un nouveau ressenti associé au dégoût et à la répulsion, à l'égard de certains aliments. De cette façon, le végétarisme invite les hommes qui s'y astreignent à se ranger du côté d'aliments perçus comme féminins.

b) Opter pour des aliments féminins

Pour évoquer les pratiques alimentaires des anorexiques, Muriel Darmon propose de parler d'« ascétisme imposé aux femmes par le contrôle patriarcal du corps féminin » (Darmon, 2008, p. 256-257). Si l'on dresse un parallèle entre son analyse et celle de Priscille Touraille, le végétarisme peut trouver toute sa puissance évocatrice dans l'idée d'« inégalités nutritionnelles » en lien avec « la monopolisation par les catégories dominantes des éléments considérés comme les meilleurs d'un point de vue gustatif et nutritif » (Touraille, 2008, p. 335). Il n'est effectivement pas étonnant qu'une des critiques adressées à l'égard de l'alimentation végétane ou végétarienne concerne son peu d'intérêt gustatif et son faible aspect savoureux supposé. C'est par exemple le cas de Gaël qui, au sein de son groupe d'amis, a fait l'objet de « *quelques blagues quand même* » au sujet des plats végans qu'il pouvait apporter en soirée et qui « *avaient l'air dégueulasses* ». D'ailleurs, même la consommation et la préparation féminine de viande est « associée à la frugalité », au « banal », au « domestique »¹⁰¹ (Simonsen, 2012).

⁹⁸ « Accordingly, it seems reasonable to assume that following a vegetarian diet or deliberately reducing meat intake violates the spirit of Western hegemonic masculinity, with its socially prescribed norms of stoicism, practicality, seeking dominance, and being powerful, strong, tough, robust, and invulnerable (Courtenay, 2000 ; Lee & Owens, 2002). » (Rothgerber, 2013).

⁹⁹ « Male vegetarians seemingly violate a masculine food norm, noted by Levi, Chan, and Pence (2006), of eating what one wants when one wants it, and they implicitly question the typical masculine assessment of food based simply on its volume and price. » (Rothgerber, 2013).

¹⁰⁰ « Such individuals have basically cast aside a relatively hidden male privilege—the freedom and ability to eat without criticism and scrutiny, something studies have shown women lack (Bock & Kanarek, 1995; Chaiken & Pliner, 1987). » (Rothgerber, 2013).

¹⁰¹ « [...] on the other hand, “boiling” meat is “associated with frugality”, and “stewing” is considered “mundane”, and therefore domestic, feminine. » (Simonsen, 2012).

Ces pratiques culturelles traduisent ainsi « des intérêts catégoriels dont profitent individuellement certains hommes » (Touraille, 2008, p. 335), et auxquels les hommes végétariens contreviennent. Carol Adams pointe le « besoin qu'éprouvent les hommes de se dissocier de la nourriture féminine », ce qui passe notamment par « des attitudes sexistes envers les légumes » et par « l'emploi du mot "légume" pour exprimer critique ou dédain » (Adams, 2016, p. 85). Elle accrédite ainsi l'idée que « consommer un légume équivaut à devenir un légume, et par extension semblable à une femme » (Adams, 2016, p. 85). Dans cette conception, les ressources alimentaires végétales incarnent donc l'idée de passivité, voire d'oisiveté, à laquelle est traditionnellement renvoyée l'identité féminine. D'ailleurs, des liens apparents entre consommation de végétaux et contrôle du corps des femmes avaient déjà été mis en évidence par Françoise Héritier :

« Ainsi, dans un ensemble parfait qui unit le mythe, la classification des végétaux et le rapport idéologique des sexes, Marcel Détienné (1977) nous explique, à partir des histoires mythologiques de la conception par Héra seule, pourquoi la laitue, herbe potagère froide et humide, est consommée par les femmes : elle est excellente pour la venue des règles et le bon écoulement du sang, mais son corollaire est la frustration du plaisir. C'est la raison pour laquelle les hommes n'en consomment jamais, par crainte de l'impuissance et de la privation du désir et du plaisir (c'est elle qui rendit Adonis impuissant). Car la jouissance sexuelle appartient de droit aux mâles, les femmes doivent se contenter d'engendrer et se préparer à cela par la consommation des aliments adéquats » (Héritier, 2012, p. 221).

Cette division du travail et de l'alimentation avait aussi été remarquée par Paola Tabet, pour qui « vie matrimoniale et activités de chasse avec armes (et, plus généralement, activités masculines complexes) s'excluent réciproquement » (Tabet, 1998, p. 36-37). De ce fait, la cueillette des graines, et plus largement la consommation de ressources alimentaires végétales, sont dépréciées puisqu'il s'agit d'activités symboliquement laissées aux femmes, lesquelles ne conviendraient effectivement pas aux hommes. Priscille Touraille qualifie d'ailleurs de « résistance panglossienne » la tendance à interpréter l'absence de viande dans le régime alimentaire des femmes par le fait que « leurs besoins nutritionnels sont mieux satisfaits par la consommation de produits végétaux » (Touraille, 2008, p. 325), justifiant ainsi qu'elles aient la charge de leur collecte. Pour elle, cette approche théorique est particulièrement « violente » puisqu'elle nie la notion d'« inégalité alimentaire » en la remplaçant par celle de préférences alimentaires et qu'elle fonde la « préférence » alimentaire féminine pour « les items végétaux » sur « des différences renvoyées à une « base biologique », qui seraient ici les besoins reproductifs des femmes » (Touraille, 2008, p. 325). Face aux chasseurs qui cherchent à acquérir la viande des bêtes qu'ils traquent, les hommes militants sont par conséquent renvoyés du côté des dominé·e·s. C'est d'ailleurs ce qu'attestent les propos de Jérémy, lorsqu'il évoque les remarques que les chasseurs ont pu formuler à l'égard de son végétarisme :

« Bouffeur de graines », « Mangeur de salade », ou... Ah oui, si, une fois où je me suis fait agresser... C'était en décembre 2018, en forêt du Gâvres... Où ils m'ont plaqué au sol pour me voler mon téléphone et tout, dans de l'herbe. Et en repartant vers notre voiture relais, un groupe qu'est passé à côté et tout... Genre « Pourquoi tu te plains et tout, on t'avait mis plein d'herbe à disposition là, t'aurais dû être content », des remarques comme ça... Genre, « C'est la saison des glands, vous devriez en ramasser vu que vous mangez des graines et tout ». Ils trouvent tout le temps des moyens...¹⁰²

Le sentiment d'humiliation que ressent Jérémy est donc intimement relié à son végétarisme, puisqu'il s'oppose à « un élément essentiel du rôle masculin » en optant pour « les aliments féminins » (Adams, 2016, p. 88). Autrement dit, ces représentations autour d'aliments supposément plus féminins ou masculins sont

¹⁰² Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

mobilisées par les chasseurs pour moquer et déviriliser l'identité masculine des militants jugée défailante au regard du modèle hégémonique. Ces représentations inscrivent effectivement le végétarisme dans l'idée décrite par Priscille Touraille qu'un tabou « incorporé » par les femmes créerait en elles « une profonde aversion pour une viande pleine de menaces et déclenchant des envies irrésistibles de se remplir l'estomac de terre bienfaisante » (Touraille, 2008, p. 327). Ces tabous conduiraient alors les femmes à se restreindre volontairement et à privilégier d'autres aliments que ceux qui contiennent le plus de protéines, ce qui serait supposé nuire à leur bonne condition physique. Renvoyée à cette symbolique féminine, la masculinité des hommes végétariens se voit donc questionnée.

Par ailleurs, la construction d'un dégoût de la viande typiquement plus féminin rappelle le « caractère progressif et cumulatif de la restriction alimentaire » (Darmon, 2008, p. 146) qui caractérise les carrières anorexiques étudiées par Muriel Darmon. En effet, la suppression de la viande, notamment lorsqu'elle est rouge, est l'un des premiers actes de l'entreprise de rationalisation mis en évidence par son étude. C'est dans cette perspective que la construction d'un sentiment de dégoût vis-à-vis de la viande intervient comme élément davantage identifiable du discours des femmes du groupe. Lorsque les militant·e·s évoquent entre eux leurs régimes alimentaires passés, les femmes ont ainsi davantage tendance à préciser qu'elles n'ont eu aucun mal à y renoncer puisqu'il s'agissait d'un aliment qui les dégoûtait déjà. Elles ont donc tendance à avoir engagé une transformation plus poussée de leurs goûts et dégoûts en matière alimentaire. En outre, parce qu'elles ont toutes été soumises à des injonctions diverses sur la nécessité de respecter une norme corporelle de minceur, la plupart d'entre elles semblent avoir déjà intégré cette question de la restriction alimentaire. La poursuite d'une carrière végétarienne est donc plus concordante avec les attentes genrées constitutives de l'identité féminine. En revanche, l'abandon masculin de la viande traduit une volonté plus ou moins consciente de se démarquer d'une identité masculine dominante. Pour pallier le caractère supposément féminin de leur démarche, les hommes justifient plus souvent ne pas avoir abandonné la viande par dégoût, en faisant valoir qu'il s'agissait avant tout pour eux de respecter un impératif moral.

Cette posture masculine semble donc refléter la nécessité de se distinguer d'un discours sensible, et donc de se distinguer d'un discours tendanciellement plus féminin, pour le masculiniser en rationalisant le choix de cette renonciation. Sur le terrain pourtant, la portée de ce discours rationnel ne semble pas produire d'effets particuliers sur leurs détracteur·rice·s. Ainsi, au cours de l'action de suivi de chasse qui se déroule le 16 novembre 2019 dans la forêt de la Hunaudaye¹⁰³, un jeune veneur fait une remarque de cet acabit. Dans une des « teams », Kévin est en tête et se met subitement à accélérer. Raillant ce changement de rythme soudain, le jeune veneur fera remarquer à ses compagnons : « *Il a dû changer de graines !* », ce qui suscitera leur rire approuvateur. Pour les chasseurs, le végétarisme, et *a fortiori* le véganisme, renvoie à l'idée d'une restriction. Pour ces hommes, il serait donc nécessaire de rétablir l'équilibre en comblant les besoins en viande des militants. Au cours d'une autre action de suivi de chasse¹⁰⁴, tou·te·s les militant·e·s sont rassemblé·e·s près du relais de chasse. De nombreux chasseurs sont également sur place. Les deux groupes se toisent et finissent par s'apostropher, notamment parce que Kévin se place en face d'un veneur isolé et tente de le piquer. Se tournant vers les autres, le veneur manifeste son exaspération. Un suiveur ironise alors : « *Donne lui un morceau de viande !* ». Ce même suiveur s'adresse

¹⁰³ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de la Hunaudaye.

¹⁰⁴ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

ensuite au groupe de militant·e·s, leur reprochant d'être « *tous végans* ». Il leur demande d'ailleurs « *Qu'est-ce que vous mangez ?* » et ironise immédiatement : « *Vous avez qu'à bouffer mon herbe !* », provoquant ainsi l'hilarité des autres chasseurs. Thomas assure également entendre souvent des remarques sur le fait qu'il « *mange de l'herbe* ». L'alimentation végétarienne est donc associée à une attitude de parcimonie vis-à-vis des aliments (les graines). Mais, elle renvoie également à des aliments jugés peu nutritifs voire inconséquents (l'herbe). Les militant·e·s sont donc davantage renvoyé·e·s à l'image d'animaux passifs et prédatés plutôt qu'à celle d'animaux actifs et prédateurs.

Les femmes du collectif ne font ainsi pas mention du ressenti de cette tension. Hormis quelques préoccupations associées à la santé, la renonciation à la viande n'a pas engendré chez elles de questionnements de leur identité genrée. Lorsqu'elle évoque le rapport qu'entretenait son cercle familial à l'égard de la viande, Émilie estime ainsi ne pas du tout avoir « *fait face à un mur* ». De même, si Léa est d'abord devenue végétarienne avant de définitivement exclure tous les produits issus de l'exploitation animale, c'est avant tout parce qu'elle a eu « *quelques troubles alimentaires* » et qu'elle voulait « *aller un peu doucement par rapport à ça* ». Dans son cas, les préoccupations liées à son véganisme sont associées à son état de santé. De façon générale, le végétarisme féminin semble plus acceptable, plus tolérable. L'exclusion de la viande ne ferait alors que s'ajouter à la liste des restrictions déjà en place dans le régime alimentaire féminin, ce qui se comprendrait notamment au regard de leur teneur calorique mais également à leur position dans l'espace des consommations alimentaires. Autrement dit, comme pour les carrières anorexiques, les carrières végétariennes construisent des pratiques alimentaires en adéquation avec les goûts dominants. Les militant·e·s ont ainsi une haute estime des fruits et des légumes frais, qu'ils apprécient ramasser et cuisiner. Au cours d'une soirée, Kévin cuisine ainsi une poêlée de champignons préalablement récoltés au cours de l'action. Les aliments consommés se trouvent donc « du côté du "fin", du "maigre", du "léger", du "raffiné", du "naturel", du "sain", du "cru et [du] grillé" » (Darmon, 2008, p. 252). En revanche, ceux mis à distance renvoient à des « goûts populaires », au « gras », au « lourd », au « nourrissant », ce qui permet de comprendre que les restrictions alimentaires engagent une sélection de « certains aliments » et de « certaines de leurs propriétés, caloriques et sociales, aux dépens d'autres » (Darmon, 2008, p. 252). La mise en évidence des inégalités alimentaires genrées permet donc de comprendre en quoi « les hommes qui décident de s'abstenir de viandes sont jugés comme efféminés » et en quoi « la non-consommation de chair de la part d'hommes proclame leur absence de masculinité. » (Adams, 2016, p. 81).

c) Un régime alimentaire féminin synonyme de présomption d'homosexualité ?

En renonçant à un symbole masculin pour privilégier une alimentation végétale, les hommes végétariens s'exposent à la possibilité d'être perçus comme « efféminés ». Carol Adams rappelle ainsi qu'en 1836, la réaction au régime végétarien de l'époque, appelé Grahamisme, dénonçait que « [l']émasculation est le premier fruit du Grahamisme » (Adams, 2016, p. 88). Or, cette dévirilisation symbolique peut également se reconfigurer à travers une homophobie latente exprimée à l'égard des militants. En d'autres termes, « un homme qui refuse la viande est efféminé, une "tapette", un "pédé" » (Adams, 2016, p. 88). Cette « efféminisation » supposée des hommes militants s'accompagne donc d'une mise en question de leur hétérosexualité. Puisque « l'homme hétérosexuel se nourrit de viande, le refus de la viande implique un manque de virilité, et donc l'homosexualité » (Desaulniers, 2017, p. 51).

La présomption d'homosexualité à laquelle les militants font face est effectivement reliée au fait qu'ils contreviennent à la masculinité hégémonique. Dans son *Queer Vegan Manifesto*, Rasmus Simonsen observe qu'historiquement, « s'écarter de la consommation de viande a soigneusement été relié à la production discursive de la masculinité », ce qui inscrit le végétarisme et le véganisme dans « un ensemble d'actes genrés qui sont liés à tout ce qui symbolise les hommes (et les femmes), ce qui inclut sûrement la sexualité »¹⁰⁵ (Simonsen, 2012). Pour l'autrice Élise Desaulniers, l'analyse de Rasmus Simonsen met en évidence un lien entre consommation de viande et « reproduction des normes et pratiques hétérosexuelles » puisque l'alimentation carnée s'inscrirait dans « différents gestes, comportements et habitudes spécifiques aux hommes et aux femmes » qui se combineraient « pour créer une impression de stabilité des genres qui sert la construction hétérosexuelle de la sexualité » (Desaulniers, 2017, p. 51). De ce fait, renoncer à la viande reviendrait à « résister à l'hétéronormativité » puisqu'il s'agirait pour les hommes de « refuser de se plier aux normes dominantes » et à « perturber le discours sur la sexualité masculine et l'ordre naturel des repas de famille » (Desaulniers, 2017, p. 51). C'est donc en ce sens que Rasmus Simonsen établit que le véganisme est une « réponse directe aux mécanismes discursifs d'une société « anthroponormée », ce qui l'amène à entrer en résonance « avec les récents développements (ou reconfigurations) de la théorie queer »¹⁰⁶ (Simonsen, 2012).

Il semble ainsi significatif que les insultes homophobes soient couramment utilisées par leurs opposant·e·s pour les ridiculiser, ce qui dévoile leur attachement à une organisation sociale qui place « l'hétérosexualité monogamique comme idéal sexuel et affectif » (Borrillo & Mécar, 2019, p. 86). A ce titre, l'exemple de Kévin semble particulièrement significatif. Bien qu'il se définisse lui-même comme hétérosexuel, le fait qu'il affiche « des goûts, traits de caractères ou comportements traditionnellement associés aux femmes » (Jacquemart, 2015, p. 214) contribue à l'exclure du modèle de la masculinité hégémonique, et donc à remettre en question son identité hétérosexuelle. Outre le fait que « les structures symboliques et idéologiques de la consommation de viande se reflètent dans celles de l'hétéronormativité » (Desaulniers, 2017, p. 51), cette présomption d'homosexualité s'accompagne également d'une homophobie latente, c'est-à-dire d'« une manifestation arbitraire qui consiste à désigner l'autre comme contraire, inférieur ou anormal » (Borrillo & Mécar, 2019, p. 3).

Par exemple, au tout début du mois d'octobre, au cours d'une action de suivi de chasse en forêt de Lanouée¹⁰⁷, une « team » de cinq militant·e·s est suivie de près par une quinzaine de suiveur·euse·s. Bien qu'il ne semble pas savoir où se diriger, Kévin est en tête et décide des chemins à emprunter pour tenter de se rapprocher de la meute. Un des suiveurs ironise donc systématiquement lorsque les militant·e·s se trouvent à la croisée de plusieurs chemins. Soudain, un autre suiveur essaie de doubler Kévin pour le ralentir. Le premier suiveur s'écrie alors « *Va pas te mettre devant parce que tu vas te faire enculer !* ». Un mois plus tard, en novembre, les militant·e·s mènent une action similaire dans la même forêt¹⁰⁸. En fin d'action, militant·e·s et chasseur·euse·s attendent au centre de la place du relais de chasse. La pluie est torrentielle, à tel point que les deux groupes décident de s'abriter sous la hutte qui domine un puits. Dans la proximité physique induite par cette situation, un

¹⁰⁵ « Since, historically, deviating from eating meat has carefully been tied to the discursive production of masculinity – and not simply in terms of aberration or one's momentary preference for a certain food object – vegetarianism (and more apposite my essay, veganism) comes to constitute a set of gendered acts that are linked to the whole of what signifies as male (and female), which certainly includes sexuality. » (Simonsen, 2012).

¹⁰⁶ « Becoming vegan is a direct response to the discursive mechanisms of "anthroponormative" society, and, in this way, veganism shares a bond with recent developments (or reconfigurations) in queer theory. » (Simonsen, 2012).

¹⁰⁷ Notes de carnet de terrain, 06/10/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

¹⁰⁸ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

débat s'engage entre un jeune veneur et Julien. Ils abordent des questions d'écologie et d'alimentation végétale. Comme il ne s'agit que de sa deuxième participation à une action du collectif, Kévin souhaite le prévenir qu'il est préférable de ne pas dispenser trop d'informations personnelles devant cet auditoire d'opposant·e·s. Il s'approche donc de lui, presse son corps contre le sien pour être le plus proche possible et lui chuchote des instructions à l'oreille, ce qui donne l'impression qu'il l'enserme dans ses bras. Les chasseur·euse·s tournent alors immédiatement cette scène en dérision en plaisantant : « *Il a besoin d'affection !* ». L'un d'entre eux s'adresse plus particulièrement à Julien : « *Fais gaffe, il va finir par te branler !* », avant de se détourner vers ses camarades pour ajouter plus bas : « *Je pense qu'il est du genre de toute façon !* », ce qui déclenche leurs rires approuvateurs.

Une autre fois encore, en janvier¹⁰⁹, Kévin fait à nouveau l'objet des brimades d'un groupe d'une dizaine de très jeunes suiveur·euse·s particulièrement véhément·e·s à son égard. Rapidement, les insultes s'accompagnent de bousculades et d'humiliations diverses. La seule femme de ce groupe de suiveur·euse·s cherche à maintenir une proximité corporelle étroite avec Kévin, pour à la fois entraver son avancée et le déstabiliser. Excédé, il finit par la repousser. Elle s'indigne alors immédiatement du fait qu'il l'a touchée et qu'elle pourrait bien l'accuser d'attouchements sexuels. Mais elle se ravise et lance à son attention : « *T'es pas un peu pédé ?* », ce qui provoque une nouvelle fois l'hilarité du groupe.

Ces exemples pourraient sembler anodins. Pourtant, des recherches ont démontré que « c'est d'abord dans la mise à distance de l'homosexualité et de la féminité que la masculinité se fonde » (Jacquemart, 2015, p. 214). La dévirilisation symbolique dont font l'objet les militants est donc à la fois liée à leur « sentiment d'être en décalage avec la masculinité hégémonique, c'est-à-dire la norme dominante – ou perçue comme dominante par eux – de masculinité » (Jacquemart, 2015, p. 214), notamment incarnée par les chasseurs. Mais elle passe également par leur effémination et par la présomption d'homosexualité, ce qui se caractérise par des « plaisanteries sur la "délicatesse outrée" des hommes ou des garçons véganes » et qui « se doublent d'allusions sexistes ou homophobes » (Giroux & Larue, 2017, p. 78). Il semble d'ailleurs intéressant de constater que cette présomption ne concerne que les hommes du groupe, notamment lorsqu'ils ne correspondent pas aux standards physiques de la masculinité hégémonique. Le végétarisme masculin engage donc bien un processus de dévirilisation des militants. En revanche, ce n'est pas l'unique facteur expliquant cette dévirilisation. L'engagement contre la chasse à courre revêt également une dimension et des enjeux particulièrement genrés.

.2.2. L'engagement contre la chasse à courre : un facteur supplémentaire de dévirilisation

La renonciation à la viande est un facteur de dévirilisation majeur des hommes du collectif. Toutefois, dans les représentations des chasseur·euse·s, d'autres éléments viennent également remettre en question l'identité masculine des militants. En effet, le rejet de la chasse, haut lieu de sociabilité et de socialisation masculine, les renvoie une nouvelle fois à l'entorse qu'ils sont supposés faire vis-à-vis du modèle de la masculinité hégémonique. Pour leurs opposant·e·s, ces preuves de sensibilité outrancière posent plus largement la question d'une dérive pouvant conduire à une « crise de la masculinité », voire à une « féminisation des mœurs ».

¹⁰⁹ Notes de carnet de terrain, 25/01/20 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

.2.2.1. Le rejet d'une pratique virile, « havre d'exclusivité masculine » ?

L'opposition entre chasseur·euse·s et militant·e·s n'est pas uniquement fondée sur le modèle alimentaire que prônent les uns et les autres. En effet, elle se cristallise aussi autour de ce que symbolise la pratique de la chasse au prisme du genre. Pour les chasseur·euse·s, cette pratique est effectivement envisagée comme une activité « scientifique », « logique »¹¹⁰ (Einwohner, 1999), voire naturelle. Dans son édito du *Livre blanc de la vénerie*, Pierre de Rouälle, le président de la Société de vénerie, insiste à plusieurs reprises sur l'idée de nature. Il considère effectivement la vénerie comme « *un art cynégétique qui repose sur un principe fondateur, celui de la loi naturelle* », ou encore comme « *un mode de chasse naturel et écologique* » qui s'inscrit dans une « *conception authentique de la nature* » (De Rouälle, 2011, p. 3). Cette conception se retrouve de manière plus diffuse dans les communiqués des principales organisations mobilisées contre les actions de FKB. Par ailleurs, elle renvoie à l'idée d'un ordre social genré traditionnel, marqué par le fait que la chasse incarne un « domaine réservé de savoir-faire techniques hautement spécialisés, corollaire d'une répartition sexuelle des tâches primaires et fondée sur des contraintes objectives » qui a donc pour effet « un autre confinement des femmes dans des tâches qui requièrent certes aussi une connaissance et un savoir-faire (non propres à un sexe : les hommes aussi peuvent cueillir en période de pénurie), mais qui ne seront jamais du domaine réservé masculin » (Héritier, 2012, p. 233-234).

Un exemple souligne particulièrement cette idée. Le 1^{er} novembre, malgré leur faible effectif, cinq hommes du collectif décident de se rendre en forêt de Lanouée. Dans leur témoignage, ils racontent avoir dès le départ été suivis de près par un groupe de jeunes hommes. Au cours de l'action, lorsqu'ils se retrouvent face au sanglier poursuivi par la meute, des échauffourées éclatent entre les deux groupes. Plusieurs hommes seront légèrement blessés, parmi lesquels des chasseurs. L'ADRT publie alors un communiqué dénonçant le fait que « *cinq militants enragés* » sont venus « *gâcher la fête de plus de deux cents jeunes chasseurs* » en « *démolissant physiquement trois jeunes qui n'avaient qu'un seul tort : celui de vouloir faire partager leur amour de la nature* »¹¹¹. Les vœux de prompt rétablissement souhaités dans ce communiqué sont assortis d'une réflexion :

*Au moment où j'écris cet article, je ne sais encore si ces trois jeunes sont sortis de l'hôpital, j'imagine l'inquiétude de tous, l'incompréhension de leurs pères les ayant initiés humblement et patiemment aux règles naturelles, la douleur viscérale de leurs mères voyant leurs enfants ainsi démolis, et le sentiment d'injustice de leurs proches.*¹¹²

Alors que les femmes sont symboliquement exclues de la pratique et renvoyées à un rôle maternant empreint de sensibilité, l'apprentissage des « *règles naturelles* » de la chasse semble donc résulter d'une transmission filiale entre les pères et les fils, d'un héritage culturel masculin. Brian Luke note effectivement que « les pratiquants de la chasse sont intentionnellement et consciemment associés à une dimension genrée »¹¹³ (Luke, 2007, p. 13). Les sociétés de chasse agissent effectivement comme des structures localisées de « sociabilités des groupes d'amis » (Coquard, 2019, p. 160) dans les milieux ruraux, sans équivalents féminins. La chasse incarne ainsi « un moyen pour les copains d'échapper à leurs femmes, une arène pour initier les fils à

¹¹⁰ « Hunting is seen as a scientific, logical practice. » (Einwohner, 1999).

¹¹¹ Notes de carnet de terrain, 01/11/19 – Communiqué de l'ADRT publié sur les réseaux sociaux le 01/11/19.

¹¹² Notes de carnet de terrain, 01/11/19 – Communiqué de l'ADRT publié sur les réseaux sociaux le 01/11/19.

¹¹³ « Also, whereas the vivisection industry typically projects a gender-neutral image (they are just people doing things to help other people), the practitioners of hunting are deliberately and self-consciously gender specific [...] » (Luke, 2007, p. 13).

la virilité, un havre d'exclusivité masculine »¹¹⁴ (Luke, 2007, p. 13). En définitive, et bien que « certains défenseurs de la chasse aient récemment modéré leur rhétorique masculiniste », il ne s'agit encore que d'une « anomalie très récente dans une institution qui a toujours été fièrement et ouvertement composée d'hommes » et construite « par des hommes et pour des hommes »¹¹⁵ (Luke, 2007, p. 13).

Cette représentation genrée de la chasse puise ses sources dans une division sexuelle du travail déjà mise en évidence par Paola Tabet. D'après ses travaux, « ce n'est pas la chasse qui est interdite aux femmes », mais c'est plutôt « l'accès aux armes, en tant que telles et en tant que concrétisation d'un développement technologique, qui leur est refusé. » (Tabet, 1998, p. 43). Les armes, « outils masculins », détiennent un rôle symbolique qui a certainement à voir avec « leur identification avec le sexe masculin ou avec la virilité [...] » (Tabet, 1998, p. 57). En ce sens, « la chasse est classée dans la liste des activités technologiques de Murdock et Provost (1973) comme activité à 100 % masculine quand il s'agit des grands mammifères aquatiques, à 99,4 % dans le cas des gros animaux terrestres, à 98 % quand il s'agit d'oiseaux, à 97,5 % pour la chasse avec pièges de petits animaux terrestres. » (Tabet, 1998, p. 34). Même si des femmes participent tout de même aux chasses, « leur position reste subordonnée, elles ne capturent jamais directement l'animal » (Tabet, 1998, p. 40).

Dans le contexte de la chasse à courre, ces constats sont également identifiables. Bien que la participation des femmes y soit relativement plus importante que dans d'autres types de chasses, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot observent que « le taux de féminisation » est « croissant avec le niveau social » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 192). Autrement dit, la « surreprésentation des hommes dans la vénerie sous terre » ou le fait que « la chasse populaire [soit] essentiellement masculine, peut être interprété comme « un indicateur du milieu social » » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 192). Dans la grande vénerie¹¹⁶, des femmes sont effectivement présentes aux côtés des veneurs. Souvent cavalières, elles suivent la progression du *laisser-courre* en suivant leur père ou leur mari. Elles sont rarement en tête et emboîtent le pas aux autres cavaliers. Lorsqu'elles rencontrent des militant·e·s, elles restent généralement mutiques alors que les hommes ne se privent pas de montrer leur agacement ou de s'adresser directement à elleux.

Comme le soulignent Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, on retrouve dans la vénerie « la division traditionnelle du travail entre les hommes et les femmes » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 299). Cette division est notamment ostensible lorsqu'il s'agit de *servir* l'animal *forcé*. Il est effectivement très rare que la mise à mort de l'animal soit exécutée par une femme¹¹⁷. Par conséquent, cette tâche reste « réservée au piqueux ou à quelque bouton masculin », ce qui est notamment justifié par « le risque encouru » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 299). Outre la division sexuée du travail, les attributs arborés pendant les chasses diffèrent également selon le sexe. Il est ainsi « assez rare » que les femmes *boutons* « portent la dague, la trompe de chasse ou le fouet », qui « restent des attributs masculins » bien que ces accessoires soient « peu utilisés par les hommes eux-mêmes » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 299). Parfois, certaines femmes qui souhaitent participer plus

¹¹⁴ « [...] hunting is a way for the guys to get away from their wives, an arena for initiating sons into manhood, a haven of male exclusivity. » (Luke, 2007, p. 13).

¹¹⁵ « Though some hunting advocates have lately been moderating their masculinist rhetoric, this is only a very recent anomaly in an institution that has historically been proudly and openly of men, by men, and for men. » (Luke, 2007, p. 13).

¹¹⁶ La grande vénerie est à distinguer de la petite vénerie. La première cible les cerfs, sangliers et chevreuils alors que la seconde prélève lièvres, lapins et renards.

¹¹⁷ Il faut bien noter que la chasse à courre se déroule normalement sans arme à feu. Pour *servir* l'animal, les armes blanches sont effectivement privilégiées (dague, épieu, lance). Pourtant, un fusil peut malgré tout être utilisé si la situation dans laquelle l'animal est *forcé* est jugée dangereuse ou dans le cas où il serait difficile d'empêcher des militant·e·s de filmer la scène.

activement au *laisser-courre* sont équipées d'une « pibole »¹¹⁸, équivalent féminin de la trompe de chasse. La trompe exige effectivement de fournir des « efforts peu gracieux » puisqu'elle requiert de « souffler avec une vigueur qui déforme le visage et l'empourpre inévitablement » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 299). Le rôle et les attributs des veneuses s'inscrivent donc dans des conceptions particulièrement traditionnelles des identités de genre.

Il en va de même pour les autres femmes qui participent à la chasse. Plus rarement, certaines d'entre elles font effectivement partie des groupes de suiveurs. Souvent plus âgées, elles accompagnent leurs maris. Pendant que ces derniers tentent, à pied ou à vélo, de s'approcher au plus près de la chasse, ces femmes préfèrent presque systématiquement se rassembler entre elles sur les bas-côtés. Souvent près de leurs véhicules, elles s'affairent plutôt à préparer le repas ou à discuter ensemble et leurs « curiosités proprement cynégétiques paraissent parfois limitées » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 312). Parfois tout de même, des femmes font partie des groupes en charge de suivre les militant·e·s. Elles sont alors beaucoup plus jeunes et envisagent leur participation comme moyen d'intégration au sein du groupe de suiveurs. Elles observent alors une attitude de retrait, en maintenant notamment une distance physique avec les militant·e·s et en ne leur adressant pas la parole, ce qui tranche avec l'attitude globalement privilégiée par les suiveurs qui cherchent à les dénigrer, à les provoquer verbalement, voire physiquement. Au cours de la période d'observation, une seule jeune suiveuse a manifesté de la véhémence à l'égard d'un militant¹¹⁹. Sa flagrante proximité affinitaire avec le groupe de jeunes suiveurs l'incitait à se conformer au comportement ostensiblement hostile qu'ils adoptaient vis-à-vis de Kévin. Elle ne jouait toutefois pas sur le même registre de provocation que ses homologues masculins puisqu'elle se contentait d'entraver son avancée en se plaçant devant lui, quand eux cherchaient à le pousser ou à le faire chuter.

En définitive, la division sexuelle du travail mise en évidence par Paola Tabet se prolonge dans le contexte de la chasse à courre puisqu'elle contribue à façonner une pratique réservée aux hommes, perçue comme presque exclusivement masculine. Ce ne sont effectivement pas « les contraintes liées à la charge des enfants, à la moindre mobilité, à l'infériorité physique des femmes » qui peuvent rendre compte de leur place dans la division sexuelle du travail, mais le fait que la chasse et l'accès aux armes leur soit refusé (Tabet, 1998, p. 43). Elle souligne d'ailleurs que même si des femmes participent aux chasses, « leur position reste subordonnée » car « elles ne capturent jamais directement l'animal » (Tabet, 1998, p. 40), ce qui consacre une vision particulièrement genrée de l'ordre social et symbolique. Pour Priscille Touraille, c'est effectivement cette « exclusion des femmes de l'usage des armes » qui les a tenues « à l'écart des savoirs techniques pour se procurer les protéines » et qui a rendu possible « la rationalisation » des régimes de genre (Touraille, 2008, p. 342). En ce sens, militer contre la chasse revient à remettre symboliquement en cause « le monopole des hommes [...] sur les aliments de plus grande valeur nutritionnelle » (Touraille, 2008, p. 331). En effet, la mise à distance des femmes de la chasse – et donc du gibier envisagé comme un aliment « intéressant d'un point de vue nutritionnel, "la vraie viande" » – renvoie symboliquement « aux régimes de genre, qui se donnent à voir comme systèmes d'oppression spécifiquement nutritionnels » (Touraille, 2008, p. 331). De ce fait, les hommes militants s'excluent eux-mêmes de cette institution à la fois socialisatrice et symbolique, intimement liée à la construction de la virilité

¹¹⁸ La pibole est une petite corne qui permet aux veneuses de participer au *laisser-courre* en informant de tel ou tel événement, sans avoir à utiliser de trompe.

¹¹⁹ Notes de carnet de terrain, 25/01/20 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

et de la masculinité hégémonique. Qui plus est, ils se rangent une nouvelle fois du côté de celles qui en sont exclues, refusant ainsi de refouler leur empathie ou de mettre de côté leur sensibilité. Par ce positionnement, ils s'exposent donc une nouvelle fois à une forme de dévirilisation symbolique.

.2.2.2. L'accusation de sensiblerie : symptôme d'une « crise de la masculinité » et d'une « féminisation des mœurs » ?

Le 14 février 2020, le collectif Défendons la Vénérerie Aujourd'hui (DVA) publiait un article au sein duquel les rédacteur·rice·s arguaient du fait que la vénérerie est « *un mode de chasse plus que jamais dans l'air du temps* ». Pour elleux, la pratique de la chasse à courre serait victime d'un processus civilisationnel qui serait beaucoup trop sensible :

*Notre pratique subit plus que jamais la mutation d'une société de plus en plus intolérante, urbaine et déconnectée de la nature. La mort y est désormais occultée et il y règne un fantasme d'une faune et d'une flore à la Walt Disney.*¹²⁰

Dans la même idée, le 30 août 2019, l'ADRT¹²¹, principale organisation d'opposition, commentait un article paru dans *Ouest-France* au sujet d'un début d'incendie arrêté à temps par des chasseurs¹²². Rapportant que le départ de feu a été provoqué par « *un randonneur peu scrupuleux qui, après un bivouac sauvage en forêt* », aurait quitté « *précipitamment son lieu de campement en début de matinée* », l'article est utilisé par les rédacteur·rice·s de la publication comme moyen de démontrer que « *ceux-là même qui se présentent comme des défenseurs de la nature et de la forêt* », à savoir « *les Forest Keepers* », seraient en fait des « *bobos inconscients, des ignares des équilibres et des fragilités sylvicoles, des donneurs de leçon pyromanes* »¹²³. Plusieurs sympathisant·e·s expriment leur soutien en commentant la publication :

*Une forêt entretenue est pour certains bobos anti-chasse, une forêt bien propre, avec de jolis sentiers et où l'on peut croiser Bambi et Jeannot lapin s'exprimant en anglais avec l'accent du Midwest. Comme dans un film de Walt Disney où les méchants monsieurs sont les chasseurs. Il y a aussi certaines féministes qui veulent des mecs qui font la vaisselle et pissent assis. Pour ces femelles, un mâle avec un fusil est d'une insupportable virilité.*¹²⁴

À plusieurs égards, ce commentaire semble particulièrement révélateur. D'une part, il met en évidence la sensiblerie supposée que les chasseur·euse·s associent couramment aux militant·e·s dans la représentation qu'elles en ont. En parallèle, il souligne un lien qu'elles établissent entre cette voie de la sensibilité et une critique féministe d'un ordre genré traditionnel. Or, des ressorts de l'engagement des militant·e·s dans la cause animale sont liés à la valorisation de valeurs associées à la sensibilité. Le souhait d'agir envers les autres avec douceur, compassion et tendresse s'inscrit effectivement dans une conception de l'éthique animale qui cherche à développer l'idée d'une « nouvelle sensibilité à la sensibilité » (Delon, 2019, p. 61). Valérie Giroux et Renan Larue interprètent ce « déplacement du seuil des sensibilités » comme étant à l'origine du refoulement des scènes de violence à l'encontre des animaux en dehors des villes (Giroux & Larue, 2017, p. 13). Christophe Traïni rappelle ainsi que le sociologue allemand Norbert Elias a désigné par l'expression « civilisation des mœurs » cette tendance générale qui « porte certains comportements, autrefois banals, à être jugés inconvenants, déplacés, choquants,

¹²⁰ Notes de carnet de terrain, 14/02/20 – Publication DVA sur les réseaux sociaux.

¹²¹ Annexe n°3 – Sociogenèse de la lutte contre la chasse à courre et chronologie du mouvement.

¹²² Ouest-France (29/08/2019). « Paimpont. Grâce aux chasseurs, un incendie a été évité en forêt », *Ouest-France*.

¹²³ Notes de carnet de terrain, 30/08/19 – Publication de l'ADRT sur les réseaux sociaux.

¹²⁴ Notes de carnet de terrain, 30/08/19 – Commentaire d'une publication de l'ADRT sur les réseaux sociaux.

voire répugnants » (Traïni, 2011a, p. 14). En particulier, il souligne que ce processus historique a conduit à la « dévalorisation croissante de la violence et des affrontements physiques ouverts et sanglants », à la « dépréciation du « désir d'attaque » » et à « l'abaissement du seuil de tolérance à l'égard de l'agressivité ». Il explique donc que « la prohibition grandissante [...] de la mise en œuvre directe de la violence » et la « possibilité de l'apprécier en tant que simple spectateur » (Traïni, 2011a, p. 14) se sont conjuguées, à partir du XVIII^e siècle, à « l'émergence progressive d'une nouvelle sensibilité morale » (Delon, 2019, p. 61).

En premier lieu, les militant·e·s sont donc accusé·e·s de « sensiblerie ». Pour tourner en dérision les défenseurs des animaux, Valéry Giroux et Renan Larue attestent effectivement que certains « philosophes carnistes » soutiennent que « le refus de manger de la viande repose essentiellement sur de la sensiblerie et "une vision waltdisneyenne du monde" » (Giroux & Larue, 2017, p. 35). Sur le terrain, les militant·e·s sont ainsi confronté·e·s à ce type de remarques. En particulier, la référence au personnage de Bambi¹²⁵ est récurrente. À titre d'exemple, le 9 novembre 2019, alors qu'un groupe de militant·e·s vient d'être déposé au niveau du relais de chasse de la forêt de Lanouée, un groupe de suiveurs s'approche immédiatement. Après s'être enfoncé·e·s dans les sous-bois, l'un d'entre eux lance aux militant·e·s : « *Y'a pas de Bambi ici ! Vous allez sauver personne !* »¹²⁶. Environ un mois plus tard, le même cas de figure se présente¹²⁷. S'adressant à l'un de ses camarades, un des suiveurs raille suffisamment fort pour que tout le monde puisse entendre : « *Ça veut sauver Bambi mais ils feront moins les fiers quand ils tomberont le nez face à un cochon !* ».

L'affiliation de la cause animale à un registre émotionnel associé à l'enfance souligne le caractère jugé puéril et dérisoire que les chasseur·euse·s lui confèrent. Cette représentation appuie d'autant plus l'idée que l'intérêt porté aux animaux est empreint de sensiblerie. C'est par exemple ce qu'évoque Thomas lorsqu'il explique qu'il fait régulièrement face à des remarques lui reprochant d'être « *trop sensible par rapport aux animaux* » :

*[...] ils disent qu'on est trop sensibles, on est des Bisounours, les petits animaux, tout ça.*¹²⁸

Le personnage du « Bisounours » est lui aussi récurrent. Le 16 novembre 2019, au cours d'une action, Anaïs tente de franchir un cours d'eau, mais chute et se retrouve dans l'eau jusqu'à la taille¹²⁹. Un suiveur vient immédiatement lui proposer son aide pour qu'elle sorte de l'eau. Dix jours plus tard, le collectif Défendons la Vénérerie Aujourd'hui (DVA) publie sur les réseaux sociaux une vidéo de la scène. Moqueur·euse·s, plusieurs sympathisant·e·s font valoir le caractère particulièrement loyal et galant des chasseurs. L'un d'entre eux souligne toutefois : « *Et oui, la nature est dure pour les incompetents du monde des Bisounours. Très belle vidéo qui montre l'état d'esprit des veneurs et des marcheurs* »¹³⁰. L'usage de ce qualificatif vise à satiriser la perception jugée enchantée que les militant·e·s auraient du monde. Certains d'entre eux reconnaissent toutefois l'intérêt des discours faisant appel au registre de l'émotion. C'est par exemple le cas de Katell qui, lors d'une action organisée « *pour la Saint Hubert de l'année dernière* », admet que le fait que le collectif ait appelé à sauver le cerf de Brocéliande avait été un moteur de son engagement puisqu'elle « *était super sensible à ça* » et que ça avait « *touché la corde sensible* ». Malgré tout, l'usage qui est fait de ce registre de discours par les

¹²⁵ Sorti en 1942, *Bambi* est un long-métrage d'animation des studios Disney qui raconte l'histoire d'un jeune faon devenu orphelin après que sa mère a été tuée par des chasseurs.

¹²⁶ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

¹²⁷ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

¹²⁸ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

¹²⁹ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de la Hunaudaye.

¹³⁰ Notes de carnet de terrain, 26/11/19 – Commentaires sur une publication de DVA sur les réseaux sociaux.

chasseur·euse·s la conduit à déplorer que les actions du mouvement soient systématiquement renvoyées à un excès d'affectivité ou à du sentimentalisme. Lorsqu'elle commente le départ et le geste d'Adèle Haenel à la 45^{ème} cérémonie des César, en février 2020, elle regrette ainsi :

*Oui, j'ai mis sur Facebook que moi, je trouvais ça vraiment admirable qu'elle ait fait ça quoi... [...] Mais moi j'aimerais bien, tu vois, qu'on puisse faire ça pour les animaux en fait, quoi. Et ça, on n'en est pas là aujourd'hui. Et si on fait ça, on est traité d'extrémistes en fait... Ou de sensiblerie, tu vois...*¹³¹

De cette façon, même si « le phénomène de dévalorisation de l'émotion n'est pas propre au mouvement pour les droits des animaux », il peut y être « plus prononcé »¹³² (Gaarder, 2011, p. 107). Pour leurs détracteur·rice·s, cet attachement des militant·e·s à l'émotion agit comme un moyen de les dépeindre comme des individus irrationnel·le·s, mu·e·s et dépassé·e·s par l'affect qu'ielles entretiennent à l'égard des animaux. Dans une étude, Rachel Einwohner démontre effectivement que la représentation que les chasseurs associent aux militants de PAWS est claire : les militants sont des individus émotifs, sentimentaux, des « âmes sensibles » qui ne comprennent pas ou ne peuvent pas comprendre une pratique scientifique logique, telle que la chasse. »¹³³ (Einwohner, 1999). De la même façon, dès le début du XIX^e siècle, en Angleterre, au cours de la *Old Brown Dog Affair*¹³⁴, les vivisecteurs s'imposaient comme « des hommes de sciences rationnels et réfléchis, tandis que les femmes et les travailleurs défendant le chien brun étaient considérés comme émotifs et irresponsables »¹³⁵ (Lansbury, 1995, p. 3). L'irrationalité présumée du discours des militant·e·s est donc un aspect sur lequel s'appuient les opposant·e·s pour le discréditer.

En second lieu, il faut également mettre en évidence le fait que les représentations des chasseur·euse·s à l'égard des militant·e·s, et plus généralement vis-à-vis du mouvement animaliste, s'inscrivent dans un discours qui s'alarme d'une potentielle féminisation des mœurs, voire d'une « crise de la masculinité ». Dans son ouvrage *Deconstructing Men and Masculinities*, Michael Atkinson avance que « la crise de la masculinité est une question de perception, et non une réalité objective » (Atkinson, cité par Dupuis-Déri, 2019, p. 33). Pour les chasseur·euse·s, celle des militants se caractérise par ses multiples défaillances vis-à-vis de son modèle hégémonique. La représentation de la masculinité performée par les militants paraît effectivement constituer une entorse au modèle prôné par les chasseurs. Outre la non-consommation de viande, la sensibilité exacerbée dont ielles accusent les militants et qu'ielles entendent « réduire [...] à de la pure sensiblerie » (Giroux & Larue, 2017, p. 78), semble effectivement contribuer à leur dévirilisation symbolique. « L'exigence de justice envers les

¹³¹ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

¹³² « The phenomenon of devaluing emotion is not unique to the animal rights movement, although it may be more pronounced there. » (Gaarder, 2011, p. 107).

¹³³ « Thus, as expressed through interviews and public testimony, the meaning that these hunters associated with PAWS activists are clear: the activists are emotional, sentimental individuals, "bleeding hearts" who do not or cannot understand a logical, scientific practice like hunting. » (Einwohner, 1999).

¹³⁴ La *Brown Dog affair* est une polémique déclenchée en Angleterre de 1903 à 1910 au sujet de la pratique de la vivisection. Leisa Schartau et Louise Lind-af-Hageby, deux antivivisectionnistes suédoises, assistent à des expérimentations sur des animaux vivants à Londres et les relatent dans un journal de bord. La publication de ce journal, et notamment du récit de l'expérimentation menée sur un chien terrier brun, suscite l'indignation. En 1906, des antivivisectionnistes érigent une statue de chien en bronze en mémoire de ce chien. Mais, en 1907, des rixes éclatent entre des groupes d'étudiants en médecine et des groupes de suffragettes et de syndicalistes (les *Brown Dog riots*).

¹³⁵ « Again, and again the opponents of the brown dog declared that they were rational and reflective men of science, whereas the women and workers defending the dog were emotional and irresponsible acolytes of a brutal and unsanitary past. » (Lansbury, 1995, p. 3).

animaux » incarnerait ainsi « la marque infamante des petites filles ou des hommes efféminés » » (Giroux & Larue, 2017, p. 78).

D'autres éléments viennent s'ajouter à cette effémination symbolique des militants, comme la promotion de valeurs antisexistes ou certaines caractéristiques physiques. On notera par exemple que le port des cheveux longs parmi les hommes militants justifie de nombreuses attaques formulées à leur égard. Au cours d'une action, Kévin explique qu'à des fins stratégiques, le collectif essaie d'entretenir des relations cordiales avec les veneurs du Rallye qu'il est question de suivre. Il précise toutefois que, même s'il·elle·s ne sont pas agressif·ve·s, le maître d'équipage n'en reste pas moins un « *abruti* » à ses yeux. Il justifie ses propos en détaillant qu'il l'avait déjà rencontré l'année précédente et qu'il s'était moqué : « *Oh mais comme tu es belle !* » en voyant ses cheveux longs. Au cours d'une autre action¹³⁶, Émilie a pris soin de tresser les cheveux de Kévin pour qu'il soit moins gêné pendant l'action. A son arrivée au relais de chasse, il est immédiatement la cible de plusieurs quolibets en provenance des chasseurs sur place. L'un d'entre eux provoquera notamment l'hilarité générale en l'appelant « *Pocahontas* ». Mais, certains chasseurs émettent également des jugements vis-à-vis des valeurs qu'ils imputent aux militants, comme c'est le cas avec le manque de galanterie. Par exemple, le 16 novembre 2019, l'action de suivi de chasse est atypique. Trois membres de l'organisation des Jeunes Écologistes (JE) et deux journalistes de l'émission C Politique de France 5 sont présent·e·s¹³⁷. Le sol est particulièrement détrempé, boueux et glissant. Trois militants très actifs du collectif prennent la tête d'une « *team* » et évoluent rapidement en manifestant leur aisance. En revanche, quatre femmes restent en arrière, parmi lesquelles deux femmes des JE pour qui il s'agissait de la première action, avançant prudemment pour ne pas glisser. Un suiveur s'écrie alors : « *Y'a pas un mec galant qui vous attend !* ». Lorsque la « *team* » réussit à se rassembler peu après, il leur reproche : « *Vous êtes pas galants vous les mecs de chez AVA !* ». Pour elleux, la défaillance de galanterie semble incarner un des symptômes d'un modèle de masculinité en déclin.

Ces différents exemples mettent en exergue les représentations que les chasseur·euse·s peuvent avoir des militants. En plus de considérer qu'ils renoncent à une part de leur virilité en abandonnant un aliment constitutif de la « mythologie de la culture patriarcale » (Adams, 2016, p. 79), ils les accusent de renier une pratique masculine pour se ranger du côté d'émotions et préoccupations relevant de ce qui caractérise une conception traditionnelle du féminin. Surtout, cette idée latente d'une « féminisation des mœurs » et d'une « crise de la masculinité » dans leur discours est d'autant plus frappante qu'elle s'oppose à une représentation de la masculinité aux antipodes de celle décriée par les militants eux-mêmes.

3. La mise à distance du modèle de la masculinité hégémonique : la promotion d'un nouveau modèle de masculinité comme stratégie de restauration d'une identité gratifiante ?

L'exclusion de la viande de l'alimentation des militants, comme le rejet plus global de pratiques et de comportements associés au modèle de la masculinité hégémonique, engage un processus de dévirilisation des militants. Renvoyés à une identité masculine « carencée », ces hommes élaborent des stratégies pour recomposer

¹³⁶ Notes de carnet de terrain, 25/01/20 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

¹³⁷ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de la Hunaudaye.

une masculinité gratifiante et conforme aux idéaux progressistes qu'ils entendent poursuivre. Il s'agit donc d'abord de renvoyer l'identité masculine des chasseurs à un modèle obsolète et problématique, pour ensuite y opposer un discours faisant valoir un niveau plus élevé de civilisation des mœurs. Les gratifications liées à cette nouvelle identité sont d'autant plus importantes que le discours des militant·e·s affirme l'idée d'un « ethos égalitaire » et qu'il permet d'insérer la lutte antispéciste dans le sillon des autres luttes progressistes. De même, cette identité est particulièrement porteuse de sens au sein d'une communauté qui partage des valeurs, des expériences et une vision du monde communes.

.3.1. Une double figure du chasseur renvoyée à son archaïsme et à son caractère dominant

Restaurer une identité masculine gratifiante passe d'abord par la condamnation de la masculinité associée à leurs opposants. De cette façon, les chasseurs sont renvoyés à deux modèles de masculinité envisagés comme tout à fait désuets par les militants. Avant tout, la figure des veneurs est associée à une masculinité archaïque et bourgeoise. Dominante économiquement, elle symboliserait une conception particulièrement passéiste des rapports sociaux, qu'ils soient de classe ou de genre. Par ailleurs, la figure des suiveurs renvoie davantage à un modèle de masculinité plus populaire et plus rural. Caractérisée par son agressivité exacerbée, elle serait notamment symbolisée par son attachement à des attributs et à des comportements virils.

.3.1.1. Le veneur : la représentation d'une masculinité bourgeoise et dominante économiquement

Dans le discours des militant·e·s du collectif, les veneurs sont assimilés à une figure archétypale de la masculinité, notamment caractérisée par son archaïsme. Or, la chasse à courre est une forme de chasse bien spécifique, dont les origines sont « à rechercher dans la chevalerie » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 285). Cette pratique cynégétique correspond ainsi à un sport « plus ou moins spécifique à la haute société » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2007, p. 94), soit à un idéal-type du mélange entre sport et sociabilité mondaine. Plus qu'un seul sport ou qu'une simple pratique loisir, la chasse à courre est effectivement un « lieu de gestion du capital social à haute rentabilité » et « les liens tissés dans la pratique sportive sont au principe de connaissances et d'amitiés socialement sélectionnées et pour cela d'autant plus précieuses et solides. » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2007, p. 94). En tant que rencontre conviviale, collective et partagée avec d'autres veneur·euse·s, la chasse à courre incarne donc un moyen efficace de renforcer les liens sociaux, notamment parce qu'elle s'apparente à un lieu de rencontre « où l'on se fait connaître et reconnaître » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2007, p. 14). Cette institution joue donc un rôle important dans l'accumulation et la gestion du capital social de membres de la noblesse, même s'il faut tenir compte du fait que cette noblesse « tend à y occuper une place moindre au profit de la bourgeoisie, et même de catégories populaires qui se font souvent d'ardents défenseurs de la vénerie » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 13).

Toutefois, l'accès à cette pratique passe par une « lente initiation » permettant de manier de façon appropriée et précise l'« ésotérisme du vocabulaire » dont les subtilités ont vocation à « confondre le néophyte », « identifier sans erreur possible un intrus » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 23), et ainsi garantir la préservation d'un entre-soi. Sur le terrain, les veneur·euse·s testent ainsi souvent les militant·e·s sur des savoirs précis afin de les renvoyer à leur inexpérience. Par exemple, au cours d'une discussion entre militant·e·s, Kévin explique

qu'un veneur l'a déjà repris pour avoir parlé de « cornes » du cerf plutôt que de « bois »¹³⁸. Une autre fois, au cours d'une action¹³⁹, un jeune veneur explique à une néo-militante qu'il pratique la chasse à courre depuis son enfance, et plus particulièrement au sein d'un équipage de petite vénerie où il chasse le lièvre. La militante lui demande alors si les chiens ont bien pour mission de pénétrer dans les terriers. Il s'esclaffe : « Ah, ça veut faire croire que ça soutient la ruralité mais il paraît que les lièvres ça vit dans des terriers ! ». La maîtrise du vocabulaire et les savoirs propres au monde cynégétique agissent donc comme des marqueurs distinctifs entre spécialistes et néophytes, comme le rappelle également Pierre de Rouaille, dans son édito du *Livre blanc de la vénerie* :

« Le veneur connaît la nature, accumule des connaissances sur les animaux qu'il chasse. Il prend soin de ne pas compromettre l'intégrité et la loyauté de la confrontation entre la meute et l'animal chassé. L'aboutissement du laisser-courre est la prise de cet animal. Ce prélèvement, qui obéit à la logique de la vie et de la mort, est entouré de respect et de dignité » (De Rouaille, 2011, p. 3).

La chasse à courre est donc plus qu'un simple loisir, puisqu'elle agit avant tout comme une instance de sociabilité. Mais, comme le laissent transparaître les propos de Pierre de Rouaille, elle est également un haut lieu de socialisation, et particulièrement de socialisation masculine. Comme le souligne Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, la chasse à courre est « le support de rapports sociaux très vivants qui structurent la vie rurale », notamment parce qu'elle est « porteuse de savoirs et de valeurs, qui trouvent leurs origines dans la chevalerie, et de savoirs cynégétiques qui continuent de se transmettre de génération en génération » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 13). Se réclamant « de l'esprit chevaleresque », la chasse à courre s'entoure effectivement « d'un cérémonial et de règles qui en font un rite où se joue l'honneur de ceux qui y participent » puisqu'il ne s'agit pas « de prendre à n'importe quel prix, mais dans le respect des règles de vénerie » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 291). Dans leur pratique, les veneur·euse·s sont ainsi invité·e·s à se conformer à un « comportement chevaleresque » (Pinçon & Pinçon-Charlot, p. 285), en faisant notamment preuve de « force morale » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 290). Or, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot précisent bien que la vénerie a très tôt joué un rôle dans l'éducation liée à ces valeurs :

« Elle a souvent été présentée comme une école de courage et d'endurance en même temps que de loyauté envers un animal qui avait toujours une chance de s'échapper et qu'il arrivait que l'on gracie lorsque son comportement avait entraîné l'admiration de ses poursuivants. Encore aujourd'hui, les qualités équestres et la loyauté restent revendiquées par les veneurs » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 286).

Ces valeurs et la poursuite de ces traditions paraissent en revanche tout à fait anachroniques pour les militant·e·s. Julien indique qu'il n'était « même pas au courant qu'il y avait encore ce genre de choses en France » car pour lui, « c'était un vieux truc qui n'existait même plus »¹⁴⁰. Les comportements qu'elles dépeignent visent alors à dénoncer ce que la SPA et le ROC qualifiaient déjà au début des années 1980 d'« anachronisme révoltant ». Ce discours, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot le résument de la façon suivante :

« Aristocrates et grands bourgeois incapables de s'adapter à leur époque, continueraient à pratiquer ces jeux d'un autre âge, mettant en évidence une décadence qui les conduirait à s'accrocher à de vieux symboles et à des restes de privilèges désuets » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 283).

¹³⁸ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Réunion informelle autour d'un repas partagé, organisée au domicile de Dylan et Léa.

¹³⁹ Notes de carnet de terrain, 25/01/20 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

¹⁴⁰ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

La chasse à courre incarnerait donc le vestige d'un ordre social révolu, fondé sur l'idée de privilèges accaparés par une élite. A la suite d'une publication du collectif, un sympathisant s'indigne ainsi : « *La Révolution française n'est pas arrivée jusqu'au cerveau de ces laquais de la bourgeoisie !* »¹⁴¹. De même, lorsqu'elle détaille très précisément la représentation qu'elle a des veneur·euse·s, Manon fait notamment référence à l'image d'Épinal des aristocrates de la cour du roi :

*Dans la chasse à courre, y'a quand même cette chose de... La personne qui a le plus cotisé va sur les chevaux, c'est un veneur et les autres sont les suiveurs. Y'a quand même les boutons, les je-sais-pas-quoi. Enfin vraiment, ceux qui sont les plus riches sont en avant et les plus pauvres suivent, en fait. Et aussi, c'est aussi quelque chose qu'est... Qu'est ancien. Enfin, je sais que... Comme je suis en histoire, du coup, bon... Les rois, comme le Roi Soleil par exemple, étaient totalement friands de la chasse à courre. Enfin, c'est quelque chose qui renvoie quand même à la royauté, c'est quelque chose qui renvoie au fric en général.*¹⁴²

D'autres partagent l'idée que la vénerie est une pratique archaïque et renvoient de ce fait les veneur·euse·s à la figure anachronique d'une noblesse soucieuse de conserver ses privilèges, comme c'est le cas de Théo :

*[...] j'étais étonné parce que je pensais plus que ce genre de pratique existait, donc... Déjà y'avait l'accoutrement des chasseurs qui faisait vachement médiéval et... Bah assez vieux quoi ! Je trouve que c'est de l'âge du Moyen-Âge, ça fait quelques années que ça existe plus hein, même quelques siècles. Donc, je pensais vraiment pas que ça existait. Donc déjà, j'étais assez choqué de voir ça... Et aussi, les personnages qu'on rencontre, y'en a pas mal qui s'autoproclament Princes, Princesses, Ducs et Duchés, dont ne sait pas quoi, parce que la royauté ça a été aboli depuis quelque temps, mais... Qui se croiraient le messie, donc qui font tout un personnage autour de ça. Et... Ouais, vraiment étonné que ça existe encore quoi...*¹⁴³

Un autre exemple permet d'attester de la prééminence de cette représentation, même au sein d'échanges moins officiels entre militant·e·s. Au cours d'une discussion virtuelle sur la liste de diffusion des membres actif·ve·s du collectif¹⁴⁴, Katell fait part aux autres de son refus de se faire vacciner, soutenant que son « *principe de base* » consiste à ne pas faire confiance « *aux gens au pouvoir, que ce soit les politiques, les scientifiques, etc.* ». Elle justifie cette position en ajoutant que « *tous ceux qui ont du pouvoir nous cachent des choses et nous manipulent* » et qu'il est « *très facile de faire taire certains scientifiques dont les hypothèses avancées ne conviennent pas* ». Pour illustrer ses propos, elle mentionne l'exemple de la chasse à courre. Théo réagit :

*Concernant la chasse je trouve que c'est un tout autre contexte car ici, c'est une classe sociale assez spécifique qui est visée lorsque l'on touche à la chasse à courre. Classe sociale qui comme on a déjà pu le voir a droit à certains privilèges. Alors que pour les vaccins, ça concerne l'intégralité des classes sociales en France.*¹⁴⁵

Cette conception est ainsi partagée par la plupart des militant·e·s. De ce fait, les discours tenus dans les différentes publications du collectif n'hésitent pas à jouer sur cette représentation. À titre d'exemple, le 17 octobre 2019, les militant·e·s publient un communiqué sur les réseaux sociaux intitulé « *Les gendarmes au service de la chasse à courre ?* »¹⁴⁶. Le ton est indigné et cherche à accuser le « *ballet incessant de gendarmes qui s'invitent*

¹⁴¹ Notes de carnet de terrain, 27/10/19 – Commentaire d'une publication de FKB sur les réseaux sociaux.

¹⁴² Manon, 19 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de licence d'Histoire, entretien n°8, conduit le 30/01/20.

¹⁴³ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

¹⁴⁴ Notes de carnet de terrain, 22/03/20 – Échanges sur la conversation virtuelle commune.

¹⁴⁵ Notes de carnet de terrain, 22/03/20 – Échanges sur la conversation virtuelle commune.

¹⁴⁶ Notes de carnet de terrain, 17/10/19 – Communiqué FKB publié sur les réseaux sociaux.

en forêt » afin de « préserver la quiétude des protégés de la Macronie ». Ce communiqué souligne notamment ce que les militant·e·s considèrent comme une « parfaite illustration de la politique de nos dirigeants » à l'égard des « gilets jaunes, gilets noirs, militants pour le climat et la libération animale et autres rebelles » et qui garantirait ainsi de « neutraliser les opposants », de les « rendre invisibles » afin que « les privilèges et la barbarie perdurent ». D'après Kévin, se rendre en action donne l'opportunité d'être en « confrontation directe » avec le « gratin », les « gens problématiques qui tirent les ficelles » :

Genre, nous, quand on va en chasse à courre, on voit directement les pourris qui sont en haut de l'échelle et même, qui sont en général des politiciens ou en tous cas des gens importants qui contribuent à ce système-là.¹⁴⁷

Julie partage entièrement cette conception et souligne l'aspect dominant que laisse transparaître leur *hexis corporelle* :

Et globalement, je les trouvais tous très cons quoi, en fait ! (Rires) Ah ouais, franchement, je trouve que... Ouais, des têtes à claques, tous quoi... Enfin, horribles, horribles... Des clichés de bourgeoisie, tu vois, de gens suffisants, de gens odieux, de gens... Tu sais, et puis même avec leurs petits-enfants, leurs tenues, leurs façons d'être, je trouvais que c'était vraiment... Et du coup, dans les interactions qu'ils ont avec nous, c'est des interactions très suffisantes, très... Enfin, suffisantes au mieux et sinon, provocatrices et agressives, tu vois...¹⁴⁸

Ces codes et ces rituels liés à la façon de tenir son corps et de se vêtir ont vocation à signifier « qui est qui et de confondre l'intrus » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2007, p. 91). Dans son entretien, Kévin fait part de son analyse quant au rôle endossé par les veneurs au cours de la chasse. Pour lui, une distinction sépare fondamentalement la figure des veneur·euse·s de celle des suiveur·euse·s. Il considère effectivement les premier·ère·s comme « des caricatures en eux-mêmes [...] dans leur propos, dans leur façon d'être », qui « sont en représentation », « dans leur rôle » :

Alors, t'en as qui vont être... Même avec nous, qui vont être en mode gentlemen, ou en tous cas, ils vont baisser le chapeau pour saluer, etc., et qui vont rester dans un rapport respectueux. T'en as quand même qui vont... Entre guillemets, le rôle se fissure et quand ils nous voient, ils vont quand même nous invectiver ou essayer de nous bousculer. T'en as aussi qui nous ignorent. Mais globalement, y'a pas de... Enfin, c'est des échanges mais qui sont toujours très concis avec les personnes à cheval, quoi, parce qu'ils sont en représentation et... Les moments où c'est le plus tendu, c'est à la fin des chasses, parce que [...] Les masques tombent en fait, la représentation est finie et si y'a une mauvaise représentation, et bah là, ils sont énervés, et... Des fois, les veneurs pètent des câbles contre nous alors qu'on n'a rien fait sur la chasse. Mais on était là et leur frustration, elle est sur nous... [...] Mais voilà, c'est plus là où on voit des veneurs qui vont... Qui peuvent s'énervier, qui sont à cheval, et devenir agressifs, virulents avec nous... Parce que voilà, là c'est plus de la représentation.¹⁴⁹

En définitive, la chasse à courre est envisagée comme « le témoignage attardé de l'Ancien Régime » et les veneur·euse·s sont perçu·e·s comme des individus nécessairement issu·e·s « de l'aristocratie et de la vieille bourgeoisie », soit comme des « groupes sociaux sur le déclin » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 283). D'ailleurs, les veneur·euse·s déplorent cette perception. Au cours d'un entretien téléphonique, le directeur de la communication de la Société de vénerie estime que les militant·e·s fabulent sur « quelques noms à particules ». Il s'indigne par ailleurs de cette inclination « néomarxiste » qu'adoptent les militant·e·s, « où ils traquent un peu

¹⁴⁷ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

¹⁴⁸ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

¹⁴⁹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

le bourgeois »¹⁵⁰. De même, dans son édito, Pierre de Rouaille regrette que « certains » affilient la chasse à courre à une pratique « *cruelle et réservée à une élite nostalgique de l'Ancien Régime* » (De Rouaille, 2011, p.3). La figure du veneur semble donc mobilisée par les militant·e·s pour décrier une pratique jugée anachronique. Le modèle de masculinité auquel cette critique renvoie est, elle aussi, jugée désuète puisqu'elle s'inscrit dans des rapports de classe que les militant·e·s jugent bon d'associer à leur critique. Outre le fait que cette posture leur permet de s'insérer dans une rhétorique plus large en lien avec d'autres mouvements sociaux, la masculinité archaïque qu'elles dépeignent a pour but de servir leur argumentaire et d'opposer leur propre modèle de masculinité.

.3.1.2. Le suiveur : une figure de la masculinité rurale populaire

Pendant le *laisser-courre*, une autre figure masculine intervient sur le terrain : celle du suiveur. Bien qu'elle incarne un modèle de masculinité aux antipodes de celui associé à la figure du veneur, les chasses sont l'occasion de rapprocher « des groupes que socialement tout sépare » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 23). En effet, en assistant au « spectacle gratuit » des chasses à courre, « les suiveurs populaires » trouvent l'occasion d'approcher « un monde social autrement inaccessible » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 311). Toutefois, pour les militant·e·s, le groupe des suiveurs renvoie davantage à l'espace d'expression d'un « ethos ouvrier » et rural qui se rapporte à ce que Nicolas Renahy qualifie de « pôle masculin d'identification et d'affirmation de valeurs viriles » (Renahy, 2010, p.97). En effet, les groupes de suiveurs sont – suivant leurs déclarations – issus de milieux ruraux et les situations de provocations et d'altercations physiques ou verbales semblent constituer des « opportunités de mettre en scène une virilité remise en cause dans d'autres champs de la vie sociale » (Renahy, 2010, p. 98). Pour mettre en exergue l'*habitus* plus populaire des suiveurs, plusieurs militant·e·s soulignent le fait qu'ils se rattachent à certains attributs évoquant un modèle de masculinité plus rural et plus ouvrier, à savoir la viande et l'alcool. Kévin explique ainsi :

Pareil, souvent, ils viennent nous proposer de la viande. Je veux dire, y'a eu plusieurs chasses où à la fin, ils mangent du saucisson et... C'est arrivé peut-être une dizaine de fois, quoi... Ils viennent avec un bout de saucisson qu'ils te mettent sous le nez, en te disant « Tiens, viens manger un bout avec nous », voilà.¹⁵¹

Il relate une autre scène :

[...] c'était le coup du « Je te mets un morceau... », « Je te regarde en train de manger mon jambon de manière langoureuse », c'était ce genre de choses. Bon, c'est... Je mets plus ça sur le compte de la bêtise que de la méchanceté, on va dire. Même si les deux sont souvent liés quoi, mais... Et puis, c'est aussi le fait... C'est toujours... L'ironie, l'humour, c'est souvent aussi une fuite, une sorte de fuite en avant pour cacher la réflexion, les questions sans réponse, quoi.¹⁵²

Au cours des actions auxquelles il a participé, Jérémy rapporte également avoir plusieurs fois fait face aux moqueries des suiveurs. Une des plaisanteries récurrentes consistait selon lui à exposer les militant·e·s à des saucissons :

¹⁵⁰ Notes de carnet de terrain, 06/01/20 – Entretien téléphonique avec le directeur de la communication de la Société de vénerie.

¹⁵¹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

¹⁵² Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

Des provocations avec des saucissons. Sortir des saucissons devant nous, en mettre dans leurs poches, l'accrocher à leurs rétroviseurs, nous le proposer carrément, nous le tendre ou en manger devant nous. (Rires) Le saucisson est un vrai emblème pour eux !¹⁵³

La culture de la consommation d'alcool semble également revêtir une importance toute particulière dans les groupes de suiveurs, et notamment la « résistance à la boisson » qui caractériserait « la communion virile » (Corbin, 2011, p. 8). En effet, leur masculinité est associée à « un modèle de consommation qui peut avoir perdu de son aspect *agonistique* propre au modèle traditionnel et en fait populaire du boire viril, mais qui apparaît bien plus tolérant voire prescriptif » (Gaussot & Palierne, 2012, p. 254). Mais, cette image est aussi utilisée par les militant·e·s pour souligner leur incapacité à se contrôler et leur dangerosité potentielle. C'est ce qu'illustre la situation racontée par Katell, qui exprime la crainte qu'elle a ressentie lorsqu'elle s'est trouvée face à des hommes qu'elle décrit comme agressifs, prédateurs, voire dangereux. Ainsi, le 30 mai 2019, les militant·e·s organisent un rassemblement d'opposition à la fête de la chasse de Guignen. Après de vifs échanges, elles sont finalement escorté·e·s par des gendarmes. Katell admet que sans leur intervention, la tournure des événements aurait pu être particulièrement critique :

Franchement, les mecs ils étaient bourrés, tu vois, depuis... Il était genre quatre-cinq heures de l'après-midi, ils buvaient depuis onze heures, tu vois, donc... Ouais, non, on aurait mal fini hein, c'est clair.¹⁵⁴

La mention de la consommation d'alcool semble attester de leur identification à une identité virile désuète. Leur alcoolisme supposé est effectivement utilisé de façon récurrente pour dénoncer leurs agissements, souligner leur potentielle dangerosité lors des chasses et condamner leur pratique. Le commentaire d'un sympathisant anti-chasse vis-à-vis d'une publication du collectif diffusée sur les réseaux sociaux, qui invite les gendarmes à « aller contrôler l'alcoolémie des chasseurs », en atteste :

Honte aux gendarmes achetés par les chasseurs ! Honte à la chasse ! Allez contrôler l'alcoolémie des chasseurs et vous aurez eu votre quota ! On n'en peut plus de ceux qui sont au-dessus des lois.¹⁵⁵

Outre la consommation outrancière de boissons alcoolisées, le système de valeurs associé aux suiveurs inclut toutefois d'autres dimensions. En premier lieu, elles les renvoient à un *habitus* particulièrement rural et peu éduqué. Karine, une militante occasionnelle, n'hésite pas à les qualifier de « *consanguins* »¹⁵⁶. De même, dans sa perception des suiveurs, Lucas estime qu'ils sont les produits d'une socialisation profondément rurale :

C'est des gens qui viennent d'un milieu où la chasse, ils l'ont depuis l'enfance, ils ont vécu avec ça, leurs parents c'est ça, leur éducation c'est ça. Ils sont allés à l'école dans des petits... Dans des petites villes où c'était que des fils de chasseurs ou des fils de campagnards, tout ça. Donc ouais, ils sont bercés là-dedans et du coup, peut-être qu'ils comprennent pas notre réaction non plus.¹⁵⁷

En second lieu, la figure des suiveurs est associée à l'expression d'une agressivité et d'une impulsivité masculines. Katell admet qu'il existe parmi eux « *différents types de personnalité* », néanmoins elle s'attarde sur ceux qui expriment le plus d'hostilité à l'égard des militant·e·s. Dans ses propos, elle semble décrire une appétence pour la violence :

¹⁵³ Jérémie, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

¹⁵⁴ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

¹⁵⁵ Notes de carnet de terrain, 17/10/19 – Commentaire d'une publication de FKB sur les réseaux sociaux.

¹⁵⁶ Notes de carnet de terrain, 08/02/20 – Action de suivi de chasse en forêt du Gâvre.

¹⁵⁷ Lucas, 18 ans, Bac, étudiant en 1^{ère} année de licence de géographie, entretien n°9, conduit le 31/01/20.

*Y'a des gens qui aiment bien nous taper dessus, qui... Qu'ont trouvé une nouvelle activité au sein de la chasse à courre finalement : de nous taper dessus. C'est clair... [...] Ça les excite quoi. Ouais, ouais, carrément. Je dirais pas que c'est la majorité mais dans les suiveurs, ouais, y'en a qui sont bien contents, tu vois, de faire les suiveurs quand on est là et puis de pouvoir nous casser la gueule quand ils peuvent quoi.*¹⁵⁸

Cette férocité qui semble caractériser les suiveurs dans les propos de Katell trouve également une résonance dans ceux de Kévin qui va jusqu'à les qualifier de « milice » et de « lâches » :

*Donc quand ils vont t'agresser... C'est pas des contextes où y'a des... Enfin, il peut y avoir des montées en tension, mais c'est quand même unilatéral, quoi. Je veux dire, c'est pas deux personnes qui se disputent et qui finissent par en venir aux mains. Donc là, ils vont te neutraliser, en fait. Donc là, ils vont te taper dessus, ils vont te voler ton matériel, ils vont te mettre au sol, te... Voilà, te mettre des coups de pieds, etc. [...] C'est arrivé plusieurs fois l'année dernière, cette année on l'a pas encore eu... Mais c'est que, du coup, ils mettent des stratégies en place pour... A un moment, y'a un rapport de force qu'est avantageux de leur côté et donc là, sans qu'il y ait de raison particulière... Enfin, de raison particulière par rapport à la chasse... Ils vont t'humilier, ils vont te taper dessus et ils vont te voler ton matériel, quoi.*¹⁵⁹

L'attribution d'attributs virils et leur penchant supposé pour la violence semblent constituer une figure peu civilisée du suiveur, presque instinctive et difficilement en mesure de gérer ses pulsions. En outre, les militant·e·s notent des propos ou des comportements qu'elles jugent rétrogrades. Thomas relate ainsi que des insultes fusent régulièrement à destination des militant·e·s. Il souligne d'ailleurs le caractère particulièrement « réactionnaire » de ces propos, notamment parce qu'ils revêtent parfois un caractère ouvertement raciste ou sexiste :

*Enfin, en gros, ils ont dit « Y'a le négro qu'arrive », ou je sais pas quoi. Mais c'est pas le terme même, hein. Bon c'était pas terrible non plus, quand même. Enfin voilà, y'a des remarques racistes. De toute façon, c'est clair, y'a que des blancs dans leur milieu. Y'a même des femmes parfois qui m'ont dit avoir eu des propos sexistes, je sais pas, si elles étaient un peu trop rondes... Enfin, voilà...*¹⁶⁰

De même, considérant qu'elle n'a « jamais été raciste », qu'elle a « grandi dans un milieu qui n'a jamais été raciste » et qu'elle a « toujours été entourée de personnes ouvertes d'esprit », Manon fait part de sa consternation lorsqu'elle est allée pour la première fois sur le terrain au contact de ses opposant·e·s :

*Et vraiment, j'ai découvert qu'il y avait encore des personnes comme ça dans ce monde et c'était quand même assez ouf, parce que je pensais que c'était fini... Je sais pas que... On peut peut-être passer à autre chose et évoluer dans les consciences, devenir ouvert d'esprit, aller vers le progressif, je sais pas... Mais apparemment non, ça ne touche pas tout le monde [...]*¹⁶¹

À ses yeux, les suiveurs font preuve d'un « comportement absolument inadapté », notamment parce qu'elle pointe qu'« ils sont violents pour rien », ce qu'elle trouve totalement injustifiable. Ses propos renforcent donc l'idée d'une agressivité qui s'exprime de façon assez instinctive et qui s'inscrit dans les « stéréotypes d'une virilité agressive et taiseuse » (Neveu, 2012, p. 122) que les militant·e·s jugent insupportable. Finalement, les interactions que les militant·e·s peuvent avoir avec le groupe de suiveurs contribuent à construire cette figure comme un modèle désuet d'une masculinité rurale, populaire et expressément agressive. Cette figure vient se combiner avec celle du veneur, décrite précédemment, afin de servir de figure repoussoir du chasseur. À l'opposé,

¹⁵⁸ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

¹⁵⁹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

¹⁶⁰ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

¹⁶¹ Manon, 19 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de licence d'Histoire, entretien n°8, conduit le 30/01/20.

les militants cherchent à se distinguer de ces figures pour faire valoir une forme de masculinité fondée sur des valeurs tout à fait dissonantes.

.3.2. Le rejet d'une masculinité jugée dominante au profit d'une masculinité « civilisée » : une identité modelée contre celle des chasseurs ?

Tributaires du modèle de la masculinité hégémonique, les deux figures du chasseur qui se dessinent dans les représentations des militant·e·s se caractérisent par le fait qu'elles organisent toutes les deux « un rapport de domination sur les femmes », ce qui implique de la part de ces hommes « un ensemble de comportements et de dispositions » (Neveu, 2012, p. 117). Or, l'effet repoussoir qu'elles suscitent chez les militant·e·s dévoile les prémices d'une stratégie de recomposition d'une identité masculine gratifiante pour les militants. En renvoyant les chasseurs à leur archaïsme supposé, les militant·e·s font valoir un degré supérieur d'évolution. Cette quête d'« élévation morale » s'inscrit donc directement dans le processus de civilisation des mœurs décrit par Norbert Elias, avec pour l'objectif de bâtir un véritable « ethos égalitaire ».

.3.2.1. Faire valoir une autre forme de masculinité : contrer le modèle hégémonique par la quête d'une « élévation morale »

Les militants font face à des modèles de masculinité auxquels ils prétendent ne pas s'identifier. Pour renvoyer ces modèles à leur désuétude, les militant·e·s prétendent contrer l'agressivité à laquelle ils font face à travers le stoïcisme de leur posture. Ils justifient par ailleurs adopter cette attitude pour souligner le degré supposément plus évolué et plus civilisé de leur démarche. Faire face à des opposants jugés agressifs et irraisonnés est donc une occasion pour les militants d'opposer leur propre modèle perçu comme plus modéré et réfléchi.

a) « Rester stoïque » : faire face à l'expression d'une virilité agressive

Le rejet des deux figures de la masculinité qui sont associées aux chasseurs se fait à la faveur d'autres valeurs portées par les militant·e·s. Face à une masculinité brutale et agressive, elles opposent effectivement des valeurs de non-violence, de stoïcisme et d'impassibilité. Les militants semblent effectivement incarner une masculinité fondée sur la résistance physique et morale, mais en s'inscrivant plutôt dans une ligne progressiste et en poursuivant la quête d'une forme d'« élévation morale ». De ce fait, la critique de la masculinité « brutale » des chasseurs passe par la promotion d'une certaine conception de la non-violence. Kévin considère ainsi : « *Nous, on est gentils, on est pas violents* ». De même, Jérémy explique adopter une posture non-violente face aux chasseurs :

Après, niveau action, comportement... Non, j'irai pas... Je ne serai pas violent, comme eux, ça me poussera pas... Ils arriveront pas à me rabaisser à leur niveau, en fait. Non, la violence, moi, j'irai pas gratuitement les attaquer ou les frapper... Ouais, enfin, leurs véhicules peut-être, ça peut me passer par la tête de faire des coups bas, je sais pas. Mais, en tant que personne, eux-mêmes, non, je... Je préfère voir... Personne, à eux-mêmes, non, je ne serai pas violent.¹⁶²

¹⁶² Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

Quant à Julien et Lucas, ils décrivent eux aussi chercher à rester imperturbables, malgré les provocations des chasseurs :

*J'ignore complètement. J'essaie de rester très professionnel [...] de rester plutôt stoïque. Je suis là pour filmer... [...] Je suis là pour une mission et puis voilà, je reste concentré sur mon truc, je réponds pas aux provocations.*¹⁶³

*Et quand ils deviennent un peu violents dans leurs paroles, généralement, juste je me tais, parce que ça sert à rien quoi. Ils ont la supériorité donc on ferait mieux de se taire quand ils deviennent violents, mais bon, ça peut jouer leur jeu aussi.*¹⁶⁴

Dans ses propos, il regrette l'impossibilité d'engager un dialogue et de pouvoir faire ses preuves autrement que par la violence. Comme JérémY, il préfère donc faire abstraction des propos qui lui sont adressés. Kévin ajoute que l'enjeu réside également dans le fait que les membres puissent tou-te-s observer cette attitude d'impassibilité :

*Ça peut arriver des fois qu'il y ait quelqu'un de chez nous qui s'énerve mais, on va le redescendre parce que ça sert à rien. Et puis, je veux dire, la finalité, c'est pas de leur taper dessus. Au contraire, ça leur ferait presque plaisir d'avoir des images, d'avoir quelqu'un qu'est un petit peu blessé, pour montrer ça quoi.*¹⁶⁵

Toutefois, certains militant·e·s précisent que cette posture de la non-violence correspond davantage au discours officiel du collectif plutôt qu'à leur propre opinion. Thomas explique ainsi tolérer ce discours pour des enjeux de « stratégie », mais interroge toutefois la pertinence de toujours devoir s'y conformer :

*[...] la stratégie de la non-violence, du pacifisme, tout ça, je pense c'est important d'en discuter. Après bon, vu qu'on est un collectif qui revendique ses actions à visage découvert, il serait peut-être pas pertinent d'être violent et d'aller tabasser les chasseurs... Mais après, ça peut être bien de se questionner aussi sur... Entre pacifisme et non-violence. Enfin, c'est important qu'on en discute. Je ne pense pas qu'on puisse être violent mais en même temps, moi j'ai de plus en plus de mal avec le pacifisme. Parce que pour moi, quand t'es non violent... Enfin, tu peux être pacifiste comme ne pas l'être. Enfin, on n'est pas là pour être gentil non plus quoi. On a nos revendications... Ouais, c'est ça, on est revendicatifs. [...] Parce que... Moi, je ne suis pas contre la violence dans l'absolu dans les luttes. Bon après, dans ce collectif-là, c'est pas possible de le faire. Du coup, oui... Enfin, je ne suis pas non plus... Ouais, pour dire « On est pacifistes, on vient là juste pour se promener »... Mais après, on peut le dire aux chasseurs, ça y'a pas de souci. Mais, dans les revendications sur la page ou en termes de com', je pense que c'est important de montrer aussi qu'on n'est pas... Qu'on n'est pas des Bisounours quoi !*¹⁶⁶

Pourtant, sur le terrain, les militant·e·s ont généralement tendance à observer une posture stoïque quant aux provocations. En effet, même s'il se questionne sur la portée de la non-violence et s'il prône une posture revendicative sur le terrain, Thomas se conformera toutefois à une posture stoïque sur le terrain. Par exemple, à la fin d'une action en forêt de Lanouée¹⁶⁷, six hommes du collectif se rassemblent au centre du relais de chasse. Ils sont immédiatement encerclés par une quinzaine de suiveurs qui cherchent alors à les piquer. L'un d'entre eux s'adresse plus précisément à Thomas pour lui reprocher d'être particulièrement véhément sur les réseaux sociaux mais d'agir comme une « loque » et de ne finalement pas oser dire grand-chose sur le terrain. Il le somme ensuite de profiter de l'instant pour lui adresser toute l'hostilité qu'il lui témoigne virtuellement : « Bah alors, vas-

¹⁶³ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

¹⁶⁴ Lucas, 18 ans, Bac, étudiant en 1^{ère} année de licence de géographie, entretien n°9, conduit le 31/01/20.

¹⁶⁵ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

¹⁶⁶ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

¹⁶⁷ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

y Thomas ! Vas-y ! On ne dit plus rien là, hein ! ». Face à lui, Thomas se mure dans le silence et évite toute forme de contact. Il précise d'ailleurs n'accorder aucune importance à leurs insultes ou à leurs provocations :

*Là, ce que je fais le plus souvent, c'est que je ne leur parle pas du tout. Enfin, s'ils me parlent je leur réponds pas, si ils m'insultent je leur réponds pas, même quand ils me font des croche-pieds, en général je ne réponds pas parce que voilà...*¹⁶⁸

En s'éloignant de plusieurs attributs de la culture patriarcale, les militants ont donc mis à distance le modèle de masculinité hégémonique. Ils ont effectivement tendance à rejeter une masculinité empreinte de « rétention émotionnelle, de brutalité, d'absence de l'espace conjugal » et sont « ouvertement sceptiques quant à l'exaltation de la concurrence, de l'agressivité, au refus d'exprimer les affects » (Neveu, 2012, p. 117). En décalage, leur réaction ne s'inscrit donc pas dans la norme dominante, telle qu'elle est perçue en tous cas par les chasseurs, ce qui les conduit à se vivre « comme défaillants au regard des normes sociales de genre » (Jacquemart, 2015, p. 214). Au contraire, par leur attitude, ils sont une nouvelle fois renvoyés du côté de ce qui s'apparente à des « goûts, traits de caractères ou comportement traditionnellement associés aux femmes » (Jacquemart, 2015, p. 214). Pour affirmer malgré tout leur masculinité, les militants cherchent alors à valoriser leur résistance et leur capacité à ne pas s'abaisser à faire l'usage de la violence physique. Cette condamnation de la violence s'accompagne par ailleurs d'une quête d'« élévation morale ». Autrement dit, ils cherchent à bâtir un système de valeurs en miroir avec celui qui leur semble caractériser les chasseurs.

b) « Ne pas se rabaisser à leur niveau » : faire entendre la raison pour civiliser les mœurs

Faire preuve de qualités morales et réflexives supérieures semble alors être un moyen de restaurer une masculinité gratifiante, voire de trouver des rétributions dans l'absence de virilité. Par conséquent, la construction d'un discours sur l'aspect plus évolué de leur démarche entérine « le sentiment d'appartenance à une avant-garde, à une élite éclairée » et leur permet de se « percevoir différemment, *devenir quelqu'un de bien* et *in fine* donner du sens à sa vie » (Hauguel, 2019). Pour plusieurs enquêté-e-s, la cause animale représente ainsi la forme la plus évoluée de lutte, ce qui inscrit leur discours dans la perspective de civilisation des mœurs proposée par Norbert Elias. Ils entendent effectivement lutter pour « *une modération et une humanisation progressives des manifestations pulsionnelles* » (Elias, 1973, p. 444), contre une pratique jugée « archaïque », « rétrograde » et « barbare ». Leurs discours sont d'ailleurs empreints d'un « registre démopédique », qui vise à leur faire endosser le rôle de « précepteur » (Traïni, 2019, p. 44). Jérémie place ainsi l'antispécisme comme l'apogée du militantisme :

*[...] si on devait faire une échelle de valeurs, je pense que oui, ça serait la plus... Ça serait au plus haut [...]*¹⁶⁹

Kévin reproche quant à lui aux chasseurs de s'attaquer à ses traits de personnalité « *plutôt que d'évoquer le fond et le fait qu'il y ait une pratique qui moralement soit condamnable* ». Tentant de comprendre leur point de vue, il explique :

*Mais y'aura une distance et de toute façon, ça ne remontera pas jusqu'au cerveau émotionnel ou intellectuel [...] Il y a des barrières qui seront mises en place du côté des veneurs pour que ce soit juste du... Minimisé, on va dire, on crée de la distance quoi.*¹⁷⁰

¹⁶⁸ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

¹⁶⁹ Jérémie, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

¹⁷⁰ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

Par-là, il sous-entend que l'éthique antispéciste n'est pas accessible à tou-te-s. En d'autres termes, il doute que les chasseurs soient en mesure de développer les capacités réflexives et émotionnelles qui leur permettraient d'atteindre son degré de réflexion. De ce fait, il admet avoir eu envie « *de les changer* » au début, mais s'être rapidement rendu compte que « *c'est des gens qui ne changeront pas* » et qu'il y avait peu d'intérêt à « *essayer de les faire évoluer* ». Le discours tenu par Manon est à ce titre particulièrement significatif. Elle relate ainsi qu'à son arrivée au lycée, elle a rencontré de nouvelles amies dont la réflexion se situait aux « *prémices de l'antispécisme* ». Pour décrire les changements que cette rencontre a initiés, elle détaille :

*En fait, elles m'ont fait découvrir des choses. Je compare toujours ça à l'allégorie de la caverne de Platon [...] Et ben vraiment, je suis sortie de la caverne. Et j'ai découvert des choses et en fait, je pouvais pas ne pas agir entre guillemets [...]*¹⁷¹

L'usage de cette allégorie de la caverne suppose que les individus sont maintenus dans l'ignorance et sont bercés par les sens et les préjugés. L'idée de sortir de la caverne évoque donc le travail engagé sur soi pour opérer une révolution dans la manière de voir le monde, de convertir son regard et de se libérer d'un ordre supposément naturel. Autrement dit, il s'agit de faire preuve de réflexion pour adopter une ligne éthique jugée moralement plus évoluée. La construction d'un discours étayé par de nombreux principes moraux permet aux militants d'avoir le sentiment de faire preuve de clairvoyance face à des détracteur·rice·s renvoyé·e·s à leur ignorance ou à leur obscurantisme. Thomas évoque ainsi avoir déjà fait face à « *des remarques stupides* » et souligne le fait que ses opposants n'« *avaient pas vraiment d'arguments* » et « *finissaient toujours par ressortir les mêmes arguments du lion et de la gazelle* ». Il souligne donc leur incapacité à faire preuve d'un discours construit et élaboré. Émilie partage également l'idée que la démarche antispéciste suppose de faire preuve de réflexion et d'intellect. Pour elle, opérer une différence entre les espèces n'est « *pas une démarche intelligente* ».

Ce sentiment de supériorité est ainsi palpable dans certains propos des militant·e·s, et particulièrement à travers « un vocabulaire qui constitue un bon indicateur de la construction chez les antispécistes d'un sentiment de supériorité » (Hauguel, 2019). De cette façon, pour beaucoup de militant·e·s, l'intégration des animaux dans un cercle de considération morale pertinent repose sur le concept de « sentience ». La sentience désigne « la faculté d'éprouver subjectivement » (Jeangène Vilmer, 2018, p. 7). En d'autres termes, il s'agit de « la raison d'être de l'éthique animale la plus fréquemment invoquée », soit « l'existence d'une sensibilité animale, c'est-à-dire d'une capacité de ressentir des expériences vécues, qu'elles soient plaisantes ou déplaisantes » (Jeangène Vilmer, 2018, p. 7). Pour les militant·e·s, ce concept représente un critère pertinent de considération morale. Gaël en fait par exemple mention lorsqu'il intellectualise sa conception de l'antispécisme :

*Pour moi, c'est la défense des intérêts des animaux, le fait de pouvoir leur accorder la vie qui... La vie qui leur plaît, les laisser le plus possible libres de leurs mouvements, ne pas les exploiter... Après, j'associe ça avec le sentiencisme aussi, le fait qu'il y ait des animaux qui sont un peu moins importants parce qu'ils ne ressentiraient pas la douleur, qu'ils n'auraient pas d'intérêts propres en fait.*¹⁷²

Moins diplômé que les autres, Jérémy laisse toutefois entendre que certains concepts largement mobilisés dans le milieu ne lui plaisent pas forcément en raison de leur caractère très intellectuel qui ne facilite pas la

¹⁷¹ Manon, 19 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de licence d'Histoire, entretien n°8, conduit le 30/01/20.

¹⁷² Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

compréhension. Il induit donc l'idée que les outsiders peuvent par exemple ne pas saisir la globalité du concept d'antispécisme :

[...] certaines personnes ne comprennent pas la définition et du coup, on veut s'en servir contre nous, en étant pas loin de te donner l'exemple « Ouais, mais le lion est supérieur à la gazelle dans les... » [...] C'est ça qu'est un peu gênant, en fait... C'est que les gens comprennent pas ou peuvent pas...¹⁷³

Cette opinion reste en revanche marginale au sein du collectif. D'ailleurs, pour Julien, débattre et opposer des arguments reste la seule façon envisageable d'échanger avec les chasseurs :

Le seul truc où j'arrivais pas à rester assez stoïque et tout, c'était quand ça partait un peu en débat. Des fois, ils posaient des questions, qu'étaient sûrement pas sincères à mon avis, mais bon... Par exemple, sur le véganisme ou des choses comme ça. Et bah, je me sentais obligé de donner des arguments en fait, de contre-argumenter. Et ça m'est arrivé surtout avec l'un d'entre eux, ça m'est arrivé de discuter deux-trois fois... Pourtant, ça n'a rien donné hein, je sais pas pourquoi il a fait ça mais il reste de toute façon campé sur ses positions, c'est sûr.¹⁷⁴

La posture morale et la capacité à tenir un discours moral éclairé agissent donc comme des moyens de riposter face à l'expression d'une virilité agressive dans laquelle ils ne se reconnaissent pas. Le blâme de la violence physique utilisée par les chasseurs leur permet donc de faire valoir un nouveau modèle masculin qui contrevient au modèle hégémonique. La masculinité à laquelle ils s'identifient met alors en avant des qualités de contrôle de soi, d'impassibilité, de stoïcisme, de réflexion et de rhétorique. Elle s'inscrit donc pleinement dans un processus de civilisation des mœurs par l'élargissement du cercle de considération morale, et par la quête d'un niveau envisagé comme plus évolué, voire supérieur, de compréhension du monde. Plutôt que recourir à la violence, il s'agit donc pour eux de faire preuve d'une « excellence morale, intellectuelle et savante » (Traïni, 2019, p. 44) dans le but de « bannir les pratiques incriminées » et de « réformer les mœurs » (Traïni, 2019, p. 45), ce qui passe notamment par des « descriptions alarmistes des comportements « barbares » ayant cours dans l'espace public » ou des « sermons » (Traïni, 2019, p. 44). Les militants sont donc mis à distance du modèle de masculinité hégémonique, mais ils recomposent une identité masculine gratifiante autour d'autres valeurs.

.3.2.2. Affirmer l'idée d'un « ethos égalitaire » pour inscrire l'antispécisme dans le sillon des luttes progressistes

Les militant·e·s du collectif inscrivent presque systématiquement la réflexion qu'elles mènent à propos du spécisme dans la perspective des luttes humano-centrées. Il s'agit effectivement de garantir sa propre légitimité de militant·e en insérant l'antispécisme dans ce qui relève d'une lutte valide et progressiste, tout en se détachant de l'accusation de lutte subsidiaire. L'enjeu réside donc dans la nécessité de démontrer son appartenance « à un courant progressiste cohérent, au sens le plus large possible » (Dubreuil, 2001, p. 225). La posture antisexiste témoigne à cet égard du niveau de maîtrise de la culture militante valorisée dans le milieu militant. Validés par l'ensemble du groupe, les discours féministes revêtent néanmoins une dimension particulièrement genrée.

a) L'assimilation de l'antispécisme aux autres luttes : un moyen de légitimer la cause animale en évitant l'accusation d'antihumanisme

¹⁷³ Jérémie, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

¹⁷⁴ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

Rétablir un statut masculin gratifiant passe par la valorisation d'un système de valeurs aux antipodes de celui associé aux différentes figures du chasseur. La promotion de ces valeurs a donc vocation à signifier la mise à distance du modèle hégémonique qu'elles jugent problématique. Mais ces valeurs forment également tout un système qui vise à s'inscrire dans le sillon des autres luttes progressistes. L'inscription de la cause animale dans la perspective d'une lutte « progressiste » vise effectivement à se défaire de l'accusation de « lutte subsidiaire ». Plutôt que de s'en départir, l'attachement aux autres luttes progressistes humanistes permet d'offrir à l'antispécisme un gage de légitimité et de crédibilité. Sans cette validité, les contours politiques du collectif risquent de rester flous et de renvoyer à une image moins gratifiante de la cause animale. C'est ce que souligne par exemple Thomas qui distingue « *protection animale* » et « *libération animale* », qualifiant les premiers de « *milieux en général qui sont très peu politisés* ». Kévin souligne lui l'« *incohérence* » de ceux qui ne se concentrent que sur la protection d'une espèce particulière d'animaux : « *Si on défend les chiens, pourquoi on défendrait pas les vaches ?* ». Les militant·e·s du collectif cherchent donc à s'inscrire dans une « conception sectorielle du porte-parolat » (Carrié, 2019, p. 36) pour les animaux, animé par « une critique systémique de l'exploitation des animaux par les humains » (Carrié, 2019, p. 28). Elles condamnent donc « l'ensemble des pratiques dans lesquelles des animaux sont utilisés au profit des hommes » et les assimilent à un « ferment de domination des puissants sur les faibles » (Carrié, 2019, p. 28). Comme les « fondements émotionnels de la protection animale sont très inégalement perçus du fait d'une vision stéréotypée opposant « raison » et « sentimentalité » (Traïni, 2019, p. 45), les militant·e·s cherchent à s'en éloigner. Elles préfèrent alors s'affilier à d'autres luttes progressistes pour se soustraire à l'accusation d'antihumanisme, comme le note Catherine-Marie Dubreuil :

« L'antispécisme en France, dans une perspective de légitimation stratégique, ressent pourtant le besoin de se rattacher à une tradition contestataire pour construire et valider son identité ; il doit prouver qu'il est cohérent avec une ligne de pensée philosophique, démontrer qu'il appartient à un certain courant progressiste » (Dubreuil, 2013, p. 76).

En effet, dès les premières protestations en faveur des animaux, dans l'Angleterre du XIX^e siècle, la gauche révolutionnaire émet des réserves sur l'émergence de sociétés de protection de l'animal. Pour les « partisans de la révolution prolétarienne », les protecteurs des animaux « s'émeuvent d'autant plus facilement de la souffrance des bêtes qu'ils sont sourds à celle des hommes » (Traïni, 2011a, p. 145). Les premier·ère·s défenseur·euse·s de la cause animale sont ainsi soupçonné·e·s « d'exploiter sans état d'âme » les ouvrier·ère·s. Et pour cause, « les premières sociétés consacrées à la protection animale se distinguent par la respectabilité et le prestige » de leurs membres, qui n'en font partie qu'après « avoir payé une cotisation dont le montant élevé exclut les moins fortunés » (Traïni, 2011a, p. 13), ce qui les amène à être considérés comme des « ennemis de classe issus de la bourgeoisie » (Traïni, 2011a, p. 145). Au XIX^e siècle, les protecteur·rice·s des animaux se heurtaient donc déjà aux considérations de militant·e·s engagé·e·s dans des luttes en faveur des droits humains. L'œuvre philosophique des théoriciens de la question animale, en particulier celle de Peter Singer, a diffusé l'idée que ces luttes « progressistes » s'imbriquaient plus qu'elles ne se concurrençaient. Singer a ainsi cherché à démontrer que « l'extension de la communauté morale aux animaux non-humains se veut comme un progrès ultérieur du processus politique » conduisant à « la reconnaissance de droits à tous les êtres humains » (Turina, 2010). À travers ces préconisations d'ordre moral, l'idée que « la division sur la base du critère d'espèce est [...] tout aussi construite que les divisions fondées sur les critères de race ou de sexe » (Fernandez, 2015) est donc implicite.

Malgré tout, le mouvement animaliste continue d'être perçu comme une lutte subalterne. Plusieurs militant·e·s font ainsi part des accusations auxquelles elles font face sur le terrain. Au cours d'actions auxquelles il a participé, Gaël expose que les remarques qui reviennent le plus souvent font valoir qu'il y a « *d'autres combats plus importants, comme le sort des migrants ou les SDF* ». De même, militant depuis deux ans, Julien déclare se voir « *très très souvent reprocher de s'occuper des animaux alors qu'il faudrait d'abord s'occuper des humains* », ce qui « *revient tout le temps [...] à chaque action quasiment* ». Pour illustrer ses propos, il raconte :

*Là, j'ai fait une action y'a deux jours devant un cirque et les gens m'ont dit « Ouais, moi je préfère m'occuper des SDF que de m'occuper... » [...] Enfin, ouais, je sais plus... Je sais plus comment c'était formulé mais... « Il vaudrait mieux s'occuper des SDF que des animaux de cirque ». Et puis bon, quand on gratte, on s'aperçoit que ces gens-là, ils s'occupent absolument pas des SDF mais... C'est des gens que je recroise pas, comme moi je fais des actions... Je suis pas que dans l'antispécisme, mais des actions aussi... Enfin, je les ai jamais recroisés ensuite, que ce soit dans les retraites ou... Les manif pour les retraites, ou ce genre de choses quoi, c'est pas des gens qu'on retrouve.*¹⁷⁵

Le reproche qu'il formule à l'égard de ceux qui les accusent de privilégier le sort des animaux à celui des humain·e·s, vise aussi à prouver que son engagement est protéiforme. En effet, les militant·e·s cherchent impérativement à déconstruire cette accusation en revendiquant leur affiliation aux autres luttes progressistes. Cette affiliation est d'abord présente dans le discours officiellement tenu par le collectif. En effet, dans la présentation publiée sur les réseaux sociaux¹⁷⁶, il est indiqué :

[...] Pour préserver la cohésion du collectif, merci de respecter ces valeurs : solidarité et bienveillance entre les membres de FK, et respect du vivant. [...] FK Bretagne s'engage à lutter contre toutes les formes de discriminations et oppressions. Les propos racistes, sexistes, LGBTphobes, et attaquant le physique ne sont donc pas acceptés. [...] Nous nous devons d'être exigeants dans l'intérêt du collectif. Les remarques et critiques sont par conséquent les bienvenues (avec la manière évidemment) et à ne pas prendre personnellement.

Ce positionnement du collectif met donc en exergue la volonté de s'inscrire dans une perspective intersectionnelle, ce que partagent aussi les militant·e·s de façon plus individuelle. En d'autres termes, il est question pour elleux de s'inscrire dans le cadre d'une « théorie critique » qui formule « des intérêts normatifs spécifiques, ceux de minorités situées à l'intersection des grands axes de structuration des inégalités sociales et dont les intérêts ne sont pas représentés par des mouvements sociaux » (Jaunait & Chauvin, 2013). Kevin affirme ainsi vouloir « *qu'on déhiérarchise* », mais en ajoutant qu'il faut que cela soit le cas « *autant avec les animaux qu'avec les humains* ». De même, pour Manon, la perspective intersectionnelle va de soi. Parallèlement engagée dans d'autres organisations, comme Sentience, les JE ou encore Extinction Rebellion (XR), elle reconnaît que la cause animale est la première cause pour laquelle elle s'est engagée. Lorsqu'elle cherche à définir le spécisme, elle fait immédiatement référence à l'analogie couramment mobilisée par les militant·e·s. Elle détaille ainsi : « *Le spécisme, c'est la discrimination selon l'espèce, donc c'est un peu sur la même base de l'antiracisme, de l'antisexisme, de l'anti... Les autres anti...* ». Elle précise :

*Bah, je suis pour l'intersectionnalité, donc... Je pense qu'une oppression est une oppression et... C'est vrai que vu que cette oppression-là est méconnue et moins acceptée parce que ça touche évidemment à la... Aux valeurs de la personne et même à son quotidien... Du coup, c'est vrai qu'on peut penser qu'entre l'antiracisme et l'antisexisme et l'antispécisme, c'est pas du tout la même chose, c'est pas du tout le même degré d'oppression on va dire, alors que si.*¹⁷⁷

¹⁷⁵ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

¹⁷⁶ Notes de carnet de terrain, 21/08/19 – Présentation du collectif sur les réseaux sociaux.

¹⁷⁷ Manon, 19 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de licence d'Histoire, entretien n°8, conduit le 30/01/20.

L'antispécisme n'est pas la première cause au sein de laquelle Julien a milité. Il retrace avoir « déjà participé à pas mal de manifs et d'actions antifascistes avant de [s]'occuper des animaux » et avoir aussi participé « à des trucs LGBT, des actions féministes ». Il envisage donc la cause animale comme « la dernière cause à laquelle [il s'est] intéressé ». Cette affiliation à l'antispécisme lui semble d'autant plus logique qu'elle entre en résonance avec les autres luttes progressistes auxquelles il a déjà participé. Pour justifier son engagement, il utilise l'analogie entre le racisme, le sexisme et le spécisme :

Effectivement, ça va de pair. L'antiracisme, ça va être ce qui va... Ça va être toutes les luttes sociales qui visent à améliorer le bien-être des racisés et l'antisexisme. Pareil mais pour les femmes, donc... Après, la différence quand même... Parce qu'il y a une différence de taille, c'est que les animaux, ils luttent pas, c'est pas des concernés. Dans l'antispécisme, c'est pas des concernés qui luttent parce qu'ils ont pas cette capacité physique de lutter collectivement. Du coup, c'est des gens des groupes dominants qui vont lutter pour eux. Mais bon, pour moi, y'a quand même une symétrie, ouais, en fait, dans cette lutte.¹⁷⁸

Julien accorde de l'importance à ce qui relève d'autres formes de domination dans le milieu antispéciste. Pour lui, un manque flagrant de « cohérence » se ferait effectivement sentir si elles n'étaient pas prises en compte puisque « ça n'aurait pas beaucoup de sens d'être contre les oppressions que subissent les animaux mais de s'en foutre des oppressions que peuvent subir certains groupes humains ». Même s'il admet qu'une différence résiduelle subsiste dans le fait de devoir recourir à la prosopopée, étant donné que les animaux sont les « référents absents » (Adams, 2016, p. 91) des mobilisations antispécistes, le parallèle dressé entre ces différentes formes de domination lui semble éloquent. De même, lorsqu'il réfléchit à la définition du spécisme construite par analogie avec celle du racisme et du sexisme, Jérémy admet également que ces causes sont « tout à fait comparables » :

Je pense que quand on en arrive au point du véganisme, en militant aussi fort, c'est qu'on a... Parce que j'aime aussi l'être humain, j'aime l'humanité, j'aime la bienveillance dans tous les cas, en fait... J'ai de l'empathie, que ce soit pour les êtres humains ou les... [...] que ce soit animal ou... [...] Tout être humain. Donc oui, ça va de pair. Effectivement, pour moi, c'est inimaginable, voilà, d'être antispéciste et raciste.¹⁷⁹

Kévin accrédite les propos de Jérémy puisqu'il estime qu'« au final [...] énormément de causes vont plus ou moins dans le même sens » :

Je veux dire, pour moi l'antispécisme... En tous cas, le monde dans lequel je souhaite vivre ou laisser aux générations futures, c'est moins de précarité... En tous cas, une approche de la vie qu'est différente, moins dépendante de l'argent, du libéralisme, de l'économie, etc. C'est pas de racisme, pas de sexisme, en tous cas moins. Pour tout ça, on peut pas... C'est des idéaux, je veux dire, on sera jamais dans un monde où il n'y aura plus de racisme ou... Voilà. Mais en tous cas, s'en rapprocher. Et puis, le problème migratoire, etc. quoi. Donc, au final... Ouais, je me sens proche de toutes ces causes là [...]¹⁸⁰

Pour tou·te·s ces militant·e·s, l'antispécisme s'inscrit donc dans une suite logique de l'engagement « progressiste » visant à étendre le cercle de considération morale à une nouvelle catégorie de dominé·e·s. Ils inscrivent donc leur démarche dans la poursuite des luttes progressistes, sous-entendant que l'adhésion à l'antispécisme passe nécessairement par une sensibilité à l'égard des autres formes de domination. Bien plus

¹⁷⁸ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

¹⁷⁹ Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

¹⁸⁰ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

encore, leur discours fait écho à ce que Flo Morin rattache au concept d'« intersectionnalité posthumaniste » de Bradley D. Rowe :

« Autrement dit, les structures d'assujettissement et d'exploitation traversent et dépassent la dichotomie humain/animal, de sorte que l'on peut faire apparaître les violences envers les femmes et la production/consommation de viande comme des phénomènes sociaux qui relèvent d'une même logique de structuration de la vie sociale par le pouvoir et les violences qui le soutiennent. Des connexions sont ainsi établies entre le véganisme ou l'antispécisme et l'antiracisme, le féminisme, l'anticapitalisme ou encore la lutte contre le validisme : c'est ce que Bradley D. Rowe appelle l'« intersectionnalité posthumaniste » [2013]. Il ne s'agit plus seulement de contester l'idée qu'il y aurait entre les organismes humains et non humains une différence de nature plutôt que de degré (thèse centrale de l'éthologie et de la sociobiologie), mais aussi de décentrer radicalement l'humain, ou de le provincialiser » (Morin, 2016).

Dans cette idée, Émilie estime que l'antisexisme et l'antiracisme sont « *des choses qui se rejoignent complètement* » :

*C'est des combats qui sont tous hyper importants. Et mon militantisme, c'est... C'est complètement ça... D'avoir la possibilité de défendre la vie... La vie, ouais, le vivant. Le vivant... Et contre l'injustice.*¹⁸¹

Les discours des militant·e·s articulent donc « la mobilisation contre l'exploitation animale aux luttes égalitaires contre les discriminations sexistes ou racistes » (Carrié, 2015, p. 609). Plus que la seule défense des intérêts des animaux, elles s'inscrivent dans l'idée d'un « nouveau mouvement égalitaire et radical qui prendrait en compte l'ensemble des rapports de domination » (Carrié, 2015, p. 609). L'extension de la considération morale envers les animaux s'inscrit donc dans le sillon des autres luttes progressistes pour revêtir « le caractère d'une cause totale » (Hauguel, 2019). En d'autres termes, l'antispécisme met en exergue le fait que « le projet antispéciste remet en cause les fondements anthropologiques de la société et vient récuser des certitudes bien ancrées » (Hauguel, 2019). Militer dans ce mouvement nécessite donc d'avoir déjà réfléchi à son propre positionnement vis-à-vis de ces autres luttes progressistes. Le féminisme intervient donc presque comme un réquisit au sein du groupe.

b) L'appropriation du discours féministe : réquisit au militantisme ou communauté de destin ?

« Bah évidemment, je suis féministe ! » assure Émilie au cours de son entretien. Cette certitude se retrouve dans le discours de la quasi-entière des militant·e·s. En effet, l'avènement d'un « ethos égalitaire » au sein du collectif érige « l'égalité des sexes en principe de référence » (Jacquemart & Albenga, 2015). Les idées féministes identifiables au sein du collectif renvoient aux « représentations des rapports de genre portées dans l'espace public par les mouvements féministes au-delà des luttes de définition et des conflits qui les traversent : en premier lieu, la contestation de la hiérarchie matérielle et symbolique des sexes et l'affirmation de l'autonomie des femmes. » (Jacquemart & Albenga, 2015). Toutefois, le discours des militant·e·s à ce propos se scinde pour laisser apparaître des représentations sexuées.

Réquisit indispensable au militantisme ?

Mis à part Julie, les autres militant·e·s du collectif ne font pas mention d'un investissement dans une organisation féministe précise. Certain·e·s déclarent tout de même un engagement sporadique, la plupart en

¹⁸¹ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

participant à des manifestations. Pourtant, l'évidence de l'antisexisme semble faire consensus parmi elleux. La perspective intersectionnelle qu'ielles promeuvent s'accompagne donc d'une condamnation unanime des comportements sexistes. Gaël clarifie ainsi sa position vis-à-vis des militant·e·s animalistes qui adopteraient des comportements sexistes :

Bah, je pense qu'à long terme ça fait du mal au combat pour les droits des animaux, parce que d'une part ça peut éloigner de ce combat là des personnes racisées ou les femmes qui peuvent se sentir opprimées ou pas en sécurité, pas en confiance avec... Voilà, des gens qu'auraient des propos sexistes et racistes, validistes, LGBTphobes et tout ça. Et... Oui, d'une part des gens qui viendraient pas forcément militer ou qui rejoindraient pas le combat ou qui abandonneraient parce qu'ils se sentent pas à leur place, alors que c'est la leur. Et puis... Ouais, c'est ça, une question d'image qui fait qu'on ne pourrait pas rassembler toutes les personnes qu'on aurait pu rassembler.¹⁸²

L'antisexisme apparaît donc dans son discours comme un réquisit, une modalité à appliquer pour que le collectif puisse être bien inséré parmi les autres luttes progressistes. Pour d'autres, il fait consensus. Ainsi, pour Théo, le féminisme semble aller de soi :

Le féminisme... Bah, moi je considère que c'est normal que les femmes soient sur le même piédestal que les hommes. Après, effectivement, c'est pas le cas en ce moment, et ça l'a jamais été, je crois non plus, mais... Ouais, c'est une cause aussi qui m'intéresse. J'avais voulu à un moment faire une marche qu'était organisée par je sais plus qui... Bah Extinction Rebellion, je crois... Une marche contre... Euh pour les féministes, pardon ! (Rires) Sur Rennes, y'a deux-trois semaines. Mais j'avais pas pu y assister. Mais apparemment, c'est un évènement qu'ils réitèrent assez régulièrement, tous les deux-trois mois. Donc je pense que la prochaine fois, je me débrouillerai pour pouvoir y aller.¹⁸³

Syndicaliste étudiant et engagé dans plusieurs organisations comme celles des JE, de Sentience ou du collectif Résistance Écologie Rennes (RER), Lucas témoigne de la « pluralité des sites d'inscription des acteurs sociaux » (Fillieule, 2020) lorsqu'il se déclare « sympathisant de toutes les causes progressistes et de gauche ». S'agissant du féminisme, il développe quant à lui une approche plus pointilleuse, ce qui s'explique certainement par le capital militant qu'il a déjà pu accumuler dans ces autres organisations. En d'autres termes, il réinvestit là « un ensemble de savoirs et de savoir-faire mobilisables lors des actions collectives, des luttes inter ou intra-partisanes, mais aussi exportables, convertibles dans d'autres univers, et ainsi susceptibles de faciliter certaines « reconversions » » (Matonti & Poupeau, 2004). Ces « techniques, [...] dispositions à agir, intervenir ou tout simplement obéir » sont particulièrement identifiables dans ses propos, lorsqu'il cherche à définir son positionnement en tant qu'homme proféministe :

Alors ça dépend parce que, si on dit que le féminisme c'est être militant, du coup je suis pas vraiment militant. Mais, si c'est juste être sympathisant, oui, je peux me considérer comme ça, je pense. Après, je sais pas si toutes les féministes seraient d'accord pour dire qu'un homme peut être féministe. Je suis un peu dans le flou là-dessus. Je pense que pas mal de féministes doivent se dire qu'on peut être... Comment ils appellent ça ? [...] Ouais, un allié. [...] Voilà, allié... Sans me déclarer féministe, je pense.¹⁸⁴

Dans ce contexte, militer permet effectivement « d'accumuler des compétences, des savoirs, des savoir-faire et/ou l'accès à un réseau social qui constituent autant de gratifications et rétributions susceptibles d'encourager le maintien de l'engagement, d'autant qu'ils sont réutilisables, pour tout ou partie, dans d'autres champs sociaux » (Jacquemart, 2015, p. 218). Parfois, ce travail « d'appropriation de l'identité militante

¹⁸² Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

¹⁸³ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

¹⁸⁴ Lucas, 18 ans, Bac, étudiant en 1^{ère} année de licence de géographie, entretien n°9, conduit le 31/01/20.

féministe » (Jacquemart, 2015, p. 208) peut-être particulièrement difficile et coûteux, surtout lorsque les militant·e·s sont issu·e·s d'un milieu aux valeurs foncièrement opposées. Julien évoque ainsi les efforts qu'il a fournis tout au long de sa carrière militante pour se dégager du système de valeurs d'une famille qu'il juge « *très conservatrice* ». Se remémorant avoir grandi dans un milieu où « *la seule source d'information [...] c'est la télé* », il estime que son cercle familial a toujours produit « *le discours qu'on entend partout* » :

*Ils ont le discours qu'on entend partout. Et en fait, le sexisme et le racisme ordinaire... Et même moi, du coup, je suis né... Enfin, j'ai grandi avec toutes ces idées-là. J'ai été contre le mariage homosexuel, j'ai été... J'ai été... Ouais, j'ai été politisé par la télé à travers mes parents et... Et à jamais remettre en question le fait que cette société, elle pouvait être construite de la mauvaise manière et qu'il pouvait y avoir des injustices.*¹⁸⁵

Dans son cas, avoir réussi à se défaire d'une socialisation qui ne prônait pas ces valeurs semble d'autant plus gratifiant qu'il paraissait difficile d'y parvenir. Il obtient donc des formes de rétributions pour avoir produit un discours contraire à celui de son environnement familial et avoir assimilé un système de valeurs qui prend en considération les multiples oppressions systémiques. Plus globalement, les rétributions, matérielles ou symboliques, permettent aux militants « d'acquérir une "légitimité sociale" par l'engagement », ce qui facilite « un militantisme durable » (Jacquemart, 2015, p. 210). Mais, le fait de faire valoir cette identité féministe « peut se révéler valorisant ou simplement plaisant pour les militants, particulièrement ceux qui ont été socialisés dans le monde des femmes » (Jacquemart, 2015, p. 210), à l'instar de Thomas qui a grandi auprès de sa mère et de ses sœurs et qui se complaît à ce que les autres membres du collectif le qualifient de « *féministe du groupe* ». Par conséquent, il est plus facilement compréhensible qu'il soit le seul homme du groupe à plus facilement adopter ce qui s'apparente au « registre de l'attendrissement » (Traïni, 2019, p. 44). Qui plus est, la comparaison entre le spécisme vécu par les animaux et le sexisme vécu par les femmes lui semble tout à fait pertinente. Par exemple, il dénonce une forme de « *spécisme intériorisé* » qui le conduirait à réagir s'il « *voyait [son] père battre [sa] mère devant [lui]* », mais qui le pousse à contenir son énervement lorsqu'il voit ses parents manger « *un animal mort* ». Pour lui, les deux situations sont comparables puisqu'« *il n'y a pas de raisons* » qui les justifient. Toutefois, des militantes vont plus loin et questionnent plus précisément le lien entre le système de domination patriarcal et le système de domination spéciste. Elles assimilent de ce fait l'oppression vécue par les animaux à celle vécue par les femmes.

Femmes et animaux : une communauté de destin ?

Que ce soit par l'expression d'un positionnement qui apparaît en filigrane dans leurs écrits ou par un engagement assurément revendicatif, des femmes ont effectivement cherché à mêler cause animale et cause féministe. Fabien Carrié note effectivement :

« Des intellectuelles et femmes de lettres comme Maria Deraismes, Séverine (Caroline Rémy), Marie Huot ou Louise Michel militent ainsi au sein des organisations antivivisectionnistes et interviennent régulièrement dans l'espace public au nom des cobayes sacrifiés. Dans le sillage des travaux sur les éthiques du care, un tel engagement se conçoit pour partie comme manifestation des dispositions intériorisées au soin pour autrui, constitutives de l'habitus des femmes de la bourgeoisie au XIX^e siècle. Ces inclinations empathiques sont, dans le cas de ces auteures, étendues à l'ensemble des êtres en souffrance » (Carrié, 2018).

¹⁸⁵ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

Pour Christophe Traïni, le rapprochement établi par ces femmes entre les deux causes doit souvent beaucoup au fait que les militantes ont elles-mêmes été confrontées à la domination masculine (Traïni, 2011a, p. 154) :

« Alors qu'elle constituait autrefois l'apanage de groupes que l'on dirait aujourd'hui « dominants », la vocation à défendre des animaux est de plus en plus souvent revendiquée par des groupes « dominés » – et plus particulièrement par des femmes soumises à des discriminations de genre – qui tendent à identifier le sort peu enviable qui leur est réservé à celui des bêtes outrageusement exploitées » (Traïni, 2011b).

De nombreux écrits témoignent ainsi du lien que ces féministes s'efforçaient de mettre en évidence entre la domination pratiquée à l'encontre des femmes et celle exercée sur les animaux. Par exemple, en France, en 1887, Marie Huot, fondatrice de la Ligue populaire contre la vivisection, reconnaît que c'est parce qu'elle a fait l'expérience des « brutalités de l'homme », « parce que [sa] chair a saigné, parce que [son] cœur a été broyé, parce qu' [elle a] connu les misères, les humiliations » qu'elle se penche « vers la bête déchirée, gémissante, repoussante et méprisée » (Huot, citée par Traïni, 2011a, p. 154). Dans cette même optique, l'écrivaine féministe Séverine estimait en 1903 que femmes et animaux épousaient la même cause puisque tous les deux représentaient « des espèces inférieures au sexe masculin » (Le Garrec, citée par Traïni, 2011a, p. 154) sur l'échelle sociale. Pour elle, cette communauté de destin était à l'origine d'un « sentiment de [...] mutuelle minorité », suscitant « plus de solidarité encore » et une « compréhension davantage parfaite » (Le Garrec, citée par Traïni, 2011a, p. 154).

Certaines sont même allées jusqu'à considérer que les mouvements qui portaient un intérêt à l'égard des animaux incarnaient « un moyen d'exprimer une révolte latente », parallèlement à leur propre condition de femme, qu'« elles n'avaient pas moyen de laisser affleurer » (Dardenne, 2003, p. 299). Par conséquent, dans certains contextes historiques, l'adhésion à la cause animale a été motivée par « l'expérience des discriminations du genre », contribuant parfois à « nourrir de fortes affinités avec les engagements féministes » (Traïni, 2011a, p. 157). Mais, c'est dans l'Angleterre victorienne que les aspects revendicatifs de ces considérations ont été les plus développés. Le mouvement antivivisection rassemble notamment de nombreuses féministes comme Frances Power Cobbe, Lizzy Lind-af-Hageby, Anna Kingsford ou encore Elizabeth Blackwell. Parmi elles, Frances Power Cobbe estimait par exemple que « la violence envers les femmes et les animaux était motivée par leur altérité et leur relativité » (Dardenne, 2005). En ce sens, femmes et animaux sont tous les deux « des créatures exclues de la sphère de considération éthique réservée aux hommes », ce qui les conduit à n'exister « qu'au travers de la relation qu'elles entretiennent avec un autre individu » (Dardenne, 2005).

Pour plusieurs femmes du collectif, le féminisme paraît aller de soi. « *Parce qu'[elle] le ressent tous les jours sur [elle]* », Léa justifie son attachement au féminisme par le fait qu'elle trouve tout simplement « *logique* » d'y adhérer en tant que femme. L'idée d'une pression exercée par la domination patriarcale renvoie à celle développée par Carol Adams, pour qui « les femmes sont animalisées ou représentées comme de la viande, et les animaux sont sexualisés et féminisés » (Adams, 2019). Semblablement, Julie précise ainsi que son intérêt pour la cause animale « *a toujours été alignée* » sur le féminisme. Par ailleurs, Émilie explique avoir eu « *une enfance particulière* » en grandissant auprès d'un « *homme violent* » qui « *frappait sa mère* » et qui « *a failli la tuer plusieurs fois* ». Ayant « *assisté quelquefois à ça* », elle explique se sentir très proche des « *causes féministes* » et des « *causes contre la violence éducative ordinaire sur les enfants* ». Elle se positionne d'ailleurs

contre « *les formes de violence, d'une manière ou d'une autre* ». Dans son cas, l'expérience des violences sexistes est mise en lien avec la domination exercée sur les animaux. Ce lien met notamment en évidence « la volonté d'appropriation du mâle » qui s'exprime « de la même manière dans la chosification et l'instrumentalisation de la femme que dans celles des animaux » (Jeangène Vilmer, 2018, p. 114). En d'autres termes, Émilie introduit « l'idée d'une communauté de destin entre les femmes et les animaux, appelant ainsi une forme de solidarité interespèce ou transespèce » (Morin, 2016). Cette conception plutôt envisagée par les femmes du groupe met en évidence les interprétations différentes que peut revêtir le féminisme dans le milieu antispéciste. Alors que le féminisme des militants semble leur offrir « occasion d'affirmation et de valorisation de soi », des « chances de profits dans des univers extérieurs à l'action collective qui constituent des rétributions du militantisme » (Gaxie, 2005), celui des militantes fait valoir une solidarité animale beaucoup plus liée à leur propre positionnement de femme. Cette communauté de destin peut certes être reconnue, toutefois elle engage des rétributions moindres puisque cette conception reste plus largement contestée au sein du milieu. En effet, elle peut être interprétée par les militant·e·s comme la division supplémentaire d'un mouvement déjà en recherche de reconnaissance et d'effectifs. La construction d'un mouvement plus homogène semble donc être un moyen d'effacer les dissensions et bâtir un entre-soi salvateur pour tou·te·s ceux qui s'engagent à mettre à mal le système de domination spéciste.

.3.3. Bâtir un entre-soi végétal : le socle d'une stratégie de reconstruction d'une identité gratifiante ?

La nouvelle identité masculine valorisée par les militant·e·s du collectif se définit donc par rapport aux opposant·e·s, mais aussi par rapport aux normes et aux valeurs prônées dans le milieu militant « progressiste ». Toutefois, cette recomposition d'une identité gratifiante passe également par la conformation et l'assimilation à un système de valeurs plus particulièrement relatif à cette communauté antispéciste. Cet entre-soi donne effectivement aux militant·e·s l'occasion de rompre avec la marginalité à laquelle elles sont renvoyé·e·s. Par ailleurs, l'intégration de la communauté offre aux militant·e·s la possibilité de tisser de nouveaux liens avec des pairs. Qu'ils soient amicaux ou amoureux, ces liens sont plus en adéquation avec les valeurs qu'elles défendent, ce qui les conduit à bâtir des projets communs plus conséquents et vecteurs de « l'estime, l'affection, voire l'admiration de leurs compagnons de lutte. » (Gaxie, 2005).

.3.3.1. S'engager pour rompre avec l'isolement, refonder une communauté de valeurs

Exclu·e·s plus ou moins volontairement de certains rituels sociaux ordinaires, la plupart des militant·e·s du collectif font part de leur sentiment d'isolement vis-à-vis de leurs idées et de leurs pratiques. Leurs carrières militantes sont souvent ponctuées par des ruptures amicales ou amoureuses provoquées par le développement de leur intérêt pour la cause. Cette « mise au ban » ressentie par plusieurs d'entre elles est parfois un des moteurs de l'engagement militant. En effet, la plupart ressentent le besoin de recomposer leur entourage et de s'entourer de pairs partageant des valeurs similaires.

a) Des trajectoires de rupture menant au sentiment d'isolement

L'engagement des militant·e·s dans le collectif s'accompagne par la mise en conformité avec un « *life-style activism* » (Segal, 2020a, p. 182). Le végétarisme en est d'ailleurs un des éléments fondamentaux. Or, tou·te·s

les militant·e·s relatent avoir grandi dans des familles qui consommaient des produits issus de l'exploitation animale. Au sein de la sienne, Thomas se rappelle ainsi avoir mangé « *tous les jours, plusieurs fois par jour* » de la viande et du poisson. Avant de commencer sa transition alimentaire, Théo admet que lui et ses proches étaient « *de gros consommateurs de viande chez [ses] parents* ». Toutefois, lorsqu'elle est engagée, la transition alimentaire des militant·e·s provoque souvent l'incompréhension de leur entourage. En effet, la renonciation à la viande s'apparente au refus d'une « obligation culturelle qui fait l'unanimité », mais également au renoncement « à des moments conviviaux » (Dubreuil, 2013, p. 119). Autrement dit, les militant·e·s engagent « une lutte à la fois politique et culturelle » en cherchant à mettre à mal « une puissante hégémonie culturelle (dans le sens gramscien du terme) spéciste » (Segal, 2020a, p. 182), ce qui les mène à « s'exclure d'un grand rituel social » (Dubreuil, 2013, p. 119). Plus largement, « c'est tout l'univers de sociabilité de l'individu qui est fortement perturbé » (Hauguel, 2019). En effet, comme c'est le cas pour Kévin, « le moment de la publicisation des nouveaux choix alimentaires s'effectue sur le mode d'un "coming-out", une révélation qui ne manque pas, souvent, de susciter des réactions vives et ce d'autant plus que l'individu est jeune » (Hauguel, 2019). Issu d'une famille comprenant « *des bouchers, des mareyeurs* », il reconnaît ainsi qu'il n'était « *pas pris au sérieux* » et que « *ça fai[sai]t un peu caprice* » :

[...] ils comprenaient pas trop. Je sais que mon grand-père, lui, il avait fait la guerre et il était d'une famille très nombreuse où du coup, ils ont manqué de nourriture et... Le fait de me voir refuser de manger de la nourriture, c'était une sorte de luxe en fait, qu'était une insulte pour lui... Parce que lui, il avait pas pu se permettre ça... Le cliché du « Ah non, mais y'en a qui meurent de faim »... Donc c'était très compliqué avec lui.¹⁸⁶

Ainsi, la sensation d'isolement que la plupart des militant·e·s éprouvent au sein de leur cercle familial ou amical « engendre quelquefois chez les véganes le sentiment d'être profondément incompris » (Giroux & Larue, 2017, p. 74). Surtout, le changement alimentaire provoque des conséquences sociales qui peuvent être difficiles à vivre. La première difficulté surgit effectivement quand « après avoir mis en pratique ses convictions, il faut s'en expliquer auprès des autres, se justifier » (Dubreuil, 2013, p. 118). De même, « le refus de partager plusieurs des plats servis lors des repas provoque en effet une exclusion sociale symbolique » (Giroux & Larue, 2017, p. 74). Katell en fait par exemple mention :

Je me souviens à un Noël, on était, je sais pas, une vingtaine autour de la table et... Je sais plus pourquoi, on parlait de ça et j'ai... Enfin, je sais plus, j'ai dû dire un truc du style « Si, l'engagement ça peut être aussi d'être végétarienne, de pas manger d'animaux, tout ça ». Et mon père il m'a balancé « Mais c'est une religion ! ». Enfin, voilà... Bon après j'ai pas relevé parce qu'on était tout le monde à table à Noël, tu vois, mais... Mais ouais, ça a fortement contribué à l'éloignement de mon père [...]»¹⁸⁷

Les difficultés posées par les changements alimentaires de certain·e·s militant·e·s sont aussi intervenues dans leur cercle amical. Jérémy atteste ainsi avoir « *fait un tri quand [il est] passé à végan* ». À la suite de « *gros débats* », il confirme s'être écarté de « *deux personnes* » en particulier, avec qui il ne parle plus « *parce que le dialogue est impossible* ». D'une autre façon, lorsqu'il a fait part à ses ami·e·s de sa décision d'abandonner les produits d'origine animale, Julien explique s'être éloigné de ceux qui ne l'étaient pas, tout en se rapprochant d'autres connaissances véganes :

¹⁸⁶ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

¹⁸⁷ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

*J'ai une amie qui, indépendamment, était devenue végane plus ou moins en même temps que moi. Du coup, quand on s'est retrouvés, tout ça, on se mettait... Enfin, en fait, on s'est motivés l'un l'autre et on cuisinait végan ensemble, etc. Depuis, j'ai deux autres amis qui sont devenus végétariens, donc... Et ça nous a rapproché bizarrement, alors que ceux qui ne sont pas devenus végétariens, petit à petit, inconsciemment, on a fini par s'éloigner.*¹⁸⁸

Pour Julien, l'incompréhension de ses ami·e·s provoque un éloignement progressif avec son cercle amical, à la faveur de nouvelles amitiés plus en concordance avec les nouvelles valeurs qu'il entend promouvoir. Pour d'autres, la rupture est plus nette. Katell déplore ainsi s'être « *brouillée avec [ses] amis* » :

*[...] j'avais une bande d'amis depuis, je sais pas, depuis deux ans... On s'entendait très bien, tout ça, et en fait, ils ont pas... Enfin, je devenais de plus en plus intolérante soi-disant... Pour moi, c'est pas de l'intolérance, mais... Et y'a un moment donné, ils prévoyaient de faire un nouvel an ensemble et moi je pouvais pas y aller parce que je sais plus quoi, et je leur avais dit « Est-ce que vous pouvez éviter au moins le foie gras quoi ». Et du coup, ils m'ont dit « Mais qu'est-ce que tu racontes, laisse-nous... ». Enfin, ils comprenaient pas du tout. [...] Et du coup, ouais, au bout d'un moment j'ai dit « Non mais stop, c'est bon quoi », c'est plus possible d'être avec des gens qui sont pas du tout ouverts à ça et un minimum respectueux de tout ça.*¹⁸⁹

D'ailleurs, dans son cas, la rupture s'étend également à sa vie de couple. Mariée à un homme lorsqu'elle est devenue végane, elle explique que « *le fait qu'il soit pas complètement végétarien* » a « *contribué à [sa] rupture* ». Morgane Hauguel souligne ainsi qu'au sein du couple, « les pratiques alimentaires, perçues comme restrictives et contraignantes, sont sources de préoccupations voire de désaccords » (Hauguel, 2019). En effet, il lui était devenu insupportable qu'il ne renonce pas totalement à manger de la viande, même si « *c'était pas souvent* ». Elle précise que ce n'était effectivement « *plus possible* » et qu'en outre, « *le fait de vouloir vraiment donner de la place dans [sa] vie à l'activisme de terrain* » les avait éloignés. Semblablement, Émilie explique que sa transition alimentaire a été un sujet de discorde au sein du couple qu'elle formait avec son ex :

*Bah, à cette époque-là j'étais avec... En couple avec le papa de mes enfants, qui lui et ses parents, mangeaient énormément de viande. Donc très très très très viandards. [...] Mon ex-beau-père, lui, avait même été chasseur... Donc des gens qui mangeaient, consommaient de la viande à chaque repas, très saignante, beaucoup de viande... Voilà, donc eux, c'était vraiment... Ça a été très difficile pour eux, cette idée que je décide d'arrêter de manger de la viande. Le père de mes enfants, lui, au début il m'a dit « Non, non », que j'étais folle et que... Enfin, ça l'a beaucoup perturbé et il comprenait pas du tout l'idée d'arrêter de manger de la viande.*¹⁹⁰

Il faut toutefois noter que cette transition semble parfois facilitée pour certaines femmes du collectif, qui trouvent un certain appui auprès de femmes de leur entourage, renforçant ainsi des liens avec d'autres figures féminines. Émilie explique ainsi que sa sœur « *a fait exactement le même cheminement* » et qu'elles sont donc « *devenues végétariennes toutes les deux en même temps* ». Elle justifie d'ailleurs « *cette décision-là* » par le fait qu'elles aient toutes les deux regardé le film *Earthlings* et qu'elles « *se parlaient beaucoup à ce moment-là* ». D'ailleurs, elle ajoute qu'à la suite de leur décision commune d'arrêter toute consommation de produits animaux, leur mère a engagé la même démarche :

*Et, une semaine après, notre maman qui nous a vues devenir végétariennes s'est dit « Ouais, mes filles, elles ont raison » et elle est devenue végétarienne également.*¹⁹¹

¹⁸⁸ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

¹⁸⁹ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

¹⁹⁰ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

¹⁹¹ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

Julie a elle aussi eu une trajectoire conjointe avec sa sœur. En 2006, se rendant avec sa sœur à une manifestation dans le cadre du mouvement contre le contrat premier embauche (CPE), elle explique être passée devant « un stand » d'une organisation animaliste :

[...] et du coup, avec ma sœur, on a dit « On fait le pari, on devient végétariennes » et... Bon c'était pas un pari vide de sens hein, parce que c'était... On le devenait en même temps, voilà et je pense que c'est pas... Enfin, le discours qu'elles avaient n'est pas tombé dans notre oreille par hasard, c'est parce que y'avait déjà une sensibilité qu'était là.¹⁹²

Julie envisage cette démarche conjointe comme un acte vecteur de sororité, de complicité et de rapprochement dans leur relation. Elle fait d'ailleurs part du soulagement qu'elle a ressenti lorsque sa sœur est elle aussi devenue végane, estimant que son seul végétarisme aurait autrement pu perturber leur relation : « Elle est devenue végane bien après moi, mais elle est quand même végane et ça j'avoue que j'avais peur qu'elle ne le devienne pas ». Avant de s'engager au sein du collectif, Katell indique quant à elle n'avoir pas eu connaissance « de gens qui soient vraiment végans ». Seule Jenny, sa belle-sœur, « hyper engagée là-dedans depuis longtemps » a su lui apporter un important soutien. Elle précise en avoir « beaucoup parlé » avec elle, ce qui l'a particulièrement aidée à s'affranchir de la pression sociale qui s'exerçait sur elle :

Ouais, ma belle-sœur ça m'a beaucoup fait avancer, ouais... Parce que... Enfin, elle a été très soutenante, tu vois, dans ma démarche de... Parce que ce qu'était compliqué, c'était le regard extérieur quoi, la famille, tout ça... Donc elle me soutenait, elle me donnait des petits arguments comme ça, que je pouvais placer [...]¹⁹³

Qu'il s'agisse d'un éloignement ou d'un rapprochement, les transitions alimentaires des militant·e·s, mais également de leurs proches, peuvent donc venir bouleverser les relations établies jusque-là. Malgré tout, ces situations sont plus souvent synonymes d'une distanciation avec leur ancien cercle de proches. Pour les militant·e·s, militer intervient donc comme un moyen de retisser des liens avec des individus et de recréer des moments de partage plus en adéquation avec leurs valeurs.

b) Rejoindre une communauté de valeurs

Une grande majorité des militant·e·s salue le fait que l'engagement leur a permis de se sentir moins isolé·e·s face à leur nouveau mode de vie. En outre, rejoindre le collectif a été un moyen d'affirmer d'autres valeurs ou d'autres formes d'engagement opérées dans leurs vies respectives, comme le souligne Gaël pour qui rejoindre le groupe a été synonyme d'une fin d'isolement social :

Le fait qu'on soit... Qu'on soit beaucoup de végans, qu'on échange là-dessus. Oui, oui, on a beaucoup d'idées en commun. Politiquement aussi...¹⁹⁴

Le repli dans une forme d'entre-soi militant souligne le fait que beaucoup partagent des valeurs similaires sur d'autres aspects, ce qui consolide les liens noués au sein du collectif et les soude dans l'idée qu'elles partagent « un destin commun », « une véritable sous-culture », c'est-à-dire « un ensemble de points de vue sur le monde social et sur la manière dont il faut s'y adapter. » (Hauguel, 2019). En outre, la constitution d'une « culture

¹⁹² Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

¹⁹³ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

¹⁹⁴ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

commune » a des « effets psychologiques heureux » pour les militant·e·s puisqu'elle permet de « les conforter considérablement dans leur mode de vie » (Giroux & Larue, 2017, p. 83-83). Cette convergence des idées politiques est donc le marqueur d'un système de valeurs commun à la plupart d'entre elleux. Au sein du collectif, plusieurs exemples illustrent cette idée de communauté fondée sur une multiplicité de valeurs similaires : l'attachement à l'écologie, l'engagement *childfree*, la conception personnelle de la spiritualité et la perception des bienfaits liés à l'alimentation végétale.

L'évidence de l'écologie

La défense de l'environnement et l'engagement écologiste font l'unanimité parmi les militant·e·s. Plusieurs sont ainsi conduit·e·s à se rencontrer dans d'autres organisations à visée environnementale. C'est par exemple le cas de Thomas, Théo, Lucas qui se retrouvent parfois aux réunions du collectif Résistance Écologiste Rennes (RER). Thomas précise effectivement que « *la cause de l'écologie [lui] tient beaucoup à cœur* ». Il en va de même pour Théo qui se sent proche de « *tout ce qui touche à l'environnement et l'écologie* », ce qui l'amène également à participer à des actions de la branche rennais du mouvement Extinction Rebellion. Il n'est pas le seul à militer dans cette organisation puisque Julien a lui aussi participé à l'action « Block Friday »¹⁹⁵ organisée par le même collectif. Au cours de son entretien, il reconnaît avoir d'abord développé une conscience écologiste et être « *devenu flexitarien pour l'écologie* ». Puis, pour « *être en cohérence* » avec son souhait que la « *souffrance animale s'arrête* », il est par la suite devenu végétarien. La trajectoire de Lucas s'apparente à celle de Julien, puisque son engagement pour les animaux résulte de son investissement dans des organisations écologistes, et plus particulièrement au sein des JE ou de XR. Initialement végétarien « *juste pour l'écologie* », il reléguait effectivement la cause animale « *au second plan* » jusqu'à ce que Manon, également militante aux JE, le convainque d'y accorder de l'intérêt. Cette dernière observe une trajectoire à peu près semblable puisqu'elle se rappelle avoir « *toujours été un peu écolo* » et « *[ses] parents aussi* », même s'il s'agissait pour elle « *de la petite écologie, développement durable quoi* ». Son engagement au sein des JE l'a notamment amenée à être « *un petit peu sur tous les fronts* », en rejoignant notamment des actions d'autres organisations. Elle et Lucas ont ainsi participé ensemble à l'action « Block Friday » de XR.

Pour d'autres, l'engagement écologiste n'est jusque-là resté qu'une aspiration et n'a pas donné lieu à un réel engagement collectif. Bien qu'elle atteste avoir été « *une citadine qui consommait beaucoup, qu'aimait beaucoup faire les magasins, qui mangeait beaucoup de viande, Mc Do, kebabs* », Émilie prône désormais un « *retour à une vie plus naturelle, plus simple* » où il serait conséquemment nécessaire de « *s'intéresser plus à l'écologie* ». Certain·e·s témoignent aussi leur volonté de se rattacher à une organisation un jour ou l'autre. De cette façon, Jérémie indique se sentir particulièrement proche d'autres causes, et « *en premier lieu, l'écologie* ». Fervent défenseur de la permaculture, qu'il envisage « *comme un mode de jardinage* » mais plus encore comme « *un schéma de vie* » où se mêle « *respect de l'être humain* » et du « *vivant* », il précise avoir eu envie de rejoindre d'autres organisations, comme Extinction Rebellion. Faute de temps et parce que son investissement au sein du collectif lui semble déjà « *beaucoup prenant* », il n'a jamais participé à leurs actions. Toutefois, il précise qu'il « *aimerai[t] bien s'en rapprocher* ». De même, Léa révèle se sentir « *assez sensible et concernée* »

¹⁹⁵ Le vendredi 29 novembre 2019, des militant·e·s de la branche rennais d'Extinction Rebellion organisent une action de blocage économique des galeries Lafayette de Rennes. Intitulée « Block Friday », l'action avait pour vocation de protester contre l'impact écologique de la surconsommation enjointe par le lancement du *Black Friday*.

par la cause environnementale. Pourtant, bien qu'elle ait participé à des réunions de Greenpeace, elle préfère concilier son souhait de « *militier pour les animaux et pour l'environnement* » en rejoignant le collectif AVA Bretagne. Dans leur communication, les militant·e·s du collectif mettent d'ailleurs en évidence leur volonté d'allier la défense de l'environnement forestier à celle des animaux qui y vivent :

Si aujourd'hui l'abolition de cette pratique reste notre priorité, nous aspirons également à protéger les forêts dans leur totalité. Depuis cette saison où nous avons pu suivre les chasses, nous avons constaté à quel point les problèmes sont multiples, conséquents et dépendent de cette même politique qui ne voit dans la forêt qu'une ressource à exploiter pour le profit et le divertissement de quelques-un·e·s. C'est pourquoi nous souhaitons nous y confronter et les exposer tant pour en préserver sa richesse, ses habitant·e·s que pour notre société, notre avenir.¹⁹⁶

En définitive, l'écologie est une cause qui structure à la fois les orientations politiques du collectif, mais qui forme également des passerelles entre les différentes luttes progressistes. Une nouvelle fois, cette lutte externe apparaît comme un réquisit permettant de se conformer à une sous-culture militante. Qui plus est, l'engagement écologiste apparaît comme un moyen d'importer ou d'exporter des savoirs ou des savoir-faire au sein et en dehors du collectif. En effet, il modifie souvent les pratiques sociales de ceux qui s'y engagent, ce qui intervient en complément de celles requises dans le milieu antispéciste. Ces frontières poreuses entre les deux causes contribuent donc à façonner et à garantir l'insertion des antispécistes dans d'autres cercles militants respectant une ligne jugée progressiste.

Le désir de ne pas procréer

Pour s'accorder avec les valeurs écologistes qu'elles promeuvent, une partie des militant·e·s exprime le souhait de ne pas procréer pour lutter « contre l'impératif reproductif qui met en péril l'équilibre écologique et restreint la liberté individuelle » (Gotman, 2017). Sur les douze militant·e·s interrogé·e·s en entretien, six font ainsi expressément part de leur désir de ne pas avoir d'enfants. Pour certain·e·s, cet engagement résulte d'une « forme radicale de militantisme écologiste » envisagée comme « une solution cohérente pour pallier l'ampleur des dégâts de la participation humaine à la destruction de la planète » (Gotman & Lemarchant, 2017). C'est par exemple le cas de Kévin, qui explique ses motivations :

Mais, après, plus le monde part en cacahuète, plus ce serait un cadeau empoisonné que de faire des enfants. Et puis de toute façon, on est déjà, je sais pas, pas loin de 8 milliards, voilà... Donc, peut-être... Je pense pas. Après, je veux dire, on peut adopter quoi. Y'a tellement d'enfants qui ont besoin d'une famille... Pas d'enfants de ma semence !¹⁹⁷

Manon est tout aussi catégorique. Exprimant clairement sa volonté de ne pas avoir d'enfants, elle explique que ce renoncement est tout à fait « *volontaire* » et qu'elle projette d'ailleurs de se « *faire stériliser* ». Son compagnon, Lucas, manifeste quant à lui aussi son aversion pour la parentalité :

Non, c'est vraiment quelque chose auquel je suis très attaché, ne pas avoir d'enfants. Parce que je trouve, ça me répugne à moitié et... C'est un peu spécial, ça me répugne à moitié et puis, j'en ai aucune envie. Et je pense que c'est des efforts que je suis pas prêt à faire et que je pourrais pas faire, voilà.¹⁹⁸

¹⁹⁶ Notes de carnet de terrain, 21/08/19 – Communiqué faisant suite à la création de FKB et de FKG.

¹⁹⁷ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

¹⁹⁸ Lucas, 18 ans, Bac, étudiant en 1^{ère} année de licence de géographie, entretien n°9, conduit le 31/01/20.

Pour d'autres, le refus d'avoir des enfants reflète aussi un positionnement féministe sur la question, comme c'est le cas de Julien. Évoquant à la fois des motivations d'ordre écologique et féministe, il exprime lui aussi sa volonté très nette de ne pas se reproduire. Il précise d'ailleurs qu'il subira une vasectomie le mois suivant, ce qu'il justifie par plusieurs raisons :

C'est le fait que j'en ai pas spécialement envie, et que du coup, comme écologiquement c'est pas une super idée et que j'en ressens pas l'envie, bah je me dis « Tiens, voilà ». Et y'a aussi le fait que je prenne en charge la contraception. Je veux pas laisser ça à mes partenaires et du coup, pour les hommes, malheureusement y'a pas beaucoup d'options, donc...¹⁹⁹

Le recours à la vasectomie dans un but contraceptif agit aussi pour lui comme un moyen de performer son attachement aux valeurs féministes. Pourtant rapidement associée à un « symbole de castration ou d'eugénisme » (Desjeux, 2009), il n'hésite pas à aborder l'aspect définitif et inébranlable de cette pratique ce qui peut s'expliquer par le « sentiment de fierté » qui découle d'un engagement vécu comme « un moyen de lutter contre la pollution humaine de la planète » (Gotman, 2017). Pour Julie, la vasectomie et le renoncement volontaire à la procréation s'ancrent davantage dans « une forme de militantisme féministe héritier de la posture de Simone de Beauvoir » (Gotman & Lemarchant, 2017). Féministe et notamment engagée dans un collectif de colleuses²⁰⁰, elle affirme que sa volonté de ne pas avoir d'enfants est motivée par des aspirations politiques. Toutefois, elle n'a pas engagé de démarches spécifiques pour mettre en œuvre définitivement ce souhait, ce qu'elle justifie notamment par sa volonté de garder le contrôle de son corps et de reporter la charge contraceptive sur son compagnon :

Non parce que justement, j'ai des copines qui voulaient faire ça et... Moi je veux pas. Je veux pas parce que justement je veux choisir de pas en avoir et je ne veux pas faire subir ça à mon corps, je veux être maître de ça. Par contre, j'étais très en colère contre Flo qui sait pas mettre de capote et qu'il faut lui réclamer toutes les deux minutes, tu vois. Et que quand il le fait, c'est un exploit mais sinon, il le fait pas. Et moi, j'ai eu un... J'ai avorté y'a quelques années, de lui en plus, et j'ai eu un implant derrière qui m'a vraiment mise mal, tu vois. Genre pas bien du tout. Et j'avoue que je trouve que j'ai assez fait les bails, tu vois... Moi, les... Comment on appelle ça ? Stérilets, mais jamais de la vie je mets ça dans ma chatte tu vois, enfin... Chacune fait ce qu'elle veut, et même il d'ailleurs, mais moi je n'ai pas envie de faire ça parce que... Ça me correspond pas. Et donc voilà, du coup, j'ai évoqué la vasectomie avec Flo et lui était partant. Mais sauf que c'est un branleur de première, donc il fallait faire des démarches et il l'a jamais fait. Et donc voilà... Et du coup, on n'a pas eu le temps mais... Mais d'ailleurs, il était trop stressé qu'on se sépare et qu'il fasse une vasectomie pour rien, parce que lui voulait des enfants. Et... Il a raison parce qu'on s'est séparés ! (Rires)²⁰¹

Au sein du collectif, elles sont donc plusieurs à ne pas souhaiter procréer. Par ailleurs, lorsque ce souhait n'est pas partagé, il peut être facteur de discorde ou d'un réajustement des convictions. Jérémy précise ainsi qu'« à la base, [il] n'en veut pas », notamment « pour la planète qu'on leur laisse, vu ce qu'on leur laisse ». Pourtant, il admet que « c'est un sujet à débat en ce moment » avec sa compagne Katell. Cette dernière, estimant que « c'est quand même compliqué d'avoir un enfant dans ce monde-là », que « ça apporte beaucoup de contraintes », émet malgré tout le désir d'en avoir un. De dix ans son aînée, elle avoue que le sujet « est en discussion en ce moment » afin de prendre une décision et d'éviter que « ça arrive trop tard ». Le désir de ne pas

¹⁹⁹ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

²⁰⁰ Les collectifs de colleuses se sont fait connaître pendant l'été 2019 à travers leurs actions de collage sur les murs de différentes villes. Inscrits en lettres capitales, les messages avaient vocation d'interpeller, sensibiliser et dénoncer les féminicides et les violences conjugales, tout en invoquant la nécessité de se réapproprier l'espace public.

²⁰¹ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

procréer semble donc particulièrement corrélé au degré d'engagement parallèle dont font preuve les militant·e·s, et particulièrement lorsqu'il s'agit d'un engagement féministe ou écologiste. Ces convictions forment donc un système de valeurs exportables dans des milieux militants divers et agissent comme autant de moyens de prouver la radicalité de son engagement.

Athéisme radical masculin et spiritualités féminines

Comme elle caractérise les raisons typiquement masculines vectrices de l'engagement en faveur des animaux, la perspective rationnelle semble également imprégner la vision spirituelle des hommes. Au cours des entretiens, tous déclarent ainsi n'avoir aucune croyance religieuse ou spirituelle particulière. Thomas précise ainsi être « *athée* », Kévin croit quant à lui « *profondément en l'athéisme radical* » et Gaël se définit comme un « *athée respectueux mais convaincu* ». Ce « désenchantement du monde » qui transparaît notamment dans les propos des hommes du collectif vient s'opposer aux croyances plus spirituelles de certaines femmes du collectif. Émilie s'écarte par exemple des croyances religieuses communes pour s'affilier à une conception de la spiritualité assez proche de l'animisme :

[...] j'ai pas de croyance religieuse, on va dire dans les religions... Après, j'ai une certaine forme de spiritualité. Mais c'est plutôt personnel et... J'aime bien l'idée du sacré, de la vie ou de la terre. Mais après, j'aime pas du tout les religions actuelles, monothéistes, patriarcales (Rires) avec des dogmes et tout, j'aime pas ça ! (Rires)²⁰²

Sa spiritualité s'inscrit donc dans une critique des formes de religions et d'organisations religieuses « traditionnelles » pour aspirer à fortifier le « moi féminin [...] dans les relations aux autres et à la nature (sacrée) » (Woodhead, 2012) et semble particulièrement proche de la pensée écoféministe. Engagée dans une formation professionnelle pour devenir naturopathe, elle accorde effectivement beaucoup d'importance aux pratiques naturelles, à la guérison par le recours aux plantes. Les conseils tirés de l'aromathérapie se diffusent d'ailleurs particulièrement entre les femmes du collectif. Par exemple, au cours d'un débriefing dans un bar, une militante demande à Jérémy si le processus de guérison de la cicatrice qu'il porte à l'arcade (faisant suite à une altercation avec des suiveurs) se déroule bien²⁰³. Katell détaille alors qu'elle applique du gel d'aloë vera dessus chaque matin et chaque soir. Les trois militantes placées autour d'eux approuvent et complètent en récitant les bienfaits supposés d'autres plantes. Toutefois, la dimension spirituelle évoquée par certaines femmes dépasse largement le seul usage des plantes et des bienfaits de la nature. Julie admet par exemple que « *plus le temps passe et plus [elle] s'ouvre à certaines choses* », se reconnaissant plus précisément dans le mouvement Wicca²⁰⁴. Katell quant à elle développe une conception qui rappelle également certains traits de l'animisme :

Je pense que... Enfin, je crois en l'univers. Je veux dire qu'on est tous interreliés et que, du coup, ce que font les gens a forcément une incidence, en fait, ne serait-ce qu'énergétiquement, tu vois... Des fois, c'est des infimes petites choses mais il n'empêche que ça, plus ça, plus ça, ça fait des choses et... Je pense qu'il y a une cohérence globale de l'univers, en fait.²⁰⁵

²⁰² Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

²⁰³ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing à la suite de l'action en forêt de Lanouée.

²⁰⁴ La Wicca est un « mouvement à la fois spirituel et culturel » (Cardi & Puvost, 2012) qui explore un imaginaire « écologiste, altermondialiste, antiproductiviste, féministe » (Larue, cité par Cardi & Puvost, 2012). Il est considéré comme l'un des « rares courants contemporains de la contre-culture qui fait du féminin un principe dominant et investit la féminité d'une valeur positive » (Cardi & Puvost, 2012).

²⁰⁵ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

Par ailleurs, elle précise que ses croyances dans la lithothérapie²⁰⁶ lui ont déjà valu des moqueries de la part de certain·e·s de ses ancien·ne·s ami·e·s. Or, ces croyances sont également partagées par d'autres militantes moins actives du collectif, comme Sophie, Anaïs ou encore Nawel. Au cours d'une action menée à Vioreau²⁰⁷, cette dernière tente notamment de détailler sa perception des différentes énergies qui s'échangeraient et se transmettraient dans le monde en influençant l'environnement de tou·te·s. Face à elle, Alex et Valérie sont d'abord sceptiques, puis finissent par éclater de rire en attaquant les explications de Nawel sur leur aspect totalement irrationnel et farfelu. Une dichotomie s'opère donc entre un athéisme plutôt masculin supposément plus rationnel et une spiritualité plus intuitive en lien avec l'idée de nature, exclusivement mentionnée par des femmes. Si ces deux conceptions n'entrent pas en résonance, il n'en reste pas moins qu'elles permettent aux militant·e·s de partager des valeurs communes. Au sein du collectif, des groupes sexués se forment effectivement autour de valeurs plus précises. En particulier, dans le cas des femmes du collectif, ces groupes non décrets leur permettent d'échanger, de conforter et faire valoir des aspirations autrement mises de côté par crainte de les voir discréditées.

L'alimentation végétale : rationalité nutritionnelle vs alimentation intuitive et thérapeutique ?

Carol Adams rappelle que ceux qui excluent les produits carnés de leur alimentation « perçoivent le lien entre un corps en bonne santé et une alimentation qui respecte les rapports moraux entre nous-mêmes et les autres animaux. » (Adams, 2016, p. 251). En d'autres termes, « sélectionner ou restreindre ce que l'on absorbe, c'est aussi (se) faire preuve de qualités morales » (Hauguel, 2019). Jérémie explique ainsi que ses motivations initiales étaient principalement liées à des considérations d'ordre sanitaire :

C'est vraiment parti du fait de la nourriture saine dans les débuts, où je voulais plus aller dans les grandes surfaces, etc. Je voulais plutôt aller dans les trucs bio ou du local. Et du coup-là, s'est posée la question des animaux effectivement... Enfin de la viande et de l'utilité de la viande.²⁰⁸

Sa démarche progressive d'exclusion de la viande de son alimentation était donc en lien avec la promotion d'une alimentation perçue comme plus saine et plus susceptible de garantir un équilibre alimentaire en adéquation avec les préconisations médicales contemporaines. Les motivations diététiques sont effectivement soulevées par les militant·e·s pour servir leur argumentation. Cette réflexivité insérée au sein même du contenu des assiettes pose effectivement la question de l'incidence de l'alimentation sur le corps et sur la santé. Valéry Giroux et Renan Larue rapportent par exemple que des enquêtes menées dans les pays anglo-saxons pendant les années 1990 et 2000 montrent « qu'un grand nombre de végétariens et de végétaliens le sont également devenus pour des raisons médicales et diététiques » (Giroux & Larue, 2017, p. 85). L'aspect diététique du régime alimentaire végétarien ou végétalien est donc parfois un moteur de l'engagement, mais il représente également un argument pour lui-même. En effet, « même peu passionné de nourriture », les militant·e·s sont amené·e·s à prêter un minimum d'attention à leur alimentation, ce qui peut parfois les conduire à devenir des connaisseur·euse·s « parfois mieux informés en diététique que la plupart de [leurs] concitoyens, qui n'interrogent pas le bien-fondé de leur culture culinaire, puisque c'est celle de la société, celle qu'ils ont toujours connue » (Dubreuil, 2013, p.

²⁰⁶ La lithothérapie est une croyance selon laquelle les pierres et les minéraux possèderaient des vertus thérapeutiques et permettraient donc de soigner divers maux.

²⁰⁷ Notes de carnet de terrain, 01/02/20 – Tentative de repérage d'un évènement de chasse en forêt de Vioreau, suivie d'une action de repérage au centre de formation cynégétique de Loire-Atlantique.

²⁰⁸ Jérémie, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

56). Or, ces connaissances servent en partie à discréditer les propos de leurs adversaires en les renvoyant à leur ignorance du sujet ou à des modèles alimentaires aux références obsolètes.

*Quelquefois, on tombe sur des personnes qui sont un peu renseignées, avec qui on peut discuter. Mais dans la majorité des cas, sinon, ça va être... Avec la B12²⁰⁹ par exemple... Ça, c'est l'exemple concret parfait, la B12. Et on se rend compte... Les gens, en fait, ils... Je sais pas pourquoi ils se permettent de faire ça, des remarques sans avoir fait de recherches derrière [...]*²¹⁰

Ces connaissances nutritionnelles acquises au fur et à mesure de l'engagement servent donc à consolider l'argumentaire des militant·e·s. D'une part, l'image du corps végétalien est donc associée à l'idée d'un « corps sain, performant et désirable ». D'autre part, les pratiques alimentaires fonctionnent « comme autant d'indicateurs du degré de qualité morale de l'individu » (Hauguel, 2019). Il s'agit ainsi de mesurer l'impact de ses choix alimentaires envers les autres, envers son environnement, et également envers son propre corps. Tenir un discours éloquent sur les besoins nutritionnels du corps humain devient alors un moyen de retirer des gratifications de la maîtrise de ces connaissances. Qui plus est, il permet également de s'inscrire dans les préconisations médicales scientifiquement actualisées vis-à-vis de l'alimentation, renvoyant alors certaines pratiques alimentaires à leur désuétude.

Pourtant, si les motivations diététiques semblent être mobilisées par tou·te·s les militant·e·s à des fins d'argumentation, des disparités genrées se dessinent malgré tout. En effet, si les hommes du collectif se reposent uniquement sur les effets démontrés scientifiquement de l'alimentation végétale sur la santé pour fonder leur discours, seules quelques femmes du collectif développeront une perspective plutôt liée aux réactions de leur corps vis-à-vis de certains aliments. Dans leur cas, le repas s'apparente à « un acte à la fois social et intime », dans le sens où « la personne qui mange laisse des aliments pénétrer son corps » (Segal, 2020a, p. 138). Émilie explique ainsi que ses convictions naissent après sa première grossesse, six ans plus tôt. S'intéressant progressivement à l'« *éducation positive, bienveillante pour les enfants* », elle lit régulièrement le contenu de blogs tenus par des « *mamans qui parlaient d'éducation positive et d'écologie* ». Consultante également leurs articles à propos de l'écologie, elle est petit à petit convaincue du « *fait que manger de la viande, c'[est] pas écolo* ». Ses premières considérations sont donc plutôt d'ordre écologiste ou en rapport à la santé. Elle raconte par exemple s'être rendue compte du fait que de « *consommer des produits d'origine animale, et notamment des produits laitiers, ça influait sur [son] lait* » et sur la santé de sa fille. Pour Katell et Manon, les produits laitiers sont également associés à des troubles de la santé :

*[...] j'ai adopté le sans-cuir, les produits de beauté et ménagers non testés, parce que ça c'était quand même hyper-facile quoi. Et puis après, j'ai mangé de moins en moins de fromage. C'était vraiment que le fromage, en fait, qui me restait. Les produits laitiers, j'avais déjà abandonné. Ne serait-ce que pour des raisons de santé parce que les produits laitiers, c'est pas du tout bon pour la santé...*²¹¹

Et ensuite, du coup, je suis très vite devenue végétalienne aussi parce qu'en fait je suis intolérante au lactose. Donc, j'ai toujours aimé le fromage et tout mais bon voilà, au bout d'un moment... Enfin, le

²⁰⁹ La vitamine B12 se trouve essentiellement dans les produits d'origine animale. Les personnes adoptant un régime végétalien font donc partie des populations qui risquent le plus de développer une carence. Pour éviter tout risque d'anémie, il leur est donc très fortement conseillé de se supplémenter en vitamine B12 de synthèse ou de consommer régulièrement des produits enrichis en vitamine B12. Ce sujet représente donc à la fois un moyen de faire part de ses connaissances, une façon de partager des préoccupations communes avec les autres, mais également un objet de débat entre militant·e·s végan·e·s.

²¹⁰ Jérémie, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

²¹¹ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

*fromage ça peut être plus difficile parce que c'est quelque chose qu'on ne peut pas substituer. Donc au début, évidemment, on substitue, voilà. Et puis après... Donc, je suis devenue végane rapidement.*²¹²

Pour ces femmes, les liens entre santé et alimentation rappellent une conception de la santé déjà défendue par le docteur Paul Carton dans la première moitié du XX^e siècle. Membre de la Société végétarienne de France et influencé par les idées qui circulent dans le milieu « végétaro-naturiste », il considérerait effectivement que « la nutrition joue un rôle primordial dans le fonctionnement du vivant » (Baubérot, 2004, p. 259). L'usage thérapeutique des éléments naturels qu'il promeut, se retrouve ainsi dans toutes les vertus que certaines militantes accordent à des aliments spécifiques.

Par ailleurs, ces femmes témoignent également de la méfiance à l'égard de la médecine traditionnelle. Katell, Sophie et Anaïs adoptent un positionnement tout à fait tranché sur la question de la vaccination. Cette dichotomie genrée s'est particulièrement cristallisée au cours d'une conversation commune à tous les militant·e·s sur les réseaux sociaux²¹³. Thomas partage effectivement une vidéo sur le rôle de Louis Pasteur dans l'éradication de certaines pandémies grâce aux campagnes de vaccination. Katell s'insurge immédiatement à l'égard de cette opinion en avançant que les effets secondaires des vaccins seraient bien souvent plus néfastes que les maladies elles-mêmes. Pour elle, il s'agirait avant tout de manigances des laboratoires pharmaceutiques pour générer des profits et s'enrichir aux dépens des souffrant·e·s. Sophie vient alors immédiatement appuyer ses propos alors que Thomas et Dylan se réjouissent « avec impatience » d'avoir à opposer des arguments aux valeurs supposément plus scientifiques. Face à un argumentaire fondé sur la rationalité scientifique, les deux femmes opposent donc des griefs à l'égard de la thérapeutique moderne et notamment vis-à-vis du « recours à des agents chimiques actifs » et à l'« ignorance de la nécessité de mobiliser la « force vitale naturelle » et d'adapter le traitement au tempérament du malade » (Baubérot, 2004, p. 266).

En définitive, s'agissant d'un sujet aussi rassembleur que les bienfaits de l'alimentation végétale au sein du groupe, des divisions genrées restent perceptibles. Qui plus est, ces dissensions donnent l'occasion aux hommes et aux femmes de faire valoir leur positionnement respectif en opposant une nouvelle fois une perspective rationnelle à une perspective plus axée sur l'intuition et l'écoute du corps. Au sein du groupe, des systèmes de valeurs genrés semblent donc se constituer et se renforcer au contact de ceux ou celles qui partagent la même approche. En effet, bien que les militant·e·s acquièrent tou·te·s des compétences dans le domaine de la nutrition et de la diététique, le contenu de ces connaissances semble toutefois varier et fonder des pratiques hétéroclites. Insérer de la réflexivité dans l'assiette peut donc à la fois passer par un ajustement vis-à-vis des préconisations médicales, mais également par le fait d'envisager l'alimentation comme un moyen thérapeutique. Dans le premier cas, tendanciellement plus emprunté par les hommes, ce discours permet aux militants de percevoir des gratifications. En revanche, dans le second cas, exclusivement mentionné par des femmes, il les expose à la dérision ou à la décrédibilisation.

.3.3.2. S'engager pour rejoindre un réseau militant : le collectif, un espace de rencontres affinitaires ?

Les liens tissés au sein du collectif ont d'abord vocation à extraire les militant·e·s de leur isolement. Toutefois, au-delà du seul fait de rejoindre une communauté aux valeurs similaires, le collectif agit comme un

²¹² Manon, 19 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de licence d'Histoire, entretien n°8, conduit le 30/01/20.

²¹³ Notes de carnet de terrain, 22/03/20 – Échanges sur la conversation virtuelle commune.

lieu de rencontres qui crée des liens amicaux, amoureux ou des entreprises de séduction. Ces nouveaux liens donnent aux militant·e·s la possibilité de construire des projets en conformité avec leurs idéaux et de restaurer un rôle social gratifiant. Ils permettent également d'envisager une vie affective en symbiose, même si certains aspects n'en demeurent pas moins genrés.

a) Le collectif, un espace de rencontres affinitaires au-delà du seul espace militant

Tou·te·s les militant·e·s sont unanimes : l'engagement au sein du collectif leur a permis de nouer des liens amicaux particulièrement forts. Le groupe est effectivement porteur d'une vision du monde commune et chacun·e va pouvoir y « recevoir des conseils, de l'aide et du soutien, tout en partageant des expériences communes et des moments de convivialité » (Hauguel, 2019). Théo estime ainsi que son engagement dans le collectif lui a donné l'occasion de se faire de très bons amis :

*Des bons potes, avec qui on rigole bien en dehors du FK, régulièrement des petites soirées entre nous, pour ne pas juste se voir dans le milieu du militantisme et juste un samedi par semaine et... Nouer des liens aussi. Donc ouais, un bon groupe de potes.*²¹⁴

Mais parfois, l'engagement est aussi envisagé dès le départ comme un moyen de rencontrer des personnes qui partagent des valeurs similaires. Gaël admet ainsi que son désir d'engagement au sein de l'organisation était aussi motivé par la recherche de pairs :

*[...] je me sentais quand même un peu seul comme végétarien. Et là, je me suis dit que c'était l'occasion d'en rencontrer d'autres. Comme j'habitais à la campagne, ouais, j'avais envie de partager plusieurs choses avec eux. Donc, c'était autant rejoindre un groupe et me faire des amis, qu'un combat.*²¹⁵

Or, son engagement au sein du collectif s'est soldé par « des amitiés fortes », ce qui ne lui « était pas forcément familier » puisqu'il concède n'avoir pas forcément partagé « autant de valeurs » avec son autre groupe d'ami·e·s. L'intégration de ce nouveau groupe affinitaire l'a donc incité à s'impliquer davantage dans le collectif :

*Et donc voilà, je me suis vraiment impliqué dans le collectif aussi parce que j'étais avec des gens que j'estimais beaucoup, que je voyais très régulièrement. Et ouais, c'était vraiment important cette cohésion du groupe.*²¹⁶

Julien relève également que son rapide passage dans le collectif n'a pas manqué de lui apporter des relations amicales :

*Ouais, bah carrément des amitiés, ça a noué des liens... Alors, en plus, avec Forest Keepers, c'est très particulier parce que... On est toute la journée en forêt ensemble. Parfois où y'a des gens qui sont tendus, tout ça, même si c'est pas trop mon cas, mais y'a des gens qui sont tendus. Ça noue des liens, je pense, et... Et après, le mardi, on se retrouvait ensuite... Bah, je sais pas, sur peut-être des manifs. Le jeudi, pareil. Et du coup, y'a des... Ouais, y'a des gens, je les ai vus.... Pourtant, je suis resté que deux mois avec eux, et je les considérais comme... Comme des amis proches. Je pense, ça aurait pu, en tous cas, devenir vraiment des amis très proches si j'étais resté plus longtemps.*²¹⁷

Pour lui, les relations nouées au sein du collectif allaient bien au-delà des seules actions en forêt. Partageant des idéaux communs, il lui arrivait donc de participer à des manifestations contre la réforme des retraites avec

²¹⁴ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

²¹⁵ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

²¹⁶ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

²¹⁷ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

certain·e·s de ses camarades animalistes. Par ailleurs, il souligne le fait que les actions sur le terrain conduisent les militant·e·s à vivre des épreuves similaires et à tisser des liens étroits entre elleux. Kévin et Thomas font la même observation :

Je veux dire, ça rapproche... Au final, des gens que tu connais pas forcément beaucoup... Bon, tu sais quand même que t'as des points de connivence qui sont la lutte, l'antispécisme... Enfin, t'as un certain nombre d'idées sur lesquelles tu rejoins. [...] Tu vis des expériences un petit peu extrêmes, on va dire, et donc forcément [...] t'as quand même des personnes avec qui tu te sens très proche, parce que t'as vécu des aventures que les autres peuvent pas spécialement... C'est pas qu'ils peuvent pas comprendre, mais voilà... Enfin, y'a des choses que tu partages, spécifiques à cette personne... Ou à ces personnes.²¹⁸

[...] quand tu agis avec des gens, les liens se font plus vite et... Enfin, même quand il y a des agressions, c'est comme ça que tu deviens proche aussi, parce que tu te soutiens les uns les autres. Et puis, tu sais que t'as les mêmes convictions. Et ça, ça fait du bien parce que, je sais que [...] les relations que je noue dans ce milieu-là, je pense, sont plus proches et correspondent plus à mes valeurs [...] [elles] me ressemblent plus, en fait.²¹⁹

Pour Léa, ce « parfum d'aventure rompant la monotonie de l'existence ordinaire » (Gaxie, 2005) a soudé les liens entre ceux qui vivaient les mêmes situations, ce qui a contribué à forger le sentiment de confiance que les militant·e·s s'accordent mutuellement :

Le fait qu'on s'est beaucoup vus... Enfin, parfois deux fois par semaine quoi. Puis on passait la journée ensemble. C'était pas juste un petit happening de quelques heures et puis on rentre chez soi, quoi. Et forcément, comme on se retrouvait pour une cause commune, on avait des points communs. [...] Y'a aussi peut-être le fait de vivre des trucs un peu difficiles ensemble... Enfin, les agressions, ça peut rapprocher parfois. Et puis après, comme on s'est vus parfois le soir pour des apéros ou des soirées, on parlait d'autres choses et du coup ça nous rapprochait sur d'autres choses aussi.²²⁰

A l'instar des réseaux libertaires décrits par Hélène Duriez, les militant·e·s de FKB forment donc « un maillage très resserré qui en fait un espace communautaire » (Duriez, 2009, p. 180). Émilie souligne ainsi la « forte complicité entre les militants » et remarque qu'il y a « un vrai soutien quand y'a besoin, à n'importe quel moment [...] ». Pour elle, ielles représentent d'ailleurs bien plus que de simples camarades de militantisme :

Après, j'y ai trouvé des amis. Un groupe d'amis avec lequel je me sens vraiment très très très proche et... Qui partage mes idées et avec lesquels on a des projets, on a envie de faire plein de choses ensemble... Donc ça, c'est génial aussi.²²¹

Kévin fait lui aussi part des bénéfices qu'il a retirés des relations qu'il a nouées au sein du collectif :

Le fait de militer là-dedans, d'échanger avec des gens spécifiques à ce milieu-là, on va dire quoi... Ça aussi, ça enrichit ta vision du monde, et... Disons que j'ai des projets que j'ai là, ou des envies que j'ai là, parce que j'ai échangé avec des personnes de ce collectif, ou en tous cas qui militent, et qui du coup m'ont fait découvrir une part d'épanouissement direct et indirect.²²²

Les militant·e·s les plus investi·e·s bâtissent effectivement des projets qui dépassent le seul cadre du collectif. Comme les « temps sociaux induisent un décalage certain entre des pratiques antispécistes spécifiques et les traditions partagées par le plus grand nombre » (Hauguel, 2019), plusieurs des militant·e·s les plus

²¹⁸ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

²¹⁹ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

²²⁰ Léa, 23 ans, Bac +2, au chômage, entretien n°10, conduit le 07/02/20.

²²¹ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

²²² Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

actif·ve·s ont ainsi préféré désertier les repas de la fin d'année 2019 organisés dans leurs familles respectives pour se retrouver et organiser des fêtes où le repas est davantage synonyme de convivialité que de débats ou de querelles. Quelques-un·e·s d'entre eux ont également organisé des voyages ensemble. Kévin, Dylan, Léa et Émilie sont par exemple parti·e·s faire du ski pendant les vacances de Noël. Au-delà de leur engagement, les liens tissés entre les militant·e·s restaurent donc des instants de partage, autrement mis en péril par les difficultés posées quotidiennement par l'adoption d'un mode de vie végétarien au cœur d'un environnement qui ne l'est pas.

Qui plus est, ces relations peuvent également être porteuses de projets plus conséquents. Dylan, Léa, Kévin, Émilie projettent ainsi de fonder un écovillage antispéciste. Prévoyant de s'installer dans la maison de ses grands-parents qui retournent vivre à l'étranger, Dylan a effectivement proposé à ses camarades les plus proches de s'investir à ses côtés pour mettre en place un schéma de vie conforme à l'éthique qu'elles défendent. Tou·te·s les trois au chômage, la perspective de ce projet leur offre donc « l'occasion d'une revanche sur les expériences de désinsertion familiale ou professionnelle, de précarité, de chômage ou de marginalité » (Gaxie, 2005). Sans emploi depuis la naissance de ses enfants parce qu'elle « *voulait les élever* », Émilie concède qu'elle a « *changé de vie radicalement* » depuis qu'elle milite et s'amuse d'être aujourd'hui « *prête à faire un écovillage et à faire de la permaculture !* ». Par conséquent, le collectif permet à la fois aux militant·e·s de se rencontrer mais également de constituer un groupe affinitaire soudé, qui peut leur permettre d'échafauder des projets de vie beaucoup plus larges et conséquents pour y trouver « une utilité, une visibilité, un rôle social gratifiant » (Gaxie, 2005). Le capital militant qu'elles ont accumulé au sein du collectif a ainsi pu être exporté et converti dans un autre univers afin de faciliter leurs « reconversions » (Matonti & Poupeau, 2004).

b) Le collectif : une agence matrimoniale ?

Pour les plus investi·e·s d'entre eux, Daniel Gaxie souligne que le militantisme est « un espace d'intégration, de loisirs, de convivialité, de fraternité », mais également de « vie amoureuse » (Gaxie, 2005). Ludivine Bantigny identifie également que les espaces militants sont des « lieux de rencontre » (Bantigny, 2014). Théo rapporte ainsi que des couples se sont effectivement formés au sein du collectif :

*Ouais, y'en a pas mal dans le FK, j'ai cru comprendre ! (Rires) Ça fait pas mal d'histoires aussi dedans, un peu.*²²³

Thomas fait part du même constat, ce qu'il analyse comme un phénomène tout à fait inhérent à la poursuite de valeurs antispécistes et à l'application d'un mode de vie végétarien :

*Les couples se sont créés... Non, ils ne se connaissaient pas du tout avant. Et bah, c'est pareil, ils avaient des valeurs proches et peut-être que leur personnalité était aussi... Enfin, ça se trouve, ils étaient... Ils auraient pu se mettre en couple dans une autre situation, mais là, ils se sont rencontrés via ce truc-là et ça apporte quelque chose.*²²⁴

L'endogamie décrite par ces deux militants semble liée au fait que « l'exigence et l'intransigeance de cet engagement, débordant sur la sphère de l'intimité, serait à l'origine de cet entremêlement renforcé entre vie privée et vie militante » (Bantigny, 2014). En effet, parmi la dizaine de militant·e·s particulièrement actif·ve·s du groupe, trois couples hétérosexuels ont officiellement été constitués par cet intermédiaire : Émilie et Kévin, Léa

²²³ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

²²⁴ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

et Dylan ainsi que Katell et Jérémy. Parmi ceux qui s'investissent de façon plus ponctuelle, des couples se sont également formés grâce au militantisme, comme celui de Manon et Lucas ou encore celui constitué par Micka et Jess. Pour certain·e·s d'entre elleux, l'association entre le militantisme et ces relations affectives est clairement identifiée. En effet, par son engagement, Émilie admet être *de facto* « récompensée » par d'autres satisfactions » (Gaxie, 1977) puisqu'elle y a trouvé « *un amoureux* », ce qu'elle décrit comme une conséquence particulièrement positive : « *Et du coup, ça, c'est vachement bien aussi ! (Rires) Un chéri et des copains, c'est cool ! (Rires)* ».

Tous ces couples se sont formés au sein du collectif, ce qui a parfois été le motif de ruptures avec d'anciennes relations moins promptes à l'engagement. Par exemple, encore en couple avec son ex-mari Gaultier lorsqu'elle rencontre Jérémy, Katell raconte qu'elle s'est progressivement détachée de lui :

*Ça s'est fait un peu... C'était pas aussi clair que ça, on va dire. Mais oui, c'est clair que rencontrer quelqu'un qu'est... Qu'est, du coup, dans l'activisme, qu'a ce côté-là aussi, ouais, ça fait... ça fait partie des choses qui sont importantes.*²²⁵

En effet, même si Katell considère que Gaultier était « *quelqu'un qui fait énormément pour les animaux dans le monde du cheval* » et que c'était « *juste énorme le bien-être qu'il apporte aux chevaux, à des milliers de chevaux vu la notoriété qu'il a* », le fait qu'il soit moins prompt à l'engagement que son ex-compagne a conduit à ce que leur relation ne soit « *plus possible* ». Se détournant progressivement de son mari qui la juge « *trop dure* » avec ceux qui ne comprennent pas ses choix et qui ne se résout pas à devenir « *complètement végan* », elle finit donc par rompre avec lui pour s'investir dans une relation amoureuse avec Jérémy. Même si elle se doute bien « *qu'il y a d'autres choses aussi* », elle conçoit que son engagement a suscité « *un éloignement supplémentaire* » avec Gaultier.

Pourtant, le couple nouvellement formé par Katell et Jérémy sera également mis à l'épreuve. Le dévouement total dont fait preuve Katell à l'égard de la cause provoque effectivement des tensions. Au cours d'une soirée²²⁶, elle racontera aux autres la dispute qui les a menés à se séparer momentanément. En effet, la discorde du couple est liée à l'activité de Forest Keepers. Ayant évoqué sa lassitude et son besoin de faire une pause au cours d'une réunion antérieure, Jérémy souhaitait rendre visite à des ami·e·s que son activité militante ne lui avait pas permis de voir depuis quelque temps. Il comptait donc sur Katell pour effectuer le trajet. Toutefois, sollicitée par Kévin pour avoir recours à son véhicule et pouvoir ainsi maintenir l'action du jour, Katell donne la priorité au collectif et laisse Jérémy se rendre en stop chez ses ami·e·s. Contrariée par ce récent différend, elle déplore que « *si ça ne marche pas là, ça ne marchera jamais* », sous-entendant que le couple a tellement en commun que s'il ne fonctionne pas, elle ne voit pas bien comment ça pourrait fonctionner avec quelqu'un d'autre. Les relations amoureuses sont donc susceptibles d'être perturbées par l'engagement dans le collectif, que les conjoint·e·s en fassent partie ou non. Il peut donc s'agir d'une disponibilité plutôt accordée aux membres du collectif et au détriment du conjoint ou de la conjointe.

Mais il peut également s'agir de rencontres avec d'autres militant·e·s qui leur semblent plus en phase avec leur mode de vie. Pour d'autres encore, l'engagement est aussi un moyen de rencontrer des partenaires sexuel·le·s. Kévin admet ainsi que « *c'est arrivé* ». Il précise n'avoir « *pas été demandeur spécialement par*

²²⁵ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

²²⁶ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Soirée conviviale chez un couple de militant·e·s.

rapport à ça » étant donné qu'« on [le] case un peu dans ce côté leader » et qu'il craignait que cela soit interprété comme « un abus de pouvoir » ou un moyen de « profiter de [sa] situation ». Pour autant, il reconnaît avoir « déjà eu des relations sexuelles avec des personnes du collectif ou qui sont plus ou moins en lien avec le collectif ». Dans son cas, Gaël précise que « ça ne s'est pas produit » mais qu'il y « a pensé » étant donné que ça avait pu « arriver à pas mal d'autres membres du groupe ». De même, certains hommes du collectif mettent en avant leur disponibilité affective et sexuelle. Au cours d'un trajet, Julien expliquera par exemple à Anaïs être déjà engagé dans une relation avec une femme, mais sans que cela ne constitue une barrière pour d'autres relations potentielles puisqu'il se décrit comme polyamoureux²²⁷. Dans son entretien, il précisera ainsi ne pas se définir comme célibataire mais ne pas s'envisager en couple non plus, détaillant qu'« au niveau sentimental », il pourrait « être amoureux de plusieurs personnes ». À plusieurs reprises, il pointera la particularité de sa situation auprès des autres membres du collectif. Cette disponibilité affective et sexuelle n'est mise en avant que par des hommes du collectif. Moins nombreuses, les femmes les plus investies sont effectivement toutes en couple avec un autre membre du groupe. Ces rétributions affectives et sexuelles constituent donc « un puissant moyen d'attachement » au collectif puisque les militant·e·s s'investissent d'autant plus que « des liens non seulement politiques mais affectifs » (Bantigny, 2014) ont été créés.

²²⁷ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Trajet de retour de l'action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

PARTIE 2. Le choix de modalités d'action exacerbant la virilité : une stratégie masculine de maintien de la domination patriarcale ?

Tout au long de leur carrière militante, les hommes végétariens du collectif font face à une forme de dévirilisation symbolique, notamment liée à leur choix de renonciation à la viande – attribut de la culture patriarcale – ou à un engagement dans une cause couramment renvoyée à sa « sensiblerie ». Pourtant, bien que l'organisation étudiée mette en évidence des aspirations antisexistes, il faut bien considérer que « le patriarcat imprègne matériellement et symboliquement les trajectoires militantes, les structures et les mobilisations des organisations mixtes » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005). En effet, comme l'a décrit Jules Falquet, même les mouvements qui s'affirment les plus progressistes laissent « apparaître de nombreuses contradictions entre les idéaux affirmés de transformation radicale et le maintien passif ou actif d'éléments clairement patriarcaux qui empêchent l'avènement de changements véritables dans les rapports sociaux de sexe oppressifs pour les femmes » (Falquet, 2005). Dans le cas d'une organisation antispéciste affiliée à un « registre du dévoilement » (Traïni, 2019, p. 44), la recomposition d'une nouvelle forme de masculinité semble se dessiner. Toutefois, même si les militant·e·s condamnent le modèle de la masculinité hégémonique, les contours de cette nouvelle masculinité « progressiste » continuent de s'y calquer. En empruntant ainsi des modalités d'action viriles, les militant·e·s modèlent une division sexuée du travail militant et reconduisent une domination masculine semblable à celle qu'ils entendent pourtant condamner.

1. Des modalités d'action viriles : un engagement « corps et âme » à l'avantage des hommes

Parce qu'ils sont renvoyés à la figure efféminée du végétarien, les hommes du collectif voient leur masculinité questionnée. Ces militants semblent alors chercher à faire leurs preuves en faisant valoir une forme de virilité qu'Alain Corbin identifie au XX^e siècle et qu'il associe « à la grandeur [...], à la supériorité, à l'honneur, à la force – en tant que vertu –, à la maîtrise de soi, au sens du sacrifice, au savoir-mourir pour ses valeurs » (Corbin, 2011). Autrement dit, la virilité correspond à un « sous-ensemble des attributs de la masculinité qui renvoie aux signifiés de force, d'agressivité, de courage physique, à un univers de la performativité corporelle » (Neveu, 2012, p. 115). La promotion et l'engagement exclusif dans des actions au registre viril agit donc comme une stratégie de reconquête d'une virilité autrement désavouée. Or, cette visée stratégique requiert une implication « corps et âme » (Buscatto, 2009, p. 79). Il est donc à la fois question de faire valoir cette virilité sur le plan des performances physiques, mais également à travers la valorisation de qualités couramment associées au modèle de la masculinité hégémonique.

.1.1. « Prouver et éprouver » sa virilité à travers un engagement corporel intense

L'activité du collectif est presque exclusivement concentrée sur les actions de suivi de chasse en forêt. Dans le discours officiellement tenu, les militant·e·s se donnent ainsi pour objectif de « *documenter la chasse à*

courre ». En d'autres termes, il s'agit de récolter des images de la traque de l'animal, de son exécution ou des mauvais traitements infligés par les chasseurs à leurs propres animaux. Ce « registre du dévoilement » qu'empruntent les militant·e·s offre des sources d'accréditation à ceux qui se reconnaissent dans le rôle des bienfait·rice·eurs, qui reposent sur le « courage nécessaire pour dénoncer des puissants » et sur des « opérations visant à arracher des victimes des mains de leurs bourreaux » (Traïni, 2019, p. 44). Dans le contexte de FKB, ces accréditations semblent être particulièrement liées à l'investissement corporel requis par la structure des actions, qu'il s'agisse de faire preuve d'un haut niveau de résistance aux épreuves physiques ou de s'engager dans une posture plus martiale.

.1.1.1. L'aspect sportif des actions : restaurer un statut masculin gratifiant par la valorisation des performances physiques

La stratégie de restauration d'une identité masculine gratifiante passe d'abord par un engagement corporel et physique intense. En ce sens, la propension à inclure des épreuves physiques et sportives dans les actions et à provoquer des situations qui nécessitent de prouver sa propre résistance physique semblent fonctionner comme un pan de la stratégie de « revirilisation » du mouvement. Les épreuves physiques qui ponctuent les actions sont effectivement perçues de façon positive par les hommes du groupe, mais elles mettent à distance ceux – et particulièrement les femmes – qui appréhendent ou se sentent moins capables d'affronter les conditions de déroulement de ces actions.

a) Une haute importance symbolique accordée à l'aspect sportif des actions

Au cours d'une conversation destinée à préparer une action de suivi de chasse à venir, Kévin prévient d'emblée les néophytes : « *Pour les affaires à préparer, comme je vous ai dit à la réu, tenue sportive. Éventuellement tenue de pluie et change, de quoi boire et grignoter* »²²⁸. Cherchant à composer les différentes « teams », il envoie un sondage au groupe et invite les militant·e·s à y répondre :

*On fera les teams demain matin, si vous pouvez tous déjà répondre au sondage. Team sportive, ça veut dire marcher à vitesse soutenue, éventuellement faire des sprints, pendant plusieurs heures. Team non sportive, marcher pendant plusieurs heures mais à un rythme plus lent.*²²⁹

Ces bribes de la conversation virtuelle commune, fièrement dénommée « *Les Warriors* », donnent le ton des actions à venir. Les actions requièrent effectivement un engagement physique assez intense. En moyenne six heures d'affilée, les militant·e·s sont ainsi amené·e·s à parcourir la forêt en marchant, en courant et en évitant les divers obstacles qui jonchent les chemins qu'elles empruntent. Pour tous les hommes interrogés, cette dimension particulièrement sportive des actions est envisagée de façon très positive. Théo souligne ainsi qu'il trouve particulièrement « *sympa* » d'y participer, notamment en raison du fait que « *ça fait le sport de la semaine* ». Même s'il admet que la progression dans la forêt est « *casse-gueule* », ce qui cause « *pas mal de gamelles* » qu'il trouve « *drôles à voir* », il maintient ainsi une certaine désinvolture vis-à-vis de l'engagement physique que nécessitent les actions :

²²⁸ Notes de carnet de terrain, 18/10/19 – Échanges sur la conversation virtuelle commune en vue de préparer une action de suivi de chasse.

²²⁹ Notes de carnet de terrain, 18/10/19 – Échanges sur la conversation virtuelle commune en vue de préparer une action de suivi de chasse.

*Courir dans la boue, c'est assez sportif ! Mais je te rassure tout le monde finit avec un mal de dos et des courbatures à la fin, donc... Mais après, à force de venir chaque week-end, tu t'y fais quoi. Mais, au début, ouais...*²³⁰

Kévin envisage quant à lui son engagement sur le terrain comme une activité sportive en soi :

*[...] après de toute façon, genre Forest Keepers, c'est du sport hein. Je veux dire, on est deux fois par semaine en forêt, donc...*²³¹

Il en va de même pour Julien, Jérémy et Gaël qui envisagent tous les deux les actions comme un moyen de s'entretenir physiquement plutôt que comme une contrainte ou un obstacle :

*C'était pas un problème, au contraire ! C'était... Comme j'étais au chômage et tout, donc je ne faisais plus de sport, je ne bougeais plus trop. C'est une occasion supplémentaire pour bouger... En forêt en plus, donc c'est agréable.*²³²

*[...] ça fait un peu de sport, ouais, d'être dans la forêt et puis d'être dans la nature comme ça, respirer et de prendre l'air frais... Et puis c'est... Si, c'est un moyen aussi de faire du sport, de s'entraîner [...]*²³³

*C'est vrai que c'était agréable aussi de ce côté là parce que je suis pas forcément un grand sportif mais, ça m'entretenait aussi. Y'avait un... Bon, c'est plus trivial mais je me retrouvais dans... C'était une sorte d'entraînement sportif en même temps qu'une action militante et ce côté-là me plaisait bien.*²³⁴

Pour ces militants, l'aspect sportif des actions est donc envisagé comme un bienfait collatéral. Néanmoins, pour certains d'entre eux, la recherche de la performance physique devient un but en soi pour appliquer au mieux sa mission sur le terrain. Toujours investi dans les « teams » les plus sportives, Dylan explique par exemple au cours d'une soirée qu'il s'est récemment remis à la course à pied²³⁵. Il précise qu'il cherche ainsi à s'entretenir pour accroître ses performances physiques sur le terrain militant et à améliorer l'efficacité des actions du collectif par la même occasion. Aucun d'entre eux ne concède devoir subir les conditions physiques inhérentes aux actions. Même s'il conçoit que ces actions ne sont pas forcément adaptées à tou·te·s, Thomas déclare qu'il n'éprouve pas de difficultés particulières quant au rythme physique à maintenir au cours des actions :

*Ça me convient même très bien parce que je ne fais pas de sport, donc ça permet... (Rires) D'être utile de deux façons quoi, à la fois moi et à la cause. Donc ouais... Les actions après, il faut quand même être en forme pour pouvoir marcher... Pas forcément courir, même si le mieux c'est de pouvoir suivre le plus possible [...] tu marches et d'un coup, tu te mets à courir à fond, après t'es essoufflé... C'est pas non plus idéal comme condition mais... Et puis après, le lendemain, ça peut arriver que t'aies des courbatures et tout ça. Donc y'a aussi des aspects négatifs, mais ça a jamais été très grave pour moi.*²³⁶

Au sein du collectif, Gaël a déjà entendu parler de chasses durant lesquelles les militant·e·s devaient « parcourir plusieurs kilomètres dans un rythme soutenu » et finissaient par se trouver « à bout de forces ». Généralement volontaire pour faire partie des « teams sportives », il expose n'avoir « jamais été vraiment dans une chasse éprouvante » et s'y être toujours rendu « avec plaisir ». Ces actions éprouvantes évoquées par Gaël sont également mentionnées par Kévin et Théo, qui expliquent quant à eux y avoir participé :

²³⁰ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

²³¹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

²³² Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

²³³ Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

²³⁴ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

²³⁵ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Soirée conviviale chez un couple de militant·e·s.

²³⁶ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

[...] y'a des chasses où on a fait 20-25 bornes en forêt. (Rires) Ouais, y'a des fois, ouais ! La première chasse à Avaugour, à la fin, on était... Enfin ouais, on a couru de... Je sais pas, de midi et demi jusqu'à 18 heures, quoi. Donc voilà !²³⁷

Bah, on court beaucoup quoi. Enfin, on marche aussi, on fait pas non plus que courir, mais c'est vrai que... Ouais, dès qu'il y a... Ça part en sprint quoi. Dès qu'on a la meute, on la poursuit, on essaie de suivre les cavaliers un maximum... Parce que c'est nous qui sommes la plus avancée des teams normalement... [...] Ça nous est déjà arrivé... Bah, team sportive c'est minimum à peu près 20 kilomètres chaque week-end. Une fois, on est même montés à 28 kilomètres, donc ça court bien quoi ! En plus, dans la boue... Enfin voilà ! Mais non, moi, du coup, c'est pas dérangeant, ça va.²³⁸

La participation à ces actions, et *a fortiori* aux « teams sportives », intervient donc comme un moyen de tester les militant·e·s sur leurs aptitudes physiques. Comme l'observe Martina Avanza dans son étude sur les femmes padanes, le sport « suscite plutôt l'intérêt d'un public masculin », ce qui explique que ce registre d'action renvoie à des « fiefs de la virilité » (Avanza, 2009, p. 147). Ce constat est d'autant plus marqué que la plupart des femmes du collectif n'envisagent pas l'aspect sportif des actions comme un bienfait mais plutôt comme un obstacle. En revanche, ces actions permettent aux hommes du groupe de tester leur capacité à faire preuve de sportivité, mais également de résistance physique.

b) La bonne condition physique requise : un facteur d'appréhension chez les militantes susceptible de freiner leur investissement sur le terrain

Le 16 novembre 2019, les militant·e·s se rendent dans la forêt de la Hunaudaye pour suivre une chasse du Rallye Armor²³⁹. Manon, Lucas et Pauline, trois militant·e·s des JE, se joignent pour la première fois aux membres de FKB pour participer à l'action. Alors que Lucas est immédiatement invité à faire partie de la « team sportive », Manon et Pauline préfèrent quant à elles rester en retrait pour suivre, observer et s'imprégner petit à petit du déroulement de l'action qu'elles redoutent. Lorsqu'elle comprend qu'il faudra certainement courir, Manon s'affole d'ailleurs : « *Si on court, je vais crever !* ». Un peu plus tard, alors que sa « team » commence à s'enfoncer dans la forêt, elle confie à Pauline qu'elle a l'impression d'être « *un boulet* » car elle « *ne sait pas courir* » et « *n'a pas d'équilibre* ». Par conséquent, bien que les hommes du groupe expliquent percevoir les actions comme un moyen d'entretenir leur condition physique, l'aspect sportif du terrain revêt un caractère plus problématique pour la plupart des femmes. Au cours de son entretien, Manon évoque ainsi les difficultés que ces modalités d'action lui ont posées :

Enfin, en fait, j'ai aucune force physique. À un moment on m'a demandé de courir, j'étais pas capable... Clairement, j'étais pas capable ! (Rires) Du coup... C'est vrai que justement, à la fin de la première fois où j'y suis allée, je me suis demandé si j'allais revenir parce que... Même si j'existe et que par ma simple existence là-bas, je suis utile, est-ce que je suis vraiment utile si je ralentis les autres ? C'est ça que je me demandais et c'est vrai que, du coup, la dernière fois, ça m'a quand même beaucoup coûté physiquement, surtout qu'il faisait froid...²⁴⁰

Un fort sentiment d'incompétence semble donc dissuader Manon de s'investir davantage sur le terrain. Surtout, elle semble appréhender de ne pas être à la hauteur et d'entraver la réussite de l'action. C'est également

²³⁷ Kevin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

²³⁸ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

²³⁹ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de la Hunaudaye.

²⁴⁰ Manon, 19 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de licence d'Histoire, entretien n°8, conduit le 30/01/20.

ce que redoute Katell, militante depuis les débuts de l'organisation, qui indique n'avoir jamais fait partie des « teams » sportives de son plein gré. Lorsqu'il lui est malgré tout arrivé d'en faire partie, elle explique que « *c'était un peu compliqué !* » puisqu'elle considère ne pas avoir « *la condition* » adéquate pour s'y intégrer. Elle détaille plus précisément ses craintes : « *J'ai peur de ne pas suivre... Et puis de ralentir alors que la team sportive, elle est là pour assurer si jamais elle est au contact du cerf...* »²⁴¹. Il en va de même pour Émilie qui décrit :

*Ils couraient à fond, à fond... Mais dès le début en fait... Dès le début de la chasse, ils couraient, ils sautaient les talus, ils sautaient dans les ronces et tout... [...] Moi, je suis pour l'économie d'énergie ! (Rires) Quand tu dois être en forêt pendant 6 ou 7 heures... [...] Il faut s'économiser hein, il faut pas... [...] Ouais, des fois il pleut, tu glisses dans la boue, il fait froid, donc... [...] Dans de la boue, dans des fougères, des ronces, des... Il faut que tu sautes par-dessus des branches, des arbres au sol. Enfin, c'est épuisant, fatigant...*²⁴²

Elle conclut d'ailleurs en clamant : « *Être dans la team sportive, j'aime pas ça ! Je suis pas contre faire un peu de sport, au contraire, j'aime bien. Mais à mon rythme à moi, pas au rythme de gars qui font un mètre quatre-vingts, qui font deux mètres en faisant une enjambée ! (Rires)* ». D'ailleurs, elle reconnaît que ce sont « *souvent les mecs qu'aiment bien courir partout dans la forêt* », même s'il y a « *quelques filles aussi qui le font* ».

Ces appréhensions sont donc partagées par la très grande majorité des militantes, qu'elles soient nouvelles ou plus anciennes. Seule Anaïs semble régulièrement déroger à la règle. Monitrice d'accrobranche saisonnière, elle ne manifeste effectivement pas de réticence particulière à l'idée de s'insérer dans la « team sportive », ce qui fait d'elle une des rares militantes à y trouver sa place. Pour d'autres militantes, l'engagement corporel n'est pas toujours perçu de façon négative. Relatant être rentrée chez elle « *épuisée et en mode lessivée* », Julie admet ainsi avoir apprécié de participer à la seule action à laquelle elle s'est rendue. Elle souligne avoir notamment eu le sentiment d'en ressortir « *en mode galvanisée, en mode fière* » et en ayant « *l'impression d'être une guerrière* ». Pour autant, elle explique sa réussite par des dispositions personnelles qu'elle juge plutôt favorables :

*Ah mais clairement, moi je me suis dit... En plus, j'avais pas dormi la veille... Je me suis dit clairement, là j'étais vraiment en mode ressource et tout, mais en vrai, si j'étais plus faible à ce moment-là ou... Une Jessica qui, à un moment donné, voulait faire ça et a des problèmes de jambes mais c'est mort quoi ! Enfin, c'est pas pour tout le monde hein. [...] En fait, je pense que même la team peu sportive elle doit être un peu sportive quand même, tu vois. Je pense que c'est pas pour tout le monde ce genre d'actions...*²⁴³

Même si certaines d'entre elles expliquent ne pas avoir eu l'occasion de faire partie d'une des « teams » sportives, la plupart préfèrent s'affilier à la « team non sportive » qui requiert de marcher plus que de courir. Pour Émilie, cette division semble d'ailleurs être un bon compromis :

Si on arrive à faire une team vraiment sportive avec des gens qu'ont très très envie de courir, du coup, eux ça les satisfait parce qu'ils sont pas frustrés, ils peuvent courir. Et si à côté, on arrive à faire une team avec des gens qui ont pas envie de courir, qui se sentent pas la force de courir pendant 4 heures... Ce que je peux comprendre totalement ! (Rires) Voilà, de pouvoir que chacun trouve sa place, sans être frustré ou sans avoir l'impression de gêner les autres parce qu'elle ne va pas courir assez et de dépasser ses forces et de... Il faut s'écouter soi. Il faut pas aller dans la team sportive en se disant « C'est bon, je vais le faire cette fois-ci » et puis... Parce que c'est comme ça qu'on se blesse aussi... En voulant à tout

²⁴¹ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

²⁴² Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

²⁴³ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

*prix suivre les autres, on se fatigue, on se fatigue, on se fatigue, et c'est quand on se fatigue qu'on dérape, qu'on se casse une cheville, qu'on... Qu'on se dégoûte du truc.*²⁴⁴

Dans son discours, la composition des « teams » dépendrait avant tout de la bonne volonté et des capacités physiques de chacun·e. La participation à une « team » plutôt qu'à une autre n'induirait donc aucun jugement de valeur de la part des autres militant·e·s. Pourtant, à plusieurs reprises, la « team » des non sportif·ve·s est renvoyée à une catégorie subalterne. Un exemple semble à cet égard particulièrement significatif. Au cœur de la forêt de Lanouée, l'ensemble des militant·e·s se rejoignent de façon désordonnée²⁴⁵. Dylan demande alors si certain·e·s d'entre eux seraient partant·e·s pour former une « *team très sportive* ». Tous les hommes en présence manifestent leur approbation. Romain se réjouit d'ailleurs : « *Ah oui, c'est bien pour ça que je suis venu !* ». Toutefois, comme il reste deux femmes, deux d'entre eux se voient contraints de rester auprès d'elles pour ne pas les laisser seules. Lorsqu'il est assigné à la « team » non-sportive ainsi constituée, Kévin soupire : « *Oh non, je vais rester avec les mous du genou* ». De même, à la fin de l'action en forêt de la Hunaudaye²⁴⁶, Dylan s'amusera du fait que Pauline « *en avait marre* » et qu'elle « *doit [lui] en vouloir* » de lui avoir imposé une cadence particulièrement intense. Pour les hommes du groupe, maintenir son engagement à la seule « team » sportive semble donc être un moyen de ne pas « concéder trop aux univers connotés au féminin » (Neveu, 2012, p. 117) en dressant des frontières nettes entre les domaines réservés du masculin et du féminin. Par exemple, même s'il admet ne pas faire « *spécialement de sport à côté* » et être « *fumeur* », Jérémie affirme que « *la condition physique ne [lui] pose pas du tout de problème* » et qu'il « *arrive quand même à tenir* » dans les « teams » sportives dans lesquelles il est principalement affecté. Le niveau de sportivité requis pour faire partie des « teams » sportives reste donc à nuancer.

Toutefois, l'imaginaire qui entoure ces « teams » opère une sélection et une hiérarchisation parmi les différents niveaux d'implication des militant·e·s. Ces modalités mènent donc au désengagement des militantes qui se sentent mal à l'aise, en insécurité, ce qui renvoie à « une image très stéréotypée des intérêts et des capacités des femmes » que Martina Avanza mettait en évidence dans son étude sur les femmes padanes, en pointant l'existence d'« une sectorisation du monde associatif [...] fortement genrée » se manifestant notamment par « une absence quasi-totale de femmes dans les groupes les plus radicaux à l'allure militariste et dans le sport » (Avanza, 2009, p. 147). Face à des militantes moins prêtes à s'engager dans une démarche sportive ou impressionnées par l'imaginaire qui entoure ces actions, l'engagement des hommes du groupe est donc mis en valeur par contraste avec celui des femmes. Mais, plus encore que la dimension sportive des actions, la recherche de risques et l'engagement dans un rapport de force viril avec les chasseurs semblent renforcer davantage encore cette dichotomie.

.1.1.2. Tester sa résistance physique aux épreuves et aux aléas induits par des actions de type « commando »

Le 9 novembre 2019, douze militant·e·s se rassemblent sur le parking de l'école de la commune de Plélan-le-Grand²⁴⁷. L'attention se focalise immédiatement sur ce que racontent Dylan et Kévin. Le pantalon de

²⁴⁴ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

²⁴⁵ Notes de carnet de terrain, 06/10/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

²⁴⁶ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de la Hunaudaye.

²⁴⁷ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Tentative de repérage en forêt de Paimpont.

Dylan est effectivement détrempé et maculé de boue. Interloqué·e·s, les autres lui demandent pourquoi il se trouve dans cet état. Il explique alors qu'au cours des repérages²⁴⁸ qu'il a effectués le matin, il est tombé dans une mare. Amusé, il détaille que la boue lui arrivait jusqu'à la taille, qu'il s'enfonçait et qu'il a dû se mettre à plat ventre pour s'accrocher aux plantes qui bordaient le pourtour de la mare afin de réussir à s'en extirper. Dans ce récit, la situation a des conséquences que d'autres militant·e·s jugent pénibles : mouillé, il devra effectivement passer le restant de l'action dans la même tenue en courant au risque de prendre froid. Pourtant, il semble avoir vécu la situation comme une aventure, ou plus encore comme un test de sa propre résistance physique, et ne souhaite pas se plaindre. Il poursuit d'ailleurs sa logorrhée en relatant que l'épisode de la mare faisait suite à toute une nuit passée en forêt avec Kevin et Émilie « à la belle étoile par -1°C » afin d'être aux aguets dès le matin. Le récit de ce militant s'inscrit dans un processus de conformation de son identité aux attendus du modèle de la masculinité hégémonique. Alain Corbin a effectivement identifié que, dès leur plus jeune âge, les garçons doivent « s'endurcir », ce qui les mène à devoir « prouver [leur] capacité à vaincre le froid et la douleur, à refouler les larmes, à recevoir, sans sourciller, brimades et punitions » (Corbin, 2011, p. 8). La restauration d'un statut masculin gratifiant passe donc par l'emprunt d'éléments identitaires faisant valoir le modèle de la masculinité hégémonique.

La résistance se fonde donc en premier lieu sur leur capacité à endurer et à résister aux éléments. En effet, une importance considérable est accordée « à la force et/ou à la résistance physique, à la capacité à se confronter à des travaux durs, au point d'honneur viril » (Neveu, 2012, p. 130). À cet égard, le 9 novembre 2019, treize militant·e·s mènent une action en forêt de Lanouée²⁴⁹. À la fin, plusieurs hommes – parmi lesquels Kevin, Dylan, Thomas, Julien et Fred – restent au milieu de la place du relais de chasse pour quereller la dizaine de chasseurs qui les ont suivis. Chasseurs comme militants ne semblent pas particulièrement se soucier de la pluie diluvienne qui s'abat sur eux. En revanche, Stéphanie et Katell ne s'accommodent pas de ces contraintes d'ordre climatique. Éreintées, elles se mettent immédiatement en retrait en s'abritant sous une petite hutte, observant de loin les échanges entre les deux groupes. Ce nouvel exemple démontre à quel point la résistance physique est un indicateur à même de jauger le degré de virilité des échanges. En effet, chasseurs comme militants agissent comme s'ils devaient réussir le tour de force de supporter le froid et l'humidité, donner des gages de leur détermination et confirmer leur capacité à résister à leurs opposants. Pour affirmer leur virilité, Léo Thiers-Vidal souligne effectivement que des rapports de force « se jouent souvent réellement ou potentiellement par des interactions chargées physiquement » et « s'articulent autour d'enjeux identitaires genrés et sexuels » (Thiers-Vidal, 2010, p. 273). En effet, Alain Corbin note que l'attitude désinvolte qui consiste à « faire preuve de résistance à la fatigue » ou « montrer sa capacité à accomplir des tâches dangereuses, sans trop de précautions » est un moyen de témoigner de « la possession de qualités viriles » (Corbin, 2011, p. 8).

Qu'ils y fassent référence pendant les actions auprès des nouveaux·elles ou qu'ils les mettent en scène au cours des soirées, l'expérience de ces épreuves physiques par les militant·e·s leur permet rétrospectivement de faire valoir la difficulté des performances qu'elles entreprennent. Comme le note Nicolas Renahy lorsqu'il observe le rôle de la pratique du football dans la jeunesse rurale, le « jeu » auquel s'adonnent les militants sur le

²⁴⁸ Avant chaque action de suivi de chasse, quelques militant·e·s se postent près des chenils de la meute de l'équipage le plus susceptible de se rendre en forêt. L'objectif est d'observer leurs mouvements pour avoir une idée de l'endroit exact où l'équipage souhaite entamer le *laisser-courre*.

²⁴⁹ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

terrain agit comme une « opportunité de se retrouver entre amis dans la pratique d'un jeu mettant à l'épreuve esprit d'équipe, dextérité et combativité » (Renahy, 2010, p. 99). Dans cette même étude, il souligne d'ailleurs que « l'importance des démonstrations de robustesse et d'abnégation de soi dans l'effort a pour corollaire une hantise de la blessure, que l'on cherche à tout prix à éviter, que l'on peut même refuser de prendre en compte » (Renahy, 2010, p. 99). S'agissant des militants, le fait que l'action soit perçue comme harassante ou qu'elle puisse générer des blessures ne les empêche pas d'y revenir et d'y participer de nouveau. D'ailleurs, le fait que les actions s'apparentent à des missions « *commando* » explique plus précisément l'attrait qui motive certains militants à s'engager, comme l'illustrent plus spécifiquement les propos de Jérémy :

*Je suis pas trop dans les commissions, je suis pas très... Moi, je suis plus terrain. [...] J'ai participé à des repérages, de l'espionnage et tout, qu'on fait... Où on les traquait, on faisait exprès de... Pour essayer de repérer, etc. Je suis plus dans ces actions-là, un peu commando, un peu... J'aime bien ça et aller... [...] Plus, ouais, dans la stratégie mais surtout aller au terrain...*²⁵⁰

Jérémy admet ainsi que son engagement dans le collectif se résume surtout à son implication pendant les actions de suivi de chasse en forêt. Mais, il précise s'engager aussi dans des actions plus confidentielles qui visent à préparer les actions officielles et qui empruntent davantage encore au registre « para-militaire ». L'une de ces actions a par exemple pu être menée le 9 novembre 2019. Alors que les militant·e·s présent·e·s multiplient les allers-retours en voiture dans la forêt de Paimpont pour repérer un éventuel équipage²⁵¹, Dylan décide de s'approcher du domaine du second maître d'équipage pour observer « *s'il y a du mouvement* ». Bien que l'accès soit interdit aux non-riverains, il préconise d'y aller à pied « *pour ne pas se faire repérer* ». Après avoir garé la voiture, Dylan, Thomas, Julien et Anaïs empruntent donc le chemin qui mène à la propriété en courant et en adoptant une posture à demi-courbée. Une quinzaine de minutes plus tard, elles reviennent essouffé·e·s mais satisfait·e·s d'avoir pu remarquer d'éventuelles preuves de maltraitance animale dans la disposition des chenils.

Ce repérage inopiné semble donc remplir l'espace vide d'une action qui ne donnait jusque-là pas l'occasion aux militant·e·s de pouvoir faire leurs preuves sur le terrain. Dans ce cas, le test de leur résistance physique n'est plus un élément inhérent aux actions mais devient presque une fin en soi. Pour ces quatre militants, l'enjeu résidait davantage dans le fait de vivre un événement excitant et d'ensuite pouvoir mettre en valeur leur récit auprès des autres équipes. Les hommes sont d'ailleurs nombreux à admettre ressentir de vives émotions en participant aux actions les plus dynamiques :

Il y a aussi, je pense, plus d'adrénaline globalement quand t'es dans la team des sportifs, parce que bah voilà, t'y vas quoi !²⁵²

*Ça me plaît, ouais... Il y a un petit peu d'adrénaline des fois. C'est très stressant de se retrouver à quatre contre cent cinquante avec juste deux gendarmes qui te séparent des autres... Ouais, ça me plaît parce que j'ai un peu... Un peu la rage contre ces gens quoi...*²⁵³

Le registre des actions emprunté par les militant·e·s du collectif pousse donc les hommes à affirmer leur virilité à travers des épreuves sportives qui nécessitent de faire preuve de résistance physique. En effet, comme le constate Nicolas Penin, la virilité est « sans cesse questionnée » et doit sans cesse « se prouver et s'éprouver »,

²⁵⁰ Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

²⁵¹ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Tentative de repérage d'un événement de chasse dans la forêt de Paimpont.

²⁵² Kevin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

²⁵³ Lucas, 18 ans, Bac, étudiant en 1^{ère} année de licence de géographie, entretien n°9, conduit le 31/01/20.

ce qui mène les hommes à n'être « jamais totalement exempts » de multiples « mises à l'épreuve » (Penin, 2009). En effet, il souligne que « tous doivent régulièrement réaffirmer leur position dominante au risque de la perdre », ce qui consiste notamment à « se démarquer de ce qui renvoie aux catégories dominées. » (Penin, 2009). Or, dans le contexte précis de cette enquête, une distinction genrée s'opère vis-à-vis du rapport à l'engagement corporel et physique. Alors que les hommes ont une perception plutôt positive du registre des actions, et l'envisagent même comme un élément indispensable à la reconquête d'une identité masculine gratifiante, la grande majorité des femmes du groupe y est plutôt réticente.

.1.1.3. « Affronter ses ennemis » : s'engager dans un rapport de force viril en cherchant à se confronter à ses opposant·e·s

Parmi les risques déjà évoqués, les moments de confrontation entre chasseurs et militant·e·s sont particulièrement courants et font l'objet d'un traitement caractéristique. Hormis le fait que les hommes en soient presque systématiquement les principaux instigateurs, mais également les principales victimes, des enjeux se mettent en place dans le récit de ces actions. Dans le discours des militant·e·s ou dans le traitement médiatique de ces faits, l'idée d'un rapport de force antagonique et conflictuel entre deux groupes masculins semble donc se maintenir.

a) Orchestrer un rapport de force viril avec les chasseurs

Le 5 mars 2020, les militant·e·s organisent un rassemblement d'opposition au Congrès annuel de la FNC. Pour créer un effet de surprise et tenter de s'y infiltrer, elles s'approchent de l'entrée du lieu qui accueille le Congrès. Déjà positionnés autour de l'entrée, des gendarmes repèrent les manifestant·e·s et leur ordonnent de se placer sur le trottoir qui fait face à celui où se sont massés les chasseurs²⁵⁴. Séparés, les deux groupes se toisent et s'invectivent mutuellement. Ce positionnement dans l'espace n'est pas propre à cette seule action. À de multiples reprises, chasseur·euse·s et militant·e·s se rassemblent effectivement en deux groupes distincts et antagoniques, au sein desquels les hommes des deux groupes cherchent à faire des démonstrations de leur virilité. Ces démonstrations se cristallisent notamment dans les interactions que les hommes entretiennent entre eux, qui prennent presque des allures de duels. François Guillet note ainsi ce qu'implique cet imaginaire du duel :

« [...] Cette morale en action exige certes de ne pas laisser une provocation impunie, mais demande aussi que la réparation se fasse suivant des règles qui garantissent la loyauté de la rencontre et l'équité entre les combattants. Parmi les qualités que réclame le rituel du duel figurent le courage face au danger et surtout le sang-froid et la maîtrise de soi, dont le combattant doit faire la preuve. Le duel est ainsi une épreuve de vérité : il manifeste aux yeux de tous, et d'abord aux propres yeux du combattant, que celui-ci possède bien ces qualités et révèle de cette manière l'homme d'honneur, c'est-à-dire l'homme véritable » (Guillet, 2011, p. 83).

Évoquant les relations qu'il entretient avec les veneurs lorsqu'il se rend aux actions, Kévin explique qu'il « [s]'adapte surtout à [ses] adversaires ». Il rectifie aussitôt : « Enfin, à mes ennemis parce que c'est pas un jeu... ». Pourtant, Gaël estime quant à lui que les chasseurs sont « clairement des adversaires »²⁵⁵. Comme le laissent entendre leurs propos, l'espace des actions s'apparente effectivement à une forme de jeu ou de compétition qui se met en place entre les chasseurs et les militant·e·s²⁵⁶, mais également entre les militant·e·s

²⁵⁴ Annexe n°5 – Croquis ethnographique n°3 : Face-à-face à Saint-Malo.

²⁵⁵ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

²⁵⁶ Annexe n°4 – Photographie n°2 : Suiveurs et militants au coude-à-coude pendant une action de suivi de chasse.

elleux-mêmes. De ce fait, le rapport de force viril se cristallise dans les interactions entre chasseurs et militants. Les actions sont effectivement ponctuées de nombreuses provocations visant à destituer l'honneur de ceux qui sont visés.

Un exemple pourrait plus particulièrement l'illustrer. Au cours d'une action²⁵⁷, deux « teams » ont été constituées. L'une d'entre elles regroupe Julien, Thomas, Dylan, Micka et Stéphanie. Un groupe de suiveurs les talonne, parmi lequel des hommes plus âgés et d'autres plus jeunes. L'un d'entre eux se saisit soudain d'une motte de terre et la balance vigoureusement vers Stéphanie qui l'esquive de peu. Furieux, Micka se retourne vers le jeune suiveur et l'attrape par le col de sa veste. Calmé par les chasseurs et les militants qui l'entourent, il finit par relâcher son étreinte. Comme Micka est un militant occasionnel, le jeune chasseur ne semble pas connaître son identité et s'adresse alors à Dylan : « *Tiens ton gars Dylan !* ». Un peu plus tard, lorsque les militant·e·s se retrouvent au relais de chasse, un groupe d'une dizaine de jeunes suiveurs les encerclent. Ils bousculent notamment Micka en lui reprochant d'avoir osé s'en prendre à l'un des leurs. Dans cet exemple, le jeune chasseur est lésé et cherche d'une certaine manière à rétablir son honneur devant ses pairs. Des scènes similaires sont observables tout au long des actions de suivi de chasse, ce que ne manquent pas de relever d'autres militant·e·s du groupe. Ayant participé à une seule action, Julie a effectivement l'impression que le rapport entre les deux groupes « *devient presque un jeu de rôle* » où les chasseurs sont associés aux « *méchants* »²⁵⁸. Ce duel manichéen a donc tendance à placer les militant·e·s du côté de la vertu, ce qui participe à la valorisation de leur engagement sur le terrain.

Par ailleurs, ce rapport viril peut également prendre place entre les hommes du groupe. Très proches l'un de l'autre, Kévin et Dylan échangent régulièrement sur leurs interactions respectives avec les chasseurs. Kévin rapporte ainsi des éléments d'une discussion qui s'est tenue entre Dylan et un des communicants de l'ADRT :

*[...] il a discuté avec Dylan et il a dit que... Il a dit à Dylan « Toi je t'apprécie, t'es mon adversaire alors que Kévin c'est mon ennemi ». Et, moi, ça me va carrément en fait. Je trouve que... Y'a des personnes qui gèrent plus ou moins la pression et y'en a qui vont être plus dans une forme de négociation, de compromis avec les veneurs. Et... Je pense que c'est important de garder un cap où on n'est pas là pour être amis avec eux, on n'est pas là pour négocier, échanger avec eux. »*²⁵⁹

Pour Kévin, le fait que Dylan soit considéré comme un « *adversaire* » plutôt que comme un « *ennemi* » souligne son penchant à vouloir faire trop de concessions avec les chasseurs. D'ailleurs, les militant·e·s évoquent souvent la nécessaire volonté de pas céder face à elleux, afin de notamment chercher à maintenir une tension entre les deux camps. La volonté de ne pas céder face aux ennemis, de remporter la lutte et d'avoir sa revanche sur toutes les provocations endurées est donc un moteur puissant de l'engagement acharné de ces hommes sur le terrain. Agressé deux fois pendant la saison de chasse, Jérémy n'en démord effectivement pas :

*Ça a pu me refroidir un petit peu. Au tout début, ça a pu me refroidir. Honnêtement, non, je me suis renforcé, je me suis... En fait, je trouve, plus y'a d'actions violentes, plus y'a d'agressions, au contraire, ça me renforce dans ma volonté parce que je me dis... Enfin je me dis que les animaux, ils en meurent et tout. Moi, c'est juste des petites blessures, enfin c'est des petites choses quoi. Mais bon, je suis libre, je peux faire ce que je veux dans la vie, voilà, j'ai une liberté. Alors qu'eux, non, ils souffrent, ils sont traqués, ils meurent, ils sont... Donc non, ça me renforce encore plus en fait, à chaque fois, ça me renforce encore plus.*²⁶⁰

²⁵⁷ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

²⁵⁸ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

²⁵⁹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

²⁶⁰ Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

Être envisagé comme un « *ennemi* » pourrait presque être interprété comme un gage du degré de radicalité des militants. Or, l'emploi d'éléments de discours appuyant l'idée d'un duel contribue à renforcer un antagonisme déjà présent sur le terrain²⁶¹. D'ailleurs, cet antagonisme opposant des individus supposés « ennemis » est appuyé par le discours médiatique qui couvre et relaye l'ensemble de ces actions.

b) Des représentations médiatiques qui confortent la représentation antagonique d'un face-à-face entre militants et chasseurs

Le rapport de force viril qui se met en place au cours des actions sur le terrain conduit parfois à des situations d'altercations, voire des affrontements physiques entre les chasseurs et les militant·e·s. Or, les actions du collectif sont principalement relayées dans la presse locale lorsqu'elles donnent lieu à ce type de situations. Bien que ces articles cherchent avant tout à opposer les deux versions des faits, ils appuient notamment l'idée d'un antagonisme profond entre deux groupes aux intérêts jugés inconciliables. Qui plus est, l'accent est mis sur le caractère violent et physique des altercations, ce qui propage l'image virile d'un conflit qui deviendrait difficile à réguler autrement. Par exemple, suite aux rixes en forêt de Vioreau²⁶², un article du *Ouest-France* titre « *Chasseurs et opposants en viennent aux mains* » et rapporte plus loin que « *chasseurs et opposants à la chasse à courre se sont affrontés* » au cours d'une « *violente altercation* »²⁶³. Un autre article fait état de « *tensions* » qui « *ont éclaté* », conduisant à des « *échauffourées entre pros et anti-chasse à courre* »²⁶⁴. Ce même article précise que les gendarmes ont été forcés d'intervenir « *pour mettre un terme aux échauffourées qui se sont exacerbées lorsque certains des protagonistes ont sorti leurs téléphones portables pour filmer des scènes de chasse* »²⁶⁵. S'agissant de la dégradation des miradors²⁶⁶ de la forêt de Lanouée, un article du *Ouest-France* estime que « *cet acte de vandalisme* » n'est pas arrivé « *par hasard* » puisqu'il fait suite à « *un face-à-face tendu entre les chasseurs à courre et des militants anti-vénérie* »²⁶⁷.

Ces articles soulignent donc la tension latente qui régirait les rapports entre les deux groupes et qui menacerait d'éclater. L'exemple des rixes qui se sont déroulées le 1^{er} novembre suivant fait l'objet d'une couverture médiatique relativement fournie, qui est à cet égard tout aussi significative. Les faits sont effectivement qualifiés d'« *échauffourées* »²⁶⁸, d'« *affrontements* »²⁶⁹, d'« *altercation* » qui a « *éclaté* »²⁷⁰, de « *violente bagarre* » ou de « *confrontation* » qui « *a tourné au vinaigre* »²⁷¹. Un article du quotidien *Le Télégramme* évoque quant à lui des « *heurts* » qui « *ont une nouvelle fois éclaté en forêt de Lanouée* » (56)

²⁶¹ Annexe n°4 – Photographie n°8 : *Groupe de suiveur·euse·s et de veneur·euse·s toisant les militant·e·s.*

²⁶² Notes de carnet de terrain, 26/10/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Vioreau.

²⁶³ BIRET, V. (26/10/2019). « Joué-sur-Erdre. Chasseurs et opposants en viennent aux mains », *Ouest-France*.

²⁶⁴ PRESSE Océan. (26/10/2019). « Joué-sur-Erdre. Échauffourées entre pros et anti-chasse à courre », *Ouest-France*.

²⁶⁵ Ibid.

²⁶⁶ Les miradors sont des postes d'observation ou de dissimulation en hauteur. Surtout utilisés dans le cadre des chasses à tir, ils permettent aux chasseur·euse·s d'être hors d'atteinte de leurs proies et de bénéficier d'une vue surplombante sur le déroulement de la chasse.

²⁶⁷ FABRE, M. (08/10/2019). « Morbihan. Les miradors des chasseurs sciés et saccagés, en forêt de Lanouée », *Ouest-France*.

²⁶⁸ OUEST-FRANCE. (02/11/2019). « Après l'échauffourée, les chasseurs posent un lapin aux anti-chasse », *Ouest-France*.

²⁶⁹ GALMICHE, B. (02/11/2019). « Lanouée (Morbihan) : altercations entre anti et pro chasse à courre », *France 3 Bretagne*.

²⁷⁰ RTL. (03/11/2019). « Morbihan : partisans et opposants à la chasse à courre s'écharpent dans une forêt », *RTL*.

²⁷¹ LE POINT. (03/11/2019). « Bretagne : violente bagarre entre pro et anti-chasse à courre », *Le Point*.

entre "pro et anti" chasse à courre »²⁷² et d'autres articles évoquent encore des « incidents » qui « ont éclaté »²⁷³ en forêt de Lanouée.

Le discours médiatique contribue à modeler des représentations particulièrement imagées de la confrontation, pointant en premier chef cet antagonisme violent. Les altercations sont ainsi plusieurs fois qualifiées de « face-à-face chasseurs-militants »²⁷⁴, de « face-à-face » qui « a de nouveau tourné aux échauffourées avec plusieurs blessés »²⁷⁵ ou qui devient « de plus en plus tendu »²⁷⁶. Les articles évoquent également des « partisans et opposants à la chasse à courre [qui] s'écharpent »²⁷⁷ ou des « pro » et des « anti » chasse à courre « à couteaux tirés »²⁷⁸ ou encore des « nerfs [qui] ont cédé »²⁷⁹. L'imaginaire du duel est donc ici particulièrement évident. En outre, ces faits sont interprétés à l'aune d'un climat jugé « tendu »²⁸⁰ ou d'une « tension qui règne » et qui « est montée d'un cran »²⁸¹. L'ensemble de ce discours médiatique contribue donc à brosser le portrait d'interactions antagoniques entre deux camps rivaux qui ne parviendraient à communiquer qu'à travers l'intermédiaire du corps. Or, derrière ce tableau, les femmes du groupe sont totalement invisibilisées, de la même manière que quelques hommes qui ne se sentent pas à l'aise face à ces actions.

c) La mise à distance des femmes de ces épreuves viriles : un moyen de se distancier des catégories dominées ?

Rarement à l'origine des situations d'altercation, certaines des femmes les plus investies du groupe ont aussi pu être prises à partie par des chasseurs. Katell atteste ainsi que les agressions sont plus souvent commises envers les hommes qu'envers les femmes du groupe :

*C'est plus les gars, ouais. [...] Bien que y'a des filles qu'ont été agressées hein. [...] Donc au début, je pensais que c'était un peu tout le monde et je pense qu'après ils ont dû se calmer sur les nanas, en disant que ça les desservirait quoi. [...] D'un point de vue com, tu vois, d'un point de vue image, si... À mon avis, ouais, ils font gaffe à ça. [...] Mais disons que prioritairement, voilà, je pense qu'ils se sont passé le mot quand même, de pas toucher aux femmes.*²⁸²

Katell assure que les femmes seraient moins prises à partie en raison du fait que les chasseurs ciblent davantage les hommes du groupe. Pourtant, c'est certainement davantage le retrait des femmes de ces échanges virils qui explique leur moindre implication dans des situations de confrontation physique. Après avoir expliqué qu'elle a déjà été agressée au cours d'une action, Émilie détaille l'attitude qu'elle adopte depuis :

À partir de ma première agression, j'ai décidé de... Enfin, je me sentais même d'ailleurs plus capable de leur adresser la parole. Donc je faisais mon truc mais je ne leur parlais plus, je ne les regardais plus, je ne voulais plus parler avec eux. Donc... A partir de là, j'ai vraiment... Les interactions, elles se sont basées sur des regards froids et des... Et c'est tout ! (Rires) Plus du tout envie de leur adresser la parole

²⁷² LE TÉLÉGRAMME. (02/11/2019). « Chasse à courre. Mobilisation à Paimpont au lendemain de heurts en forêt de Lanouée », *Le Télégramme*.

²⁷³ GICQUEL, J. (03/11/2019). « Bretagne : Plusieurs blessés après une nouvelle altercation entre pro et anti chasse à courre », *20 Minutes*.

²⁷⁴ OUEST-FRANCE. (02/11/2019). « Après l'échauffourée, les chasseurs posent un lapin aux anti-chasse », *Ouest-France*.

²⁷⁵ LE GUILLOU, P. & LE LAY, D. (02/11/2019). « Bretagne. Les « pro » et les « anti » chasse à courre à couteaux tirés », *Ouest-France*.

²⁷⁶ Ibid.

²⁷⁷ RTL. (03/11/2019). « Morbihan : partisans et opposants à la chasse à courre s'écharpent dans une forêt », *RTL*.

²⁷⁸ LE GUILLOU & LE LAY, op. cit.

²⁷⁹ OUEST-FRANCE. (02/11/2019). « Après l'échauffourée, les chasseurs posent un lapin aux anti-chasse », *Ouest-France*.

²⁸⁰ Ibid.

²⁸¹ LE LAY, D. (02/11/2019). « Morbihan. Échauffourée entre adeptes et opposants à la chasse à courre dans la forêt de Lanouée », *Ouest-France*.

²⁸² Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

*ou d'avoir une quelconque communication avec eux... Parce qu'ils avaient franchi une limite impardonnable à mes yeux [...]*²⁸³

Sur le terrain, les femmes du groupe adoptent effectivement toutes une attitude plutôt semblable à celle d'Émilie. Lorsqu'elle évoque la posture qu'elle adopte vis-à-vis des chasseurs, Katell décrit :

*Je ne discute plus, je ne réponds plus, je... Je ne réponds plus. [...] je ne leur dis plus rien, ça sert à rien. Puis en plus, ça les énerve beaucoup plus potentiellement... Sauf de temps en temps, tu vois, tu peux avoir un truc qui sort comme ça, mais en général, je dis rien.*²⁸⁴

Léa décrit qu'elle adoptait une attitude similaire :

Après, y'en a quand ils vont en forêt, ils sont plus... Ils vont plus face-à-face avec les chasseurs... Enfin, ils les embêtent un peu, ils posent des questions, tout ça et... Enfin, moi j'aime pas trop. Je sais qu'ils vont dire de la merde et ça m'intéresse pas quoi. Je préfère suivre la... Quand j'y allais, je préférais suivre la chasse et les faire chier un peu en groupe, mais juste en étant là quoi.²⁸⁵

La plupart d'entre elles préfèrent donc observer une certaine réserve ou une certaine distance vis-à-vis des chasseurs et engagent rarement le débat avec eux. De ce fait, elles sont en retrait et presque systématiquement silencieuses. Lorsqu'un échange s'engage entre des militants et des chasseurs, celles qui sont les plus insérées dans le collectif apportent quelquefois leur contribution et se permettent plus facilement d'invectiver leurs opposant·e·s. Malgré tout, elles se mettent tendanciellement à distance de ces situations d'altercation que la plupart redoutent. Julie exprime ainsi les craintes qu'elle a ressenties au cours de sa première participation à une action :

*Quand je courais, j'avais peur que d'un coup, je me retrouve toute seule et qu'on me... Tu sais, qu'on me... Qu'on me pousse et tout, mais... Ouais, si, si, ouais... Plus quand je courais, mais un peu pendant les groupes aussi, ou justement quand tu fais un peu preuve de... Tu sais, tu vas au-devant, tu vas protéger, tu te dis « Putain, il va te mettre une grosse claque » ou « Il va te mettre un gros chassé » et tu vas pas comprendre quoi... Parce que t'as souvent l'impression que tu vas blesser leur fierté aussi, blesser leur ego et que du coup, tu vas le payer cher quoi.*²⁸⁶

Assistant à la bousculade d'un de ses camarades, elle cherche donc à lui venir en aide. Toutefois, la pression qu'elle ressent en s'insérant dans les échanges virils l'oblige par la suite à rester sur le « *qui-vive* » et à se contenter de « *les regarder mal* » et d'« *être un peu sur la défensive* ». Ce retrait des femmes agit donc comme une auto-assignation à rester à distance des tensions viriles qui se cristallisent entre les hommes de chaque groupe. Les femmes du groupe sont donc tendanciellement mises à l'écart des situations d'altercations et sont d'ailleurs globalement ignorées par les chasseurs. Léa concède ainsi qu'elle n'a « *pas eu trop trop d'interactions avec eux* » étant donné qu'elle ne va pas « *leur parler directement* » et qu'elle admet d'ailleurs ne pas chercher à leur parler. Plusieurs font également état de leur sentiment de ne pas être intégrées dans les échanges, ce qui laisse la parole aux hommes au cours d'altercations verbales presque exclusivement masculines. Mais, cette exclusion peut aussi être interprétée comme le résultat de l'incorporation de dispositions propres à un *habitus* féminin qui les conduirait à d'abord privilégier une posture passive, de conciliation et d'apaisement.

²⁸³ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

²⁸⁴ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

²⁸⁵ Léa, 23 ans, Bac +2, au chômage, entretien n°10, conduit le 07/02/20.

²⁸⁶ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

Néanmoins, il faut aussi tenir compte du fait que certain·e·s militant·e·s transgressent ces frontières de genre. Reniant les « formes d'agressivité qui manifestent la *libido dominandi* » (Neveu, 2012, p. 117), Gaël fait ainsi part de sa conception des interactions avec les chasseurs :

*Je suis assez introverti et je me sens pas d'aller... D'aller les insulter ou d'être dans la défiance, dans la provocation. Je me suis dit que j'éviterais de leur parler au maximum et quand ça arrive... Quand ça arrive... Bah, j'ai pu répondre à des choses qu'on me disait mais jamais en étant agressif. Ouais, ça arrivait que je leur réponde... Quand y'a un dialogue cordial qui s'installait, voilà je leur répondais amicalement... Enfin, pas amicalement mais de façon neutre.*²⁸⁷

Il analyse alors en quoi sa posture de retrait a pu jouer un rôle dans le fait qu'il soit moins exposé aux différentes altercations physiques que peuvent parallèlement subir ses camarades :

*C'est rarement moi qu'ils provoquaient en fait... Parce que dans le groupe, y'avait des personnes qu'avaient plus de facilités ou qu'étaient plus tentées de leur répondre et d'engager la conversation, donc... Non, moi j'étais quand même un peu plus en retrait. J'ai jamais eu affaire à... Jamais eu trop à faire à des propos haineux, insultants qui me visaient directement et auxquels il fallait que je réponde.*²⁸⁸

La posture de Gaël contrevient effectivement aux motivations que trouvent certains hommes du groupe dans le devoir de répliquer et de faire valoir un engagement corporel intense. Il s'explique certainement en partie par la sensibilité plus accrue que les autres qu'il accorde à l'égard du féminisme et à toutes les dispositions qu'il a déjà acquises dans cet autre espace militant. Ce cas particulier ne doit pas effacer que la majorité des militant·e·s qui se positionnent en retrait de ces altercations sont des femmes. Mais, il souligne que les attentes genrées implicites qui structurent les rapports sociaux de sexe peuvent parfois être transgressées. Pour s'en rendre compte, il est donc nécessaire d'analyser tous les aspects genrés qui se fondent dans le choix des actions. Or, le processus de virilisation du mouvement ne s'engage pas uniquement à travers la promotion d'un investissement physique et corporel intense. Les modalités des actions empruntées visent également à faire valoir des qualités morales qui s'apparentent à celles idéalisées dans le modèle de la masculinité hégémonique.

.1.2. Entrer dans le rôle d'un « vrai warrior » : viriliser la cause en adoptant une posture de justicier

Au-delà de ce que la seule structure des actions menées par le collectif requiert, les militant·e·s sont enjoint·e·s à adopter une posture et un comportement moral au ton martial. Pour les hommes du groupe, la prise de risque et la mise en scène des confrontations physiques ou verbales avec les chasseurs agissent comme des moyens d'affirmer une identité virile. Comme le remarque Dominique Bodin dans son étude des carrières hooligans, « devenir hooligan ou supporter n'a jamais été un objectif » mais « est devenu un moyen d'exister et d'accéder à ce qui leur était jusqu'alors dénié : la reconnaissance. » (Bodin, 2013, p. 625). Dans le cas des militants de FKB, la recherche d'une reconnaissance dans un statut masculin à part entière semble être à l'initiative des pratiques risquées et dangereuses qu'ils entreprennent, ce qui contribue une nouvelle fois à maintenir les femmes du groupe à distance.

²⁸⁷ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

²⁸⁸ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

.1.2.1. Le « goût » du risque : une stratégie militante de radicalisation de l'identité du groupe

Chaque action menée en forêt induit un risque pour les militant·e·s, mais ce sont essentiellement les hommes du groupe qui contribuent à le faire grandir. L'identité du groupe se fonde effectivement sur son caractère radical et perturbateur. Stratégiquement, ielles cherchent donc à faire valoir cette radicalité en mettant en scène leur investissement sur le terrain. Documenter la chasse à courre n'est donc plus le seul objectif puisqu'ielles cherchent avant tout à légitimer leur engagement en délégitimant la pratique de leurs opposant·e·s. Bien qu'elle comporte des risques, la captation d'images du *laisser-courre* et de l'hostilité des chasseur·euse·s à leur égard est un enjeu essentiel de la mobilisation de ces militant·e·s.

a) Publiciser la violence de la chasse : entre recherche du sensationnel et valorisation de la prise de risque

L'*hallali sur pied* est le moment névralgique, l'acmé du *laisser-courre*. Pour les militant·e·s, c'est un moment particulièrement crucial puisqu'il leur donne l'occasion d'obtenir des images de l'animal à bout de forces ou encerclé par les chiens²⁸⁹. Comme le rôle des images est prépondérant dans la communication des deux groupes, chasseur·euse·s et militant·e·s cherchent à obtenir des images sensationnelles qui permettront d'alerter le public sur le comportement jugé déviant de leurs opposant·e·s respectif·ve·s²⁹⁰. Cette « guerre » des images nécessite donc d'obtenir celles qui permettront le plus de desservir ses opposant·e·s. Or, les actions sur le terrain sont relativement longues et une grande partie du temps consiste à attendre²⁹¹, n'offrant donc pas la possibilité de recueillir des images jugées « intéressantes ». Les moments de rencontre avec les veneurs représentent donc des possibilités de capter des moments exceptionnels au cours desquels la tension, le stress et la frustration accumulés jusque-là peuvent être extériorisés. Il s'agit donc pour les militant·e·s de ne pas les louper, en guettant – voire en suscitant – une réaction hostile de leur part.

La « fabrique » des vidéos FKB revêt donc un aspect déterminant dans la communication militante du groupe. Largement relayées sur les réseaux sociaux, ces vidéos permettent également de mettre en valeur ceux qui y apparaissent – soit principalement les hommes du groupe. En effet, comme l'observent Graeme Hayes et Sylvie Ollitrault, « les activistes qui prennent des risques physiques et utilisent des registres d'action tels que les blocages et les obstructions se recrutent plutôt parmi les jeunes hommes » (Hayes & Ollitrault, 2012, p. 131). Cette tendance s'explique notamment par la « cohérence forte » de la socialisation masculine en matière de « construction du rapport aux prises de risque » (Penin, 2009). Les militant·e·s façonnent les vidéos à leur image, c'est-à-dire en sélectionnant les séquences qui mettent le plus en avant leur répartition, leurs connaissances juridiques ou les sauvetages sensationnels qu'ielles ont parfois à mener. Elles agissent à la fois comme une manière de renforcer la figure repoussoir des chasseurs, tout en sublimant un engagement sur le terrain principalement masculin. En outre, cette visibilité offre aux protagonistes la possibilité d'être reconnus par les militant·e·s d'autres organisations et de jouir d'une aura particulièrement positive, notamment liée au courage et à la détermination jugés nécessaires pour se rendre sur le terrain.

²⁸⁹ Annexe n°4 – Photographie n°1 : *Hallali sur pied*.

²⁹⁰ Annexe n°4 – Photographie n°3 : Un groupe de veneurs donne des consignes aux suiveurs à l'arrivée des militant·e·s.

²⁹¹ De nombreux temps d'attente ponctuent les actions de suivi de chasse. Les militant·e·s doivent bien souvent attendre qu'on vienne les chercher en voiture pour les déposer en forêt, attendre l'arrivée d'un autre groupe, attendre également de trouver des informations sur leur géolocalisation ou des indications sur la direction à emprunter ou sur ce que décident de faire les autres « teams ».

L'*hallali* est donc un moment du *laisser-courre* particulièrement propice à la mise en scène des risques encourus par les militant·e·s. En revanche, pour les chasseurs, c'est celui où elles doivent veiller à ce qu'aucune image ne soit recueillie. Bien que les premier·ère·s demandent à toutes et tous les participant·e·s de n'évoquer sur le terrain que leur mission de « documentation de la chasse », le moment de l'*hallali* est celui où les militant·e·s cherchent à s'approcher le plus près possible de la scène pour entraver la mort du cerf. Or, à plusieurs égards, s'approcher de la scène comporte des risques. Kévin concède qu'une fois cerné, l'animal « peut [le] charger » et peut donc « [le] tuer ». Malgré tout, il estime rester toujours à l'affût d'une situation qui permettrait d'éviter la mise à mort de l'animal :

*T'arrives au moment de l'hallali... L'hallali, c'est le moment où ils mettent à mort... Souvent, on a des rapports de force où, eux, ils peuvent être 50 et nous on peut être 10, voilà. Et bah là, qu'est-ce que tu fais ? C'est au cas par cas, on va dire mais peut-être que selon le contexte tu peux t'interposer pour sauver l'animal.*²⁹²

Le risque que l'animal charge dans une ultime tentative de fuite est probable et expose donc les militant·e·s à d'éventuels risques physiques. Thomas décrit par exemple une situation où il a dû gérer la pression de l'apparition d'un cerf :

*Ce qu'est le plus flippant on va dire, c'est si t'as en plus les Gilets jaunes qui te courent après... Enfin, si c'est dans la forêt, là ça peut être flippant parce que t'es concentré sur ton truc, tu sais pas si y'a quelque chose qui peut arriver, enfin voilà... Y'a quand même une poussée d'adrénaline, on va dire. Comme y'a pas longtemps, on a vu le cerf et... Bah là, tout de suite, t'as envie de courir, tu te poses même pas de qu... Enfin, il faudrait qu'on y réfléchisse plus mais là... Enfin, j'ai directement couru après. Et bah les deux personnes qui ont suivi heureusement ont pas posé la question ! (Rires)*²⁹³

Conscient des risques auxquels il s'expose en se lançant à la poursuite de l'animal, il explique toutefois ne pas s'être « posé la question » de le faire ou non. Au cours d'un débriefing directement mené sur le lieu de l'action²⁹⁴, une nouvelle militante demande à Kévin ce qu'il se passe lorsqu'elles voient l'animal *forcé* près d'elleux et sur le point d'être *pris*. Kévin rétorque : « Tu fonces, tu laisses pas faire ! ». Il rajoute : « Après, c'est selon chacun ». La prise de risque répond donc à la nécessité de publiciser le « lot de barbarie » qui accompagne le déroulement de la chasse à courre, tout en se donnant pour impératif de protéger l'animal. Pour Gaël, l'emploi de ces modalités d'action est « stratégique » puisqu'elles renvoient à « une image de gens déterminés à faire changer les choses, qui mouillent un peu la chemise ». Pourtant, le risque majeur induit par la participation à ces actions réside davantage dans le fait d'être pris à partie par des opposant·e·s, comme cela a été le cas le 1^{er} novembre 2019. Malgré leur faible effectif, un groupe de six militants s'était effectivement rendu en forêt de Lanouée. Kévin raconte :

*C'est le 1er novembre, quand on s'est fait taper dessus, en fait, le sanglier il est sorti pas très très loin de nous [...] il est passé juste vers nous et là, y'a eu une espèce de gloubi-boulga, enfin voilà... Et le sanglier a été pris. Enfin là, on s'est fait taper dessus au final, donc nous après, on était out.*²⁹⁵

L'un d'entre eux, Jérémy, finira effectivement aux urgences après s'être pris un coup de poing au niveau de l'arcade sourcilière, s'en sortant avec des points de suture. Il concèdera plus tard avoir « reçu le coup de

²⁹² Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

²⁹³ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

²⁹⁴ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

²⁹⁵ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

poing » et avoir « *répliqué avec une bombe lacrymogène sur les deux personnes qui [l']ont agressé* ». Le visage ensanglanté, une photographie de lui laissant apercevoir qu'il est empoigné par un chasseur est immédiatement postée sur les réseaux sociaux, accompagnée d'un « *appel à mobilisation* ». Les militant·e·s condamnent effectivement « *les violences des veneurs* » qui « *deviennent systématiques* » et dont l'intention leur semble claire : « *violenter les militants de façon systématique pour leur faire passer l'envie de revenir en forêt dénoncer leur macabre loisir !* »²⁹⁶. Pour autant, elles maintiennent l'action prévue le lendemain afin de « *continuer le combat jusqu'à l'abolition de la chasse à courre* »²⁹⁷. De fortes tensions sont donc parfois palpables entre militant·e·s et chasseurs et elles induisent des risques vis-à-vis de l'intégrité physique des un·e·s et des autres. Pourtant, la mise en scène de ces agressions peut aussi revêtir un aspect stratégique dans le maintien d'une identité collective virile et radicale.

b) Le risque d'altercations physiques : une éventualité attractive ?

Au cours de la saison de chasse observée, trois actions se sont soldées par des altercations physiques entre chasseurs et militant·e·s. Les blessés – tous des hommes – ont été l'objet de plusieurs publications visant à dénoncer la violence des agressions commises par les chasseurs. L'exemple d'une action menée le 1^{er} novembre 2019 est à ce titre révélatrice. Six militants décident effectivement de maintenir une action de suivi de chasse en forêt de Lanouée, malgré leur faible effectif. Dans la journée, un communiqué de FKB est publié et appelle « *à l'arrêt des agressions et des violences de la part des veneurs envers les militants de Forest Keepers* », précisant que « *deux de [leurs] militants finiront à l'hôpital* » et qu'ils « *s'en sortiront avec des points de suture et des hématomes sur le visage et le corps* »²⁹⁸. La publication est accompagnée d'une photographie de JérémY dont l'arcade sourcilière est tuméfiée et ensanglantée.

Pouvant paraître dissuasive, la communication autour de ces agressions a pourtant été un moteur de l'engagement de certains hommes dans le collectif. Le cas de Julien semble à cet égard tout à fait significatif. Ayant préalablement participé à plusieurs actions de la cause animale, de l'association L214 ou du collectif 269 Life, ou encore à des actions féministes et antifascistes, Julien résume son engagement par son caractère « *hyper volatil* » et assume d'aller « *à droite, à gauche* », notamment parce qu'il a « *envie de toucher à tout, de tout tester* ». Il explique ainsi s'être engagé dans le collectif sans vraiment avoir connaissance du déroulement des actions. En effet, le 30 octobre 2019, il rencontre Gaël au cours de sa participation à une « *Nuit debout* »²⁹⁹ devant l'abattoir Elivia du Lion-d'Angers. Au cours de la discussion qu'ils engagent, Gaël évoque les agressions dont ont été victimes plusieurs membres de FKB. C'est la prise de risque qui transparaissait de ce récit qui a fortement incité Julien à rejoindre le collectif :

*Il expliquait à quelqu'un d'autre qu'il s'était fait agresser au cours de la dernière action, et que du coup voilà, c'était compliqué et tout. Et... Et moi, j'étais en période... A ce moment-là, j'étais au chômage et donc, je cherchais à être actif quoi. Et je me suis dit « Tiens, y'a un groupe, toutes les semaines, ils vont en forêt, ils prennent des risques, ils ont l'air efficaces », voilà. Mais il m'a plus décrit les violences subies que véritablement le déroulement des actions. Ça, je l'ai plus découvert sur le terrain.*³⁰⁰

²⁹⁶ Notes de carnet de terrain, 01/11/19 – Communiqué Forest Keepers Bretagne publié sur les réseaux sociaux.

²⁹⁷ Notes de carnet de terrain, 01/11/19 – Communiqué Forest Keepers Bretagne publié sur les réseaux sociaux.

²⁹⁸ Notes de carnet de terrain, 01/11/19 – Communiqué Forest Keepers Bretagne publié sur les réseaux sociaux.

²⁹⁹ Les « *Nuits debout devant les abattoirs* » sont des actions organisées par l'association 269 Life France. Plus précisément, il s'agit de veillées nocturnes au cours desquelles les militant·e·s se postent en face de l'entrée d'un abattoir en maintenant des pancartes revendicatives. Le contexte et la durée de l'action sont donc particulièrement propices aux échanges d'expériences entre elleux.

³⁰⁰ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

Également engagé dans le collectif Extinction Rebellion (XR), il a intériorisé des dispositions constitutives d'un capital militant, qui ont particulièrement facilité son intégration au sein de FKB. Cette facilité d'insertion au sein des groupes militants « progressistes » lui a donc donné le choix de concentrer sa capacité d'agir sur le groupe qui lui paraissait le plus attrayant. Il justifie ainsi :

Finalement, le seul collectif dans lequel je me suis vraiment engagé plusieurs fois, régulièrement et tout, c'est Forest Keepers, ou les actions contre la chasse à courre quoi. [...] Après, Forest Keepers, c'est une exception parce que j'ai senti qu'il y avait vraiment besoin de... D'être là quoi, enfin... Je trouvais que c'était... C'était plus la galère en fait, pour Forest Keepers, et du coup, je me sentais... Enfin, je sentais qu'il fallait que j'y sois. [...] Par rapport à la violence surtout. Le nombre, en fait, parce que si on est pas assez nombreux sur une action... [...] On est soumis en fait durant ces actions, à des violences. On peut être soumis en tous cas à des violences physiques. Et du coup, c'est que le nombre qui nous protège. Et donc ça, c'est toute la différence quoi. L214, on pourrait faire une action à trois, y'aurait pas de problème. Forest Keepers, c'est pas le cas.³⁰¹

Lorsqu'il est questionné sur l'aspect dissuasif que ce récit des agressions peut avoir sur les militant·e·s, il précise n'avoir pas du tout ressenti cet effet et qu'« au contraire, ça [l]'a motivé » :

[...] il m'a parlé de violences qu'il subissait, tout ça, et je me suis dit « Bon, si ça chauffe, il faut que je sois là », il faut apporter du soutien quoi. Et... Et voilà pourquoi je me suis autant engagé dans Forest Keepers, c'est que j'ai senti qu'il y avait besoin, y'avait besoin de gens... [...] Vraiment, ça m'a motivé. Parce que je considère que... À partir du moment où y'a de la violence physique derrière... Et c'est pareil d'ailleurs quand il s'agit de la violence policière hein... Je considère que quand y'a une répression derrière, ça veut dire qu'on tape juste. Et je me suis dit, Forest Keepers, si les chasseurs leur tapent dessus, c'est sûrement parce qu'ils arrivent à être un peu trop efficaces.³⁰²

Au lieu d'être dissuasifs, les risques d'affrontements induits par les actions agissent donc comme une source de motivation supplémentaire pour certains militants. La participation de Julien à ces « épreuves du risque » revêt alors « une fonction rituelle, pour l'accès au groupe par exemple » (Penin, 2009). En d'autres termes, elles sont « des « tests » par lesquels chacun peut et doit gagner son droit de faire partie de la bande » (Penin, 2009). Appâté par les récits que le collectif affiche sur les réseaux sociaux, Gaël avoue qu'il a été « assez séduit par le mode d'action », notamment parce qu'il s'agissait de « se confronter directement aux oppresseurs » et d'« essayer de sauver la vie des animaux » :

Ouais, bah c'était nouveau déjà, se confronter directement... Se confronter directement à des ennemis comme ça. Enfin, y'avait les manifestations... Je pense à la Loi Travail par exemple, où y'avait des affrontements avec la police et... J'avais quand même un peu cette expérience, même si c'est pas vraiment analogue. Mais justement, je me plaisais bien à aller sur le terrain dans les manifestations sociales populaires et donc, c'est un cadre qui m'intéressait. Et j'avais pas... J'avais pas forcément conscience que ça pouvait être un danger, je... Non, je voyais ça plutôt comme un mode d'action intéressant [...]³⁰³

Par ailleurs, dans la communication du collectif et dans les discours des militant·e·s, les agressions semblent être garantes de l'identité radicale du groupe. En effet, des interactions trop conciliantes avec les chasseur·euse·s sont perçues comme une forme d'échec. Comparant l'activité de FKB à celle du collectif AVA Touraine, Kévin analyse ainsi :

³⁰¹ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

³⁰² Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

³⁰³ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

*Parce que je vois, y'a des AVA, des antennes d'AVA, où ils sont... Touraine, par exemple, ils se vantaient d'être les... Les veneurs leur ont dit qu'ils étaient les... Une des antennes les plus gentilles, quoi. Mais ils étaient contents de ça quoi ! (Rires) Genre... Voilà, moi, ça me ferait chier... Faudrait que je me remette en question. Je veux dire, merde s'ils disent qu'on est les plus gentils, c'est que ça va pas, on fait mal notre boulot !*³⁰⁴

Au détour d'une conversation³⁰⁵, il reviendra sur une action que les collectifs FKB et AVA Touraine ont menée ensemble, en pointant le fait qu'ielles ne soient pas assez véhément·e·s à son goût : « AVA Touraine, ils sont gentils. Ils suivent les chasses, ils essaient d'approcher, mais ils ne mettent pas la pression ». Il s'amuse d'ailleurs que Dylan et lui aient dû insister pour s'approcher davantage des veneur·euse·s, qui ont fini par les repousser et par alerter la gendarmerie. Par opposition avec les militant·e·s tourangeaux·elles qu'il juge trop dociles, il raille ensuite le fait que « les cinq bretons » aient été les seuls à faire face aux gendarmes, en refusant la vérification de leur identité sur place. Dans son discours, le degré de radicalité auquel renvoient les actions est donc un élément fondamental de la communication du collectif. Cette image dont jouit le collectif dans le milieu militant est effectivement un moyen de gagner en légitimité, à la fois collectivement et individuellement. Pour les hommes, elle est la garante d'une identité masculine progressiste mais combative, ce qui la rend particulièrement attractive. L'engagement féministe de Julie la mène d'ailleurs à formuler un discours particulièrement critique de cet aspect masculin :

*[...] c'est Martin, comme d'autres gars de Sentience qui disaient « Ohlala, on est revenus de Forest Keepers, c'est trop bien, ça galvanise et tout ! ». Et je comprends en même temps parce que j'ai ressenti exactement la même chose, tu vois, mais je sais le questionner quand je le ressens et... [...] Je me rappelle au tout début où j'avais un entretien avec Martin pour Sentience, je me rappelle de... Je sais plus comment il s'appelle... Un mec aux cheveux longs, qui n'est plus à Forest Keepers mais qu'est... Et voilà, la première chose qu'il disait « Ah nan, mais moi Sentience, je trouve ça trop nul ! Moi je veux être sur le terrain ». Et du coup, pour moi, c'était un peu ça Forest Keepers. C'étaient des mecs qui voulaient être sur le terrain et qui trouvaient ça trop cool et que c'est du vrai, c'est du concret quoi. Des arguments que je comprends, que même moi je ressens mais j'aimais pas la façon dont c'était avancé quoi. Et du coup, c'est lié à ça mes a priori, c'était de là que ça venait... Ce côté bonhomme quoi.*³⁰⁶

Faire valoir la radicalité revient à mesurer le haut degré de sacrifice et d'engagement auquel ielles estiment être prêt·e·s. En ce sens, il devient compréhensible que la recherche de réactions hostiles de la part des opposant·e·s soit un enjeu essentiel dans la formation de l'identité de l'organisation. Faire face à des agressions renvoie les actions à leur caractère martial, mais vise également à renforcer l'image violente de la figure du chasseur. En effet, la puissance du modèle de la masculinité associé aux chasseurs exige des militants qu'ils fassent preuve d'une « performance incroyablement disciplinée, militariste et, par association, masculine » (Grisard, 2017, p. 83).

.1.2.2. Le choix d'un répertoire d'action politique valorisant des qualités morales associées à la masculinité hégémonique

Au-delà du seul engagement corporel et physique, la posture de justicier se joue également sur le plan des valeurs morales que les militant·e·s cherchent à prôner. En effet, la promotion des performances physiques sur le terrain s'accompagne de l'idéalisation d'une figure de la « sauveur·euse » des animaux en lutte contre des

³⁰⁴ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³⁰⁵ Notes de carnet de terrain, 21/10/19 – Conversation téléphonique avec Kévin en prévision de l'action du 26/10/19.

³⁰⁶ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

opposant·e·s cruel·le·s et lâches. Le sacrifice pour la cause, les preuves de courage ou encore l'appétence pour une radicalité « honorable » représentent alors des qualités particulièrement valorisées, susceptibles de modifier les positions occupées dans la hiérarchie interne de l'organisation. L'intériorisation de ces dispositions viriles a notamment pour but de leur faire endosser le rôle de justiciers pour les animaux.

a) L'esprit de sacrifice : devenir un « martyr » pour la cause ?

Le 25 janvier 2020, à la suite d'une action de suivi de chasse menée en forêt de Lanouée, les militant·e·s se rejoignent dans le bar du village éponyme³⁰⁷. Au cours du débriefing, plusieurs d'entre eux font part de leur désarroi quant aux bousculades et aux humiliations endurées par Kévin. Ce dernier feint d'abord de ne pas s'en soucier, puis il explique qu'il ne faut pas s'en inquiéter puisqu'il en a désormais « l'habitude ». Il finit d'ailleurs en plaisantant : « *De toute façon, quand ils m'auront tué...* ». Au cours de plusieurs actions préalables, Kévin a effectivement été la cible privilégiée et répétée des brimades et des bousculades des chasseurs. Souvent à leur merci, il essuie de nombreuses provocations dont il tente de faire abstraction. Le 14 décembre, face à son mutisme, deux des suiveurs l'aspergent par exemple de boue et lui jettent des mottes de terre dans le dos³⁰⁸. Tentant de maintenir une posture détachée, il est poussé à bout lorsque l'un des suiveurs cherche à lui emboîter le pas, obligeant ainsi les deux hommes à marcher dans une grande proximité. Le moindre frôlement est alors prétexte à l'invective. Indiquant sa volonté de ne pas être touché, Kévin finit par le repousser, ce qui lui vaut d'être à nouveau invectivé par deux autres jeunes suiveurs qui lui reprochent de faire acte de violence alors même qu'il prônerait le pacifisme.

Comme le soulignent ces diverses observations, l'engagement de certains hommes du groupe est vécu comme un don de soi aux tons presque sacrificiels et inconditionnels. Comme le notait Loïc Wacquant à propos des carrières des boxeurs qu'il a observés, « le sacrifice est à la fois un moyen et un but, un besoin vital et une mission trempée de fierté, une exigence pratique et une obsession éthologique » (Wacquant, 2002, p. 150). Cet esprit de sacrifice se retrouve parmi les hommes et les femmes les plus investi·e·s dans le collectif. Toutefois, il n'est pas interprété de la même façon selon le genre des militant·e·s. La plupart des hommes très investis du groupe estiment ainsi être prêts à sacrifier leur vie personnelle, voire leur intégrité physique, pour parvenir à accomplir l'objectif de leur mobilisation. Considérant qu'il s'agit même d'une mission essentielle qui lui incombe, le discours de Jérémie sur cette perspective sacrificielle est à ce titre édifiant :

*Et au pire, aller justement, être s'il faut qu'il y ait une agression... Maintenant, on sait très bien que si on va arriver au moment des abois ou à la curée, etc, et que ça va finir par la violence... Je préfère, tant pis que ça soit moi et limite me sacrifier, quoi... Mais pour qu'on ait quelque chose, pour qu'on ait... Tenter quand même d'avoir des images.*³⁰⁹

Pour certains, les bousculades répétées sont donc une façon de faire valoir leur bonne foi sur le terrain. Pourtant, elles s'apparentent aussi à une forme d'humiliation puisque les militants sont rarement en mesure de répliquer. Souvent partants pour se prêter au jeu des provocations verbales, les militants semblent renoncer à l'aspect galvanisant de ces échanges vifs lorsqu'ils commencent à être bousculés, frappés ou humiliés. Inévitablement en minorité, ils finissent par ne plus réagir lorsqu'ils estiment que franchir un cran supplémentaire

³⁰⁷ Notes de carnet de terrain, 25/01/20 – Pot de débriefing, bar de Lanouée.

³⁰⁸ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

³⁰⁹ Jérémie, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

dans les provocations pourrait ne plus garantir leur sécurité. Pourtant, la domination qui s'exerce sur eux est envisagée comme une conséquence inévitable et honorable de leur dévouement pour la cause. Dans son étude sur les jeunes militants d'*Alleanza Nazionale*, Stéphanie Dechezelles remarque ainsi :

« Le rappel permanent de leur sacrifice, réel ou sublimé par le récit des cadets rappelle ainsi aux jeunes engagés actuels le « devoir de mémoire » qui leur incombe, leur indique le niveau d'exigence pour prétendre appartenir au groupe et les socialise aux signes identitaires dont le groupe se réclame » (Dechezelles, 2011).

La posture du martyr est donc un moyen de rétablir un statut gratifiant en pointant les difficultés qu'ils sont prêts à endurer pour maintenir leurs résolutions en faveur des animaux. Mais, la validité de cette posture fonctionne surtout parce qu'elle est mise en parallèle avec l'attitude des chasseurs qui, comme précédemment souligné, est renvoyée à une forme de virilité jugée agressive et archaïque.

L'aspect sacrificiel de l'engagement est alors un moyen de faire valoir leur légitimité dans l'organisation, et plus largement encore dans le milieu antispéciste. A Rennes, les militant·e·s sont effectivement reconnus comme ceux qui se rendent sur le terrain au contact de leurs opposant·e·s. Dans le mouvement de lutte contre la chasse à courre, ils sont assimilés aux dissident·e·s du collectif AVA dont les pratiques se veulent plus radicales. La dévotion à la cause est censée « faire l'objet d'une implication totale de soi dans l'activité » (Buscatto, 2009, p. 80). D'ailleurs, lorsque les militants les plus prompts à avoir recours à cet esprit de sacrifice se sentent entravés ou ralentis par d'autres militant·e·s moins investi·e·s ou moins conscient·e·s des missions que le collectif cherche à accomplir, les interactions se font plus tendues. À titre d'exemple, le 9 novembre 2019, les militant·e·s reviennent bredouilles de leur tentative de repérer un équipage en forêt de Paimpont³¹⁰. A distance dans des voitures différentes, Kévin et Dylan décident de se rendre en forêt de Lanouée afin d'éviter que la journée ne soit perdue et que les militant·e·s ne se soient déplacés pour rien. Au volant d'une des voitures, Anaïs est plutôt réticente à l'idée de rouler quarante kilomètres supplémentaires sans avoir la certitude qu'elles auront l'occasion de sauver un quelconque animal. Toutefois, comme elle a conscience que son retrait implique également l'arrêt total d'une des deux « teams »³¹¹, elle consent malgré tout à s'y rendre. En revanche, elle exprime le souhait de passer au préalable chez un ami qui habite non loin de là afin qu'elle puisse récupérer quelques affaires. Une fois sortie de la voiture pour rejoindre l'habitation de son ami, Dylan fulmine :

*« Elle m'insupporte ! Elle me fait chier ! Quand on est sur une action, on ne prend pas en otage comme ça quatre personnes ! « Oui, ça prendra cinq minutes... »... Le cerf, il n'a pas cinq minutes lui ! Moi, ça fait quatre heures que je suis debout ! »*³¹²

Cet exemple s'avère doublement évocateur. D'une part, il met en évidence que le degré de dévouement à la cause est un enjeu majeur de la place que chacun·e occupe dans l'organisation. Il permet effectivement de faire un distinguo entre « celui qui apparaît dévoué et impliqué à la cause (et mérite donc de se voir attribuer des responsabilités) » et « celui ou celle qui ne fait que « passer », qui rend service sans se dévouer entièrement » (Buscatto, 2009, p. 80). Pour les hommes du groupe, le ton sacrificiel de leur démarche permet donc de se maintenir dans une position dominante à l'égard des personnes les moins investies, mais aussi vis-à-vis des autres organisations militantes. Il devient donc compréhensible que les actions en forêt soient considérées comme

³¹⁰ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Tentative de repérage en forêt de Paimpont.

³¹¹ Les militant·e·s rejoignent effectivement les points de départ décidés pour les actions en covoiturant. L'intérêt est à la fois de minimiser les frais, mais également de permettre à une majorité d'entre elleux – non véhiculé·e·s – de se rendre sur le terrain.

³¹² Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Tentative de repérage en forêt de Paimpont.

la seule modalité d'action envisageable. D'autre part, il souligne que même si certaines femmes sont aussi prêtes à faire des sacrifices, la plupart ne le mettent pas en avant et le vivent davantage comme une modalité imposée par leurs homologues masculins. Elles ont effectivement tendance à s'attarder davantage sur ce que l'investissement dans le collectif a pu générer comme impact négatif dans leur vie personnelle. Ayant analysé la faible insertion des femmes dans les organisations syndicales, Marie Buscatto rapporte ainsi que la « forte prégnance du modèle militant consacré corps et âme à l'activité militante participe à éloigner celles qui ne veulent pas voir l'activité syndicale envahir leur vie privée, leur vie hors travail, cas le plus souvent rencontré chez les femmes lors de notre enquête (mais pas seulement), lorsqu'elles ont des enfants » (Buscatto, 2009, p. 80). Mère de deux jeunes enfants, Émilie raconte qu'elle a eu tendance à « tout mélanger » pendant la saison passée :

*[...] je suis séparée du papa, donc je suis en garde alternée... Donc, les jours où j'avais pas les enfants, je me consacrais vraiment beaucoup à AVA et quand j'avais les enfants, moins. Mais après, c'est arrivé que j'aie besoin de m'occuper aussi d'AVA en même temps que j'ai mes enfants donc... J'arrivais... J'arrivais à jongler... Et puis après, c'est... Enfin, ils vont à l'école, donc je les ai essentiellement le soir ou le mercredi toute la journée... Mais... Ouais, j'arrivais à jongler sur tout ça. Mais c'est fatigant... C'est fatigant.*³¹³

Le don de soi pour la cause implique donc que les militant·e·s acceptent de faire des sacrifices. Dans le cas des hommes, il semble être lié au don de son intégrité physique, qu'il s'agisse de s'investir à tout prix sur le terrain ou d'endurer des provocations et des humiliations incessantes. Pour les femmes, il s'agit davantage d'un sacrifice à estimer en termes de temps et de perturbation de l'organisation de la vie quotidienne, ce qui peut avoir des conséquences sur leur vie personnelle et familiale. Si les femmes du groupe ne sont donc pas exemptes de cet esprit de sacrifice, seuls les hommes en retirent des rétributions puisqu'il leur permet de maintenir une position dans et au-dehors de l'organisation. Or, cet esprit de sacrifice est à associer à d'autres valeurs, comme le courage, qui contribuent également à recomposer l'identité masculine gratifiante des militants.

b) Braver l'interdit pour faire valoir un penchant pour le « concret » et la « radicalité »

Les actions de l'organisation s'inscrivent essentiellement dans un registre émotionnel de la protection animale reposant sur un « registre du dévoilement », que Christophe Traïni rattache à un « travail d'investigation visant à débusquer des cruautés secrètes », une « exhibition des souffrances occultes » et des « pamphlets démasquant les coupables ». En définitive, ce type de registre a vocation à conférer un rôle de « justicier » (Traïni, 2019, p. 44) à ceux qui en font l'usage. Toutefois, dans leurs actes comme dans leurs discours, les militant·e·s valorisent un penchant pour la radicalité. L'exemple de Katell illustre particulièrement ce cheminement et l'intériorisation d'une façon particulièrement radicale de concevoir le monde. Depuis son engagement à FKB, elle s'est effectivement séparée de son ex-compagnon, ce qu'elle explique par un engagement perçu comme « extrémiste » par son entourage :

[...] ma sœur, au moment de ma rupture, on a un peu parlé parce que bon, tout ça c'était lié à mon... Au fait que, tu vois, depuis un an, je vais quand même plus vers une sorte de radicalité... Mais dans le bon sens du terme quoi, pour moi... Et elle me disait « Mais c'est quoi l'étape d'après, tu vas aller foutre une bombe dans un labo ? ». Enfin, tu vois... Et je lui ai pas dit, mais je veux dire... Je le ferai pas parce que j'ai pas envie d'aller en prison mais moi, je soutiendrai quoi. Tout comme on soutenait les bombes dans

³¹³ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

*les trains pour tuer les nazis, tu vois. Pour moi, c'est pareil en fait. On est juste trop lâches pour le faire.*³¹⁴

Ses propos laissent entendre que les organisations qui n'emprunteraient pas des modalités d'action radicale manqueraient de courage. Or, dans le collectif, le courage apparaît effectivement comme une disposition particulièrement valorisée. Se comporter de façon vaillante et intrépide inscrit effectivement les agissements de ses membres dans la lignée de figures militantes particulièrement estimées dans le milieu animaliste, à l'image de celle de Paul Watson. Ancien militant de Greenpeace, ce dernier fonde effectivement l'organisation Sea Shepherd « pour défendre les animaux marins, quitte à aborder des bateaux de pêche » (Segal, 2020b, p. 39). D'ailleurs, lorsque les militant·e·s doivent repenser le nom, c'est à la quasi-unanimité que le nom de « Forest Shepherd » est adopté, en référence directe aux méthodes d'action empruntées par l'organisation fondée par Paul Watson. Faire acte de bravoure est donc un moyen de recevoir des éloges de la part des autres membres du groupe, mais également de ses sympathisant·e·s. Or, la bravoure et le courage sont surtout mesurés à l'aune de leur capacité à endurer des agressions physiques. Entre autres, l'exemple de l'action du 26 octobre 2019³¹⁵ permet de l'illustrer. Ne pouvant y participer, Jess envoie un message de soutien aux militant·e·s qui s'y sont elleux rendu·e·s : « *Merci à vous ! Vous êtes tous bien courageux. Faites bien attention à vous mes warrior·e·s* »³¹⁶. Plus tard, à la suite d'une scène d'affrontement, Dylan, Gaël et Freddie attendent devant la gendarmerie de Riaillé pour porter plainte. Visiblement affectés et abattus par les agressions qu'ils viennent mutuellement de subir, Freddie s'enthousiasme lorsque Katell leur apporte un sac rempli de sandwiches : « *Oh trop bien, on est des héros !* »³¹⁷. Leur mésaventure sera ensuite narrée en conversation commune, ce qui leur vaudra quelques encouragements et remarques admiratives. Sophie écrit par exemple : « *Les warriors ! Courage !* »³¹⁸.

La promotion d'une posture brave et courageuse s'apparente donc à la recherche d'une identité – individuelle et collective – empreinte de radicalité. Cette identité radicale est effectivement un moyen de faire ses preuves au sein du groupe. Mais plus largement dans le milieu militant « progressiste », elle fait également valoir la légitimité et la capacité des militant·e·s à ne pas s'affilier à des organisations ou à des pratiques militantes jugées trop peu efficaces. Le courage qu'il faut déployer pour mener des actions radicales a ainsi pour objectif de mettre en exergue le fait que le collectif poursuive des « visées transformatrices bien plus exigeantes que la protection animale classique » (Traïni, 2019, p. 51). FKB poursuit effectivement une ligne directrice qui se confond avec celle d'autres « associations radicales » du mouvement animaliste, qui sont effectivement d'avis que « le recours à la désobéissance civile est efficace et même moralement requis » (Espinosa, 2020, p. 352). Cette mise à distance des organisations de la protection animale est donc un élément essentiel du processus de virilisation qu'ils engagent à travers leur militantisme. À titre d'exemple, lorsqu'il commence à se mobiliser pour défendre la cause animale, Kévin participe à quelques actions de l'association L214. Même s'il soutient ces actions, il estime désormais qu'elles revêtent un caractère « *lambda* » et qu'il est nécessaire de mettre en place des actions beaucoup moins passives :

³¹⁴ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

³¹⁵ Notes de carnet de terrain, 26/10/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Vioreau.

³¹⁶ Notes de carnet de terrain, 26/10/19 – Échanges sur la conversation virtuelle commune.

³¹⁷ Notes de carnet de terrain, 26/10/19 – Dépôt de plainte à la gendarmerie de Riaillé par les trois militants agressés dans la forêt de Vioreau.

³¹⁸ Notes de carnet de terrain, 26/10/19 – Échanges sur la conversation virtuelle commune.

C'est bien L214 mais c'est pas mon... C'est... Les actions lambda... Enfin, lambda... Y'a les actions d'enquête, d'investigation et puis y'a les actions qui sont au contact des citoyens quoi. Et ça, c'est pas vraiment ma... Ça manquait de confrontation, on va dire... Ou d'actions où « J'ai pas envie de rentrer dans le tas » entre guillemets. Et là, y'a une sorte de passivité, qu'est très importante à faire, etc., mais... Mais voilà, je voulais être dans quelque chose d'un peu plus frontal.³¹⁹

Comme le souligne Christophe Traïni, « la radicalité ne prend pas exclusivement son sens au regard des fins de l'engagement » (Traïni, 2019, p. 51). Se définissant comme un « anarchiste », Kévin valorise ainsi « le côté anarchique » des actions. La radicalité se mesure alors « tout autant à travers des moyens, que d'autres jugeront « extrêmes » et « excessifs », et qui témoignent d'une certaine appétence pour la transgression de la bienséance ordinaire » (Traïni, 2019, p. 51), ce qui transparait une nouvelle fois dans le discours tenu par Kévin :

C'est même plus que de la désobéissance civile, du coup. Mais t'es toujours, voilà, dans une confrontation... Aller au cœur du problème et puis jongler avec tout un tas de facteurs, les politiques, les forces de l'ordre, les veneurs. Et le côté convergence des luttes, ce que je disais tout à l'heure. Après, ouais, y'a le côté désobéissance civile où... Ça renvoie au côté anarchique mais au final, ouais, tu... Tu fais de... T'as différents plans d'actions, qui sont plus ou moins légaux, et voilà, je trouve que c'est... Faire chier les gens, faire chier le système, faire chier les lobbies, voilà, c'est... Enfin, la finalité, c'est pas de les faire chier, je veux dire, mais en tous cas... Déjà, là, les faire chier, au vu de leurs positions... Je veux quand même qu'ils disparaissent, hein, je veux dire c'est pas ma thérapie...³²⁰

Il n'est pas le seul homme du groupe à revendiquer son appétence pour les organisations qui empruntent des modalités d'action plus radicales. En suivant l'actualité du collectif sur les réseaux sociaux, Gaël constate qu'il s'agit essentiellement de « jeunes un peu de [son] âge », ce qui l'incite à se distinguer « d'autres formes de militantisme » où se retrouvent des personnes qui n'avaient pas les mêmes « préoccupations » :

Ça fait un an maintenant que j'ai commencé. Je les suivais depuis quelques mois sur Facebook. J'avais été assez révolté par une histoire de cerf qu'avait été abattu dans le jardin d'un particulier, sans son consentement je crois. J'avais pas une idée très très précise de ce que c'était que la chasse à courre mais j'avais toujours été contre la chasse depuis que j'étais tout petit. Je devais avoir une envie d'aller un peu plus loin, de faire des choses de terrain et puis, je me suis dit que c'était l'occasion.³²¹

Théo apprécie également les modalités d'action de FKB parce qu'elles requièrent de s'engager concrètement :

[...] j'ai vraiment l'impression d'agir et de faire quelque chose... Contrairement aux manifestations, où là on est juste dans la rue et on marche, je trouve que... Bah là, c'est clairement beaucoup trop pacifiste... Même si parfois j'y vais quand même parce qu'effectivement c'est bien d'être là pour le nombre et pour montrer qu'il y a des gens quand même qui participent. Mais, ce que j'aime surtout dans les manifestations de FK, c'est... Ouais, c'est le format, le fait qu'on est vraiment sur le terrain, qu'on voit vraiment que ça bouge [...]³²²

Considérant que les militant·e·s du collectif sont « peut-être un peu trop pacifistes », il comprend toutefois que le collectif ne puisse pas « sortir du cadre légal ». Ayant auparavant milité au sein de l'association L214, Thomas se conforte dans cette conviction. L'« action directe » et l'adoption d'une posture agonistique lui paraissent effectivement être les moyens « les plus appropriés pour lutter », et ce quelle que soit la cause évoquée. Lorsqu'il regarde pour la première fois les vidéos du collectif AVA, la tactique déployée lui paraît être

³¹⁹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³²⁰ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³²¹ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

³²² Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

« une bonne stratégie » puisqu'il s'agissait d'aller « directement sur le terrain » et ne pas « attendre que les choses se fassent d'elles-mêmes » :

*[...] j'avais vraiment plus l'impression de servir à quelque chose et d'être là où ça se passait en fait, là où l'oppression des animaux se passait... Parce qu'avant quand j'étais sur un stand, c'est... Au bout d'un moment, on parle avec les gens, on essaie de les convaincre... Mais en soi, je trouve ça très abstrait parce que... En gros, on essaie de se battre... Enfin, j'ai pas l'impression qu'on est sur le champ de bataille en fait, parce que c'est pas là où les animaux sont tués, c'est pas là où les animaux sont élevés, c'est même pas là où les animaux sont vendus. C'est pour ça que parfois les actions devant les boucheries ou poissonneries, je trouve ça intéressant aussi. Mais là, être dans la rue, juste à distribuer des tracts aux gens, ou faire goûter des gâteaux... Enfin, je trouvais ça assez en décalage par rapport aux animaux qui étaient absents en fait, de cette lutte. Et donc là, être sur le terrain avec... En essayant d'aider l'animal traqué et qu'allait être tué, je trouvais que c'était beaucoup plus approprié en fait [...]*³²³

Par ailleurs, cette identité de « fonceur » vaut donc aux militant·e·s d'être considéré·e·s par leurs opposant·e·s comme des « extrémistes », ce qu'ils ont tendance à mettre en avant plutôt qu'à déplorer :

*[...] ils disent qu'on les harcèle, qu'on a des techniques de terroristes, qu'on est des... [...] On nous dit très souvent qu'on est des terroristes ou des écoterroristes... Enfin voilà... Des radicaux de la cause animale ! (Rires) Donc... Des fois, je pense qu'on peut avoir cette image radicale mais en positif. Parce que quand même, le côté radical, dans la société, il est très mal vu en général. Faut pas trop dépasser les bornes, tout ça.*³²⁴

L'accusation de radicalité semble même amuser, voire flatter, les militant·e·s qui en font les frais, voyant par là une occasion de bénéficier de gratifications associées à la promotion de leur identité virile. Par leur radicalité, ils font effectivement valoir un engagement fort sur le terrain, sans concession et qui impressionne³²⁵. Quelques femmes revendiquent également ce caractère plus concret des actions, comme c'est le cas d'Émilie et de Katell. Mère célibataire de deux jeunes enfants, Émilie explique avoir dû se consacrer à sa mission parentale. Une fois ses enfants sortis de la période de bas-âge, elle ressent l'« envie de faire quelque chose, de sortir un peu de chez [elle] ». De plus en plus sensibilisée à la cause animale, elle décide d'abord de devenir bénévole pour l'association *Volée de Piafs*³²⁶. Bien qu'elle trouve cette expérience « super bien », « vraiment très intéressante » et qu'elle « adore aller là-bas », notamment parce que ça lui permet « de passer du temps auprès d'animaux, notamment de la faune sauvage qu'[elle] adore », elle avoue que « ça ne [lui] a pas suffi » :

*À un moment donné, j'avais l'impression de ne pas faire assez, surtout quand je voyais des animaux arriver... Enfin, j'avais envie d'aller directement en forêt... Contre les chasses, parce que j'ai toujours détesté la chasse, et la chasse à courre particulièrement. Et, c'est là en fait où je suis tombée sur la page AVA Bretagne et je dis « Tiens ! Voilà, je vais faire ça ! » (Rires) [...] J'aime bien l'idée de pouvoir aller en forêt, d'agir directement sur le terrain, de pouvoir... Filmer... Enfin ouais, d'être vraiment sur le lieu et d'avoir la possibilité de faire quelque chose physiquement, en fait.*³²⁷

Plusieurs des femmes les plus investies dans le collectif partagent donc avec les hommes cette volonté d'agir concrètement sur le terrain. Comme Émilie, la plupart ont en commun de s'être déjà investies dans une organisation de protection animale. Le milieu de la protection animale semble alors agir comme une porte d'entrée

³²³ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

³²⁴ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

³²⁵ Annexe 4 – Photographie n°7 : *Un militant ne consent pas à se soumettre à un contrôle d'identité et cherche à se défendre des accusations proférées par des chasseur·euse·s.*

³²⁶ Créée en 2007, l'association *Volée de piafs* se donne pour objet de recueillir les oiseaux et mammifères terrestres et marins en détresse de la faune sauvage européenne et de les réhabiliter pour les réintroduire ensuite dans leur milieu naturel.

³²⁷ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

féminine dans le recrutement des militant·e·s du collectif. Katell s'est par exemple impliquée dans le milieu équestre et Valérie a déjà effectué plusieurs missions auprès de la faune sauvage dans des réserves d'Afrique subsaharienne. Ces expériences laissent supposer qu'elles sont certainement moins réticentes à se rendre sur le terrain, en raison des conditions qui leur paraissent assez similaires à ce qu'elles ont déjà pu vivre en s'occupant d'animaux sauvages. En outre, le probable contact avec les animaux qui vivent dans la forêt agit comme une motivation supplémentaire dans leur démarche. Émilie trouve effectivement ces animaux « *magnifiques* » et regrette « *qu'on les massacre alors qu'au contraire, on a besoin d'eux* ». Pour ces trois femmes, l'investissement dans le collectif est la traduction d'un désir d'en faire davantage, de s'engager plus encore. Ayant déjà été au contact direct de maltraitances ou d'animaux en détresse, leur insertion dans le collectif est donc plus à comprendre comme la « nécessité d'une réaction immédiate, qui commande un engagement dans l'action » (Traïni, 2010) que comme une recherche impérative de modalités d'action radicales. D'ailleurs, la portée radicale de leur engagement est d'emblée minimisée.

Ces modalités octroient ainsi des avantages aux hommes du groupe plutôt qu'aux femmes qui sont à la fois invisibilisées dans les récits et dans les actions. Les valeurs exacerbées par les actions mettent effectivement plutôt en avant des qualités associées au modèle de la masculinité hégémonique. En contrôlant les « moyens de défense et de violence », les hommes s'octroient ainsi « la maîtrise de l'organisation symbolique et politique » (Mathieu, 2014, p. 44). Néanmoins, la moindre considération envers la participation féminine s'explique aussi plus largement par la division sexuée du travail militant qui organise les rapports sociaux de sexe.

2. Une division sexuée du travail militant modelée par l'investissement sur le terrain

Dans ses différents travaux, la sociologue Danièle Kergoat soutient que « les rapports sociaux de sexe ont une base matérielle même s'ils ont aussi une base idéale » (Kergoat, 2005). Cette base renvoie à « l'aspect le plus « matériel » des réalités sociales », c'est-à-dire aux « forces productives dont une société dispose pour agir sur la nature qui l'entoure » (Godelier, 1978). Dans le cadre du travail militant, il s'agit donc d'observer la « mise-en-action » des activités productives par les militant·e·s sur ce qui les entourent. Or, cette « mise en action » s'effectue dans le cadre de « rapports sociaux déterminés qui imposent une forme déterminée de division du travail en attachant telle valeur à telle tâche et en liant telle tâche à telle catégorie sociale » (Godelier, 1978). C'est dans cette perspective que Danièle Kergoat estime que la division sexuelle du travail se fonde sur deux principes organisateurs, un « principe de séparation » – qui se traduit par le fait qu'il existe des travaux d'hommes et des travaux de femmes – et un « principe hiérarchique » – qui fait qu'un travail d'homme « vaut » plus qu'un travail de femme (Kergoat, 2005). Qu'ils soient liés à des fonctions de leadership et de représentation ou plus simplement à la réalisation des actions, le partage du travail militant et la valeur accordée à ses différentes formes laissent apparaître en filigrane le schéma d'une division sexuelle du travail dans le fonctionnement du collectif.

.2.1. Une captation masculine des tâches à plus forte valeur sociale ajoutée

L'étude d'une division sexuelle du « travail militant », envisagé comme « l'activité spécifique, matérielle et idéale qui consiste à (dé)légitimer et à conserver ou transformer les modalités de la production du vivre en

société » (Dunezat, 2009), permet de « repérer une répartition des pratiques quotidiennes entre les tâches « masculines », valorisées [...], et les tâches « féminines », invisibilisées [...] » (Bargel & Dunezat, 2009). Comme l'organisation du collectif entend respecter un principe d'horizontalité, les rôles ne sont pas formellement assignés. Dans le discours des militants, ce principe est la garantie d'une organisation non-sexiste, puisqu'il ferait uniquement appel aux bonnes volontés. Pourtant, la répartition des tâches au sein du collectif n'échappe pas à la tendance sexuée, et notamment à la « captation par les hommes des fonctions à forte valeur sociale ajoutée » (Kergoat, 2012, p. 229).

.2.1.1. L'« absence de structure » : un « *glass escalator* » masculin ?

Le collectif est envisagé par les militant·e·s qui s'y impliquent comme une organisation sans structure formelle. Cette « absence de structure » proclamée invite donc à l'assimiler aux groupes « qui n'ont pas été structurés consciemment sous une forme ou une autre »³²⁸ (Freeman, 1970). Pourtant, comme le soulève Jo Freeman, il existe bien une structure informelle dans les groupes non structurés puisque « l'absence de structure est organisationnellement impossible »³²⁹. Or, c'est bien cette structure informelle « qui crée les bases du développement des élites »³³⁰ (Freeman, 1970), et en particulier des élites masculines du groupe. En effet, comme elles promeuvent de fortes aspirations antisexistes, les militant·e·s du collectif considèrent globalement que l'organisation est en mesure de garantir des conditions égalitaires pour tou·te·s. Théo reconnaît par exemple que « *ce qu'[il] aime bien au FK, c'est qu'il n'y a pas forcément de hiérarchie* ». Il concède toutefois qu'il y a bien un « *noyau central* », ce qu'il trouve « *inévitables* » et qui ne l'empêche pas de se sentir « *libre quand même de donner [son] avis à chaque fois* ». Souvent désigné comme leader, Kévin pense que le fonctionnement du groupe est effectivement exempt de rapports hiérarchiques :

*[...] je pense qu'on a la chance d'avoir un... J'aime pas l'idée de noyau... Enfin, pas noyau dans le sens hiérarchique mais de personnes moteurs, on va dire, par rapport au collectif. Je pense... Pour moi, en tous cas, on a des gens qui sont plutôt bien et qui sont aussi garants de cette stabilité. Donc, quand y'a un souci, on en parle et je pense qu'on essaie, en tous cas, de prendre les... Je dis pas qu'on prend les bonnes décisions à chaque fois, mais en tout cas, les décisions qui tendent vers les bonnes directions.*³³¹

Pour d'autres militant·e·s, ce constat semble tout aussi clair. Par exemple, le 2 novembre 2019, à la fin du rassemblement d'opposition à la messe de la Saint Hubert³³², Julien, Gaël et Thomas attendent dans une voiture que le groupe soit prêt à poursuivre la mobilisation en forêt. Au fil de la conversation, Thomas laisse entendre que le collectif fonctionne toujours dans une parfaite horizontalité et que la figure de « *gourou* » que leurs opposant·e·s accolent souvent à Kévin n'est pas justifiée : « *Les chasseurs ont tellement cette vision de la hiérarchie qu'ils pensent qu'on fonctionne pareil et qu'on suit le grand leader, tout ça...* ». Julien ajoute immédiatement « *Qu'on est manipulé !* », ce qui suscite le rire collectif des trois militants.

Dans le discours de ces militant·e·s, les rapports sociaux de sexe sont donc envisagés comme exempts de toute tension, et particulièrement vis-à-vis du « partage » du travail entre les sexes » (Kergoat, 2005). Comme elles estiment que le collectif n'est fondé sur aucune véritable hiérarchie, la question du partage du travail militant

³²⁸ « Unstructured will refer to those groups which have not been deliberately structured in a particular manner. » (Freeman, 1970).

³²⁹ « "Structurelessness" is organizationally impossible. » (Freeman, 1970).

³³⁰ « It is this informal structure, particularly in Unstructured groups, which forms the basis for elites. » (Freeman, 1970).

³³¹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³³² Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Rassemblement d'opposition à la messe de la Saint Hubert.

entre les sexes constitue un impensé collectif. En effet, même si une intransigeance de principe est appliquée à l'encontre des propos et des comportements sexistes, « le « militant » est souvent conçu comme une figure abstraite et générale qui existerait hors des rapports de genre » (Fillieule, 2009). Or, l'action d'un rapport social ne s'appréhende pas par les considérations des principaux·ales intéressé·e·s mais plutôt par leurs pratiques sociales où « la division du travail joue le rôle de médiation entre ces pratiques et les rapports sociaux qui les fondent » (Dunezat, 2009). En effet, parmi les tâches matérielles qui incombent aux militant·e·s, toutes ne revêtent pas la même signification. La réalisation de certaines d'entre elles est effectivement un marqueur de la légitimité de leur statut et se prête à offrir des rétributions symboliquement très valorisées.

Mais, les militant·e·s font valoir que les rôles sont mouvants et que chacun·e peut accomplir la tâche qui lui fait le plus envie, ou pour laquelle ielle se sent le plus compétent·e. En apparence, l'absence de définition précise des rôles à tenir laisse libre cours aux militant·e·s de faire jouer les rapports sociaux de sexe. Or, face à cette « absence de structure », les démonstrations de virilité sur le terrain agissent comme un moyen rapide et efficace de devenir légitime au sein du groupe. En effet, plus les hommes sont présents sur le terrain et plus les militant·e·s sont à même de constituer des « teams » sportives. Par conséquent, tout·e nouveau·elle militant·e est jaugé·e à l'aune de sa capacité à suivre et à imiter les autres membres du groupe, et de ce fait à faire perdurer l'action et à la rendre plus dynamique et virile encore.

D'ailleurs, la présence de nouveaux hommes dans le groupe suscite beaucoup d'espoir chez les militant·e·s les plus investi·e·s. A leurs yeux, ils incarnent effectivement un moyen de constituer un groupe plus imposant et plus impressionnant, ce que confirment les propos de Katell. En effet, au cours d'une action³³³, elle est amenée à prendre la tête de la « team » non sportive exclusivement constituée de femmes et d'enfants. Elle confie alors : « *On aurait besoin de recruter des gens qui savent se défendre et qui peuvent nous défendre* ». Elle accompagne ses propos en montrant son biceps. Elle désigne ensuite Stéphanie et ses deux enfants avec sa tête et ajoute : « *Parce que là, avec des familles, tu fais pas grand-chose. Tu fais de la présence quoi...* ».

Le fait d'être un homme – *a fortiori* un homme physiquement imposant, relativement jeune et endurant – est donc une caractéristique qui facilite l'insertion dans le groupe. Par exemple, même s'il ne vient que très occasionnellement, la présence d'Alex au cours d'une action³³⁴ suscite l'enthousiasme de tout le groupe et agit comme une garantie de la sécurité de tou·te·s. Valérie annonce ainsi : « *Alex sera là aussi ! Vive mon garde du corps !* ». Kévin s'amuse alors de la mise en scène qu'elles pourraient faire de la présence d'Alex parmi elleux : « *On le fait venir quelques minutes après, histoire de filmer l'avant et l'après !* ». Le physique d'Alex s'impose effectivement par sa taille et par sa carrure. Kévin estime ainsi qu'il a le physique « *pour être videur* ». Les militant·e·s valorisent donc les corps lourds et musclés comme autant de façons d'impressionner et de dissuader leurs opposant·e·s. De même, au cours de la première action à laquelle il participe, Lucas est amené à servir « *un petit peu de bouclier* » entre Thomas et un chasseur qui le provoque, étant donné que « *les veneurs ne voulaient pas trop rentrer en conflit avec [lui]* » et qu'ils n'« *osaient pas [le] toucher* ». Directement intégré à une « team » sportive, il se voit confier davantage de responsabilités dès sa seconde participation :

Mais maintenant, j'ai l'impression que je me suis un peu plus trouvé un rôle et Kévin m'a un peu donné un peu plus de... Pas d'importance mais de... Comment dire ? Il m'a donné un rôle un peu, mais il m'a donné des trucs à faire quoi... Donc, je devais renvoyer des messages à des gens... Et puis filmer aussi. J'ai réussi à filmer quelques trucs, j'étais content. Je pense que mon rôle durant la dernière chasse à

³³³ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

³³⁴ Notes de carnet de terrain, 01/02/20 – Tentative de repérage d'un événement de chasse en forêt de Vioreau.

*courre, ça a été de filmer et de donner des indications et... J'ai pu même discuter un peu de stratégie, tout ça, et même faire acte de présence aussi. Voilà, je pense que c'est ça un peu mon rôle.*³³⁵

En définitive, derrière l'« absence de structure » du collectif se cache tout un mécanisme genré de maintien et de promotion des membres masculins aux fonctions les plus valorisées. En effet, alors que le mouvement animaliste est tendanciellement plus féminin, les modalités d'action empruntées par les militant·e·s agit pour les hommes comme un « *glass escalator* » (Williams, 1992). Comme l'a démontré Christine L. Williams dans son étude sur la sous-représentation des hommes dans des professions à prédominance féminine, les hommes vont ainsi s'orienter « vers des domaines de pratiques plus « légitimes » et « leurs effets peuvent en réalité être positifs »³³⁶ (Williams, 1992). De ce fait, « plutôt que d'être une source de discrimination, ces préjugés peuvent s'ajouter à « l'effet glass escalator » en incitant les hommes à quitter les domaines identifiés comme les plus féminins pour ceux considérés comme les plus légitimes et prestigieux pour les hommes »³³⁷ (Williams, 1992). Dans le cas des militant·e·s de FKB, l'investissement sur le terrain et au cours des confrontations – physiques ou verbales – offre des retombées particulièrement gratifiantes pour ceux qui s'y risquent. Mais, comme ces modalités d'action comportent des risques et nécessitent de faire preuve d'un haut degré de sportivité, seuls des hommes parviennent à jouir régulièrement de ces rétributions. La plupart cantonnent donc leur investissement dans le collectif aux seules actions de terrain et n'ont besoin d'aucune implication supplémentaire pour que leur présence soit reconnue comme essentielle. De même, lorsqu'un nouvel homme intègre le collectif, il est immédiatement mobilisé pour se rendre dans les « teams » sportives, afin de pallier leur faible effectif. Par conséquent, la progression des hommes dans le collectif est automatiquement plus rapide et des responsabilités leur sont plus rapidement dévolues. En revanche, comme l'observe Cristina Scheibe Wolff dans son étude sur les femmes de la gauche armée du Cône Sud de l'Amérique dans les années 1970, les modalités d'action conduisent à ce que les femmes de FKB « arrivent rarement à jouer un rôle de leader, ou des rôles de combattantes » (Scheibe Wolff, 2017, p. 89).

.2.1.2. L'accès exclusivement masculin aux fonctions de leadership et d'élaboration des stratégies

La sociologue Danièle Kergoat a démontré que les rapports sociaux de sexe se construisent « par tension, opposition, antagonisme autour d'un enjeu » (Kergoat, 2012, p. 227) et ne peuvent pas s'observer directement. Pour mettre à jour les rapports de domination patriarcaux au sein du groupe, il est donc nécessaire d'observer les tensions qui se jouent autour de l'enjeu fondamental du travail en tant que « production du vivre » (Kergoat, 2012, p. 228), et particulièrement celles qui se cristallisent autour des tâches les plus socialement valorisées. Dans son travail de thèse, Sophie Rétif propose de distinguer schématiquement certaines catégories de tâches relatives au travail militant à accomplir. Elle identifie ainsi des tâches matérielles liées « au fonctionnement interne du groupe (organisation du travail, entretien de la sociabilité interne...) » et « au développement et à l'entretien des relations avec « l'extérieur » (autres organisations militantes, élus, médias, etc.) » (Rétif, 2013, p. 406). Ces deux catégories de tâches partagent la particularité d'être à la fois matérielles et d'avoir trait aux fonctions valorisées de leadership et de représentation. En ce sens, l'étude de ces types particuliers de tâches démontre

³³⁵ Lucas, 18 ans, Bac, étudiant en 1^{ère} année de licence de géographie, entretien n°9, conduit le 31/01/20.

³³⁶ « The negative stereotypes about men who do “women’s work” can push men out of specific jobs. However, to the extent that they channel men into more “legitimate” practice areas, their effects can actually be positive. » (Williams, 1992).

³³⁷ « Instead of being a source of discrimination, these prejudices can add to the “glass escalator effect” by pressuring men to move out of the most female-identifies areas, and up to those regarded more legitimate and prestigious for men. » (Williams, 1992).

que leur réalisation n'est pas seulement liée à la légitimité des militant·e·s, mais qu'elle est aussi le résultat d'une division sexuée. En effet, « l'action d'un rapport social s'appréhende par les pratiques sociales » et la division du travail « joue le rôle de médiation entre ces pratiques et les rapports sociaux qui les fondent. » (Dunezat, 2009). Or, dans le collectif, les principales tâches de leadership sont presque exclusivement exécutées par des hommes.

Avant chaque action de suivi de chasse, les militant·e·s se retrouvent à un lieu de rendez-vous défini au préalable. Avant de partir en forêt, un temps de « briefing » est systématiquement pris afin d'exposer la stratégie et les directives du jour, de donner les consignes, de définir les « teams » et d'évoquer les éventuelles précautions à prendre. Tout au long de la saison, Kévin et Dylan ont été les seuls à effectuer ces « briefings », à l'image de celui qui a précédé l'action du 26 octobre 2019 à Vioreau³³⁸. Les militant·e·s se rassemblent sur un parking dans un village qui avoisine la forêt. Placé au centre du cercle qui s'est formé autour de lui, Kévin commence à exposer les dernières informations dont il dispose, puis il explique la stratégie qui sera adoptée. Surtout, il explique qu'il a eu des informations comme quoi le Rallye Bretagne et le Rallye Armor allaient avancer leur messe de la Saint Hubert, afin d'éviter d'éventuelles perturbations des militant·e·s.

Le « briefing » se déroule donc toujours de la même manière. Une fois cependant, le groupe arrive tard en forêt³³⁹ et il n'a pas pu être mené devant tou·te·s. Comme une des « teams » est principalement composée de nouveaux·elles, Thomas juge nécessaire de faire un « briefing » auprès d'eux avant de partir en forêt. En l'absence de Kévin et de Dylan, il commence donc à s'en charger de façon hésitante mais Julien le coupe rapidement pour reprendre le fil des explications. Alors que Thomas est dans l'organisation depuis ses débuts, Julien ne bénéficie lui que d'un mois d'expérience au sein du groupe. Pourtant, face aux explications hésitantes de Thomas, il n'hésite pas à le reprendre et à calquer son discours sur celui qu'ont l'habitude de prononcer Kévin et Dylan. La parfaite assimilation du discours de l'organisation, son âge plus avancé et sa stature physique plus imposante lui permettent donc de s'imposer face à Thomas. Or, les explications du contexte et du déroulement des actions auprès des nouveaux·elles militant·e·s revêtent un caractère particulièrement gratifiant puisque ceux qui s'en chargent font ainsi valoir leurs expériences, leurs connaissances de ce que Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot qualifient d'« ésotérisme du vocabulaire » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2018, p. 23) du monde de la vénerie. Il s'agit donc d'une occasion privilégiée de mettre en scène leur participation aux actions, renforçant de ce fait la posture de « héros » et de « sauveurs » des animaux.

Par ailleurs, la définition de la stratégie à déployer sur le terrain est envisagée comme une tâche particulièrement importante et sérieuse. En réunion ou par messagerie instantanée, Thomas explique prendre part aux principales décisions stratégiques du groupe. Il détaille en quoi consiste plus précisément cette tâche :

On va choisir quel équipement on va viser pour le samedi prochain... Est-ce qu'on va essayer de faire chier le Rallye Bretagne sachant qu'on a peu de chances de le trouver et qu'ensuite on va perdre du temps... Ou bien est-ce qu'on choisit cet équipement-là qu'est plus violent mais qu'on est sûr de trouver. Enfin voilà... Parce qu'après, c'est aussi une question de com'. Par exemple, on est principalement mobilisés sur des équipes de cerfs, parfois de sangliers et... Et ça, je suis assez partagé sur ce sujet parce que... A la fois, c'est logique parce qu'en termes de com', c'est vrai que la population en général préfère les cerfs... C'est beau, tout ça... Plutôt que les lapins, les lièvres ou les sangliers... Mais moi justement, vu que j'ai des valeurs antispécistes, je me dis, je m'en fous que les chasseurs ils traquent un lapin ou un cerf, c'est la même chose.³⁴⁰

³³⁸ Notes de carnet de terrain, 26/10/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Vioreau.

³³⁹ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

³⁴⁰ Thomas, 20 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année de licence de biologie, entretien n°1, conduit le 18/12/19.

En s'essayant à la stratégie, d'autres hommes du groupe sont ainsi associés aux fonctions de leadership de l'organisation. Mais, comme le remarque Dominique Grisard à propos de la division du travail au sein de la Fraction Armée Rouge (FAR), « ceux qui occupaient des positions-sujet masculines et jouaient le rôle de « combattants armés » attiraient en général l'attention des médias de masse et d'autres leaders et diffuseurs d'opinion » (Grisard, 2017, p. 85). Dans le cas de FKB, si les militants n'ont pas recours aux armes, il n'en reste pas moins que la posture martiale et combative décidée par les principaux leaders s'inscrit dans le cadre d'une stratégie pensée pour susciter l'intérêt des médias. Or, l'accès au porte-parolat est une fonction qui renvoie une nouvelle fois à un domaine réservé du masculin au sein du groupe.

.2.1.3. Un accès au porte-parolat fortement conditionné à la qualité d'expert sur le sujet

La vénerie est un milieu particulièrement codé. Pour le décrypter, il est effectivement nécessaire d'intérioriser un vocabulaire spécifique, mais également de cerner l'organisation du temps et de l'espace en forêt. En outre, l'activité militante suppose d'être renseigné sur les différents membres des équipages potentiellement rencontrés, afin d'adapter leur comportement en conséquence. L'importance de la maîtrise de connaissances sur la chasse à courre est donc particulièrement mise en avant par les hommes les plus investis du groupe, comme c'est le cas de Kévin :

*Pour être efficace, il faut très bien connaître le milieu, ses opposants, donc je... C'est pas que je sers de référentiel, mais en tous cas voilà, j'essaie d'emmagasiner le plus de savoirs... Beaucoup de savoirs en tous cas, sur les équipages, le fonctionnement, etc. Donc j'ai moins le temps de m'investir sur les autres causes.*³⁴¹

Il admet ainsi détenir cette position d'expert dans le groupe, ce qu'il interprète comme un moyen désintéressé de servir le collectif et comme une tâche qui lui incombe personnellement :

*Après, y'a aussi le côté... Comment dire... Référence, mais en termes de connaissances, dans le sens où... Là, c'est peut-être plus dans la communication, mais... On doit savoir ce qu'est la chasse à courre pour pouvoir expliquer les différentes problématiques, etc., avoir les différentes informations sur tel ou tel problème... Enfin, pouvoir cartographier la chasse à courre, ses différentes problématiques. Donc là aussi, où c'est un peu... J'essaie de rentrer un peu dans ce rôle-là. Je suis pas le seul, hein, y'en a d'autres qui connaissent des choses que je ne sais pas sur la chasse à courre ! Mais voilà, de pouvoir... Voilà, si y'a une question à poser, j'essaie au maximum de pouvoir y répondre là-dessus.*³⁴²

Pour lui, la maîtrise de connaissances éparses s'inscrit dans une perspective tout à fait rationnelle devant permettre de renforcer la légitimité de l'organisation. Toutefois, ce rôle privilégié le conduit aussi à bénéficier d'« une position d'expert dans l'arène politique et médiatique républicaine sur un sujet qui acquiert de plus en plus de légitimité en tant que question politique et sociale. » (Jacquemart, 2015, p. 218). L'exemple de l'action du 16 novembre 2019³⁴³ permet d'illustrer ce constat. Présents la veille pour assister à la réunion de préparation de l'action, deux journalistes de l'émission *C Politique* de la chaîne de télévision France 5 se sont effectivement joints aux militant·e·s et étaient conviés à se rendre en forêt pour documenter leur sujet. Arrivé sur place, Kévin est immédiatement équipé d'un micro et répond à leurs questions, abordant notamment les aspects tactiques de l'action et les détails plus techniques du déroulement de la chasse à courre. *De facto*, il est considéré comme l'interlocuteur principal, mais agit également comme le référent de l'organisation et comme un expert capable

³⁴¹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³⁴² Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³⁴³ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Action de suivi de chasse en forêt de la Hunaudaye.

d'analyser finement des situations qui peuvent paraître inaccessibles pour les profanes. Cette tribune lui permet ainsi de faire la démonstration de ses connaissances sur le monde de la chasse à courre, de se positionner en tant que sachant et de renforcer sa légitimité au sein du groupe.

L'étude du reportage finalement diffusé³⁴⁴ démontre bien que les connaissances de Kévin sur le sujet ont amené les journalistes à ne se focaliser presque exclusivement que sur lui. Cumulées, les diverses explications qu'il prodigue occupent plus d'une minute du temps à l'écran, ce qui contribue à occulter la présence des femmes parmi les membres du groupe. En effet, ce n'est qu'au cours d'une altercation verbale entre Kévin et un veneur que la présence des militantes peut enfin être notifiée. Bien qu'elle ne soit pas filmée, Jenny s'ajoute effectivement aux propos de Kévin pour interpellier un veneur. Pourtant, malgré une autre intervention de Katell qui apparaît quant à elle à l'écran, pour renchérir sur ce que vient de dire Kévin, ce dernier reste au centre de l'attention. Ce constat est d'ailleurs encore plus marqué lorsque le veneur s'approche très près de lui de façon menaçante. Immobile mais l'air sûr de lui, Kévin répond en souriant : « *On va se revoir au tribunal bientôt* ». Le veneur tourne alors les talons en lui lançant : « *Ah, bah écoute ce sera avec plaisir mais tu vas pas être déçu* ». Alors qu'elles sont présentes et en nombre égal à celui des hommes, l'attention est captée par les hommes du groupe qui se déplacent en forêt et qui font valoir leurs connaissances juridiques ou cynégétiques face aux chasseurs.

De la même façon, dans la presse écrite, seuls des hommes sont amenés à évoquer leur expérience du terrain. Dans un article³⁴⁵, Kévin et Jérémy sont ainsi invités à faire part de leur version des faits quant aux agressions qu'ils ont subies le 1^{er} novembre 2019. Leur témoignage est également relayé dans un autre article³⁴⁶. Dans cinq autres^{347 348 349 350 351}, seul Kévin est interrogé pour expliquer le but fixé par le collectif et pour détailler les violences que l'ensemble des militant·e·s dénonce. Son expertise du terrain et du monde de la vénerie lui offre donc l'occasion d'agir en qualité de porte-parole exclusif auprès des différents médias. Il est d'ailleurs envisagé par les autres membres du groupe comme leader par défaut. Léa considère ainsi qu'il est « *devenu un peu le porte-parole* ». De même, Théo reconnaît que « *c'est lui qui mène un peu* », qu'il « *est un peu la tête d'affiche* », et ce même si les tâches restent d'après lui « *réparties avec pas mal de gens à côté* » et que « *tout le monde est libre* ». Par conséquent, l'accaparement masculin de cette tâche liée au « développement et à l'entretien des relations avec "l'extérieur" » (Rétif, 2013, p. 406) décourage les militantes de s'en charger. Comme le montre Xavier Dunezat dans son étude des mouvements de chômeur·euse·s à Rennes et à Morlaix entre 1997 et 1998, les femmes tendent alors « à se rabattre sur un mode de mise en disponibilité : il s'agit de s'investir dans les tâches « qui restent », celles qui ne sont pas les plus visibles mais sans doute les plus exécutives, parfois les plus nécessaires » (Dunezat, 2009).

³⁴⁴ C Politique – L'enquête, Chasse : la guerre des territoires, reportage de Pierre Lascar, diffusé sur France 5, dimanche 24 novembre 2019, 19h38, 13 minutes.

³⁴⁵ LE GUILLOU, P. & LE LAY, D. (02/11/2019). « Bretagne. Les « pro » et les « anti » chasse à courre à couteaux tirés », *Ouest-France*.

³⁴⁶ LE TELEGRAMME. (02/11/2019). « Chasse à courre. Mobilisation à Paimpont au lendemain de heurts en forêt de Lanouée », *Le Télégramme*.

³⁴⁷ BOSSONNEY, M. (02/11/2019). « Bretagne : des relations de plus en plus tendues entre anti et pro chasse à courre », *France Bleu Armorique*.

³⁴⁸ GALMICHE, B. (02/11/2019). « Lanouée (Morbihan) : altercations entre anti et pro chasse à courre », *France 3 Bretagne*.

³⁴⁹ LE LAY, D. (02/11/2019). « Morbihan. Échauffourée entre adeptes et opposants à la chasse à courre dans la forêt de Lanouée », *Ouest-France*.

³⁵⁰ LE POINT. (03/11/2019). « Bretagne : violente bagarre entre pro et anti-chasse à courre », *Le Point*.

³⁵¹ LE FIGARO. (04/11/2019). « Bretagne : trois personnes hospitalisées après une violente bagarre entre pro et anti-chasse à courre », *Le Figaro*.

.2.2. Une invisibilisation et une dépréciation du travail accompli par les femmes

Lorsqu'elles publient en 2005 dans la revue *Nouvelles Questions Féministes* leur article « Le militantisme n'échappe pas au patriarcat », Patricia Roux, Céline Perrin, Gaël Pannatier et Valérie Cossy affirment que « les hommes s'approprient collectivement le travail militant des femmes » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005). En effet, s'ils captent l'essentiel des fonctions à plus forte valeur sociale ajoutée, il n'en reste pas moins que le travail autrement effectué par les femmes n'est « pas comptabilisé », « pas mesurable », « pas payé » et « n'offre pas de rétributions, ni matérielles [...], ni symboliques, et ce alors même qu'il est indispensable au bon fonctionnement des collectifs et des luttes » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005). Au sein du collectif FKB, la division du travail préalablement exposée a donc pour enjeu « « l'appropriation collective » du travail des militantes par les militants » (Fillieule, 2009).

.2.2.1. Les « petites » tâches « qui restent » : le travail invisible mais indispensable réalisé par les militantes

Lorsqu'elles tentent de décrire les rôles qu'elles occupent au sein du groupe, une large part des militantes éprouve des difficultés à les détailler précisément. Interrogée, Katell soupire ainsi :

*De toute façon, y'a personne, tu vois... Sauf Kevin quoi, mais sinon y'a personne qu'a un rôle attribué en fait... Sauf les gens qui s'occupent de la com, genre Thomas.*³⁵²

L'ambivalence de son discours démontre donc que, s'il existe bien des tâches précises assimilables à un militant précis, aucune femme ne semble détenir de rôle particulièrement visible et important. Par la suite, Katell détaille avoir pourtant intégralement pris parti dans l'organisation de l'action menée à Saint-Malo à l'occasion du congrès annuel de la FNC³⁵³, où elle a notamment été chargée de lire un discours au mégaphone³⁵⁴ :

*Sinon... Ah si, ouais, je suis chargée des... Des enquêtes en loucedé, comme ça. Genre là, pour le Congrès tu vois, c'est moi qui suis... Je me suis fait passer pour une journaliste, je me suis inventé un nom, tout ça, pour... (Rires) Pour connaître les dates du Congrès ! Parce qu'en fait, on savait pas les dates, elles sont communiquées nulle part. Du coup, j'ai inventé un petit scénario, tu vois, pour entrer en contact et pouvoir avoir des infos. Donc je me suis fait passer pour une journaliste auprès du palais des Congrès et puis de la fédération de la chasse. Et après, je me suis fait passer pour une chasseuse auprès d'hôtels... Parce que comme j'avais peur qu'ils nous disent des bobards sur les dates, je me suis dit « Allez, je vais faire la chasseuse qui cherche un hôtel », parce que l'hôtel il saura quelle date et ils vont pas me baratiner, tu vois. Sinon, il faudrait qu'il soit passé voir tous les hôtels de Saint-Malo, enfin n'importe quoi ! Et donc, ça je trouvais ça marrant ! (Rires)*³⁵⁵

Des femmes sont donc investies de certaines tâches essentielles permettant « la réalisation des actions » (Rétif, 2013, p. 406). Mais, comme la participation aux « teams » sur le terrain, qui plus est lorsqu'elles sont « sportives », est la forme d'investissement la plus valorisée et considérée comme la plus essentielle à l'activité de l'organisation, les militantes estiment que les tâches qu'elles exécutent par ailleurs sont bien peu comparables. Or, leur rôle sur le terrain, comme dans la logistique et dans l'organisation, reste prépondérant. Sur les réseaux sociaux, Émilie révèle ainsi qu'elle « tient la page avec Kevin et Thomas » et qu'elle « aide beaucoup » dans la

³⁵² Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

³⁵³ Annexe n°4 – Photographie n°9 : Les militant-e-s déploient leur banderole face aux chasseurs rassemblés à l'occasion du Congrès annuel de la FNC.

³⁵⁴ Notes de carnet de terrain, 05/03/20 – Rassemblement d'opposition au Congrès annuel de la FNC à Saint-Malo.

³⁵⁵ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

« *commission communication* ». Elle précise qu'elle « *fait des choses pour la page Facebook* » et qu'elle réalise « *de petits travaux sur Photoshop pour les affiches* », et plus généralement « *tous ces petits travaux à côté* ». Pourtant, comme aucune indication ne précise l'identité des rédacteur·rice·s, il est impossible d'attribuer les rétributions de la rédaction des publications à leurs véritables auteur·rice·s. Comme le sous-entendent les propos de Katell précédemment cités, les tâches liées à la communication sont officiellement attribuées à Thomas. D'ailleurs, Émilie elle-même minimise la portée du travail d'écriture qu'elle réalise parfois :

*Je fais des petits posts, souvent c'est moi. Quand il y a un partage de quelque chose d'autre avec un petit texte, ça c'est moi ! (Rires) Ça, je veux bien le faire ! Mais quand il y a des grands trucs, ça m'embête un peu, j'ai plus trop envie de le faire, donc... Ça va certainement revenir hein, c'était parce qu'il y a eu un petit passage à vide récemment. (Rires)*³⁵⁶

Ces « *petits posts* » qu'elle évoque sont de courts résumés de la façon dont se sont déroulées les actions de suivi de chasse. Peu d'intérêt leur est accordé, néanmoins les militant·e·s jugent nécessaires de s'astreindre à les publier afin de publiciser leur engagement sur le terrain. De même, Léa relate s'être parfois chargée de la correction, de la relecture ou de la diffusion des publications :

*Après, par exemple, quand ils postent des textes, je peux aider à corriger, des petits trucs comme ça... Ou partager aussi sur des trucs Facebook. Du coup, je fais pas... Je fais pas énormément de choses pour l'asso [...]*³⁵⁷

En revanche, lorsque des publications plus conséquentes s'inscrivent dans le cadre d'un « travail politique », c'est-à-dire qu'elles nécessitent de « penser le mouvement » en définissant « ses orientations, ses actions, ses modes d'argumentation » (Rétif, 2013, p. 431), les hommes les plus investis du groupe reprennent les rênes de la rédaction. Les publications effectuées par les hommes du groupe sont donc appréhendées comme une « responsabilité », un « élément de pouvoir » alors que celles rédigées par les femmes renvoient davantage à une « charge banalisée » (Rétif, 2013, p. 404). Mais au-delà des publications écrites, le travail de montage des vidéos récoltées au cours des chasses est également très valorisé. Comme cette tâche est longue et requiert des compétences précises, elle suscite l'admiration des autres membres du groupe. Or, essentiellement réalisées par Kévin, la captation de cette tâche représente davantage un moyen de mettre à profit le capital culturel (Bourdieu, 1979) accumulé au cours de ses années universitaires. Réalisateur de deux courts-métrages, il estime ainsi mettre ses compétences à disposition pour la cause qu'il défend :

*J'ai fait des études de cinéma. Et, je voulais être dans le cinéma parce que j'avais envie de changer les choses entre guillemets. Le cinéma, pour moi, c'était associé à une carrière militante, dans le sens où je voulais faire des films engagés.*³⁵⁸

Le fait que son projet professionnel ait été contrecarré par ce qu'il perçoit comme le résultat d'une sélection des « *gens les plus inoffensifs* » et de mise en avant de « *gens [...] bien souvent narcissiques [...] qui ne mettent pas en avant les choses intéressantes* », voire de préférence pour les artistes du cinéma qui s'engagent « *très très peu* », semble légitimer son choix de se consacrer à une carrière militante de cinéaste au sein du groupe. En effet, il compte sur les nouveaux capitaux accumulés au sein de FKB pour impulser une nouvelle forme de carrière professionnelle, ancrée dans le militantisme. Il cherche donc à exporter le capital militant acquis pour

³⁵⁶ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

³⁵⁷ Léa, 23 ans, Bac +2, au chômage, entretien n°10, conduit le 07/02/20.

³⁵⁸ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

obtenir des rétributions qui prendront la forme d'une reconnaissance professionnelle et militante. À cet égard, « le capital militant acquis et la position conquise constituent une opportunité de reconnaissance pour des individus vivant un déclassement produit du décalage entre les aspirations liées à une scolarisation prolongée et la réalité de la position (sociale et professionnelle) occupée » (Matonti & Poupeau, 2004). C'est d'ailleurs ce que laissent entendre ses propos :

*Peut-être, plus tard, j'aurai du mal à trouver ma place dans le cinéma... En tous cas sur le cinéma classique, avec les idées que je voulais faire émerger. Bon là, je fais toujours du montage du coup, avec Forest Keepers. Mais on verra, peut-être que je continuerai d'en faire. Enfin, j'aime bien faire ça toujours quoi. Mais du coup, peut-être en passant plus par la voie militante, faire des productions quoi.*³⁵⁹

Une nouvelle fois, la captation par les hommes des tâches les plus valorisées conduit à invisibiliser le travail féminin. Cette tendance est d'ailleurs interprétée comme le résultat « d'une différenciation genrée dans l'attraction des individu(e)s pour tel ou tel type d'activité » (Fillieule, 2009). Mais cette préférence supposée pour certaines tâches masque un sentiment d'incompétence féminin. Émilie reconnaît par exemple : « J'aime pas trop le contact avec... Quand il faut appeler des gens, des journalistes [...] ». De façon analogue, Léa décrit :

*Par exemple, quand ils font des textes de présentation de vidéos ou d'explication, enfin... Je sens que je peux le faire mais comme ça fait longtemps que j'ai pas écrit des choses comme ça, j'ai un peu du mal à m'y mettre. Après... Par exemple, tout ce que fait Kevin... Enfin, appeler les gens, les journalistes, tout ça, comme ça... Ça j'aime pas trop, donc ça j'aurais du mal... Parce qu'il contacte des associations, plein d'organismes, comme ça. [...] C'est devenu un peu lui le porte-parole, donc ça j'aimerais pas trop.*³⁶⁰

La réalisation féminine des « petites » tâches « qui restent » s'explique donc par la captation masculine des fonctions à plus forte valeur sociale ajoutée, mais également par le fort sentiment d'incompétence qu'elles ressentent lorsqu'il s'agit de réaliser plus que les seules tâches de réalisation des actions. Comme l'observe Xavier Dunezat, certaines militantes « se sentent "inutiles" car elles ne trouvent pas leur place dans la division du travail militant prescrit » (Dunezat, 2009). D'ailleurs, plusieurs femmes du groupe évoquent également leur sentiment d'incompétence sur le terrain. Cherchant avant tout à ne pas ralentir le groupe, l'essentiel de leur investissement est perçu et envisagé, par les autres et par elles-mêmes, comme une tentative de ne pas pénaliser l'efficacité de l'action. Certaines femmes considèrent d'ailleurs tout à fait approprié de s'autoexclure des actions en forêt si elles émettent des doutes quant à leur capacité de suivre les autres, comme le soulignent les propos de Léa :

*[...] tu peux avoir des équipes qui marchent, mais tu peux être... Mais bon quand même tu peux être amené à courir quoi. Je sais que la première chasse, c'était quand même assez physique. Tu peux vraiment marcher, faire des kilomètres facilement, donc... Oui, c'est mieux. Ça sert à rien de venir si tu t'es blessé ou voilà, sauf si t'es conducteur. Là, tu... Voilà, si t'as pas de bonne condition physique ou si tu te sens pas bien, si t'as été malade y'a pas longtemps, tu fais conducteur parce que c'est quand même pas mal recherché. Mais sinon, ça sert à rien [...]*³⁶¹

De ce fait, comme l'observe déjà Sophie Rétif dans les associations familiales catholiques, « ce qui est perçu comme une forme de disponibilité est mis à profit et les femmes réalisent alors un travail de "petites mains" indispensable au bon fonctionnement des associations, mais relativement peu visible » (Rétif, 2013, p. 432). Au cours des actions, de peur que leur niveau de sportivité jugé plus faible ne pénalise l'ensemble du groupe ou parce qu'elles redoutent particulièrement d'être au contact des chasseurs, les militantes sont donc plus souvent

³⁵⁹ Kevin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³⁶⁰ Léa, 23 ans, Bac +2, au chômage, entretien n°10, conduit le 07/02/20.

³⁶¹ Léa, 23 ans, Bac +2, au chômage, entretien n°10, conduit le 07/02/20.

assignées au rôle de « taxi ». Autrement dit, plutôt que de jouer un rôle direct sur le terrain, elles sont plus régulièrement chargées d'assurer la logistique du transport des militant·e·s dans la forêt. Par exemple, pour Émilie, la fonction de « taxi » s'inscrit dans le cadre d'une stratégie qui vise à participer aux actions, sans avoir à s'investir physiquement sur le terrain :

[...] l'année dernière, la première saison, j'y suis allé toutes les semaines et... Donc c'était... Au début, ça allait, j'avais la forme et tout ça. Et au fur et à mesure du temps, je me suis fatiguée en fait. Je me suis fatiguée, sur la fin de saison, j'ai eu du mal... Bon, bah aussi parce qu'il y a eu les agressions, c'était autre chose... [...] Après, cette année, cette saison-là, j'ai pris un peu de recul... Justement par rapport aux agressions. Et du coup, je suis plutôt en voiture à conduire, donc... Je suis plus à fond, donc je n'ai plus ce côté sportif. Je suis dans ma voiture, je conduis ! (Rires).³⁶²

Il faut toutefois souligner que d'autres hommes ont pu jouer ce rôle. Néanmoins, ils signifiaient de façon ostentatoire qu'ils s'en chargeaient à contrecœur. A titre d'exemple, le 8 février 2020, Vincent fait partie de l'équipe qui se rend en forêt du Gâvre³⁶³. En aparté, Kevin, Thomas et Théo estiment peu souhaitable de laisser Vincent seul avec d'autres femmes³⁶⁴. Il est donc assigné au rôle de « taxi », ce qui l'agace et le frustre. Après avoir déposé une des « teams » à l'orée de la forêt, il insiste plusieurs fois : « Du coup, je me retrouve à faire taxi ? » en laissant paraître toute la frustration que cette situation provoque chez lui. Parfois, d'autres hommes se trouvent obligés d'effectuer cette tâche car aucune femme expérimentée n'est présente sur le terrain. Confier la tâche à un·e néophyte s'avérerait particulièrement périlleux puisque les déplacements tactiques des militant·e·s en forêt dépendent du fait que le conducteur·rice soit en mesure de se repérer spatialement. Faute qu'une autre personne puisse s'en charger, Thomas est ainsi contraint à plusieurs reprises d'exécuter cette tâche. De même, Jérémy est investi de cette mission lorsqu'il écope d'une interruption temporaire de travail (ITT) en lien avec une précédente agression. Comme il souhaite rester discret quant à sa présence en dehors de son domicile, il préfère se cantonner au rôle de « taxi », ce qui souligne d'autant plus le fait que cette tâche tendanciellement plus féminine est invisibilisée.

Dans l'article « Le militantisme n'échappe pas au patriarcat », les autrices mettent en évidence que « les militantes ont souvent un rôle propre que leurs compagnons de lutte ne leur disputent pas » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005). Dans le cadre de FKB, ces « petites » tâches « qui restent » demeurent « "invisibles", c'est-à-dire non nommées » et sont donc effectuées par les femmes du groupe « sans qu'elles leur aient été « officiellement » attribuées » (Rétif, 2013, p. 406). Mais, la reconnaissance du travail émotionnel réalisé par les femmes dans le groupe est tout autant éludée, alors même qu'il les conduit à ne pas être « toujours écoutées mais disposées à entendre », à ce qu'elles soient « sur tous les fronts, "publics" et "privés", liant le "politique" au "personnel" » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005).

.2.2.2. Une ségrégation genrée dans la prise en charge du travail émotionnel

Le 2 novembre 2019, les militant·e·s se retrouvent dans le bar du village qui jouxte la forêt dans laquelle elles viennent de mener une action de suivi de chasse³⁶⁵. Atablée avec les autres, une militante fait remarquer la cicatrice encore gonflée que Jérémy porte à l'arcade sourcilière. Pour favoriser la cicatrisation, Katell explique

³⁶² Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

³⁶³ Notes de carnet de terrain, 08/02/20 – Action de suivi de chasse en forêt du Gâvre.

³⁶⁴ Ces précautions adoptées à l'égard de Vincent se justifient par le fait qu'une ancienne militante l'accuse de viol, ce sur quoi nous reviendrons plus en détail.

³⁶⁵ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing à la suite de l'action en forêt de Lanouée.

en prendre soin en la massant tous les jours de façon circulaire avec de l'extrait d'aloé vera. Elle regrette d'ailleurs que la cicatrice ne puisse probablement pas se résorber entièrement mais rassure Jérémie en lui signifiant qu'il gardera dans ce cas une « *cicatrice de warrior* »³⁶⁶. Une autre militante ajoute : « *Tu diras que tu t'es battu, que le mec il est à la morgue !* »³⁶⁷.

Hormis le fait que cet échange souligne une nouvelle fois la portée héroïque de l'engagement des militants qui se sont confrontés physiquement aux chasseurs, il pointe également l'ampleur du travail émotionnel réalisé par les femmes au sein du groupe. Le travail émotionnel consiste effectivement « à comprendre les émotions et les affects d'autrui, à y accorder de l'importance et à y répondre de manière appropriée, en ressentant et en exprimant à son tour des émotions » (Rétif, 2013, p. 458). Or, les actions impliquent un engagement émotionnel important, qu'il s'agisse de faire face à l'hostilité palpable entre chasseur·euse·s et militant·e·s ou d'assister et de prendre en charge les personnes victimes d'agression. De ce fait, ce travail est parfois envisagé par les militantes comme leur mission principale. Bien qu'elle précise ne pas occuper de rôle spécifique au sein du groupe, Katell explique ainsi qu'elle cherche à se charger personnellement de tout ce qui touche à la sécurité des autres militant·e·s :

*Après moi, ce qui... Ce dont... Ce à quoi je m'attache peut-être particulièrement, c'est la sécurité des gens. Tu vois, genre quand je vois quelqu'un dans un petit groupe qu'est tout seul derrière avec les Gilets Jaunes, je dis aux autres « On attend ». Tu vois, ce genre de choses quoi.*³⁶⁸

L'attention portée aux autres est donc un enjeu majeur de la mission qu'elle se donne en souhaitant préserver l'intégrité physique et morale des autres militant·e·s. En effet, l'angoisse que suscite la menace des agressions amène donc plus particulièrement des femmes du groupe à rester en alerte permanente. En outre, les situations risquées dans lesquelles se trouvent parfois certains hommes créent des angoisses chez certaines d'entre elles, même lorsqu'elles ne participent qu'occasionnellement. C'est par exemple le cas de Julie qui raconte :

*À un moment donné, y'a eu Thomas et Théo tous seuls et nous, on était tous les quatre dans la voiture, avec Kévin, Émilie... Quand on s'est fait encercler par les chasseurs... Et eux étaient tous les deux face à une armée de chasseurs dehors, tu vois, où tu te dis « Putain mais, en fait, ils sortaient la batte, ils pourraient tous nous fracasser, que ce soit eux ou la voiture quoi »...*³⁶⁹

Un peu plus tard au cours de cette unique action à laquelle elle participe, Julie décrit avoir été amenée à se servir de sa présence pour apaiser une situation tendue entre plusieurs suiveurs et Kévin, afin d'assurer le bien-être de ce dernier :

*Moi, à un moment donné, je traçais pour me dépatouiller d'eux, et donc ils revenaient vers moi... Donc voilà, les croche-pattes étaient pas loin. Et puis je pense qu'ils s'attendaient pas toujours... Parce que des fois, même moi j'allais au-devant de mecs... Tu vois, Kévin, il était avec des mecs qui l'opprimaient et moi j'allais au-devant là, pour pas qu'il soit tout seul, tu vois.*³⁷⁰

Se servant du caractère inédit de sa présence sur le terrain comme d'un moyen pour créer un effet de surprise, elle relate donc avoir cherché à apaiser les tensions entre le militant et les suiveurs. Néanmoins, en plus

³⁶⁶ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing à la suite de l'action en forêt de Lanouée.

³⁶⁷ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing à la suite de l'action en forêt de Lanouée.

³⁶⁸ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

³⁶⁹ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

³⁷⁰ Julie, 30 ans, Bac, étudiante en 2^{ème} année de DEUST, entretien n°11, conduit le 25/02/20.

de cette mission de sécurisation et d'apaisement des tensions des autres militant·e·s sur le terrain, les femmes les plus investies du groupe, notamment lorsqu'elles sont engagées dans une relation affective avec un des membres, se chargent plus conséquemment d'assurer leur bien-être en « pansant » leurs plaies à la fois physiques et psychiques. Se déclarant en couple avec Kévin, Émilie affirme ainsi : « *Je suis le soutien psychologique de Kévin ! (Rires)* ». Comme elle entretient une relation affective avec lui, le « *soutien psychologique* » qu'elle lui fournit est renvoyé à l'ensemble « des tâches similaires à celles qu'elles effectuent dans l'espace domestique », et qui sont considérées « comme relativement secondaires » (Rétif, 2013, p. 421). Cette tâche s'inscrit donc particulièrement dans la logique d'une division sexuée du travail militant que décrivaient déjà Patricia Roux, Céline Perrin, Gaël Pannatier et Valérie Cossy :

« C'est un travail qui n'est pas comptabilisé, qui n'est pas mesurable, et qui n'est pas payé. Comme le travail domestique, il est gratuit, en ce sens qu'il n'offre pas de rétributions, ni matérielles (acquérir des compétences pour mener une carrière politique, par exemple), ni symboliques (il est dévalorisé, voire invisibilisé, perçu comme le simple prolongement d'aptitudes naturelles), et ce alors même qu'il est indispensable au bon fonctionnement des collectifs et des luttes » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005).

De ce fait, la plupart des femmes du groupe se préoccupent plus souvent du respect de l'intégrité physique des autres militant·e·s pendant les actions, de leur bien-être psychique, mais également de leur bien-être physique. En effet, une fois que les militant·e·s sont déposé·e·s en forêt, elles ne s'accordent généralement aucune pause jusqu'à la fin de l'action. Lorsque le groupe se rassemble finalement, les militantes sont alors nombreuses à proposer des en-cas (fruits secs, parts de gâteaux, sachets de gâteaux salés, chocolat) pour sustenter l'ensemble des militant·e·s qui ne s'est jusque-là pas octroyé de pauses pour déjeuner. Des hommes ont malgré tout pu prendre cette initiative, comme c'est notamment le cas de Théo qui propose aux militant·e·s des chouchous de sa confection à la fin d'une action³⁷¹. Toutefois, les tâches associées au *care*, à l'intérêt et au soin portés aux autres, restent majoritairement exécutées par les femmes du groupe. En effet, elles sont surtout « placées dans des fonctions de soutien » qui, comme le souligne Cristina Scheibe Wolff dans son étude, restent « toujours considérées comme inférieures à la lutte armée et aux fonctions de leader » (Scheibe Wolff, 2017, p. 89). Ce travail est invisibilisé et ne leur offre que peu de rétributions puisqu'il n'est pas considéré comme un travail à part entière mais plutôt comme la poursuite logique de compétences et de dispositions propres à une nature supposément féminine. Lucie Bargel pointe ainsi :

« C'est parce qu'elle est perçue comme le prolongement des caractéristiques comportementales différentes des hommes et des femmes que la division du travail militant entre les membres de ces collectifs n'est pas pensée, est considérée comme « allant de soi ». Néanmoins, les activités dont les femmes assurent la charge ne leur fournissent de fait ni le même type de connaissances pratiques, ni la même reconnaissance à l'intérieur du groupe que celles des hommes » (Bargel, 2005).

Le constat de cette division genrée dans le collectif met en évidence une « mixité à hégémonie masculine » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005). Toutefois, au-delà de la seule répartition du travail militant, le choix de modalités d'action viriles et l'assignation genrée des rôles au sein du collectif reconduit plus largement la domination masculine pourtant honnie par les militant·e·s du groupe.

³⁷¹ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

3. Une culture du modèle masculin hégémonique reconduisant la domination masculine ?

Dans l'ouvrage « *Boys Don't Cry !* », Christine Guionnet pointe le fait qu'« au sein d'un groupe donné à un moment précis, le modèle culturel de la masculinité hégémonique s'impose à tous les individus mâles, y compris à ceux qui le contestent et le vivent mal » (Guionnet, 2012, p. 13). Comme nous avons pu l'observer en amont, les militant·e·s de FKB optent pour des modalités d'action qui valorisent l'engagement masculin et qui mettent en avant des valeurs et des dispositions en lien avec ce modèle masculin hégémonique. L'adoption de ces formes d'action modèle donc une division genrée du travail militant, mais elle produit également d'autres effets. La valorisation de cette culture masculine tend effectivement à reconduire la domination masculine au sein du groupe, ce qui génère à la fois des conséquences directes dans les rapports sociaux entre les genres et dans les rapports entre pairs de genre. En effet, en privilégiant des actions viriles sur le terrain, « les rapports de domination ne se reproduisent pas qu'automatiquement, ils ont un "coût" pour les dominants eux-mêmes » (Neveu, 2012, p. 113). Mais ces coûts de la domination masculine se répercutent également sur les femmes du groupe, qui subissent des conséquences indirectes des échanges virils sur le terrain. En outre, la culture de ce modèle masculin hégémonique mène aussi à ce que les femmes soient exposées à des agressions sexistes et/ou sexuelles, conséquences directes de la reproduction de la domination masculine au sein du groupe.

.3.1. Une sexuation du mouvement renforcée par les coûts de la domination masculine

Les modalités d'action empruntées par les militant·e·s ne sont pas anodines. Elles s'inscrivent effectivement dans une stratégie déployée par les hommes les plus investis du groupe dans le but de restaurer un statut masculin gratifiant. Toutefois, cette stratégie n'est pas sans générer des coûts sur tou·te·s les membres du groupe. Les militants sont effectivement particulièrement exposés à d'importants coûts, dont la gestion émotionnelle est une nouvelle fois un moyen de performer une masculinité virile. A l'inverse, la difficulté d'assumer les répercussions des actions peut aussi conduire à la mise à distance de certains hommes. Mais l'ensemble de ces coûts de la domination masculine se répercutent également sur les femmes les plus actives du groupe, puisqu'ils sont en partie à l'origine de leur désengagement partiel ou total de l'activité du collectif.

.3.1.1. Les lourdes répercussions des prises de risque masculines

Au cours des actions, il arrive fréquemment que les militant·e·s paient un lourd tribut pour s'être engagé·e·s sur le terrain. Régulièrement, elles doivent effectivement essuyer de nombreuses insultes ou d'autres remarques désobligeantes en provenance de leurs opposant·e·s. Les hommes les plus investis sont plus régulièrement les cibles de ces attaques. Léa considère par exemple que Kévin est « *leur cible numéro un* ». Théo fait d'ailleurs part de son admiration quant à la résistance dont fait preuve Kévin vis-à-vis des nombreuses attaques verbales auxquelles il fait face :

Bah, à chaque fois, c'est lui qui prend le plus. Même niveau insulte, ils ont même été jusqu'à insulter son père à un moment. Parce qu'ils avaient fait une chasse le premier novembre, et donc c'est la fête des morts et habituellement tu vas te recueillir sur la tombe... Et donc là, y'a un des veneurs qui l'a même taclé comme quoi « Est-ce qu'il n'a pas honte », « Est-ce qu'il trouve pas que c'est irrespectueux vis-à-

*vis de son père de venir en chasse plutôt que d'aller sur sa tombe », donc... Vraiment Kévin qui tient... Je sais pas trop comment il fait, mais il tient... Mais c'est vraiment lui qui prend le plus, ouais [...].*³⁷²

Julien estime également avoir dû faire face à de la « violence verbale » à chaque chasse. Gaël décrit quant à lui une autre forme de pression :

*[...] ça pouvait être quand même usant, notamment quand ils arrivaient à avoir des informations personnelles, qu'ils parlent de ton métier, du lieu où t'habites, ça peut être perturbant et un peu angoissant. C'était un... Ouais, un contexte de tension quand même.*³⁷³

Les brimades, les humiliations et les pressions dont ces hommes font plus particulièrement l'objet s'accompagnent parfois de violences physiques. Pourtant, lorsqu'elles sont subies, l'ensemble de ces violences tendent à être minimisées. Au cours d'un débriefing³⁷⁴, lorsque Théo déplore que Kévin « ramasse quand même », ce dernier se veut résilient : « C'est le jeu ! ». De même, pendant la rixe qui se déroule en forêt de Vioreau³⁷⁵, Dylan est frappé au mollet par le fouet du *piqueux*. Lorsque les militant·e·s rejoignent leurs véhicules, il boîte mais assure aux autres qu'il ne faut pas s'inquiéter et qu'il s'en remettra. Il semble en revanche plus inquiet pour son épaule douloureuse, ce qu'il justifie par le fait que plusieurs des chasseurs se seraient appuyés dessus lorsqu'ils le maintenaient au sol. Là encore, malgré la douleur qu'il semble ressentir, il cherche à faire preuve de résilience. D'ailleurs, mise au courant peu de temps après, Valérie s'inquiète au cours de la conversation virtuelle commune³⁷⁶ : « Dylan, ça va ? Tu as vu un médecin ? ». Il répond : « Non, pas de médecin. J'ai mal à la jambe droite, à l'épaule droite, au genou gauche ». Valérie insiste alors : « Va peut-être falloir voir un toubib quand même et avoir des ITT ! Cela ne t'empêchera pas de travailler mais peut être utile et vérifier que tu vas bien quand même ! ». Il assure alors que « ça passera » et que ce n'est « pas la peine » de déposer plainte étant donné qu'il n'y a « pas de vidéo » de la scène. Circonspecte, Valérie conclut : « Ça passera, mais quand même faut pas rigoler avec ta santé... ».

L'agression dont ont été victimes trois des hommes du collectif au cours de cette action à Vioreau est significative à plus d'un titre. Ce passage à tabac peut effectivement être interprété comme la résultante directe d'une trop grande prise de risque devant initialement servir l'identité courageuse et intrépide des militants. Sur place, l'action met effectivement du temps à débuter puisqu'ielles éprouvent des difficultés à repérer l'équipage. Lorsqu'ielles y parviennent, les membres de l'équipage en question se rassemblent dans un restaurant aux abords de la forêt, ce qui suscite de la frustration et du dépit chez les militant·e·s qui doivent attendre longuement dans le froid. Lorsque les veneur·euse·s rejoignent finalement leurs véhicules, les militant·e·s montent également dans les leurs pour les suivre et repérer le lieu du rassemblement de début de chasse. Soudain, les véhicules des chasseur·euse·s bifurquent sur un chemin carrossable mais détrempé. Comme les militant·e·s craignent de laisser leurs véhicules en forêt³⁷⁷, ielles envisagent d'abord de les garer dans un village proche, pour ensuite suivre à pied la direction empruntée par leurs opposant·e·s. Redoutant de perdre du temps et de ne plus réussir à retrouver l'équipage par la suite, Dylan s'impatiente, s'agace et sort de la voiture pour se lancer à leur poursuite. Au volant,

³⁷² Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

³⁷³ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

³⁷⁴ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

³⁷⁵ Notes de carnet de terrain, 26/10/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Vioreau.

³⁷⁶ Notes de carnet de terrain, 26/10/19 – Échanges sur la conversation virtuelle commune.

³⁷⁷ Plusieurs fois au cours de la saison présente et passée, les pneus des véhicules des militant·e·s ont été volontairement crevés. Présument que ces actes ont été commis par des chasseur·euse·s, ielles estiment nécessaire de ne pas laisser les véhicules exposés.

Thomas enjoint les deux autres passagers à le suivre pour ne pas le laisser seul. Lorsqu'il finit par s'arrêter de courir, Dylan jauge la « team » ainsi constituée et décrète : « *Oh ça va, toi t'es sportif. Toi aussi t'es sportif* ». Il invite immédiatement les deux autres à courir en proposant : « *On essaie d'accélérer un petit peu ?* ». Ils finissent par apercevoir le rassemblement des véhicules et une vingtaine de veneur·euse·s occupé·e·s à préparer les chevaux. Dylan décide de s'avancer frontalement et de commencer à filmer la scène en lançant quelques piques. Nerveux, le maître d'équipage salue les différents *boutons*, puis il s'adresse aux militants et leur ordonne de sortir immédiatement de sa forêt. Dylan lui rétorque que le statut privé d'une forêt n'octroie pas à son propriétaire le droit de restreindre le passage des promeneur·euse·s et que sa présence est de ce fait parfaitement légale. Visiblement courroucé, le maître d'équipage décide alors de filmer leurs visages respectifs en gros plan. Constatant que sa démarche ne suscite pas de réaction particulière chez les militants, il tente alors d'arracher le téléphone des mains de Dylan. Alors que ce dernier se débat, d'autres chasseurs se joignent au veneur pour lui venir en aide. Dylan est rapidement mis à terre et certains des chasseurs commencent à lui infliger des coups de poing et des coups de pied. Ayant d'abord pris l'initiative de filmer la scène, Gaël et Freddie se lancent alors au secours de Dylan. Mais, ils sont eux aussi rapidement pris à partie, mis à terre et molestés.

A Vioreau, l'intégrité physique de ces trois militants a donc été menacée³⁷⁸. Mais cette menace ne peut pas être imputée à cette seule action puisqu'elle est effectivement récurrente et particulièrement latente au cours des suivis de chasse. Par exemple, le 25 janvier 2019, les militant·e·s se rendent en forêt de Lanouée³⁷⁹. Tout au long du *laisser-courre*, l'ambiance est particulièrement tendue. Un groupe de jeunes suiveurs adopte effectivement une attitude très hostile à l'égard des militant·e·s. De retour sur la place du relais de chasse, les jeunes chasseurs sortent un pack de bières. Plusieurs d'entre eux s'amusent à les secouer vertement pour ensuite les ouvrir en direction des militant·e·s et les asperger de la boisson, ce qui ne manque pas de provoquer l'hilarité générale de leurs camarades. Très nerveux, Kévin demande à Manon de prévenir la gendarmerie. Lorsque les gendarmes arrivent finalement sur place, Katell se gare précipitamment à leurs côtés en leur expliquant qu'une agression vient d'avoir lieu et en leur demandant de se rendre instamment à un autre endroit de la forêt. Sur le lieu de l'agression, Jérémy présente effectivement des traces de coups et de boue sur son visage et son pull a été déchiré. Les gendarmes se dirigent vers lui et prennent immédiatement sa déposition. Il explique avoir vu le cerf *aux abois*³⁸⁰ sur le point d'être *pris*. Pour filmer la scène de plus près, il raconte s'être mis à courir et avoir été presque immédiatement plaqué au sol par deux suiveurs qui lui appuyaient dans le dos et qui lui enfonçaient la tête dans la boue, ce qui l'empêchait de respirer. Il affirme qu'ils lui ont ensuite arraché sa caméra embarquée mais continuaient malgré tout de le maintenir au sol. Par conséquent, il précise avoir éprouvé des difficultés respiratoires et avoir crié « *À l'aide, arrêtez, je n'ai plus la caméra* ». Une autre militante rapporte la même scène et déplore par ailleurs s'être fait voler les cartes mémoires de son appareil photo par des suiveurs, en précisant n'avoir pas opposé de résistance lorsqu'ils se sont dirigés vers elle pour lui subtiliser ses images. Au cours de son entretien, Jérémy revient sur cette agression et décrit :

Et puis samedi dernier, là où j'ai... Là, moi, par exemple, je me suis dit... Enfin, j'ai vraiment subi la torture de... C'était du sadisme en fait, c'était... Ils étaient en train de me torturer là, vraiment. C'était... Parce que même, ça a duré dix minutes où j'étais au sol, mais au bout de cinq minutes, ils avaient réussi à avoir ma GoPro mais ils continuaient à me faire du mal en fait... Pendant cinq minutes... Et en plus

³⁷⁸ Annexe n°4 – Photographie n°6 : *Après les violences*.

³⁷⁹ Notes de carnet de terrain, 25/01/20 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

³⁸⁰ Annexe n°4 – Photographie n°1 : *Hallali sur pied*.

avec des techniques... À appuyer avec le coude à des points précis, à appuyer sur les cervicales, à des choses... Ils m'ont maintenu au sol avec... Ils avaient les genoux dans le dos... Enfin, sur mon dos. J'étais plaqué à plat ventre, genoux dans le dos, ils m'enfonçaient... Ils m'éclataient la tête contre le sol plusieurs fois, ils appuyaient plus longtemps pour essayer de me faire couper la respiration. J'ai reçu des coups de poing sur la tête, ils appuyaient sur mes cervicales. À un moment, ils ont réussi à me... Disons qu'ils m'ont donné des coups de poing, du coup, sous la douleur et en m'appuyant la tête, après j'ai dû relâcher ma GoPro... Enfin, mon bras droit... Donc là, ils m'ont refait une clé de bras derrière, une fois qu'ils ont eu ma GoPro. Là, oui, c'était beaucoup de... Beaucoup de violences physiques.³⁸¹

Les coups subis par certains hommes du groupe revêtent donc un caractère parfois qualifié de « torture » ou de « sadisme ». Pour autant, ils n'affectent pas vraiment l'engagement de ces hommes sur le terrain. Évoquée au cours de plusieurs réunions du collectif, la question des agressions ne remet effectivement pas en cause les modalités d'action mises en œuvre sur le terrain. Peu de temps après l'action à Vioreau, les militant·e·s discutent de la façon dont elles pourraient éviter que de tels actes se reproduisent³⁸². Katell, seule femme du groupe véritablement investie dans la discussion, propose de diversifier les actions. Jérémy semble approuver mais Dylan rétorque que si certain·e·s sont partant·e·s pour distribuer des flyers, il n'y voit pas d'inconvénient. Seulement, il affirme qu'il ne le fera pas puisqu'il préfère quant à lui se concentrer sur d'autres actions comme celles qui nécessitent de faire des repérages ou élaborer une tactique plus efficace sur le terrain. Les propositions qui visent à sensibiliser à la cause plutôt que d'agir sur le terrain trouvent donc peu d'écho parmi les hommes du groupe. Les propositions alternatives sont donc éludées au cours de cette discussion, qui reprend sur les diverses manières possibles de se protéger sur le terrain (techniques de self-défense, entraînement sportif, dispositifs pour empêcher les chasseurs de subtiliser le matériel). Les modalités d'action viriles empruntées au sein du collectif entraînent donc tou·te·s les militant·e·s à se conformer à cet idéal d'action jugé plus efficace et radical. Pourtant, elles les exposent tou·te·s à subir les coûts de cette prise de risque et de cette volonté de ne jamais céder face aux chasseurs. Pour certains militants, ces répercussions restent difficiles à assumer. Mais, pour continuer de jouir d'une identité virile et ne pas être mis à distance de ce modèle, ils préfèrent renier toute forme de démonstration émotionnelle.

.3.1.2. Des répercussions parfois difficiles à assumer : la mise à distance des hommes les plus fragiles

L'exemple des rixes précédemment évoquées démontre à quel point les initiatives viriles entreprises par certains militants peuvent se révéler coûteuses. Il met également en évidence l'idée que la figure du « héros » à laquelle ils font souvent référence est avant tout une posture. Comme les altercations physiques leur semblent chimériques, ils n'évaluent pas concrètement les risques auxquels ils s'exposent lorsqu'ils s'engagent dans des situations comme celle décrite à Vioreau. Gaël revient ainsi assez longuement sur les répercussions de cette agression à son égard. Il explique notamment qu'il ne s'attendait pas à vivre de tels événements :

Sur le coup, j'étais vraiment paniqué... Parce que bizarrement, je ne m'étais jamais vraiment préparé à ce que ça arrive et comment je réagis... Ouais, je savais pas quoi faire... Essayer de me dégager de là, m'enfuir, essayer d'aider les autres qui se faisaient taper dessus... Donc ça a été vraiment perturbant [...] en fait je savais pas... Je savais pas quand ça allait se terminer, comment ça allait se terminer et... Ouais, ouais, ça a été quand même assez choquant. [...] Et puis, je... J'avais tendance à... Ouais, à être assez... À voir les choses de façon un peu aggravante. Ouais, je m'imaginais que ça pouvait aller

³⁸¹ Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

³⁸² Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Réunion informelle autour d'un repas partagé chez Dylan et Léa.

*beaucoup plus loin, par égard à ce qui s'était déjà passé avant et... J'avais même peur de pas en réchapper indemne, de finir dans un état pas possible.*³⁸³

Pourtant, lorsque d'autres militant·e·s les rejoignent et que les affrontements s'arrêtent, Gaël ne montre aucune émotion particulière. Malgré l'état de sidération et d'apathie dans lequel il semble se trouver, il assure que tout va bien et qu'il n'a pas de séquelles particulières. Au cours d'un entretien, il admet avoir effectivement contenu ses émotions et avoir feint de ne rien ressentir de particulier :

*Oui, oui, tout le monde a pris au sérieux ce qui m'était arrivé alors que... Moi, j'avais plutôt tendance à minimiser quand même au début, et même après. Et non, non, j'ai été bien entouré là-dessus.*³⁸⁴

Or, avec le recul, il reconnaît que la gestion émotionnelle de cet événement a été finalement plutôt difficile :

*Je l'avais un peu évoqué quand j'ai été reçu par le médecin légiste, le fait que... Je me sentais un peu... Un peu vide après. J'avais du mal à faire toutes les démarches, comme refaire mon permis de conduire, ou refaire un double des clés qu'on m'avait volé. Je me sentais un peu abattu, ouais. [...] Mais par contre, c'est vrai que je me sentais beaucoup plus anxieux quand je retournais en chasse les fois suivantes, ouais. Après, j'étais assez mal par rapport à ça. Ça a vraiment remis en question mon engagement, ça a joué quand même pas mal dans le fait que je sois... Que je sois revenu rarement après et que... Ouais, que j'aie décidé d'arrêter pendant plusieurs mois. Enfin, après une première coupure de deux-trois semaines, j'ai essayé d'y retourner et non, finalement, je... Ouais, j'abandonne pendant plusieurs mois et c'est vrai que ça a été déterminant là-dessus.*³⁸⁵

Immédiatement après l'agression, Gaël se veut donc rassurant quant à sa gestion personnelle des violences qu'il a subies. Il fait ainsi preuve de « rétention affective et émotionnelle » (Neveu, 2012, p. 117) et souhaite montrer aux autres qu'il est apte à revenir sur le terrain. Mais le recul lui permet d'avouer par la suite que cette expérience, et les séquelles psychologiques qui en ont découlé, auront été à l'origine de sa décision de se désengager du collectif. Ces coûts peuvent donc s'avérer particulièrement difficiles à assumer et à gérer pour certains hommes du groupe.

Pour d'autres, ces coûts sont bien présents mais ils sont à nouveau l'occasion de faire valoir des valeurs « telles que la compétition, l'indépendance, la performance et le contrôle de soi » (Dulac, 2003). Cette mise à distance des hommes les plus marqués psychologiquement par les agressions ou qui se désengagent ne manque pas de souligner « la violence des interactions entre pairs masculins qui les oblige à se situer au sein de ce groupe de pairs, en ayant conscience que la place occupée au sein de ce groupe est source de bénéfices ou de coûts » (Thiers-Vidal, 2010, p. 272). La disqualification de Gaël est à ce titre éloquent. Pendant le trajet de retour d'une action³⁸⁶, plusieurs militant·e·s discutent et évoquent son absence. Thomas rapporte qu'il a ressenti le « *besoin de faire une pause* ». Narquois, Kévin lance : « *Bah moi, je ferai une pause en avril !* ». Par ses propos, il sous-entend qu'il restera mobilisé et prêt à s'investir tant que la saison de chasse ne sera pas terminée, et ce même s'il a également pu être victime de violences. Kévin décrit effectivement en avoir gardé des séquelles psychologiques. Mais il certifie qu'il ne doit pas en tenir rigueur et que sa position au sein du groupe l'oblige à refouler ses émotions pour maintenir son engagement quoi qu'il advienne :

³⁸³ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

³⁸⁴ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

³⁸⁵ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

³⁸⁶ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

Je veux dire, moi, j'ai été agressé plusieurs fois par exemple. Et ça, c'est des moments aussi où je suis toujours resté lucide et pas... J'ai pas le droit de laisser mes émotions l'emporter et de... Soit de craquer avec eux, soit de paniquer et de ne plus vouloir retourner en chasse, etc. [...] je pense que je contribue à poser un cadre dans le collectif, et... Ça rassure les gens et ça leur montre qu'on va dans... Qu'on va être dans une direction, en fait, qu'on sait où on va. Et, je veux dire... Y'a énormément de gens... Je parle de manière générale... Qui sont des suiveurs, qu'ont besoin qu'on leur dise où on va, dans quel but et qu'ils aient l'impression que ce soit efficace, quoi. Y'a peu de gens qui vont... Pas assez en tous cas, je trouve... Qui prennent des initiatives, qui sont à même de pouvoir créer un cadre qui soit... Ils vont plutôt rentrer dans les cases, quoi.³⁸⁷

Pour lui, l'activité au sein de FKB est plus importante que sa propre intégrité physique et psychologique. Ces propos renforcent donc l'idée qu'un statut masculin gratifiant au sein du groupe passe par une forme d'abnégation et de don de soi. En se dédiant entièrement à la cause – et donc aux autres –, supporter les coûts engendrés par les actions agissent comme autant de moyens de se démarquer des autres hommes du groupe en faisant valoir son esprit de sacrifice. Pour d'autres encore, les actions sont effectivement coûteuses, mais l'engagement dans un rapport de force viril avec les chasseurs est perçu comme impossible à abandonner. Jérémy explique en détail son ressenti après chacune des agressions qu'il a subies :

J'ai eu ma première chasse au Taser... Enfin, au Taser, quand même, c'était assez léger. Il m'a pas taser vraiment, il m'a menacé avec ça et m'a repoussé légèrement à la gorge... Là, pas de peur, pas de... Plutôt au contraire la niaque, la détermination, la plus grosse envie d'y aller. La deuxième, ça a été un an après justement, en forêt du Gâvres, où ils m'ont volé mon téléphone. Là, pareil, ça a été une agression... C'est une agression mais... C'était vol de téléphone, j'ai pas reçu de coups. Ils m'ont mis au sol, un peu maintenu mais pas de... J'ai pas eu de... C'était plus de l'énervement. [...] La troisième, le coup de l'arcade, c'est pas l'agression en elle-même qui m'a fait peur, en fait. Ça m'a pas empêché le lendemain d'être de nouveau là-bas, mais... Du coup, j'étais en tant que chauffeur parce que j'avais des ITT, donc je suis pas sorti dans la forêt, je suis resté en tant que chauffeur. C'était pas la peur... C'est plus la peur, ouais, du dossier derrière qu'allait être monté, en fait, du fait qu'il y ait la lacrymogène, mais pas leur comportement qui m'a fait peur ou quoi que ce soit. Et là, la dernière, en fait, ça me redonne la détermination et la niaque. Je sais que je vais pas pouvoir y aller sûrement... J'espère quand même pouvoir y retourner d'ici la fin de la saison à cause des ITT, mais si je pouvais samedi, je viendrais avec un grand sourire, à les regarder, à leur montrer que c'est pas ça qui m'arrêtera quoi.³⁸⁸

L'idée même de ne plus continuer les actions sur le terrain n'est pas envisagée par Jérémy. Dans leurs propos et dans leurs actes, les idées de persévérance et de résistance sont directement testées par leur aptitude à encaisser les remarques et les coups subis. Ils justifient l'idée qu'il faille impérativement faire valoir leur sens moral face aux tentatives menées par leurs opposants pour les contrer. Toutefois, les hommes du groupe semblent pris en étau par un double impératif. D'une part, ils cherchent à révéler l'intensité de la violence qu'ils rencontrent sur le terrain. Il s'agit effectivement de renvoyer les chasseurs à la figure d'hommes peu civilisés et régis par leurs instincts. D'autre part, conserver un statut masculin passe par le fait de ne jamais « concéder trop aux univers connotés au féminin », ce qui implique par ailleurs de faire preuve de « rétention affective et émotionnelle » pour ne pas « se défaire de [leurs] masques sociaux genrés » (Neveu, 2012, p. 117). Comme le met en évidence Rachel Einwohner dans ses travaux, les militants doivent effectivement contrer le caractère émotionnel auquel est renvoyé leur mouvement en ayant recours à des « techniques de gestion des sentiments »³⁸⁹ pour s'efforcer « de paraître « logiques » et « rationnels » lors de rencontres avec leurs

³⁸⁷ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

³⁸⁸ Jérémy, 31 ans, BEP, magasinier-cariste, entretien n°7, conduit le 29/01/20.

³⁸⁹ « First, the activists publicly attempted to *disconfirm* these "emotion claims" through impression management techniques, by striving to appear "logical" and "rational" during encounters with their opponents. » (Einwohner, 2002).

adversaires »³⁹⁰ (Einwohner, 2002). Au sein de l'organisation, ils font donc tous l'expérience des qualités et des limites du rôle « viril » ou « masculin », tout en se confrontant aux « coûts corrélés au fait d'investir ou non ce rôle » (Thiers-Vidal, 2010, p. 272). Or, le fait que les hommes poussent les autres membres à adopter ces modalités d'action viriles, expose le reste du groupe à en subir également les conséquences, notamment parce que le risque n'était pas réellement identifié, minimisé ou pris sur le ton du jeu. Ces coûts de la domination masculine ont également des répercussions sur l'engagement des femmes du groupe.

.3.1.3. Les agressions des militantes : des situations souvent inopinées à l'origine d'un désengagement féminin

L'engagement dans des actions aux modalités viriles a aussi des répercussions sur les femmes du groupe. Comme précédemment souligné, elles ont effectivement tendance à privilégier une attitude de retrait face aux chasseurs. De ce fait, elles sont plutôt mises à l'écart des échanges virils entre les chasseurs et les militants, et ce d'autant plus qu'elles sont jeunes et peu investies dans le collectif. Pourtant, elles doivent parfois faire face aux conséquences directes de la stratégie d'action collective choisie par le groupe. En effet, leur intégrité physique est parfois menacée, au même titre que celle des hommes. Émilie raconte ainsi les détails de la première agression qu'elle déclare avoir subie :

[...] on était cinq... Y'avait Kévin, Léa, Élodie, Charlotte et moi. Donc, on a fait deux teams. D'un côté Kévin et Léa, et de l'autre côté Charlotte, Élodie et moi. [...] Avec les deux filles, on était suivies... On a très très vite trouvé les chiens de la meute, le cerf et tout... On était vraiment au milieu du truc très rapidement. On était suivies par deux gars avec un gilet jaune sur le dos... [...] Et eux, ont commencé à nous bousculer, à être agressifs... Élodie à un moment, elle s'est pris un coup... Un coup au niveau de la bouche... [...] il a fait semblant de tomber... Mais son bras a fait comme ça... (Elle mime le geste). C'était maladroit mais elle s'est quand même pris le coup sur le coin de la bouche. Donc, ça commençait à être un peu compliqué, mais on a tenu bon dans nos baskets, on a continué à suivre la chasse. Et en fait, à un moment donné, on est arrivées toutes les trois sur une grande allée... Vers le milieu de l'allée, y'avait un rassemblement avec... On va dire... Une vingtaine de personnes... Entre quinze ou vingt personnes qu'étaient là... Des suiveurs, en fait... Là, on arrive à cet endroit-là. Et là, en face de nous, arrive un mec en moto... Une petite moto... Et, il s'arrête juste à côté de moi et là, il me dit : « Vous allez dégager d'ici ! Je vais vous dégager ! »... Vraiment très agressivement, vraiment très très... Il me dit : « Je viens de mettre Kévin en slip, donc toi tu vas finir en soutif ». Et ensuite, il m'a dit : « Ouais, tu veux que je te casse le nez, je vais te casser le nez » et tout. Il avait fait mine de me donner un coup de boule avec son casque. J'ai juste eu le temps de mettre la tête un peu en arrière. Et à partir de là, ils nous ont sauté dessus... [...] Moi, j'ai [un veneur] qui m'a sauté dessus. Il m'a fait un plaquage... Il est venu sur le côté, je l'ai pas vu arriver. Il m'a sauté dessus comme ça sur le côté. Il m'a jetée au sol. Et donc du coup, moi... À partir de là, j'avais la tête dans la terre, donc j'ai pas vu ce qu'il s'est passé. Enfin, je sais qu'il y a eu plusieurs trucs. Mais, en gros, ils ont arraché le téléphone des mains de Charlotte, ils ont tiré les cheveux d'Élodie, ils l'ont jetée par terre, ils lui ont cassé ses lunettes. Et moi, j'avais [le veneur] qu'était sur mon dos, qui me maintenait au sol pour me fouiller les poches, essayer de me prendre mes affaires. Donc, ensuite, j'ai un mec qui m'a... Enfin, [le veneur] m'a attrapée à la gorge et m'a... Il a essayé de m'emmener plus loin dans la forêt. J'ai réussi à le calmer en lui disant que s'il me lâchait, je... On s'en allait. Je disais : « Lâche-moi, lâche-moi, lâche-moi, on s'en va, on s'en va, on s'en va, maintenant c'est bon ». Au final, il m'a lâchée et j'ai été récupérer les deux filles et on est sorties de la forêt. Donc les deux filles, elles ont été malmenées... Enfin voilà, on était toutes les trois en état de choc, en fait... Et ils ont continué à nous suivre. Et donc là, on a rejoint Kévin et Léa... Et j'ai vu Kévin et Léa, tous les deux... Enfin, Kévin, il était... Il avait une chaussure en moins, il avait des marques de coups, il avait le gilet déchiré sur le côté... Léa, elle était dans un état complètement... Enfin, tu voyais qu'elle était choquée quoi. Donc on a appelé les gendarmes. [...] Une fois que les gendarmes sont arrivés, tout a lâché... Je me suis mise à pleurer. Enfin, on était plusieurs comme ça... Le coup de « C'est bon maintenant, on se sent en sécurité, les gendarmes sont là ».³⁹¹

³⁹⁰ « First, the activists publicly attempted to *disconfirm* these “emotion claims” through impression management techniques, by striving to appear “logical” and “rational” during encounters with their opponents. » (Einwohner, 2002).

³⁹¹ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

A l'évocation de cette scène, Émilie laisse encore paraître toute la peur que cette agression a suscité en elle. Mais plus généralement, cette action à Vioreau semble avoir profondément marqué l'imaginaire collectif du groupe. Également présente ce jour-là, Léa rapporte :

*[...] ils sont arrivés sur nous, je sais plus, ils étaient cinq-six et juste y'avait Kévin... Et ils voulaient nous barrer le passage en gros et puis... En gros, au début, on disait « Non ». Enfin, on passait sur le côté. À un moment, il nous a poussés et moi... À un moment, on les a repoussés... Enfin, genre « Me touche pas » quoi. Puis après, ils se sont à moitié séparés. Et y'en a plein qui sont allés sur Kévin pour lui piquer ses affaires. Et y'en a un qu'est arrivé pour me piquer mon talkie-walkie, mais... Tu sais, c'était un fil et puis il avait sorti un couteau pour le trancher comme ça... Et du coup, moi j'avais buggé sur le couteau parce qu'il le tenait un peu comme ça, tu vois, enfin... (Elle mime le geste) Si, tu peux immobiliser facilement une personne en menaçant. Et après, avec l'adrénaline, c'est bizarre, c'est en même temps que ça allait très vite et en même temps que c'était lent et... Après, ils étaient sur Kévin et... Pareil, je savais pas quoi faire, du coup, je sais pas, je voulais sortir mon téléphone pour filmer ou appeler les secours. Du coup, quand ils ont vu ça, y'en a deux qui sont allés sur moi qui m'ont volé mon téléphone en me plaquant par terre et... Moi ils m'ont pas fait mal physiquement, Kévin si. Enfin, je sais pas, à un moment, ils voulaient l'attraper... Enfin, ils le tenaient vraiment fort et puis il... Je sais pas, il a perdu une chaussure, ils lui ont piqué son harnais pour prendre sa GoPro. Il a réussi à garder son téléphone. Puis après, ils sont... Ils nous ont laissés nous relever, puis y'en a deux qui nous ont escortés sur la route et qui... Enfin, qui nous lâchaient pas quoi [...]*³⁹²

D'autres femmes relatent avoir également été victimes de violences physiques. Au cours de la saison passée, cinq suiveurs avaient d'ailleurs été condamnés à de la prison avec sursis pour des faits de « violence en réunion »³⁹³. Pour toutes, ces agressions ont généré des traumatismes qui les empêchent de se sentir à l'aise sur le terrain, voire qui les ont menées à se désengager totalement du collectif. Après la scène qu'elle a précédemment décrite, Léa se retire d'abord momentanément des activités de FKB, avant de décider de ne définitivement plus retourner sur le terrain. Elle détaille plus précisément les séquelles des agressions dont elle a été victime :

*C'est vrai que ça m'a marquée parce que je m'y attendais pas en fait... Qu'ils soient aussi violents comme ça, et puis... C'est vrai que j'y suis retournée une fois en chasse, direct après et c'est là où ils étaient très provocants, ils faisaient des croche-pattes et... Enfin l'ambiance était limite pire parce que ça a duré des heures comme ça et on était vraiment tous seuls. On pouvait pas rentrer dans la forêt parce qu'ils nous empêchaient de rentrer dedans et... Enfin, c'était vraiment pesant et... J'ai eu du mal. Après, j'ai fait quand même une longue pause. Et puis aussi, c'est que je voyais les autres se faire agresser et du coup, ça me bloquait encore plus pour revenir en forêt. [...] Cette année, je sais pas, je le sentais pas trop... Du coup, je suis pas trop retournée. [...] C'est vrai que si c'était resté comme ce que j'avais connu en arrivant, je pense que je serais allée plus souvent. Enfin, pas tous les samedi non plus mais j'aurais pas arrêté quoi. [...] A un moment, ça m'a peut-être rendue plus anxieuse, je sais pas pourquoi. C'est vrai qu'il y a un truc qui m'a fait peur.*³⁹⁴

Dans la même perspective, Émilie explique qu'« à partir de Vioreau, toutes les fois d'après ça a été psychologiquement difficile ». Dans son cas, les agressions ont eu des conséquences à la fois physiques et psychologiques :

Derrière, j'étais vraiment pas bien. J'étais vraiment... Je me sentais vraiment pas bien, et... Je crois que j'ai perdu, sur toute l'année dernière, sur toute la saison, j'ai perdu quatorze kilos. Donc, j'ai fini l'année, je ressemblais plus à rien. J'avais... Je m'étais bloquée une vertèbre... Enfin voilà, j'étais dans un état... Là, j'ai vraiment levé le pied en me disant : « Là, je veux plus me retrouver dans cet état-là ». Je me

³⁹² Léa, 23 ans, Bac +2, au chômage, entretien n°10, conduit le 07/02/20.

³⁹³ HAMIOT, M. (01/08/2019). « Prison avec sursis pour cinq chasseurs à courre après des violences envers des militants anti-chasse », France 3 Bretagne.

³⁹⁴ Léa, 23 ans, Bac +2, au chômage, entretien n°10, conduit le 07/02/20.

*mettais moi-même en... D'épuisement psychologique, physique, je... Faut pas... C'est bien de militer, mais faut pas non plus s'oublier, quoi.*³⁹⁵

Les tensions qui accompagnent presque inéluctablement les actions de suivi de chasse sont donc synonymes d'épuisement physique et psychologique pour les femmes les plus investies du groupe. C'est également ce que soulignent les propos de Katell lorsqu'elle fait part de sa récente volonté de ne plus forcément se rendre aux actions de suivi de chasse :

*Pendant toute une année, j'ai été à fond. Et là, depuis quelques semaines ou peut-être deux-trois mois, tu vois, j'y vais moins souvent parce que... Tu vois, ça m'atteint quoi, le côté... Ouais, c'est pas forcément la peur de la violence... Enfin, même si quand je sens la tension monter, quand je sens les mecs en face commencer à bouillir, là moi ça me fait peur. Je commence à avoir les jambes qui tremblent et tout ça. Bon j'assume quand même quoi, tu vois, mais je sens que je suis pas à l'aise quoi et... Mais au-delà de ça, tu vois la haine, la colère, ça me... Ça m'atteint quoi. Donc du coup, j'ai voulu prendre un peu de distance... [...] je voulais quand même un peu me protéger...*³⁹⁶

Mais malgré leur désir de retrait, la réalisation de certaines tâches incombe toujours à certaines de ces femmes. En effet, les relations qu'elles entretiennent respectivement avec des hommes du groupe continuent de les maintenir partiellement dans l'activité du collectif. Pour rendre service à leurs compagnons, elles continuent donc d'être présentes à leurs côtés pour effectuer des tâches de réalisation d'action. Néanmoins, elles n'acceptent plus d'endosser des rôles qui nécessitent de se rendre sur le terrain et réajustent pour cela leur engagement. À titre d'exemple, Émilie opte pour le rôle de « taxi » :

*C'est pour ça que là, en fait, j'avais prévu de pas recommencer, de pas retourner en forêt, d'arrêter et... J'y suis retournée juste en disant « Bon, je vais conduire un peu », et en fait là, ça va... De conduire, ça permet de continuer à faire ça, sans être directement confrontée aux veneurs. [...] Je me sens utile, mais je me retrouve pas en forêt directement. Parce que maintenant, ouais, j'ai peur... J'ai peur de me retrouver en forêt avec eux.*³⁹⁷

Plusieurs fois au cours de la saison, elle souhaite ainsi ne pas se rendre aux actions menées en forêt. Toutefois, malgré ses réticences, Kévin l'incite à s'y rendre afin d'assurer cette fonction et de permettre à un homme du groupe de faire partie d'une « team » sportive plutôt que d'endosser le rôle de « taxi ».

Par ailleurs, même si certaines de ces femmes sont conduites à maintenir leur engagement, quelques-unes parmi elles n'hésitent pas à proposer d'autres alternatives. Toutefois, ces initiatives sont systématiquement dénigrées et renvoyées à leur caractère jugé trop complaisant. Au cours de la conversation virtuelle³⁹⁸, Katell sollicite par exemple les autres membres du groupe pour savoir s'elles seraient intéressé·e·s pour participer à un projet de création d'une émission web visant à interpeller individuellement les personnalités publiques avec des demandes précises sur le respect des animaux. Seul·e·s Charlotte et Gaël lui précisent être partant·e·s. Plus tard, elle regrettera que « les autres ne [soient] pas intéressés », à savoir « la bande des garçons les plus actifs de Forest Shepherd », parce qu'ils souhaitent privilégier « l'action directe » et que le projet leur semble « trop bisounours ». L'exemple de l'ostracisation de Charlotte paraît à cet égard tout aussi intéressant. Toujours intégrée aux échanges sur la conversation commune virtuelle, Charlotte s'est d'abord désengagée des activités du collectif sur le terrain, pour ensuite se retirer totalement de l'organisation. Après avoir vécu des tensions sur le terrain,

³⁹⁵ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

³⁹⁶ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

³⁹⁷ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

³⁹⁸ Notes de carnet de terrain, 12/02/20 - Échanges sur la conversation virtuelle commune.

elle ressent effectivement le besoin de communiquer avec ses opposant·e·s en dehors des actions afin d'apaiser les tensions sur le terrain. Sa posture est perçue comme une forme de trahison à l'égard du groupe de militant·e·s. Kévin considère ainsi qu'elle « a développé une sorte de syndrome de Stockholm » :

*Charlotte, l'année dernière en fait, elle s'était fait agresser et elle a développé une sorte de syndrome de Stockholm, où elle disait que, en gros, que c'était un peu de notre faute si on se faisait agresser parce qu'on n'était pas... On n'était pas respectueux avec eux, ou parce qu'on les provoquait, parce qu'on leur disait pas bonjour quand il fallait, etc. Et... Et à des degrés divers, mais y'a quand même des gens qui sont un peu rentrés dans cette idée là ou qui disaient "Ouais, mais faut pas les provoquer" quoi. Mais, je veux dire, même si on les... Je conçois que t'aies pas envie de te faire agresser et du coup, tu peux être un peu plus discret, un peu plus sobre dans ton comportement. Mais, à aucun moment parce que tu envoies chier quelqu'un, ou parce que t'es cinglant avec lui, il a le droit de te casser la gueule quoi.*³⁹⁹

Le fait que Charlotte puisse imputer une part de responsabilité aux militant·e·s les plus véhément·e·s contribue à écorner l'image d'intégrité que les militant·e·s mobilisent dans leurs discours. Pour ne pas délégitimer l'activité du collectif, plusieurs hommes du collectif contribuent donc à jeter l'opprobre sur Charlotte. Par exemple, peu présente au cours de la saison de chasse mais très engagée au cours de la saison passée, Karine est mise au courant de l'attitude adoptée par Charlotte en participant à la dernière action du collectif⁴⁰⁰. Au cours du trajet qui emmène les militant·e·s en forêt, elle demande des nouvelles des « anciens », et en particulier de Charlotte. Kévin lui explique alors qu'elle a « fait un syndrome de Stockholm avec les veneurs » et qu'elle s'est retirée étant donné qu'elle n'« arrive pas à gérer la pression et la violence ». Au sein du cercle militant, les tentatives de pacification de Charlotte sont donc interprétées comme un aveu de faiblesse de sa part. Elle est effectivement renvoyée à sa présumée fragilité et naïveté, comme c'est le cas le 16 janvier 2019 au cours d'échanges sur la conversation virtuelle commune⁴⁰¹. Dylan et Léa, ainsi que Jérémy et Katell, informent les autres qu'elles viennent de recevoir une lettre anonyme à leurs domiciles qui les avertit de la présence d'une « taupe » au sein du groupe. Dylan accuse immédiatement Charlotte et exige qu'elle se justifie : « Charlotte, des explications ? On se demandait comment certaines informations avaient fuité ! Bénéfice du doute mais j'attends des explications ». Sommée de se défendre, Charlotte jure n'avoir « jamais trahi » les militant·e·s. Justifiant qu'elle est avant tout « dans l'humain », elle avoue avoir été à la rencontre des chasseurs « sur leur invitation pour échanger et défendre [son] point de vue » et qu'elle en avait « déjà fait part » à d'autres membres du groupe, même s'elles ne « comprenaient pas ». Elle explique alors qu'elle « capitule » devant ces accusations car elle atteste qu'elle « n'aurait jamais mis le collectif dans une situation compliquée » ou « fait du tort » à ses membres. En revanche, elle ressent le besoin de s'excuser d'avoir certainement « fait trop confiance » aux chasseurs en voulant « trop réveiller leur humanité » et en souhaitant rendre les militant·e·s « à leurs yeux aussi plus humains ». Face à ses justifications, Dylan oppose : « On t'avait prévenue... ». Kévin s'insurge à propos du principal chasseur avec qui elle a échangé : « Ce mec est un énorme beauf complètement abruti... Je ne comprends pas pourquoi tu parles avec ce genre de personne ». Elle se défend en invoquant le fait qu'« il avait l'air sympa », « modéré » et prêt « à faire quelques concessions sur certains arguments qu'elle lui présentait ». Kévin renchérit alors : « Personnellement, je pense surtout qu'on t'a dit une bonne cinquantaine de fois de ne pas parler avec eux en dehors des chasses et de ne pas prendre d'initiatives comme ça ! ». En définitive, le souhait exprimé par Charlotte

³⁹⁹ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

⁴⁰⁰ Notes de carnet de terrain, 08/02/20 – Action de suivi de chasse en forêt du Gâvre.

⁴⁰¹ Notes de carnet de terrain, 16/01/20 – Échanges sur la conversation virtuelle commune.

de faire preuve de compréhension et d'empathie à l'égard des chasseurs ne trouve pas d'écho au sein du groupe. Son comportement est d'ailleurs pathologisé, envisagé comme une réponse psychique au fait qu'elle ait pu être agressée, ce qui construit autour d'elle une aura peu flatteuse empreinte de naïveté, d'incompétence et d'ignorance. À la suite de la conversation publique autour de la réception de la lettre anonyme, cet étiquetage la conduit d'ailleurs à décider de quitter définitivement le collectif.

Pour parvenir à participer malgré tout, les femmes du groupe déploient donc plusieurs formes de stratégie. Elles peuvent se tourner vers des actions ou des projets alternatifs aux actions sur le terrain ou tenter de pacifier les relations entre chasseur·euse·s et militant·e·s. Dans les deux cas, ces stratégies se rassemblent derrière une volonté commune d'éviter les face-à-face tendus qui prennent place entre les deux camps sur le terrain. Elles retirent effectivement peu de gratifications de ces échanges virils sur le terrain puisqu'elles en sont écartées. De ce fait, elles supportent les coûts engendrés par les modalités d'action privilégiées par les hommes du groupe, sans bénéficier de réelles rétributions en contrepartie. La seule possibilité de s'extraire de ces risques coûteux, tant physiques que psychologiques, réside donc dans le fait de se désengager totalement du collectif. Mais comme la plupart d'entre elles sont par ailleurs engagées dans une relation affective avec les hommes les plus actifs du groupe, elles continuent de fournir des services au collectif, une nouvelle fois invisibilisés. L'ensemble de ces constats questionne donc à présent les coûts plus directs de la perpétuation de ce modèle masculin hégémonique pour les femmes du groupe, et notamment en ce qui concerne l'exposition aux violences sexistes et sexuelles.

.3.2. Une recomposition de la domination masculine masquée par la promotion d'un antisexisme de façade

La lutte contre le sexisme semble faire consensus au sein du mouvement, ce qui amène les militant·e·s à systématiquement l'inscrire dans la réflexion qu'elles mènent à propos du spécisme. L'enjeu est double. D'abord, il s'agit de garantir sa légitimité en tant que promoteur·rice d'une lutte valide et progressiste et de se défaire de l'accusation de cause subsidiaire. Ensuite, il repose sur la volonté de proposer un modèle de société qui assure une cohérence et une infaillibilité dans le discours de déconstruction des rapports de domination. Or, la seule performance du discours antisexiste ne peut pas à lui seul être le garant de la réelle prise en compte des rapports de domination patriarcaux au sein du groupe. De ce fait, le constat d'une valorisation des modalités d'action viriles, et de la division sexuée du travail qui en découle, pose également la question de la recomposition de la domination masculine dans les rapports directs entre militant·e·s. Un discours antisexiste de façade et un ralliement par principe aux idéaux féministes masquent effectivement un flou résiduel sur la question de la domination masculine au sein du groupe. Très peu questionné, le féminisme reste donc un impensé au sein du groupe, ce qui contribue à recomposer la domination masculine, passant notamment par des actes de sexisme.

.3.2.1. Le féminisme : un impensé camouflé par la nécessité de performer un discours antisexiste ?

Comme nous l'avons déjà souligné dans la première partie, par souci d'assurer une légitimité à la cause qu'elles défendent, les militant·e·s de FKB considèrent que la lutte contre le sexisme est une formalité nécessaire que tou·te·s les membres du collectif doivent respecter. Pourtant, les contours de cet antisexisme se révèlent parfois flous, sinon hétérogènes. Pour ne pas froisser les opinions des un·e·s et des autres, les membres du

groupe n'adoptent en fait pas de positionnement précis et clarifié sur ces questions. Pour garantir un effectif suffisant pendant les actions, elles font ainsi fi des divergences de points de vue pour se rassembler derrière un antisexisme « neutre ». Devant servir la cohésion, cette neutralité fragilise le groupe en dépolitisant les actes et les propos de leurs camarades, tout en tolérant des discours aux tons parfois antiféministes. L'évidence des liens qui associent le mouvement antispéciste aux autres luttes progressistes s'inscrit ainsi dans une double volonté décrite par le travail ethnographique réalisé par Catherine Dubreuil. Elle met effectivement en évidence la volonté des antispécistes de « relier un nouveau questionnement à un passé politique, théorique, militant qui a fait les preuves de sa validité, de sa pertinence » (Dubreuil, 2001, p. 225).

Pour afficher une cohérence dans leur discours et s'affranchir des accusations de lutte subalterne, les antispécistes ont donc « très tôt pris le parti des dominés », en développant des liens « avec d'autres mécanismes de domination » afin de « s'ancrer dans une tradition humaniste et politique » (Dubreuil, 2001, p. 225). La grande majorité d'entre eux envisagent ainsi la question animale comme « une extension de la problématique des minorités » (Morin, 2016). Au sein du collectif, le lien avec le sexisme est donc formulé avec évidence et mène tou-te-s les militant-e-s à considérer l'antisexisme comme une modalité inéluctable de leur engagement. De ce fait, la posture féministe dans le milieu antispéciste s'apparente à ce qu'Alban Jacquemart identifie comme un moyen « d'acquérir des savoirs et des compétences potentiellement exportables dans différents mondes professionnels », ce qui permet ensuite aux militant-e-s « d'acquérir de "l'assurance", voire "un CV" [...] » (Jacquemart, 2015, p. 221). L'analyse de Manuel Cervera-Marzal sur les rapports de genre au sein d'un collectif altermondialiste abonde en ce sens puisqu'il s'interroge sur la façon dont s'opère la domination masculine dans une organisation sensibilisée à ce problème et à ce qui, en dépit du caractère « progressiste » d'un collectif, renforce les rapports sociaux en vigueur (Cervera-Marzal, 2015). En effet, cette évidence de l'antisexisme au sein du groupe masque finalement un impensé collectif des rapports de domination patriarcaux au sein du groupe.

Revendiquant s'être déjà investi dans des organisations féministes, Julien assure avoir engagé un processus de « *déconstruction* » de sa masculinité. À cet égard, au cours d'une réunion qui devait aborder la question du positionnement du collectif vis-à-vis de l'agression sexuelle commise par Vincent sur une ancienne militante, Julien prend appui sur l'ouvrage de Valérie Rey-Robert⁴⁰² pour disqualifier certains des propos de Kévin qu'il juge masculinistes⁴⁰³. Pourtant, au cours de l'entretien, il résume cette situation en la qualifiant d'« *histoires entre un tel et un tel* » :

*Moi là, j'appréciais tout le monde et tout et je me suis fait des amis, mais je me suis aperçu, petit à petit, au fur à mesure, qu'il y avait des tensions entre certaines personnes... [...] Ça m'a un peu gêné. Après, je suis jamais rentré dedans, du coup, parce que c'était des choses qui s'étaient passées avant mon arrivée, mais... Ouais, on me racontait qu'un tel avait pas été sympa avec un tel, des choses comme ça... [...] C'est dur, en fait, de faire entendre... Que tout le monde s'entende... C'est parfois compliqué. Et surtout qu'il y a de tout, hein. On a des étudiants, on a des gens, je sais pas... Y'avait une coiffeuse, y'avait... Enfin, y'a de tout, y'a de tout. Donc, forcément, on va être très différents sur... Rien que sur la manière de s'exprimer. Y'a des gens aussi qui, face à la pression, sont pas toujours très stables, et qui, du coup, vont peut-être faire des choses qui vont déplaire à d'autres. Et du coup, ouais, je me suis aperçu que ça met des tensions. Moi, j'en ai jamais eu aucune, avec quelqu'un d'autre.*⁴⁰⁴

⁴⁰² REY-ROBERT, V. (2019). *Une culture du viol à la française*. Éditions Libertalia.

⁴⁰³ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Soirée de réunion chez un couple de militant-e-s.

⁴⁰⁴ Julien, 29 ans, Bac +8, au chômage, entretien n°5, conduit le 18/01/20.

Afin de ne pas nuire à la cohésion du groupe et alors qu'il admet avoir remarqué plusieurs signaux qui posent question au sujet de Kévin, il préfère se placer en retrait et revendiquer une posture qu'il juge neutre. Pour lui, les rapports sociaux de domination sont interprétés comme le résultat d'une plus ou moins grande affinité et les désaccords comme des divergences de points de vue. Comme « la distinction entre privé et public est ténue dans ce milieu social », la nécessité de se fondre dans le groupe et tous les enjeux liés à « la sociabilité communautaire » produisent « des effets pervers devant le désaccord » (Duriez, 2009, p. 180). En effet, lorsque l'affaire du viol de Laura est évoquée au cours d'une réunion⁴⁰⁵, chacun·e semble découvrir les positionnements idéologiques des un·e·s et des autres. Particulièrement sensible à la question du féminisme, Gaël fait part du choc qu'il a ressenti à la révélation de ce viol. Il souligne par ailleurs que la question du sexisme était bien un impensé au sein du groupe :

Y'a eu notamment un cas d'agression sexuelle et de viol... Qu'a été un choc parce que même... Même en étant conscient de ces problématiques, de par mon engagement... Enfin, de par, ouais, ma sensibilité féministe, je m'attendais pas à ce que ça puisse arriver, surtout dans un... Voilà, dans un collectif où j'estimais tout le monde. J'avais pas l'impression que ce genre de problème puisse se produire là-dedans. [...] Ça a été vraiment un choc et... ça... Les réactions étaient assez diverses au sein du groupe et du coup, ça a écorné un peu cette image de... Cette image un peu idyllique que j'en avais et... Je sentais qu'on était forcément moins soudés après ça. [...] on se rendait compte qu'on avait quand même des divergences importantes sur d'autres sujets que la chasse et l'antispécisme et que ça comptait forcément dans l'appréciation qu'on se faisait des autres.

Et toi, tu pensais que vous étiez au clair là-dessus peut-être ? Ou tu ne savais pas ?

*Non, je savais pas vraiment. Je... Ouais, dans mon esprit on était assez au clair là-dessus et j'ai réalisé que c'était pas vraiment le cas. Mais j'aurais dû m'en douter un peu plus.*⁴⁰⁶

Par conséquent, « la crainte de susciter l'écèlement du groupe » (Duriez, 2009, p. 180) mène les militant·e·s à tou·te·s s'accorder sur un antisexisme de façade. Les militantes qui viennent occasionnellement ont par exemple une perception plutôt positive du fonctionnement de l'organisation. Pourtant, des agressions sexistes et/ou sexuelles ont effectivement été perpétrées au sein du groupe. Le faible degré d'intégration dans le collectif ne permet donc pas de rendre compte de la réelle structuration des rapports sociaux de sexe. Certaines femmes particulièrement investies dans les luttes féministes, comme c'est le cas de Julie, ont ainsi identifié quelques comportements problématiques, sans toutefois vouloir en tirer de conclusions trop hâtives. Dans son entretien, elle suspecte par exemple que la relation entre Kévin et Émilie soit fortement « déséquilibrée ». Au cours de sa première participation à une action en forêt, elle demande effectivement à Kévin où se trouve Émilie. Il lui répond alors qu'elle a certainement dû aller se cacher étant donné qu'elle agit systématiquement de la sorte dès lors qu'elle se trouve au contact des chasseurs. Face à cette moquerie, Julie explique qu'elle s'est sentie mal à l'aise par rapport à la façon dont il dénigrerait et moquerait son retrait, notamment parce qu'il la faisait passer pour « une trouillarde ».

En définitive, les militant·e·s du collectif mobilisent un discours antisexiste afin d'insérer la cause qu'elles défendent parmi les causes perçues comme les plus « progressistes ». Pourtant, le féminisme reste un impensé au sein du groupe et agit donc plus comme une « coquille vide » que comme une réelle orientation du collectif. L'idéal féministe n'est effectivement convoqué que lorsque les militant·e·s présentent et publient les grands idéaux qui animent l'esprit du collectif, ou lorsque qu'elles doivent se positionner vis-à-vis d'une agression sexiste

⁴⁰⁵ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Réunion informelle organisée au domicile d'un couple de militant·e·s.

⁴⁰⁶ Gaël, 30 ans, Bac +3, au chômage puis projectionniste, entretien n°6, conduit le 21/01/20.

et/ou sexuelle. Or, la nécessité immédiate d'un positionnement met en lumière les postures hétérogènes, voire antiféministes, de certains militant·e·s. Il révèle également les éléments d'une culture complaisante vis-à-vis du sexisme, premiers jalons conduisant à la concrétisation des violences sexistes et/ou sexuelles.

.3.2.2. Des violences sexistes et sexuelles permises par une relative tolérance vis-à-vis d'une culture du sexisme

Malgré le discours féministe de façade que les membres du collectif mobilisent dans les communiqués officiels, le fonctionnement du groupe de militant·e·s n'est pas exempt de sexisme. Les observations menées sur le terrain mettent ainsi en évidence une relative tolérance à l'égard des propos, des remarques ou de l'humour sexiste. Rarement questionnée, cette culture ambiante du sexisme se poursuit pourtant dans la gestion collective des agressions sexistes et/ou sexuelles, qui empreinte même des éléments de rhétorique antiféministes.

a) Une relative tolérance à l'égard d'une culture ambiante du sexisme

Les observations menées au sein du collectif mettent d'abord en évidence une relative tolérance à l'égard de propos sexistes perçus comme mineurs et notamment reliés à une dimension humoristique. Par exemple, avant de commencer une action en forêt de Lanouée⁴⁰⁷, une militante cherche à revêtir un surpantalon imperméable par-dessus celui qu'elle porte déjà. Amusés qu'elle éprouve quelques difficultés à y parvenir, Jérémy s'écrie « *A poil !* » et Kévin rajoute « *Allez, on emballe la viande !* ». Comme l'observe Coline Briquet dans son étude sur les violences de genre en école d'ingénieur·e·s, « en raison de son caractère ambigu, l'humour sexiste bénéficie d'une forte indulgence » (Briquet, 2019). Or, dans un article publié en 1977 dans la revue *Questions féministes*, la sociologue britannique Jalna Hanmer pointait déjà que « la plaisanterie, avec ses sous-entendus, représente la forme de pression la plus subtile et se situe à l'un des extrêmes du continuum de la violence » (Hanmer, 1977). Qui plus est, même si cette pique reste anecdotique, il semble particulièrement intéressant de souligner que la remarque formulée par Kévin renvoie le corps de cette militante à de la viande. Carol Adams explique cette association d'idées inconscientes par « un cycle de réification, de fragmentation et de consommation qui relie le dépeçage et la violence sexuelle dans notre culture » (Adams, 2016, p. 100), qui conduit à ce que « l'objet se trouve coupé de sa signification ontologique » (Adams, 2016, p. 101). En effet, « l'image de la viande se prête parfaitement à l'illustration de cette trajectoire de réification, de fragmentation et de consommation » (Adams, 2016, p. 101).

À la fin de la saison de chasse, Kévin est accusé de harcèlement sur une ancienne militante passant par l'intermédiaire d'un autre collectif rennais. Pendant un entretien, Katell cherche à dédouaner Kévin de toutes les accusations de sexisme dont il fait l'objet :

*Je sais même pas, tu vois, si Kévin, il a fait des blagues sexistes... Enfin, qui peuvent être assimilées à des blagues sexistes en public, tu vois... Enfin, tu vois, j'ai... Il a pu le faire entre nous, quoi, mais dans des soirées, tu vois.*⁴⁰⁸

Pourtant, Kévin est bien connu pour ses blagues et ses remarques empreintes de sexisme. Lorsqu'il est accusé de harcèlement, Thomas déplore ainsi : « *Ça fait chier parce que je m'entendais bien avec lui, mis à part ses blagues reloues* ». Cet humour banalisé est aussi directement observable dans les interactions entre les

⁴⁰⁷ Notes de carnet de terrain, 25/01/20 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

⁴⁰⁸ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

membres du groupe. Au cours d'une soirée⁴⁰⁹, lorsqu'il cherche à interpeller Katell, il n'hésite pas à l'appeler « *la grosse* ». Lorsqu'elle se retourne visiblement offensée, il plaisante en avançant narquoisement que ce n'était pas elle qu'il appelait ainsi mais bien sa chienne. Cette culture de l'humour sexiste n'est pourtant pas seulement imputable à Kévin. Au cours d'un pot de débriefing⁴¹⁰, Dylan n'hésite par exemple pas à plaisanter sur l'apparence physique de Kévin en indiquant à la serveuse à qui elle doit donner la boisson qu'elle vient d'apporter : « *C'est pour celui qu'a les cheveux longs, qui ressemble à une fille !* ».

L'humour sexiste identifiable dans le collectif laisse plus largement la place à une tolérance vis-à-vis d'un hétérosexisme ambiant. Autrement dit, il s'insère dans un « système idéologique qui dénie, dénigre et stigmatise toute forme non hétérosexuelle de comportement, identité, relations ou communauté » (Herek, 1990, p. 316). Dans le contexte du collectif, ce stigmatisme sexuel ne se concrétise pas par l'usage de la violence physique. En effet, Daniel Borrillo et Caroline Mérary soulignent que l'hétérosexisme n'a nullement besoin d'hostilité irrationnelle ou de haine pour exister (Borrillo & Mérary, 2019, pp. 86-87) car « il lui suffit de justifier intellectuellement cette différence qui place l'homosexualité dans un rang inférieur » (Borrillo & Mérary, 2019, p. 87). Pour autant, lorsque des participant·e·s ne s'alignent pas sur la posture antisexistes prônée par l'organisation, aucune mesure n'est appliquée. À la fin de l'action du 16 novembre 2019 en forêt de la Hunaudaye, deux membres d'une association de riverain·e·s⁴¹¹ rejoignent les militant·e·s de FKB. Pendant l'attente, l'une de ces deux membres engagera la discussion sur les péripéties de son chien. Détaillant une anecdote, elle précisera n'avoir « *jamais vu [son] chien faire des cabrioles comme ça* », ce à quoi le deuxième membre rétorque : « *Il doit être un peu homo !* »⁴¹². Cette remarque suscite des échanges de regards réprobateurs entre certain·e·s militant·e·s, mais aucun·e ne relèvera.

Au cours d'une réunion⁴¹³, parce qu'elles sont amené·e·s à réagir aux accusations de harcèlement portées contre Kévin, les militant·e·s s'interrogent sur le sexisme au sein du collectif. Lorsqu'Émilie soulève qu'il a effectivement tendance à proférer des remarques déplacées ou des blagues sexistes, Kévin se défend : « *Je suis comme ça ! Je suis pas parfait !* ». Il ajoute : « *De toute façon, je serai toujours le connard de mec cis-hétéro-blanc !* ». Les critiques féministes émises au sein du groupe sont donc renvoyées à des « discours jargonneux », ce qui vise à « miner la légitimité du féminisme » et à « en détourner les femmes pour canaliser leurs ardeurs militantes » (Dupuis-Déri, 2019, p. 213) à la seule lutte contre la chasse à courre. De cette façon, les militant·e·s ont tendance à considérer que même si quelques cas de sexisme peuvent être signalés, les antispécistes adoptent globalement une attitude irréprochable. De ce fait, la plupart des femmes n'utilisent effectivement pas « le féminisme affiché par leur groupe comme levier pour réagir au comportement des hommes » (Cervera-Marzal, 2015). En effet, « les dominé·e·s ont une conscience moindre de la domination subie que les dominants n'ont conscience de la domination qu'ils exercent » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005). Par conséquent, la plupart des militantes engagées dans une relation affective avec un homme du groupe cherchent à minimiser la portée sexiste de leurs agissements. Par exemple, dans la voiture qui conduit les militant·e·s au rassemblement

⁴⁰⁹ Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Soirée conviviale chez un couple de militant·e·s.

⁴¹⁰ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Pot de débriefing après l'action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

⁴¹¹ Ces deux riverain·e·s s'associent à la lutte de FKB pour revendiquer le respect de normes sanitaires dans le chenil de la meute de l'équipage de la Hunaudaye.

⁴¹² Notes de carnet de terrain, 16/11/19 – Action de suivi de chasse à la Hunaudaye.

⁴¹³ Notes de carnet de terrain, 23/02/20 – Réunion formelle organisée au domicile d'un couple de militant·e·s.

d'opposition au Congrès annuel de la Fédération Nationale des Chasseurs (FNC)⁴¹⁴, Émilie et Sophie évoquent l'accusation de harcèlement sexiste qui pèse sur Kévin. Émilie le défend en assurant : « *Il fait que des boulettes ! C'est même pas qu'il est sexiste, c'est qu'il est nouille avec les filles ! Quand il est mal à l'aise, il dit que de la merde...* ». Au sujet des situations sexistes rencontrées dans le collectif, Katell affirme d'ailleurs catégoriquement :

*Pour moi, y'en a pas eu quoi. C'est pas que ça m'a pas gênée, c'est qu'il n'y en a pas eu. Et Kévin, il est dans la provoc en fait, quoi. Donc, du coup, quand tu le connais, mais un tout petit peu, juste tu comprends [...]*⁴¹⁵

Le scepticisme de Katell à l'égard du sexisme dans le collectif peut se comprendre comme la peur qu'une menace ne vienne disloquer ou fissurer un groupe au sein duquel elle trouve plusieurs formes de rétributions. Tout au long de la saison de chasse, elle fait effectivement part de son isolement et de sa satisfaction d'avoir enfin trouvé un groupe affinitaire en adéquation avec ses valeurs. L'hypothèse que du sexisme puisse se traduire dans les comportements des un·e·s envers les autres fragiliserait donc cette communauté de valeurs et viendrait remettre en question le bien fondé du groupe, ce qui serait difficile à accepter. D'ailleurs, la gestion récente de l'affaire du viol de Laura et la proximité affective qu'elle entretient avec Vincent l'ont conduite à formuler un discours particulièrement méfiant vis-à-vis du féminisme. Estimant ainsi être prête à militer contre le racisme, elle évoque en revanche son refus de rejoindre la lutte féministe :

*Enfin, je le comprends et je le soutiens, tu vois, mais... Mais c'est pas quelque chose qui me... Qui me touche personnellement... Enfin qui me touche particulièrement, on va dire. Et puis je suis... J'aime pas la façon dont certaines féministes font les choses, en catégorisant... Enfin, tu vois quand elles vont peindre « Voleur » sur la porte de quelqu'un qu'est soi-disant un voleur... Quand je vois la façon dont ça s'est passé, tu vois, avec notre cher Kévin... Est-ce que les infos étaient vérifiées ou pas quoi ? Et puis même, je veux dire, est-ce que ça justifie que tu bousilles la vie de quelqu'un comme ça quoi ? Alors certes, la personne a peut-être bousillé la vie de la nana, ça je remets pas du tout ça en cause mais... Tu vois, ce donnant-donnant quoi, je trouve que c'est... Enfin moi, avec mes croyances dans la CNV, la communication non violente, et la médiation, c'est tellement pas ma façon de voir les choses.*⁴¹⁶

Katell privilégie donc « une rhétorique du "je ne suis pas féministe, mais", en raison des préjugés qui y sont associés », et particulièrement parce qu'elle relie le féminisme à une « connotation de militantisme et de radicalité [de laquelle] elle cherche à se distancier » (Michaud, 2019, p. 213). Autrement dit, la dénonciation qu'elle fait d'un « féminisme excessif et contre-productif » emprunte aussi « des formes plus atténuées et plus diffuses, passant, comme c'est le cas ici, par de simples propos individuels » (Guionnet, 2017). Dans son cas, « le refus de s'autodésigner comme féministe est principalement une réaction face [à] une définition du terme façonnée par les discours antiféministes, et non nécessairement un rejet des idées féministes » (Jacquemart & Albenga, 2015).

Dans cette perspective, la plupart des militant·e·s tendent à ne pas étiqueter les situations inconfortables pour les militantes comme des actes sexistes. Dans son étude sur les rapports de genre au sein d'un collectif altermondialiste, Manuel Cervera-Marzal note que « l'évitement de ce lexique dénonciateur est probablement lié à la difficulté de taxer de « machisme » des militants qui dédient une partie de leur temps personnel à déchirer des publicités sexistes » (Cervera-Marzal, 2015). Dans le contexte antispéciste, les militant·e·s travaillent

⁴¹⁴ Notes de carnet de terrain, 05/03/20 – Rassemblement d'opposition au Congrès annuel de la FNC.

⁴¹⁵ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

⁴¹⁶ Katell, 39 ans, Bac +3, médiatrice, entretien n°12, conduit le 02/03/20.

également à élaborer un raisonnement imbriquant plusieurs systèmes de domination. De ce fait, accuser les hommes de sexisme risque de nuire à la validité de ce raisonnement et de le disqualifier en tant que « lutte progressiste valide », ce qui justifie cet « interdit sémantique » (Cervera-Marzal, 2015). Pourtant, lorsqu'elles décident de statuer quant à l'agression sexuelle perpétrée par Vincent⁴¹⁷, Léa fait remarquer qu'elle s'était toujours méfiée de lui. Elle fait notamment part des remarques qu'il proférait sur le ton de l'humour mais qui étaient bien souvent « *limites* » ou des comportements insistants qu'il pouvait avoir à l'égard de certaines femmes du groupe. La relative tolérance à l'égard de cette culture sexiste n'a donc pas permis d'identifier clairement le caractère problématique du comportement de Vincent, qui se fondait dans la masse des remarques et des blagues souvent proférées par d'autres militants. Cette complaisance n'a donc pas permis d'éviter l'agression sexuelle commise sur Laura. Or, dans la gestion plus précise de ces cas de violences sexistes, des discours aux tons antiféministes semblent malgré tout faire surface.

b) Des discours antiféministes ordinaires pour faire face aux violences sexuelles

Au cours du rassemblement organisé à Paimpont⁴¹⁸, Vincent fait partie du groupe de militant·e·s mobilisé·e·s. Quelques instants plus tard, Gaël et Thomas se retrouvent dans une des voitures. Le second se demande comment il est possible que Vincent ait été prévenu de l'évènement, en se doutant que l'information avait certainement dû circuler sur internet. Interrogé par Julien qui participe pour la première fois à une action du collectif, Thomas précise qu'il s'agit d'un militant qui n'a plus le droit de venir aux actions. Lorsqu'il lui demande pourquoi, Thomas hésite et s'adresse à Gaël : « *Je ne sais pas trop si on peut en parler...* ». Il finit tout de même par expliquer que Vincent a été accusé de viol par une ancienne militante et qu'il n'est par conséquent plus le bienvenu aux actions du collectif. Le soir même⁴¹⁹, les militant·e·s se retrouvent au domicile de Dylan et Léa pour discuter de cette accusation de viol qui pèse sur Vincent, sujet sur lequel le groupe n'a pas encore réussi à adopter de dispositions particulières. Rapidement, le ton monte. Katell refuse d'évoquer cette affaire, estimant qu'elle ne devrait être traitée de façon exclusive que par « *les anciens* » puisqu'elle ne concerne en aucun cas « *les nouveaux* ». Comme la légitimité des militant·e·s est variable « selon leur ancienneté dans le groupe, leur degré d'implication et la reconnaissance que leur accordent les autres membres du groupe » (Duriez, 2009, p. 185), la polémique à propos de l'exclusion de Vincent se place donc « sur le terrain d'un combat de légitimités » (Duriez, 2009, p. 182). Malgré tout, Thomas s'énerve en arguant que tout le monde a « *le droit de savoir* ».

Essayant d'apaiser la situation, Dylan souhaite repréciser le fondement du débat pour tou·te·s. Il explique qu'au cours d'une soirée très festive, plusieurs militant·e·s avaient consommé de grandes quantités d'alcool. Vincent a alors entraîné Laura dans une pièce à part. Soucieuse quant à l'état d'ébriété de Laura, Katell décide de s'assurer que tout va bien. Seule témoin, elle reconnaît qu'il s'est « *bien passé quelque chose* » puisqu'elle est arrivée « *à la fin* ». Constatant le lendemain que Laura ne va pas bien du tout et est extrêmement mal à l'aise, elle cherche à lui parler et à lui demander si elle a besoin de soutien ou d'aide pour aller porter plainte.

Au cours de la réunion, elles reconnaissent donc tou·te·s qu'il s'est effectivement bien « *passé quelque chose* » dans le courant de cette soirée festive. Toutefois, aucun ne qualifie les faits reprochés à Vincent de viol. Jusque-là l'agression avait d'ailleurs été camouflée, ce qui agit comme « une manière de refuser de prendre

⁴¹⁷ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Réunion informelle organisée au domicile d'un couple de militant·e·s.

⁴¹⁸ Notes de carnet de terrain, 02/11/19 – Rassemblement d'opposition à la messe de la Saint-Hubert.

⁴¹⁹ Notes de carnet de terrain, 09/11/19 – Réunion informelle organisée au domicile d'un couple de militant·e·s.

position » et ce qui « dénie la dimension politique du privé » en démontrant que « la politisation des faits ne va pas de soi » (Duriez, 2009, p. 180) pour tou-te-s les membres du groupe. Le traitement et le positionnement politique des militant-e-s les plus engagé-e-s s'inscrit donc typiquement dans ce qu'Émeline Fourment décrivait dans le cas de la gauche radicale de Göttingen :

« [...] la possibilité même que des violences sexuelles puissent être exercées par un militant contre une militante remet en cause l'identité progressiste du groupe et menace donc son existence. Deux chemins sont alors possibles pour assurer la cohésion : soit le groupe ignore la dénonciation des violences et refuse de croire la victime ; soit le groupe prend la victime au sérieux et décide d'agir contre ces violences. Dans le premier cas, la logique appliquée est celle de la tabouisation des violences sexuelles [...] » (Fourment, 2017).

Malgré toute l'attention et le soutien qu'elle témoigne à Laura, Katell ne peut pas se résoudre à exclure Vincent du groupe. Elle s'insurge : « *On ne peut pas résumer la personne qu'à un seul acte !* ». Il lui semble ainsi insupportable de résoudre ce conflit par une mesure qui ne permette pas de conciliation, et ce d'autant plus que Vincent a déjà fait part de ses remords : « *Alors, on ne pardonne pas ? Mais en fait, vous êtes pour la justice punitive ?* ». Comme le note Hélène Duriez dans son travail d'observation des réseaux libertaires, Katell soulève la crainte que le groupe adopte « une position répressive qui pourrait être associée à la logique d'un système pénal que les libertaires en général [...] abhorrent », ce qui la mène à faire « obstacle à l'élaboration d'une réponse collective et à la politisation du privé » et donc « au traitement des conflits de genre » (Duriez, 2009, p. 180-181).

Par ailleurs, l'agression sexuelle vécue par Laura est euphémisée. Kévin essaie ainsi de remettre en cause la véracité des faits reprochés à Vincent en invoquant la personnalité de Laura : « *Non mais Laura aussi, c'est quelqu'un qui a une personnalité un peu...* ». Il ne termine pas sa phrase mais laisse entendre que Laura a certainement surinterprété l'acte ou a incité à ce qu'il soit commis par son attitude. Dans un passage de son étude dédié à la gestion collective d'une affaire de viol à Libertaria, Hélène Duriez remarque que « certain(e)s remettent en cause la fiabilité » de la victime « à cause de sa personnalité jugée instable et aguicheuse, et de son âge » (Duriez, 2009, p. 182). Cette stratégie de domination passant par le « dénigrement de la victime » prouve donc l'existence de « résistances de certain(e)s militant(e)s à désavouer le viol » perpétré par Vincent et « à se prononcer pour son exclusion » (Duriez, 2009, p. 183). Lorsque Laura accuse Kévin d'avoir eu un comportement abusif vis-à-vis d'elle, il n'hésite par exemple pas à la qualifier d'« *hystérique* ».

Au cours d'un entretien, Kévin revient sur cette affaire en reconnaissant que le collectif a bien connu des problèmes « *liés au sexisme, ou en tout cas à l'oppression féminine* ». Concernant le viol de Laura, il atteste qu'il « *y'a eu quelque chose* » et qu'il « *y'a une part qu'est condamnable* ». Toutefois, il tient à atténuer la violence des faits en justifiant que les modalités d'action choisies par le collectif favorisent l'émergence de liens entre les militant-e-s, ce qui peut potentiellement entraîner de mauvaises interprétations des intentions réelles des un-e-s et des autres :

Après, y'a une part sur laquelle je sais pas et moi, je m'avancerais pas dessus. Mais voilà, y'a eu des situations comme ça. Et ça, je pense aussi que... Le... Disons qu'il y a des... Y'a des excès ou y'a des dérives, des débordements, qui sont dû à la fois à la pression des veneurs qui... Voilà qui fragilise les personnalités, et y'a aussi le fait que, comme on est dans des situations extrêmes, y'a des liens, y'a des proximités... Ce que je disais tout à l'heure... Qui peuvent se créer avec des gens, mais qui sont un peu fausses parce que... Bah au final, en creusant un peu, tu vois que t'as pas forcément la proximité, ou ça peut être... Je veux dire, tu connais pas forcément la personne en fait. Tu te retrouves proche de personnes que tu connais pas forcément beaucoup. Et donc, des fois, tu peux avoir des décalages dans

*l'interprétation de cette relation-là, la communication dessus quoi. Donc, il peut y avoir des tensions aussi par rapport à ça.*⁴²⁰

Par ailleurs, la question de l'exclusion de Vincent se mêle aux enjeux stratégiques du collectif que soulèvent certains hommes du groupe. L'absence de positionnement collectif est effectivement aussi à interpréter comme un moyen de faire valoir les intérêts de l'organisation avant tout, et donc de ceux qui y trouvent le plus de gratifications. Écarter définitivement Vincent du groupe et ne plus lui apporter de soutien ferait ainsi perdre au collectif une opportunité de desservir les chasseur·euse·s. En effet, le 2 février 2019, deux militant·e·s, dont Vincent, sont agressé·e·s au cours d'une action du collectif dans la forêt de Paimpont. Le 16 juillet suivant, cinq chasseurs étaient jugés devant le tribunal correctionnel de Rennes. Le 1^{er} août, le jugement était prononcé et les cinq prévenus condamnés « à des peines allant de 6 à 10 mois de prison avec sursis et de 8 mois à un an d'interdiction de chasser »⁴²¹. Toutefois, l'avocat des chasseurs avait fait appel, ce qui poussait les militant·e·s à continuer leur mobilisation autour de cette affaire. De ce fait, lorsque la question du cas de Vincent est évoquée au cours de la réunion, plusieurs militants regrettent qu'une exclusion du collectif ne permette ensuite plus de mobiliser cette affaire judiciaire avec les chasseurs pour alimenter les discours tenus officiellement par le collectif. Kévin semble le plus fervent défenseur de cette idée, ce qui va de pair avec le fait qu'il soit l'un des fondateurs du collectif. Faisant face à une situation de déclassement social⁴²², les gratifications qu'il retire de son engagement agissent donc comme un moyen d'accéder à un statut valorisant. Il est ainsi le plus prompt à émettre des doutes sur la véracité de la version de la victime, mais également à la percevoir comme une affaire secondaire à celles qui concernent le collectif et le but politique affiché.

En définitive, la gestion collective de l'affaire du viol de Laura se déroule de façon assez similaire à ce que décrivent Hanaline Brel et Émeline Fourment dans leur étude sur les violences sexuelles en milieu militant :

« Ces violences concernant toutes les sphères de la société, elles n'épargnent pas les milieux militants, même si ceux-ci se disent anti-sexistes. Cependant, contrairement à ce qui se passe dans d'autres groupes sociaux et du fait de la présence de féministes, ces dénonciations y sont rendues publiques et donnent lieu à de vifs débats politiques. Les choses se passent en général ainsi : une victime de violences sexuelles, entourée de soutiens féministes, dénonce publiquement l'agresseur et exige que des mesures soient prises en conséquence (le plus souvent, elle demande l'exclusion du militant du groupe). Deux fronts se forment alors : celui des personnes qui soutiennent la victime dans sa demande et celui de ceux qui prennent le parti de l'agresseur. S'ensuit un bras de fer long et fastidieux, le plus souvent remporté par le camp de l'agresseur : la victime quitte souvent le milieu militant, ses alié·es, si elles y restent, se retrouvent stigmatisé·e·s » (Brel & Fourment, 2017).

Seul militant féministe revendiqué, Thomas fait ainsi partie de ceux qui défendent Laura et qui se prononcent pour l'exclusion définitive de Vincent. Toutefois, la proximité affective qu'il entretient avec Laura est dénoncée « comme source d'empathie à son égard » (Duriez, 2009, p. 182), ce qui biaiserait sa perception des événements. À l'inverse, en cas d'exclusion définitive de Vincent, Katell et Jérémie menacent de quitter le groupe. Très proches de lui, il leur semble effectivement impossible « d'admettre qu'un ami de longue date puisse être un violeur » (Duriez, 2009, p. 180).

⁴²⁰ Kévin, 29 ans, Bac +3, animateur jeunesse puis au chômage, entretien n°3, conduit le 10/01/20.

⁴²¹ LE GOFF, L. (01/08/2019). « Militants anti-chasse violentés en Ille-et-Vilaine. Prison avec sursis pour cinq chasseurs à courre », *Ouest-France*.

⁴²² Diplômé d'une licence en études cinématographiques, la carrière professionnelle dans le milieu du cinéma qu'il espérait mener ne s'est pas encore concrétisée. Animateur en CDD à temps partiel et en intérim, il est d'ailleurs licencié sur la fin de la période d'observation.

Ces différentes postures ne permettent finalement pas au groupe d'adopter une résolution définitive vis-à-vis des faits reprochés à Vincent. Le *statu quo* est donc maintenu puisqu'il est décidé que son exclusion ne lui serait pas signifiée directement mais que tout serait fait pour qu'il ne dispose pas des informations lui permettant de se rendre aux actions. Par cette décision, les militant·e·s refusent donc de se positionner clairement sur la question des agressions sexistes et/ou sexuelles et renvoient celle perpétrée par Vincent au domaine de l'exception. En outre, en n'engageant pas de décision collective de ce problème, le sexisme est donc renvoyé à une affaire de perception individuelle et de gestion privée de ses conséquences. Cette dépolitisation du privé se retrouve également lorsque Kévin est accusé d'avoir eu des comportements abusifs à l'encontre d'une ancienne militante. Il assure que cette question n'a pas vocation à être réglée collectivement : « *Ça concerne que nous deux* ». De même, dans le cas de l'affaire du viol de Laura, comme la mesure adoptée n'engage finalement que ceux pour qui il semble insupportable de côtoyer Vincent, l'exclusion de ce dernier ne peut donc pas être effective. Le 8 février 2020, il fait donc partie du groupe de militant·e·s mobilisé·e·s pour se rendre dans la forêt du Gâvre. Thomas fait remarquer à Kévin que Vincent ne devait plus se présenter aux actions. Kévin justifie alors qu'il ne sait pas qui l'a informé de la tenue de l'action mais juge : « *Maintenant, quitte à ce qu'il soit présent, autant faire l'action avec lui* ». Thomas se résigne mais souhaite qu'il y ait toujours un autre homme du groupe avec lui.

Par leur absence de positionnement précis et par l'euphémisation des violences sexistes et/ou sexuelles, les militant·e·s permettent donc le retour d'un agresseur présumé parmi elleux. Par crainte de voir leur organisation discréditée publiquement, la tabouisation de ces agressions sexistes et/ou sexuelles ne permet en outre pas aux femmes nouvellement arrivées d'identifier ces problèmes, ce qui peut les exposer à de potentiels risques. Face à ces différentes preuves de sexisme, les militant·e·s ne se résignent toutefois pas tou·te·s et certain·e·s usent effectivement de stratégies pour s'y soustraire.

.3.2.3. Face au sexisme : quelles stratégies féministes ?

Face aux actes de sexisme perpétrés au sein du collectif, les réactions de défense féministe restent isolées et trouvent finalement peu d'écho au sein du groupe. L'exemple de l'accusation qui pèse sur Kévin l'illustre tout particulièrement. Le 4 mars 2020, l'organisation RER publie effectivement un communiqué corédigé avec Laura, une ancienne militante FKB. Le communiqué dénonce ainsi des agissements jugés « *sexistes, dangereux et manipulateurs envers les femmes* », notamment parce que Kévin aurait « *décidé de ternir l'image de ses camarades femmes* » et plus particulièrement celle de Laura en la « *abaissant sur le ton de la moquerie au quotidien* » et en tentant « *de la discréditer dans les milieux militants, en l'insultant et la tournant en dérision pendant les manifestations* »⁴²³. Également militants dans le collectif RER, Thomas et Théo sont avertis au préalable de cette accusation et de la décision d'exclusion préventive qui en découle. Thomas est particulièrement suspicieux quant à l'attitude de Kévin puisqu'il atteste avoir pu constater son attitude « *très malsaine* » et « *assez méprisante* » vis-à-vis de Laura. Il précise par exemple que la relation affective que Kévin a nouée avec elle était principalement motivée par la possibilité d'avoir accès de façon permanente à ses connaissances juridiques⁴²⁴. En

⁴²³ Notes de carnet de terrain, 04/03/20 – Communiqué RER : « Appel à ne plus s'organiser avec Forest Shepherd, ex-AVA Bretagne ».

⁴²⁴ Juriste de formation, les militant·e·s se sont déjà reposé·e·s sur les compétences de Laura pour servir leur argumentation ou pour défendre certain·e·s de leurs membres.

outre, à la révélation de ces accusations, Thomas souligne que cette affaire avait « des précédents ». Kévin jouit effectivement d'une image de séducteur dans le groupe. Théo plaisante par exemple :

*[...] le truc, c'est que Kévin a la fâcheuse tendance d'attirer... Bah d'être... D'avoir un sexe-appeal assez important apparemment ! (Rires) Parce qu'il y a pas mal de meufs du FK qui l'aiment bien.*⁴²⁵

La position qu'il occupe le mène ainsi à accumuler des conquêtes affectives et/ou sexuelles. Par le statut masculin qu'il recompose, il parvient à « se « reclasser » sur le marché sexuel » et à obtenir des « opportunités de multiplication des conquêtes sexuelles selon le modèle masculin hétérosexuel dominant » (Jacquemart, 2015, p. 212). En effet, l'attitude de Kévin ne semble pas particulièrement transparente pour ses différentes partenaires. Théo estime ainsi qu'Émilie et Kévin ne « sont pas en couple », même s'il atteste qu'Émilie « aime plutôt bien Jim aussi ». De même, lorsque la question de sa situation conjugale actuelle est abordée au cours de son entretien, Kévin déclare être célibataire : « Non, y'en a pas ». Pourtant, six jours plus tard, Émilie révèle au cours de son entretien qu'elle entretient une relation de couple avec lui depuis deux mois :

*C'est récent, ça fait deux mois. Bah moi, je lui cours après depuis un an et demi, mais ça fait deux mois ! (Rires) Il a dit « Ouais, d'accord » ! (Rires)*⁴²⁶

Kévin semble ainsi maintenir un certain flou autour de la nature des relations nouées avec des femmes du groupe. Son attitude laisse donc entrevoir une volonté de laisser des opportunités ouvertes pour accéder à de nouvelles conquêtes affectives et/ou sexuelles. Par conséquent, l'engagement affectif semble inégal dans les différentes relations qu'il noue avec des femmes du groupe et qui se résultent par des comportements perçus comme abusifs. Thomas explique ainsi qu'Émilie lui a déjà confié avoir été « blessée » par son attitude vis-à-vis d'elle. Estimant qu'elle « est un peu sous son emprise », il soupire qu'elle cherchera « toujours à le défendre car elle est très amoureuse ». A l'inverse, ayant le sentiment d'avoir été manipulée et que Kévin s'est joué d'elle sur le plan sentimental, Laura quitte donc le groupe au tout début de la saison de chasse en dénonçant ce comportement abusif. Par divers stratagèmes, Kévin cherche alors à discréditer Laura dans le collectif RER qu'elle vient de rejoindre. Se fiant malgré tout aux déclarations de Kévin, Théo livre par exemple la version qui circule au sein du collectif :

*Enfin, moi, je connais pas trop l'histoire et j'ai pas trop envie de m'y intéresser parce que ça a plutôt l'air d'être des gamineries donc... En vrai, je connais pas toute la vraie version... Apparemment, grosso modo, c'est Laura qui aimait plutôt bien Kévin. Et Kévin l'a repoussé un peu... Enfin, lui a simplement dit que lui, il était pas intéressé. Et Laura l'aurait peut-être apparemment un peu mal pris parce que depuis, elle arrête pas d'insulter Kévin de pervers narcissique. Et genre là, on l'a croisée à la manif mardi, elle l'a même frappé avec son casque donc, je sais pas trop... Je connais pas du tout l'histoire, donc je préfère pas m'avancer là-dessus, mais ouais, ça fait quelques histoires quoi.*⁴²⁷

L'attitude de Laura est donc interprétée comme une vengeance pour avoir été éconduite. Au cours de la réunion qui visait à statuer sur l'accusation proférée à l'encontre de Kévin⁴²⁸, le dénigrement sexiste de Kévin à l'encontre de Laura est pourtant mis à jour. Pour se justifier de cette accusation, il montre aux autres membres réunis des captures d'écran des conversations virtuelles qu'il entretenait avec elle. Lassée de l'incohérence des sentiments qu'il prétend lui témoigner, elle finit par lui lancer : « Je suis pas ta pute ! ». Il rétorque : « Bah non,

⁴²⁵ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

⁴²⁶ Émilie, 34 ans, BEP, au chômage, entretien n°4, conduit le 16/01/20.

⁴²⁷ Théo, 19 ans, Bac, étudiant en 2^{ème} année d'école informatique, entretien n°2, conduit le 20/12/19.

⁴²⁸ Notes de carnet de terrain, 23/02/20 – Réunion formelle organisée au domicile d'un couple de militant·e·s.

je t'ai pas payée... ». Cet exemple rend plus largement compte du comportement sexiste de Kévin envers Laura. De ce fait, face à l'opprobre que Kévin tente de jeter sur elle lorsqu'elle quitte le groupe, elle se saisit du féminisme comme d'un levier pour dénoncer ses agissements sexistes. En effet, face à des agresseurs qui « cherchent à dépolitiser les violences » sexistes et/ou sexuelles, elle s'oppose « en adoptant une stratégie de publicisation offensive des violences » (Fourment, 2017). Dans son cas, partir pour un autre groupe aux idées féministes consistantes et faire état publiquement des violences sexistes subies est un moyen de riposter efficacement face aux violences subies. Pour maintenir un ancrage légitime dans le milieu militant progressiste, Kévin est effectivement sommé de se justifier et les autres militant·e·s de se positionner vis-à-vis des actes décrits : « *Nous considérons que s'il n'y a aucune prise en compte des violences sexistes exercées dans ce collectif, nous ne pouvons accepter de nous associer avec un tel groupe* »⁴²⁹. Même s'il se solde par le maintien de Kévin au sein du groupe, la publicisation de ces violences pousse donc les militant·e·s à donner une interprétation concrète aux valeurs antisexistes qu'elles prétendent défendre.

Toutefois, l'adoption de cette forme de stratégie reste particulièrement marginale au sein du groupe. Ceux qui subissent ou constatent effectivement des actes de sexisme optent plus souvent pour une stratégie de retrait ou d'abandon du militantisme. À cet égard, les travaux menés par Irène Pereira posent la question de l'articulation entre les discours et les pratiques dans des organisations qui développent un discours militant féministe. Ils soulignent notamment que ces questions peuvent être source de tensions et à l'origine du désengagement de militantes déjà peu nombreuses (Pereira, 2013). Au sein de FKB, certain·e·s font le choix de se retirer plus ou moins momentanément du collectif. Après son agression en forêt de Vioreau, Gaël ressent ainsi le besoin de se retirer quelques temps du collectif. Conscient que la pause qu'il s'accorde est en lien avec le traumatisme qu'il a ressenti à l'issue de cette agression, il n'en reste pas moins que la décision de Gaël de ne plus revenir aux actions est aussi lié à des désaccords avec « *certaines choses* »⁴³⁰. Autrement dit, la proximité de Gaël avec Charlotte et Laura et sa sensibilité féministe l'enjoignent à considérer que la gestion du sexisme au sein du groupe ne correspond pas à ses attentes. Il préfère donc décréter sa mise à distance temporaire du collectif pour réfléchir à ces questions de positionnement. De même, lorsqu'elle est accusée par d'autres membres du groupe d'être trop proche et conciliante vis-à-vis des chasseurs, Charlotte préfère d'abord se retirer momentanément du groupe. Puis, quelques temps plus tard, elle annonce qu'elle le quitte définitivement car elle se sent en décalage vis-à-vis de la posture préconisée par l'essentiel de ses membres.

Ces exemples illustrent donc des décisions de désengagement, prises de façon individuelle et consciente, par réaction à des formes de sexisme différentes mais sur lesquelles aucun·e des deux ne parvient à avoir d'emprise. Dans le cas de Gaël, ce non-recours à une stratégie féministe, malgré sa sensibilité à ces questions, peut être interprétée comme le résultat des liens très resserrés qu'il a noués avec certain·e·s autres militant·e·s. Pour ne pas « trahir » ses camarades et parce que l'aveu d'un réel traumatisme généré par les agressions lui paraît difficile, il préfère donc se retirer discrètement du groupe. Dans le cas de Charlotte, le fait qu'elle ne soit pas insuffisamment insérée dans un réseau militant féministe ne la conduit pas à questionner les décisions engagées par le collectif. Constatant le décalage entre ses convictions et la posture à adopter au sein du collectif, elle préfère s'auto-exclure du groupe. Dans ces deux cas, les militant·e·s font part de leur « sentiment que

⁴²⁹ Notes de carnet de terrain, 04/03/20 – Communiqué RER : « Appel à ne plus s'organiser avec Forest Shepherd, ex-AVA Bretagne ».

⁴³⁰ Notes de carnet de terrain, 14/12/19 – Action de suivi de chasse en forêt de Lanouée.

l'institution ne répond plus à la "bonne définition" [...] de ce qu'elle doit être ou faire » et « qui finit par susciter une perception négative de l'organisation » (Fillieule, 2005, p. 30). Ces formes de désengagement en lien avec le sexisme ambiant du collectif correspondent donc plus à des réactions par dépit qu'à de réelles ripostes féministes, même si l'exemple de Laura démontre qu'elles sont malgré tout possibles.

Conclusion

Ce travail de recherche prend pour point de départ un paradoxe déjà soulevé par d'autres études, mettant en évidence la recomposition de la domination masculine dans des organisations qui promeuvent des fondements antisexistes. S'intéressant plus particulièrement aux enjeux propres au mouvement antispéciste, il questionne les reconfigurations des masculinités dans des organisations aux visées transformatrices exigeantes. Dans le cas particulier d'une organisation ayant recours à un « registre du dévoilement » (Traïni, 2019, p. 44), les enjeux intimement liés à la production de l'identité masculine des hommes dans le groupe reproduisent les mécanismes d'une domination masculine pourtant renvoyée à un modèle viril anachronique. Or, ces enjeux sont vraisemblablement en lien avec les attentes implicites qui définissent plus spécifiquement le militantisme antispéciste.

À cet égard, l'analyse des différents matériaux recueillis a d'abord mis en évidence que le végétarisme intervient comme un réquisit indispensable à l'intégration dans des organisations. Plus qu'un simple choix de consommation alimentaire, il incarne un réquisit indispensable à toute intégration dans les cercles qui visent à se soucier du sort des animaux. Bien que les motivations mises en avant comme étant à l'origine de l'engagement de ces militant·e·s puissent revêtir un aspect particulièrement genré, la décision hautement symbolique de renoncer à l'alimentation carnée participe à un processus de dévirilisation des hommes du groupe. Ce travail a effectivement permis de soulever les liens qui associent la consommation de viande au modèle de la masculinité hégémonique, en mettant notamment en évidence les perceptions négatives associées aux « corps végétariens ». Plus précisément, il souligne que la décision de renoncer à cet attribut masculin, à laquelle s'astreignent les militants, proclame leur absence supposée de virilité et les assimile à ce qui relève du féminin. Cette renonciation façonne effectivement les représentations que les chasseur·euse·s peuvent avoir de ces hommes et ce, d'autant plus qu'ils s'engagent pour une cause renvoyant à un registre couramment associé au féminin.

Comme cet engagement pour les animaux agit comme une « preuve » supplémentaire de leur dévirilisation, ils cherchent alors à recomposer une identité masculine gratifiante, en opposition à celle qu'incarnent les chasseurs. Face à ces figures dominantes de la masculinité, les militants cherchent ainsi à promouvoir un modèle fondé sur des valeurs opposées. Faisant notamment valoir leur degré supérieur de civilisation, ils cherchent à renvoyer les figures masculines de leurs opposants à un modèle archaïque, agressif et dominant. Pour s'en distinguer, les militants misent alors sur la promotion de valeurs permettant de garantir la cohérence et la légitimité de leur discours, et d'ainsi faciliter leur insertion dans des cercles militants plus larges. À plusieurs égards, l'attention portée aux valeurs antisexistes a ainsi permis de mieux cerner la structuration des rapports sociaux de sexe. En effet, l'antisexisme fait consensus dans cette organisation et des enjeux se jouent autour de cette question. D'abord, le respect de cet idéal vise à inscrire la question animale dans la perspective d'une lutte « progressiste » et à se défaire de l'accusation récurrente de « lutte subsidiaire ». Ensuite, il a pour objectif de donner au discours militant des antispécistes un aspect particulièrement cohérent et implacable. De ce fait, l'antisexisme agit donc comme un moyen de bénéficier de gratifications exportables dans d'autres espaces militants.

Toutefois, ce travail a démontré que la promotion d'un nouveau modèle masculin aux aspirations révolutionnaires et à la façade proféministe peut masquer la recomposition d'une identité malgré tout conforme

aux standards de la masculinité hégémonique. Or, cette conformité avec le modèle hégémonique s'effectue au détriment de ceux qui ne s'y réfèrent pas, notamment parce que c'est « à partir de ces multiples facettes parfois contradictoires et de reconfigurations permanentes que se perpétue la société patriarcale » (Guionnet, 2012, p. 15). La domination masculine qui s'instaure dans cette organisation passe alors par un modelage des actions à l'image de ce que les hommes du groupe perçoivent comme le plus gratifiant. La recomposition de cette domination induit en outre une captation masculine des tâches à plus forte valeur sociale ajoutée et une invisibilisation du travail militant réalisé par les femmes du groupe. Bien que la plupart d'entre elles occultent cette division sexuée du travail, rares sont les femmes qui parviennent à y échapper sans faire figure d'exception. Par ailleurs, la recomposition d'éléments identitaires propres à ce modèle hégémonique reconduit un rapport de domination des hommes sur les femmes, ce qui n'exclut pas la reproduction de violences sexistes et/ou sexuelles au sein du groupe. Ces constats rejoignent donc ce que décrivait Danièle Kergoat lorsqu'elle estimait que « ce qui est stable, ce ne sont pas les situations (elles évoluent constamment), mais l'écart entre les groupes de sexe » (Kergoat, 2005).

* *

*

Cette étude démontre donc qu'une organisation qui cherche à appliquer une morale empreinte d'antisexisme doit faire face à d'autres enjeux qui peuvent la placer dans une situation paradoxale. Dans notre cas, la renonciation à l'alimentation carnée et à toute la symbolique virile qui l'accompagne conduit les hommes du groupe à valoriser des conduites et des dispositions les plus en phase avec le modèle masculin hégémonique. Ici, même si « l'hégémonie n'est pas synonyme de violence », elle s'accompagne tout de même du « recours à la force » et correspond davantage à « une ascendance acquise par le biais de la culture, des institutions et de la persuasion » (Connell & Messerschmidt, 2015). Par conséquent, « malgré la diversité des ancrages socioculturels et politiques des mouvements, collectifs, partis ou syndicats présentés », notre étude démontre que « l'engagement et l'action politiques s'inscrivent dans un système de genre qui différencie et hiérarchise les positions des militantes et des militants au sein de leurs collectifs » (Roux, Perrin, Pannatier & Cossy, 2005).

En définitive, ces constats invitent à se questionner plus largement sur la teneur de ces conclusions dans d'autres espaces du mouvement de la protection animale. Christophe Traïni distingue effectivement d'autres registres émotionnels de la protection animale. Si le registre « démotopédique » repose sur une « excellence morale, intellectuelle et savante » pouvant également recomposer une forme de domination masculine par la rationalité, le registre « de l'attendrissement » conduit plutôt un engagement « dans l'action réparatrice immédiate » (Traïni, 2019, p. 44). Sollicitant des émotions comme la « compassion pour le sort des bêtes malheureuses », les actes de « tendresse » et les « signes d'affection mutuelle » ou encore de « gratitude » (Traïni, 2019, p. 45), ce second registre est statistiquement plus emprunté par des femmes, mais moins valorisé au sein même de la cause animale. Pourtant, des féministes antisépécistes cherchent à faire valoir une éthique du *care* fondée sur une « vulnérabilité partagée », en estimant que « la compassion, la sollicitude, l'attention au particulier sont les réponses appropriées à cette vulnérabilité, qui se perçoit dans le contexte des relations de soin, d'affection, de dépendance mutuelle ou d'exploitation » (Delon, 2019). À l'aune de notre étude, ce nouveau

constat appelle donc à ouvrir des questionnements plus larges, entrecroisant identités de genre, production et reproduction des rapports sociaux de sexe et registres émotionnels propres à la cause animale.

Bibliographie

Littérature engagée

- ADAMS, C. (2016). *La Politique sexuelle de la viande. Une théorie critique féministe végétarienne*. Lausanne : Éditions L'Âge d'Homme.
- FEIRSTEIN, B. (1982). *Real Men Don't Eat Quiche. A GuideBook to All That Is Truly Masculine*. New-York : Pocket Books.
- DESAULNIERS, É. (2017). Donnez-leur des pipes et du steak. Dans : CASSELOT, M.-A. & LEFEBVRE-FAUCHER, V., *Faire partie du monde. Réflexions écoféministes*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.
- LES DÉSOBÉISSANTS (2014). *Désobéir pour les animaux*. Neuvy-en-Champagne : Éditions Le Passager Clandestin.
- REY-ROBERT, V. (2019). *Une culture du viol à la française*. Montreuil : Éditions Libertalia.
- SINGER, P. (1975). *La Libération Animale*. Paris : Éditions Payot & Rivages.

* *
*

Articles et ouvrages méthodologiques

- AVANZA, M., FILLIEULE, O. & MASCLET, C. (2015). « Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement », *SociologieS* [En ligne], La recherche en actes, Ethnographie du genre, mis en ligne le 26 mai 2015.
- BEAUD, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique ». Dans : *Politix*, vol. 9, n°35, Troisième trimestre, pp. 226-257.
- BOUMAZA, M. & CAMPANA, A. (2007). Enquêter en milieu « difficile » : Introduction. *Revue française de science politique*, vol. 57(1), 5-25.
- COMBESSIE, J. (2007). *La méthode en sociologie*. Paris : La Découverte.
- MAUGER, G. (1991). Enquêter en milieu populaire. Dans : *Genèses*, 6, Femmes, genre, histoire, pp. 125-143.
- PÉTONNET, C. (1982). L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien. Dans : *L'Homme*, tome 22 n°4. Études d'anthropologie urbaine. pp. 37-47.
- RENNES, J. (2016). Note sur le genre grammatical dans cet ouvrage. Dans : RENNES, J. (éd.), *Encyclopédie critique du genre : Corps, sexualité, rapports sociaux*. Paris : La Découverte, pp. 11-12.

* *
*

Articles et ouvrages académiques

- ADAMS, C. (2019). Misère animale et misogynie. *Cités*, 79(3), 95-104.
- ATSE, A. & ADON, K. (2015). Laisse-moi manger ta viande. *Journal des anthropologues*, Vol. 140-141, (1), pp. 193-212.
- AVANZA, M. (2009). Chapitre 5 / Les femmes padanes. Militantes dans la ligue du nord. Dans : FILLIEULE, O. & ROUX, P. (2009). *Le sexe du militantisme*, p. 167-186. Paris : Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).
- BANTIGNY, L. (2014). 7. Affects et émotions dans l'engagement révolutionnaire post-1968. Dans : MUXEL, A. (éd.). (2014). *La vie privée des convictions : Politique, affectivité, intimité*. Paris : Presses de Sciences Po, pp. 135-154.
- BARGEL, L. (2005). La socialisation politique sexuée : apprentissage des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant·e·s. *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24(3), 36-49.
- BARGEL, L., & DUNEZAT, X. (2009). Genre et militantisme. In *Dictionnaire des mouvements sociaux* (p. 248-255). Paris : Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).
- BAUBÉROT, A. (2004). *Histoire du naturisme : Le mythe du retour à la nature*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- BEST, S. & NOCELLA, A. (2004). *Terrorists Or Freedom Fighters? Reflections on the Liberation of Animals*. New-York : Lantern Books.
- BODIN, D. (2013). La crise des identités au fondement des carrières hooligans. Dans : TERRET, T., ROBÈNE, L., CHARROIN, P., HÉAS, S. & LIOTARD, P. (dir.). (2013). *Sport, genre et vulnérabilité au XX^e siècle*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 617-631.
- BORRILLO, D. & MECARY, C. (2019). L'homophobie. Paris cedex : Presses Universitaires de France.
- BOURDIEU, P. (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, P. (1998). *La Domination masculine*. Paris : Éditions du Seuil.
- BREL, H. & FOURMENT, É. (2017). « Femmes, frappez en retour ! » : La lutte féministe contre les violences sexuelles en milieu militant, en France et en Allemagne. *Mouvements*, 92(4), 76-84.
- BRIQUET, C. (2019). De la banalisation des violences de genre en école d'ingénieur·e·s. *Cahiers du Genre*, 66 (1), 109-128.
- BUSCATTO, M. (2009). Chapitre 2 / Syndicaliste en entreprise. Une activité si « masculine ». Dans : FILLIEULE, O. & ROUX, P. (2009). *Le sexe du militantisme*, p. 75-91. Paris : Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).
- CARDI, C. & PRUVOST, G. (2012). Introduction générale : Penser la violence des femmes : enjeux politiques et épistémologiques. Dans : Coline Cardi éd., *Penser la violence des femmes* (pp. 13-64). Paris : La Découverte.
- CARRIÉ, F. (2015). *Parler et agir au nom des « bêtes » : production, diffusion et réception de la nébuleuse idéologique « animaliste » (France et Grande-Bretagne, 1760-2010)*. Thèse de science politique dirigée par Bernard Pudal. Université Paris Ouest Nanterre.

- CARRIÉ, F. (2018). « Vraies protectrices » et représentantes privilégiées des sans-voix : l'engagement des femmes dans la cause animale française à la fin du XIX^e siècle, *Genre & Histoire*. [En ligne], 22, Automne 2018.
- CARRIÉ, F. (2019). La cause animale en France et dans les pays anglo-saxons : contrastes et influences. Dans : CARRIÉ, F. & TRAÏNI, C. (2019). *S'engager pour les animaux*, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 27-39.
- CERVERA-MARZAL, M. (2015). Domination masculine dans le militantisme. Analyse des rapports de genre au sein d'un collectif altermondialiste. *SociologieS*, Toulouse : Association internationale des sociologues de langue française.
- COQUARD, B. (2019). *Ceux qui restent : Faire sa vie dans les campagnes en déclin*. Paris : La Découverte.
- CONNELL, R. (2014). *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Paris : Éditions Amsterdam.
- CONNELL, R. & MESSERSCHMIDT, J. (2015). Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? : Traduction coordonnée par BÉTHOUX, É & VINCENSINI, C. *Terrains & travaux*, 27(2), 151-192.
- CORBIN, A. (2011). « Introduction ». Dans : CORBIN, A., COURTINE, J.-J. & VIGARELLO, G. (dir.), *Histoire de la virilité. Volume 2 : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*. Paris : Éditions du Seuil, pp. 7-11.
- CROSS, G. (2008). *Men to Boys. The Making of Modern Immaturity*. New-York : Columbia University Press.
- DARDENNE, É. (2003). *Frances Power Cobbe (1822-1904) : militante victorienne : deux causes, un engagement*. Thèse de doctorat en Anglais dirigée par Nicole Vigouroux-Frey. Université Rennes II.
- DARDENNE, É. (2005). « Un épagneul, une femme et un noyer, plus nous les battons, meilleurs ils sont » : Frances Power Cobbe, la féminité et l'altérité. *Revue LISA/LISA e-journal. Littératures, Histoire des Idées, Images, Sociétés du Monde Anglophone – Literature, History of Ideas, Images and Societies of the English-speaking World*.
- DARDENNE, É. (2020). *Introduction aux études animales*. Paris : Presses Universitaires de France.
- DARMON, M. (2008). *Devenir anorexique : Une approche sociologique*. Paris : La Découverte.
- DECHEZELLES, S. (2011). *Boia chi molla ! : Les nouvelles générations néofascistes italiennes face à l'(in)action violente*. *Cultures & Conflits*, 81-82(1), 101-123.
- DELON, N. (2019). Les cartographies de l'éthique animale. In CARRIÉ, F. & TRAÏNI, C., *S'engager pour les animaux*, pp. 41-55. Paris : Presses Universitaires de France.
- DESJEUX, C. (2009). Histoire et actualité des représentations et pratiques de contraception masculine. *Autrepart*, 52(4), 49-63.
- DONOVAN, J. (2007). « Attention to Suffering. Sympathy as a Basis for Ethical Treatment of Animals ». Dans : DONOVAN, J. & ADAMS, C. (2007). *The Feminist Care Tradition In Animal Ethics*. New-York : Columbia University Press.
- DUBREUIL, C.-M. (2001). Ethnologie de l'antispécisme : mouvement de libération des animaux et lutte globale contre tous les types de domination. Thèse de doctorat en Ethnologie dirigé par Pascal Dibie. Université Paris VII.
- DUBREUIL, C.-M. (2013). *Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français*. Paris : Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques.
- DULAC, G. (2003). Masculinité et intimité. *Sociologie et sociétés*, 35 (2), 9-34.

- DUNEZAT, X. (2009). Chapitre 10 / Trajectoires militantes et rapports sociaux de sexe. In *Le sexe du militantisme* (p. 243-260). Paris : Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).
- DUPUIS-DERI, F. (2019). *La crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*. Paris : Éditions du Remue-Ménage.
- DURIEZ, H. (2009). Chapitre 6 / Des féministes chez les libertaires. Remue-ménage dans le foyer anarchiste. Dans : FILLIEULE, O. & ROUX, P. (2009). *Le sexe du militantisme*, p. 167-186. Paris : Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).
- EINWOHNER, R. (1999). Gender, Class, and Social Movement Outcomes: Identity and Effectiveness in Two Animal Rights Campaigns, *Gender and Society*, Vol. 13, n°1, pp. 56-76.
- EINWOHNER, R. (2002). Bringing The Outsiders In: Opponents' Claims and The Construction of Animal Rights Activists' Identity. *Mobilization: An International Quarterly*, Vol. 7, N°3, pp. 253-268.
- ELIAS, N. (1973). *La Civilisation des mœurs*. Paris : Éditions Calmann-Lévy.
- ESPINOSA, R. (2020). Militantisme. Dans : LARUE, R. (dir.), *La pensée végane. 50 regards sur la condition animale*. Paris : Presses Universitaires de France, pp. 33-43.
- FALQUET, J. (2005). Trois questions aux mouvements sociaux « progressistes » : Apports de la théorie féministe à l'analyse des mouvements sociaux. *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24(3), 18-35.
- FERNANDEZ, J. (2015). Spécisme, sexisme et racisme. Idéologie naturaliste et mécanismes discriminatoires. *Nouvelles Questions Féministes*, 34(1), 51-69.
- FILLIEULE, O. (2005). « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions ». Dans : FILLIEULE, O. (2005). *Le désengagement militant*. Paris : Éditions Belin, pp. 17-45.
- FILLIEULE, O. (2009). Chapitre 1 / Travail militant, action collective et rapports de genre. In *Le sexe du militantisme* (p. 23-72). Paris : Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).
- FILLIEULE, O. (2020). Carrière militante. Dans : FILLIEULE, O. (éd.). *Dictionnaire des mouvements sociaux : 2^e édition*. Paris : Presses de Sciences Po, pp. 91-98.
- FOURMENT, É. (2017). Militantismes libertaire et féministe face aux violences sexuelles : Le cas de la gauche radicale de Göttingen. *Sociétés contemporaines*, 107(3), 109-130.
- FOURNIER, T., JARTY, J., LAPEYRE, N. & TOURAILLE, P. (2015). L'alimentation, arme du genre. *Journal des anthropologues*, 140-141, (1), 19-49.
- FREEMAN, J. (1970). The Tyranny of Structurelessness, *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 17, p. 151-165.
- GAARDER, E. (2011). *Women and the Animal Rights Movement*. New Jersey : Rutgers University Press.
- GAUSSOT, L. & PALIERNE, N. (2012). Privilèges et coûts de la masculinité en matière de consommation d'alcool. Dans : DULONG, D., GUIONNET, C., NEVEU, É. (2012). *Boys Don't Cry. Les coûts de la domination masculine*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- GAXIE, D. (1977). Économie des partis et rétributions du militantisme. *Revue française de science politique*, 27^e année, n°1, pp. 123-154.
- GAXIE, D. (2005). Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective. *Swiss Political Science Review*, 11(1), pp 157-188.
- GIROUX, V. (2020). *L'antispécisme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- GIROUX, V., LARUE, R. (2017). *Le véganisme*. Paris : Presses Universitaires de France.

- GODELIER, M. (1978). La Part idéale du réel. Essai sur l'idéologique. Dans : *L'Homme*, tome 18, n°3-4. De l'idéologie. pp. 155-188.
- GOTMAN, A. (2017). Le choix de ne pas avoir d'enfant, ultime libération ?. *Travail, genre et sociétés*, 37(1), 37-52.
- GOTMAN, A. & LEMARCHANT, C. (2017). Sans enfant. *Travail, genre et sociétés*, 37(1), 33-36.
- GRISARD, D. (2017). Histoire du savoir, terrorisme et genre. Dans : BANTIGNY, L. , BUGNON, F. & GALLOT, F. (2017). « *Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ?* ». *Le genre de l'engagement dans les années 1968*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 77-86.
- GRUEN, L. (2007). « Empathy and Vegetarian Commitments ». In: DONOVAN, J. & ADAMS, C. (2007). *The Feminist Care Tradition In Animal Ethics*. New-York : Columbia University Press.
- GUILLET, F. (2011). Le duel et la défense de l'honneur viril. Dans : CORBIN, A., COURTINE, J.-J. & VIGARELLO, G. (dir.), *Histoire de la virilité. Volume 2 : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*. Paris : Éditions du Seuil, pp. 83-124.
- GUIONNET, C. (2012). Introduction : Pourquoi réfléchir aux coûts de la domination masculine ?. Dans : DULONG, D., GUIONNET, C., NEVEU, É. (2012). *Boys Don't Cry. Les coûts de la domination masculine*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 7-38.
- GUIONNET, C. (2017). Troubles dans le féminisme : Le web, support d'une zone grise entre féminisme et antiféminisme ordinaires. *Réseaux*, 201(1), 115-146.
- HANMER, J. (1977). « Violence et contrôle social des femmes ». *Questions féministes*, n°1, pp. 68-88.
- HAUGUEL, M. (2019). L'incorporation de la cause antispéciste. *Cités*, 79(3), 55-68.
- HAYES, G. & OLLITRAULT, S. (2012). *La désobéissance civile*. Paris : Presses de Sciences Po.
- HEREK, G. M. (1990). The context of anti-gay violence: Notes on cultural and psychological heterosexism, *Journal of Interpersonal Violence*, 5 (3), 316-333.
- HÉRITIER, F. (2012). *Masculin/Féminin I. La pensée de la différence*. Paris : Odile Jacob.
- JACQUEMART, A. (2015). *Les hommes dans les mouvements féministes. Socio-histoire d'un engagement improbable*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- JACQUEMART, A. & ALBENGA, V. (2015). Pour une approche microsociologique des idées politiques : Les appropriations ordinaires des idées féministes. *Politix*, 109(1), 7-20.
- JAUNAIT, A. & CHAUVIN, S. (2013). Intersectionnalité. Dans : ACHIN, C. (éd.). (2013) *Dictionnaire. Genre et science politique : Concepts, objets, problèmes*. Paris : Presses de Sciences Po, pp. 286-297.
- JASPER, J. (1998). The Emotions of Protest: Affective and Reactive Emotions in and around Social Movements. *Sociological Forum*, Vol. 13, N°3, pp. 397-424.
- JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2018). Chapitre II. L'antispécisme. Dans *L'éthique animale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- KERGOAT, D. (2005). 12. Rapports sociaux et division du travail entre les sexes. In *Femmes, genre et sociétés* (p. 94-101). Paris : La Découverte.
- KERGOAT, D. (2012). *Se battre, disent-elles...* Paris : La Dispute.
- LANSBURY, C. (1995). *The Old Brown Dog : Women, Workers and Vivisection in Edwardian England*. Madison : University of Wisconsin Press.

- LARUE, R. (2015). *Le végétarisme et ses ennemis. Vingt-cinq siècles de débats*. Paris: Presses Universitaires de France.
- LUKE, B. (2007). *Brutal. Manhood and the Exploitation of Animals*. Champaign : University of Illinois Press.
- MANIRAKIZA, D., BILE, P.-C., MOUNSADE KPOUNDIA, F. (2015). Tout ce qui est bon est pour eux. *Journal des anthropologues*, 140-141, (1), 133-152.
- MATHIEU, N.-C. (2014). *L'anatomie politique II. Usage, déréliction et résilience des femmes*. Paris : La Dispute.
- MATONTI, F. & POUPEAU, F. (2004). Le capital militant. Essai de définition, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°155, p. 4-11.
- MCALLISTER GROVES, J. (2001). Animal Rights and the Politics of Emotion: Folk Constructions of Emotion in the Animal Rights Movement. In: GOODWIN, J., JASPER, J. & POLLETTA, F. (2001). *Passionate Politics. Emotions and social movements*. Chicago : University of Chicago Press.
- MICHAUD, H. (2019). « Parce que mon copain me traite bien ». Étude du tumblr « Women against feminism ». Dans : BARD, C., BLAIS, M. & DUPUIS-DÉRI, F. (2019), *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 205-240.
- MOLINIER, P. (2000). « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, Genre et Société*, (3), p. 25-44.
- MORIN, F. (2016). Animal. Dans RENNES, J., *Encyclopédie critique du genre : Corps, sexualité, rapports sociaux*, p. 54-66, Paris : La Découverte.
- NEVEU, É. (2012). Gérer les « coûts de la masculinité » ? Inflation mythiques, enjeux pratiques. Dans : DULONG, D., GUIONNET, C., NEVEU, É. (2012). *Boys Don't Cry. Les coûts de la domination masculine*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- PÉCHU, C. (2020). Répertoire d'action. Dans : FILLIEULE, O. (éd.). *Dictionnaire des mouvements sociaux: 2^e édition mise à jour et augmentée*. Paris : Presses de Sciences Po, pp. 495-502.
- PEREIRA, I. (2013). Épreuves de légitimité et de force au sein des rapports sociaux de sexe en milieu militant. L'exemple d'une commission féministe dans une organisation politique libertaire entre 2006 et 2010. *Cahiers du Genre*, 55(2), 131-148.
- PENIN, N. (2009). « Quand le risque fait l'homme. Prises de risque sportive et production de la virilité », *Sextant*, 2009-27, pp. 113-124.
- PIERRE, É. (1998). *Amour des hommes – Amour des bêtes. Discours et pratiques protectrices dans la France du XIX^e siècle*. Thèse de doctorat en Histoire Moderne et Contemporaine dirigée par Jacques-Guy Petit. Université d'Angers.
- PINÇON, M. & PINÇON-CHARLOT, M. (2007). *Sociologie de la bourgeoisie*. Paris : Éditions La Découverte.
- PINÇON, M. & PINÇON-CHARLOT, M. (2018). *La Chasse à courre. Ses rites et ses enjeux*. Paris : Payot, Réédition « Petite bibliothèque Payot », 1996, 2003, 2018.
- RENAHY, N. (2010). *Les gars du coin : Enquête sur une jeunesse rurale*. Paris : La Découverte.
- RÉTIF, S. (2013). *Logiques de genre dans l'engagement associatif. Carrières et pratiques militantes dans des associations revendicatives*. Paris : Dalloz-Sirey, coll. « Nouvelle Bibliothèque de Thèses ».
- ROTHGERBER, H. (2013). "Real Men Don't Eat (Vegetable) Quiche: Masculinity and the Justification of Meat Consumption", *Psychology of Men & Masculinity*, 14(4):363.
- ROUX, P., PERRIN, C., PANNATIER, G., & COSSY, V. (2005). Le militantisme n'échappe pas au patriarcat. *Nouvelles Questions Féministes*, 24(3), 4-16.

- ROZIN, P., HORMES, J., FAITH, M. & WANSINK, B. (2012). "Is Meat Male ? A quantitative Multimethod Framework to Establish Metaphoric Relationships". *Journal of Consumer Research*, Vol. 39, n°3, pp. 629-643.
- SCHEIBE WOLFF, C. (2017). « La jeune fille au regard clair ». Être une femme dans la gauche armée du Cône Sud de l'Amérique dans les années 1970. Dans : BANTIGNY, L., BUGNON, F. & GALLOT, F. (2017). « *Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ?* ». *Le genre de l'engagement dans les années 1968*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 87-96.
- SEGAL, J. (2020a). *Animal Radical : Histoire et sociologie de l'antispécisme*. Montréal : Lux Editeur.
- SEGAL, J. (2020b). Action directe. Dans : LARUE, R. (dir.), *La pensée végane. 50 regards sur la condition animale*. Paris : Presses Universitaires de France, pp. 33-43.
- SIMONSEN, R. (2012). « A Queer Vegan Manifesto », *Journal for Critical Animal Studies*, vol. 10, n°3.
- SOBAL, J. (2005). Men, Meat and Marriage. Models of Masculinity, *Food and Foodways*, vol. 13, n°1, pp. 135-158.
- STÉFANINI, P. (2016). Le flexitarisme : entre carnivores sociaux et pratiquants décomplexés. *Corps*, 14(1), 267-278.
- TABET, P. (1998). *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*. Paris : Éditions L'Harmattan.
- THIERS-VIDAL, L. (2010). De « l'Ennemi principal » aux principaux ennemis : position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination. Paris : L'Harmattan.
- THOMAS, M. (2016). "Are vegans the same as vegetarians? The effect of diet on perceptions of masculinity", *Appetite*, 97: 79-86.
- TOURAILLE, P. (2008). *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'adaptation biologique*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- TRAÏNI, C. (2009). Chapitre 8. L'opposition à la tauromachie. Dans : TRAÏNI, C. (éd.), *Émotions... Mobilisation*. Paris : Presses de Sciences Po, pp. 193-213.
- TRAÏNI, C. (2010). Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? *Revue française de science politique*, 60(2), 335-358.
- TRAÏNI, C. (2011a). *La cause animale. Essai de sociologie historique (1820-1980)*. Paris : Presses Universitaires de France.
- TRAÏNI, C. (2011b). Les émotions de la cause animale. Histoires affectives et travail militant. *Politix*, 93(1), 69-92.
- TRAÏNI, C. (2012). Entre dégoût et indignation morale : Sociogenèse d'une pratique militante. *Revue française de science politique*, vol. 62(4), 559-581.
- TRAÏNI, C. (2019). Les formes plurielles d'engagement de la protection. Dans : CARRIÉ, F. & TRAÏNI, C. (2019). *S'engager pour les animaux*, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 41-55.
- TURINA, I. (2010). Éthique et engagement dans un groupe antispéciste. *L'Année sociologique*, 60(1), 161-187.
- VIGARELLO, G. (2013). La virilité et ses « crises ». *Travail, Genre et Sociétés*, 29, (1), 153-160.
- WACQUANT, L. (2002). *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille : Éditions Agone.
- WILLIAMS, C. (1992). The Glass Escalator: Hidden Advantages for Men in the "Female" Professions. *Social Problems*, Vol. 39, N°3, pp. 253-267.

WOODHEAD, L. (2012). Les différences de genre dans la pratique et la signification de la religion. *Travail, genre et sociétés*, 27(1), 33-54.

* *
*

Articles de presse écrite

- BIRET, V. (26/10/2019). « Joué-sur-Erdre. Chasseurs et opposants en viennent aux mains », *Ouest-France*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/joue-sur-erdre-44440/joue-sur-erdre-chasseurs-et-opposants-en-viennent-aux-mains-6583988>
- BOSSONNEY, M. (02/11/2019). « Bretagne : des relations de plus en plus tendues entre anti et pro chasse à courre », *France Bleu Armorique*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.francebleu.fr/infos/environnement/bretagne-des-relations-de-plus-en-plus-tendues-entre-anti-et-pro-chasse-a-courre-1572694908>
- FABRE, M. (08/10/2019). « Morbihan. Les miradors des chasseurs sciés et saccagés, en forêt de Lanouée », *Ouest-France*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : https://lorient.maville.com/actu/actudet_-morbihan.-les-miradors-des-chasseurs-scies-et-saccages-en-foret-de-lanouee_12-3864987_actu.Htm
- GALMICHE, B. (02/11/2019). « Lanouée (Morbihan) : altercations entre anti et pro chasse à courre », *France 3 Bretagne*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/bretagne/lanouee-morbihan-altercations-entre-anti-pro-chasse-courre-1744089.html>
- GICQUEL, J. (03/11/2019). « Bretagne : Plusieurs blessés après une nouvelle altercation entre pro et anti chasse à courre », *20 Minutes*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : https://www.20minutes.fr/faits_divers/2643031-20191103-bretagne-plusieurs-blesses-apres-nouvelle-altercation-entre-pro-anti-chasse-courre
- HAMIOT, M. (01/08/2019). « Prison avec sursis pour cinq chasseurs à courre après des violences envers des militants anti-chasse », *France 3 Bretagne*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/bretagne/prison-surcis-cinq-chasseurs-courre-apres-violences-militants-anti-chasse-1706476.html>
- LA NOUVELLE REPUBLIQUE DU CENTRE-OUEST (29/05/2006). « Face-à-face chasseurs et opposants », *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, p. 6.
- LA NOUVELLE REPUBLIQUE DU CENTRE-OUEST (21/06/2006). « La Ligue de protection des oiseaux (LPO) Cher, revient sur les motifs de la manifestation contre le championnat de déterrage qui a eu lieu, fin mai, à Saint-Bonnais-de-Tronçais (Allier) », *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, p. 3.
- LE GOFF, L. (01/08/2019). « Militants anti-chasse violentés en Ile-et-Vilaine. Prison avec sursis pour cinq chasseurs à courre », *Ouest-France*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/rennes-35000/militants-anti-chasse-violentes-en-ille-et-vilaine-prison-avec-sursis-pour-cinq-chasseurs-courre-6466388>

- LE GUILLOU, P. & LE LAY, D. (02/11/2019). « Bretagne. Les « pro » et les « anti » chasse à courre à couteaux tirés », *Ouest-France*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/paimpont-35380/bretagne-les-pro-et-les-anti-chasse-courre-couteaux-tires-6592836>
- LE LAY, D. (02/11/2019). « Morbihan. Échauffourée entre adeptes et opposants à la chasse à courre dans la forêt de Lanouée », *Ouest-France*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/morbihan/chasse-courre-trois-veneurs-agresses-dans-la-foret-de-lanouee-6592730>
- LE FIGARO. (04/11/2019). « Bretagne : trois personnes hospitalisées après une violente bagarre entre pro et anti-chasse à courre », *Le Figaro*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.lefigaro.fr/flash-actu/bretagne-trois-personnes-hospitalisees-apres-une-violente-bagarre-entre-pro-et-anti-chasse-a-courre-20191104>
- LE POINT. (03/11/2019). « Bretagne : violente bagarre entre pro et anti-chasse à courre », *Le Point*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : https://www.lepoint.fr/faits-divers/bretagne-violente-bagarre-entre-pro-et-anti-chasse-a-courre-03-11-2019-2344988_2627.php
- LE TELEGRAMME. (02/11/2019). « Chasse à courre. Mobilisation à Paimpont au lendemain de heurts en forêt de Lanouée », *Le Télégramme*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.letelegramme.fr/ille-et-vilaine/rennes/paimpont-une-vingtaine-de-personnes-mobilisees-contre-la-chasse-a-courre-02-11-2019-12423838.php>
- MANDRAUD, I. (25/07/2008). « De Furieuses Carottes à prendre au sérieux », *Le Monde*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : https://www.lemonde.fr/europe/article/2008/07/25/de-furieuses-carottes-a-prendre-au-serieux_1077192_3214.html
- QUEST-FRANCE. (29/08/2019). « Paimpont. Grâce aux chasseurs, un incendie a été évité en forêt », *Ouest-France*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/paimpont-35380/paimpont-grace-aux-chasseurs-un-incendie-ete-evite-en-foret-6496234>
- QUEST-FRANCE. (02/11/2019). « Après l'échauffourée, les chasseurs posent un lapin aux anti-chasse », *Ouest-France*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/morbihan/venerie-qui-tourne-court-defaite-du-fc-lorient-l-actu-du-samedi-2-novembre-dans-le-morbihan-6592956>
- POUYAT, A. (19/07/2007). « Les enragés de la cause animale », *L'Express*, n°2924, p. 54-55. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : https://www.lexpress.fr/actualite/societe/les-enrages-de-la-cause-animale_476038.html
- PRESSE Océan. (26/10/2019). « Joué-sur-Erdre. Échauffourées entre pros et anti-chasse à courre », *Ouest-France*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/joue-sur-erdre-44440/joue-sur-erdre-echauffourees-entre-pros-et-anti-chasse-a-courre-4bea945c-f813-11e9-9108-c1c3c74e3e9a>
- ROMANO, L. (26/01/1983). « Let Them Eat Quiche », *The Washington Post*.
- RTL. (03/11/2019). « Morbihan : partisans et opposants à la chasse à courre s'écharpent dans une forêt », *RTL*. [En ligne] Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.rtl.fr/actu/politique/morbihan-partisans-et-opposants-a-la-chasse-a-courre-s-echarpent-dans-une-foret-7799380185>
- THE PEOPLE. (03/08/1958). « They will smash the hunt », *The People*, p. 1.
- SHIELD DAILY NEWS. (06/08/1958). « Anti-cruelty league sabotages stag hunt », *Shields Daily News*, p. 6.

VATON, M. (26/04/2007). « Bêtes et méchants », *Le Nouvel Observateur*, n°2216, p. 96-97.

* *
*

Émission de télévision

C Politique, L'enquête, Chasse : la guerre des territoires, reportage de Pierre Lascar, diffusé sur France 5, dimanche 24 novembre 2019, 19h38, 13 minutes. [En ligne] Visionné le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.france.tv/france-5/c-politique/c-politique-saison-11/1120959-l-enquete-chasse-la-guerre-des-territoires-c-politique-24-11-19.html>

* *
*

Littérature grise

DE ROUÄLLE, P. (2011). Edito. Livre blanc de la vènerie, *Vènerie*, supplément au n°184 – 4^e trimestre, décembre 2011, p. 3. Consulté le 20/11/2020 à l'adresse : <https://www.venerie.org/wp-content/uploads/2017/02/livre-blanc-1.pdf>

* *
*

Sitographie

<http://ava-picardie.org/notreaction/> Consulté le 20/11/2020.

<https://www.france-sans-chasse.org/association-antichasse/le-rac-qui-somme-nous> Consulté le 20/11/2020.

https://www.journal-officiel.gouv.fr/associations/detail-annonce/associations_b_archive/19760015/0732

Consulté le 20/11/2020.

https://www.journal-officiel.gouv.fr/associations/detail-annonce/associations_b/20060043/1860 Consulté le 20/11/2020.

https://www.journal-officiel.gouv.fr/associations/detail-annonce/associations_b/20190011/570 Consulté le 20/11/2020.

<https://www.l214.com/obstruction-chasse-courre-liberte-expression> Consulté le 20/11/2020.

<https://www.league.org.uk/about-us> Consulté le 20/11/2020.

<http://www.legislation.gov.uk/ukpga/2004/37/contents> Consulté le 20/11/2020.

<http://www.legislation.gov.uk/ukpga/2004/37/section/1> Consulté le 20/11/2020.

Glossaire des sigles

Ce glossaire permet de recenser et de décliner l'ensemble des sigles, des acronymes et des abréviations utilisés dans l'intégralité de ce travail.

ADPK : Association des P'tits Korrigans

ADRT : Association pour la Défense de la Ruralité et de ses Traditions

ALF : Animal Liberation Front [Mouvement]

AVA : Abolissons la Vénerie Aujourd'hui [Collectif]

AVES : A Voice for Endangered Species [Association]

BEP : Brevet d'Études Professionnelles

BEPA : Brevet d'Études Professionnelles Agricoles

DVA : Défendons la Vénerie Aujourd'hui [Collectif]

ES : Économique et social [Cursus scolaire]

FK : Forest Keepers [Collectif]

FKB : Forest Keepers Bretagne [Collectif]

FKG : Forest Keepers Grésigne [Collectif]

FNC : Fédération Nationale des Chasseurs

FS : Forest Shepherd [Collectif]

HLM : Habitation à Loyer Modéré

HSA : Hunt Saboteurs Association [Collectif]

INPI : Institut national de la propriété industrielle

ITT : Incapacité temporaire de travail

JE : Jeunes Écologistes [Association]

L : Littéraire [Cursus scolaire]

LACS : League Against Cruel Sports [Organisation]

LGBT : lesbiennes, Gays, Bisexuels, Transgenres

LPO : Ligue pour la protection des oiseaux [Association]

RAC : Rassemblement pour une France sans Chasse

RER : Résistance Écologiste Rennes

ROC : Rassemblement des Opposants à la chasse

RSPCA : Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals

S : Scientifique [Cursus scolaire]

SPA : Société Protectrice des Animaux

XR : Extinction Rebellion

ZAD : Zone À Défendre

Lexique de la vénerie

Ce lexique propose de répertorier et de définir succinctement les expressions les plus mobilisées. Le détail des termes techniques les plus courants de la vénerie vise ainsi à faciliter la compréhension du récit des actions observées et des propos rapportés. Nous nous baserons donc ici principalement sur l'ouvrage *La Chasse à courre. Ses rites et ses enjeux*, publié en 2018 par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot.

Abois : l'animal chassé, cerf ou sanglier, *tient les abois* lorsqu'il est fatigué de courir, s'arrête et fait face aux chiens.

Boutons : terme usuellement utilisé dans la vénerie pour désigner les membres des équipages. Tout·e nouveau·elle membre est autorisé·e à en porter la tenue, dont l'élément le plus spécifique, les couleurs pouvant se retrouver d'un équipage à un autre, est le bouton des vestes et des gilets qui sont en métal argenté ou doré. Chaque équipage a donc son bouton, portant un motif qui lui est propre, et parfois sa devise. Par extension, le terme désigne les membres des équipages.

Chasse à courre : mode de chasse selon lequel l'animal chassé est poursuivi par une meute de chiens courants jusqu'à ce que, épuisé, il soit rejoint.

Curée : à la *curée*, on donne aux chiens tout ou partie de l'animal pris. La *curée chaude* se fait sur le lieu même de la prise, immédiatement après celle-ci, pour récompenser les chiens d'une chasse difficile. Elle est facultative. La *curée froide* – mais on se contente en général de parler de la *curée*, sans autre précision – entourée d'un cérémonial, se fait après le dépeçage de l'animal.

Cynégétique : Qui se rapporte à la chasse.

Équipage : l'ensemble des chasseur·euse·s *ayant le bouton*, c'est-à-dire pouvant porter *la tenue de l'équipage* durant les laisser-courre. Il existe encore quelques équipages familiaux ayant le caractère d'associations de fait, mais la plupart sont aujourd'hui des associations régies par la loi de 1901. Les nouveaux·elles *boutons* sont coopté·e·s. Les membres versent une cotisation. C'est souvent le *maître d'équipage* qui mène la chasse.

Fanfare : air, morceau joué à la trompe de chasse. Ces fanfares servent aux veneur·euse·s à communiquer entre eux et à échanger des informations malgré la distance. Il existe aussi de très nombreuses fanfares d'équipage ou dédiées à des veneur·euse·s, sonnées en particulier pendant la *curée*. Les joueurs de trompe qui composent ces fanfares sont appelées des *sonneur·euse·s*.

Forcer : le but de la chasse à courre est de *forcer* l'animal, c'est-à-dire de le prendre uniquement en l'épuisant par la poursuite, sans utiliser d'arme avant le moment de le *servir*.

Hallali : il y a *hallali courant* lorsque l'animal de chasse, fatigué, ralentit et est sur le point d'être rejoint. A l'*hallali sur pied*, l'animal s'est arrêté et fait face aux chiens. Il y a *hallali à terre* lorsque l'animal est tombé.

Laisser-courre : ce terme est aujourd'hui couramment utilisé pour désigner la journée de chasse à courre, du rendez-vous à la *curée*.

Meute : en petite et grande vénerie, l'ensemble des chiens d'un équipage. Ils peuvent être plus d'une centaine, mais les plus jeunes et les plus âgés restent au chenil et ils sont au plus une quarantaine à chasser.

Piqueux : salarié au service de l'équipage de grande vénerie⁴³¹. Il a la responsabilité de la meute dont il assure les soins. Connaissant parfaitement les chiens, il joue un grand rôle dans les *laisser-courre* et mène souvent la chasse. L'usage hésite entre *piqueux* et *piqueur*, mais la première occurrence semble l'emporter, du moins en Île-de-France.

Prendre : L'animal est *pris* lorsqu'il a été rejoint et mis à mort.

Récri : les aboiements des chiens sont plus volontiers appelés *récris* par les veneurs. Les chiens *se récrient* avec d'autant plus de vigueur qu'ils se rapprochent de leur proie.

Rendez-vous : le *rendez-vous* est fixé à un carrefour en forêt : à l'heure dite, les *boutons*, les suiveur·euse·s, la meute et les chevaux s'y trouvent rassemblés et le *laisser-courre* peut commencer.

Servir : l'animal n'est pas tué, mais *servi*, traditionnellement à l'arme blanche, une arme à feu n'étant utilisée que dans des cas extrêmes.

Suiveur·euse·s : tous les équipages sont accompagnés par des habitué·e·s qui, sans être membres des équipages, sont des fidèles. Ils *suivent* les chasses à pied, à vélo ou en voiture, en empruntant chemins et layons et en abandonnant leurs véhicules si nécessaire.

Vautrait : équipage qui chasse le sanglier.

Vénerie : art de chasser à courre, pratiqué par les *veneur·euse·s*. On distingue la grande vénerie de la petite vénerie. La première se concentre sur les cerfs, chevreuils et sangliers et est pratiquée par des membres d'un équipage à cheval, accompagnés d'une meute de chiens courants. Dans la petite vénerie, les *veneur·euse·s* s'attachent à chasser lièvres, lapins et renards et ne montent pas forcément de chevaux puisque les distances parcourues sont relativement beaucoup plus courtes.

⁴³¹ Annexe n°4 – Photographie n°4 : *Piqueux ramassant les chiens de la meute après le laisser-courre*.

Annexes

1. Listes chronologiques des observations menées

Ces deux listes récapitulatives visent à donner des précisions sur les vingt-cinq temps d'observation menés tout au long de ce travail d'enquête ethnographique. Du 28 septembre 2019 au 5 mars 2020, ces listes indiquent l'objet de ces observations tout en précisant leur durée, leur lieu, le type d'action ou d'évènements dont il s'agissait, ainsi que le nombre et le genre des militant·e·s mobilisé·e·s. À des fins d'anonymisation des données, le détail de ces listes est uniquement consultable sur les annexes confidentielles qui accompagnent ce document.

2. Tableau récapitulatif des entretiens

Cette série d'entretiens a été conduite du 18 décembre 2019 au 2 mars 2020 auprès de douze militant·e·s du collectif Forest Keepers Bretagne (FKB), parmi lesquels sept hommes et cinq femmes. Depuis le début de l'enquête en septembre 2019, ces militant·e·s ont tou·te·s milité dans l'organisation à des degrés d'investissement différents. À des fins d'anonymisation des données, le détail de ces tableaux est uniquement consultable sur les annexes confidentielles qui accompagnent ce document.

3. Sociogenèse de la lutte contre la chasse à courre et chronologie du mouvement

Afin que le lecteur·rice puisse disposer d'éléments de contexte historique, cette chronologie a pour principal intérêt de retracer brièvement la genèse du mouvement contre la chasse à courre, ainsi que ses prolongements plus contemporains en France. Elle vise ainsi à ancrer la mobilisation des militant·e·s du collectif observé au sein d'un « pôle autonome » du mouvement animaliste qui s'est progressivement développé « dans les premières décennies du XX^e siècle » par réaction au « quasi-monopole de la RSPCA » (Carrié, 2018, p. 36-37).

1824 : Création à Londres de la Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals (RSPCA).

1924 : Création de la League Against Cruel Sports (LACS) au Royaume-Uni, dans le but d'interdire la chasse au renard, la chasse au cerf, la chasse à la loutre, la chasse et la course aux lièvres⁴³².

1958 (3 août) : Le journal anglais *The People* annonce que « *cette semaine, dans l'ouest du pays, des amis des animaux se lancent dans l'action dramatique en perturbant une chasse au cerf* »⁴³³. L'article précise que l'action visait à « *ruiner le "plaisir" de la confrérie de chasse en traçant une piste pour détourner les chiens de leur proie* »⁴³⁴, et ce en utilisant « *un produit chimique spécial à diffuser* »⁴³⁵.

1958 (6 août) : Un article du *Shields Daily News* rapporte que, « *dans une déclaration publiée à Londres aujourd'hui* », la LACS saluait la réussite de l'opération effectuée par ses bénévoles qui devaient « *effectuer avec succès la pose de la piste chimique* », dans la zone où devait avoir lieu la « *première chasse au cerf d'envergure de la saison* »⁴³⁶.

1963 (décembre) : En Angleterre, première action directe en faveur des animaux à l'ère actuelle⁴³⁷. En charge de réaliser un reportage sur les limiers du Devon et du Somerset, le journaliste John Prestige est témoin de la

⁴³² <https://www.league.org.uk/about-us>

⁴³³ « Animal lovers in the west country are going into dramatic action this week to smash a deer hunt », (03/08/1958). « They will smash the hunt », *The People*, p. 1.

⁴³⁴ « With the help of hundreds of holiday-makers they will ruin the hunting fraternity's "fun" by laying a trail to draw off hounds from their quarry », (03/08/1958). « They will smash the hunt », *The People*, p. 1.

⁴³⁵ « A special chemical has been prepared for the North Devon and Somerset branches of the League Against Cruel Sports, to be spread in the country over which the Devon and Somerset Stag hunt is due to ride on Wednesday », (03/08/1958). « They will smash the hunt », *The People*, p. 1.

⁴³⁶ « The League Against Cruel Sports in a statement issued in London today, say that reports from their volunteers "show that the laying of the chemical trail around Cloutsham Farm, near Porlock, where the Devon and Somerset stag hunt hold their first full-size stag hunt of the season today, was successfully carried out early this morning in fine weather." », (06/08/1958). « Anti-cruelty league sabotages stag hunt », *Shields Daily News*, p. 6.

⁴³⁷ « The first direct action for animals in the present era of animal advocacy, which I date as being post-Second World War, began in England in the early 1960s with the Hunt Saboteurs Association (HSA) » (BEST & NOCELLA, 2004, p. 82).

mise à mort d'une biche gestante par les chasseurs qui la poursuivaient⁴³⁸. Après avoir assisté à cette scène, il appelle à « adopter le modèle d'un autre type de culture militante » (Segal, 2020a, p. 56) et se dissocie de la LACS pour fonder la Hunt Saboteurs Association (HSA). L'organisation sera entérinée par le sabotage d'une première chasse dans le sud du Devon au lendemain du jour de Noël⁴³⁹. L'action consista à donner de la viande aux chiens pour amenuiser tout appétit qui pourrait les mener à chasser et tuer un renard⁴⁴⁰.

1965 : Fatigué·e·s d'être attaqué·e·s par les chasseurs et par les tribunaux, des membres de la HSA cherchent des moyens plus efficaces pour arrêter la chasse. Ils décident ainsi d'œuvrer clandestinement en passant à une tactique de destruction des biens⁴⁴¹.

1973 : Ronnie Lee, un ancien membre de la HSA, fonde la Band of Mercy, « un collectif sans structure juridique ni hiérarchie, inspiré en cela par les idéaux libertaires » (Segal, 2020a, p. 57). L'organisation agit notamment en dégonflant « les pneus des véhicules des chasseurs » ou en causant « des dégâts plus lourds » (Segal, 2020a, p. 58).

1973 : Après que des militant·e·s ont incendié un laboratoire destiné à la vivisection, Ronnie Lee et Cliff Goodman sont « arrêtés et condamnés à trois ans de prison » (Segal, 2020a, p. 58). En prison, Ronnie Lee entame une grève de la faim pour « le droit des détenus à une alimentation végétalienne » (Segal, 2020a, p. 58).

1976 (20 janvier) : A Paris, déclaration en préfecture de police du Rassemblement des Opposants à la Chasse (ROC), association loi 1901 d'envergure nationale, qui entend agir « pour la défense des droits des non-chasseurs et le respect du patrimoine naturel ». Plus précisément, le ROC se donne pour objectif de « regrouper tous ceux qui veulent œuvrer pour la reconnaissance et la défense des droits de tous les Français non-chasseurs ainsi que pour la sauvegarde et le respect de la faune sauvage et de son droit à la vie »⁴⁴².

1976 : À leur sortie de prison, Ronnie Lee et Cliff Goodman fondent l'Animal Liberation Front (ALF), qui promeut notamment « des actions directes non violentes et des libérations d'animaux » (Segal, 2020a, p. 59). Parmi les cinq objectifs de la charte du mouvement, il est précisé que « n'importe quel groupe de personnes véganes qui mène des actions conformément aux préconisations de l'ALF a le droit de se considérer comme faisant partie de l'ALF » (Segal, 2020a, p. 59).

⁴³⁸ « In 1963 journalist John Prestige was assigned to report on the Devon and Somerset Staghounds. When he witnessed the hunters drive a pregnant deer into a village and kill her, he vowed to act. » (BEST & NOCELLA, 2004, p. 82).

⁴³⁹ « The first hunt he and his friends sabotaged was the South Devon Foxhounds on the day after Christmas Day, which is traditionally an important date in the fox hunting calendars. » (BEST & NOCELLA, 2004, p. 82).

⁴⁴⁰ « They fed meat to the hounds to satisfy any appetite that the dogs may have had for chasing and killing a fox. » (BEST & NOCELLA, 2004, p. 82).

⁴⁴¹ « By 1965 HSA members grew tired of being assaulted by hunters and the courts, and sought more effective means to stop hunting. They decided to work underground and shift to property destruction tactics. » (BEST & NOCELLA, 2004, p. 20).

⁴⁴² https://www.journal-officiel.gouv.fr/associations/detail-annonce/associations_b_archive/19760015/0732

2000 : En France, « les militants de l'association Droits des animaux multiplient sept années de suite des actions anti-chasses médiatisées »⁴⁴³.

2002 : Création du Rassemblement pour une France sans Chasse (RAC), association loi 1901 déclarée d'intérêt général en 2005 qui se définit comme « un mouvement de lutte et de contestation mais aussi de proposition pour une société non violente avec des rapports justes et pacifiques avec le monde animal »⁴⁴⁴.

2002 : *Protection of Wild Mammals (Scotland) Act*. Le Parlement écossais adopte une loi afin de bannir la chasse de mammifères sauvages avec des chiens.

2004 (18 novembre) : *Hunting Act 2004*. Le Parlement du Royaume-Uni adopte une loi qui prend des dispositions à l'égard de la chasse des mammifères sauvages avec des chiens⁴⁴⁵. La chasse à courre est donc interdite puisque, comme le dispose cette loi, « commet une infraction quiconque chasse un mammifère sauvage avec un chien »⁴⁴⁶.

2006 (mai) : Des membres de l'organisation Droits des Animaux, décrite dans la presse comme « adepte de « *hunt sabotage* » »⁴⁴⁷, organisent une action afin de « perturber une battue aux sangliers en se plaçant délibérément dans la zone de tir après s'être signalés aux chasseurs pour éviter tout accident »⁴⁴⁸. La même année, dans l'Allier, à Saint-Bonnais-de-Tronçais, « ils perturbent le championnat de déterrage »⁴⁴⁹. Des articles de *La Nouvelle République du Centre-Ouest* rapportent ainsi qu'« une soixantaine de représentants d'associations de défense des animaux et de la nature » se sont joints à la compétition « pour manifester leur opposition au déterrage » en restant « sous l'œil des forces de gendarmerie, présentes pour éviter tout risque de dérapage »⁴⁵⁰. Le journal ne fait donc mention que d'un « face-à-face animé » qui « a opposé, brièvement, samedi après-midi, des chasseurs venus participer à un concours de déterrage et des défenseurs d'associations de protection de la nature, des animaux et de la faune sauvage »⁴⁵¹, précisant également que « le dialogue que les chasseurs ont tenté d'amorcer a tourné court devant la radicalisation de la soixantaine de manifestants »⁴⁵². L'article ne mentionne donc pas spécifiquement d'annulation du championnat. Il semble que l'action des militant·e·s aura surtout conduit à ce que les blaireaux ne soient pas mis à mort. C'est ce que rapporte un article, qui explique que « les déterreurs n'aimeraient sans doute pas [la] voir filmer », qu'elle n'était « initialement pas exclue » mais que

⁴⁴³ LES DÉSOBÉISSANTS (2014). *Désobéir pour les animaux*. Éditions Le Passager Clandestin, p. 37.

⁴⁴⁴ <https://www.france-sans-chasse.org/association-antichasse/le-rac-qui-somme-nous>

⁴⁴⁵ <http://www.legislation.gov.uk/ukpga/2004/37/contents>

⁴⁴⁶ « A person commits an offence if he hunts a wild mammal with a dog », <http://www.legislation.gov.uk/ukpga/2004/37/section/1>

⁴⁴⁷ VATON, M. (26/04/2007). « Bêtes et méchants », *Le Nouvel Observateur*, n°2216, p. 96-97.

⁴⁴⁸ LES DÉSOBÉISSANTS (2014). *Désobéir pour les animaux*. Éditions Le Passager Clandestin, p. 37.

⁴⁴⁹ Ibid.

⁴⁵⁰ La Nouvelle République du Centre-Ouest (29/05/2006). « Dialogue impossible », *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, p. 12.

⁴⁵¹ La Nouvelle République du Centre-Ouest (29/05/2006). « Face-à-face chasseurs et opposants », *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, p. 6.

⁴⁵² Ibid.

c'est « le tollé des associations de protection de la nature qui a fait reculer les organisateurs »⁴⁵³. Malgré tout, cette perspective d'« annulation du championnat du monde de déterrage de blaireaux » est présentée comme le « plus grand succès »⁴⁵⁴ de l'association DDA.

2006 (3 octobre) : Déclaration de l'association (loi 1901) Droits des Animaux en sous-préfecture du Raincy. L'association se donne pour objet de « faire reconnaître les droits des animaux, notamment leurs droits fondamentaux ». Pour cela, elle envisage d'organiser « des stands d'information dans la rue, dans les facultés, collèges, lycées entre autres lieux », mais également « des manifestations, actions, animations visuelles, animations sonores ». Elle précise qu'elle « a pour but de contrecarrer tout ce qui peut nuire aux animaux, d'une manière ou d'une autre »⁴⁵⁵.

2007 : En date de 2007, des articles de presse exposent que cette association « organise depuis deux ans des *hunt sabotage*, du sabotage de chasses à courre, inventé en Grande-Bretagne », dont le principe consiste à « débarquer groupés, en pleine forêt, pour gêner les chasseurs »⁴⁵⁶. Dans le courant de l'année, ils font effectivement « annuler par leur simple présence une chasse à courre et une chasse à tir durant la même journée », puis « ils bloquent un camion transportant la meute de chiens destinés à une chasse à courre près de Chartres »⁴⁵⁷. Quelques mois plus tard, avec le collectif animaliste *Les Furieuses Carottes*, ils font « annuler une nouvelle chasse à courre »⁴⁵⁸. Un peu plus tard, ils parviennent également « à faire annuler une chasse à courre aux côtés des *Sabs* de Rennes »⁴⁵⁹.

2007 : Un article du *Monde*⁴⁶⁰ évoque la création du collectif *Les Furieuses Carottes* en 2007, à l'université de Nanterre. Des antennes de ce collectif se sont par ailleurs développées dans d'autres régions, comme en Bretagne avec *Les Artichauts mécontents*, en Normandie avec *Les Pommes enragées*, dans le Nord avec l'antenne lilloise des *Endives survoltées* ou même à Londres avec *Les Panais en colère*.

2010 (juin) : Création par décret du délit « d'obstruction à la chasse » par le ministre de l'Écologie, Jean-Louis Borloo.

2010 (1^{er} octobre) : L'association Droits des Animaux organise des manifestations d'opposition à la chasse à courre sur le terrain⁴⁶¹.

⁴⁵³ La Nouvelle République du Centre-Ouest (21/06/2006). « *La Ligue de protection des oiseaux* (LPO) Cher, revient sur les motifs de la manifestation contre le championnat de déterrage qui a eu lieu, fin mai, à Saint-Bonnais-de-Tronçais (Allier) », *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, p. 3.

⁴⁵⁴ VATON, M. (26/04/2007). « Bêtes et méchants », *Le Nouvel Observateur*, n°2216, p. 96-97.

⁴⁵⁵ https://www.journal-officiel.gouv.fr/associations/detail-annonce/associations_b/20060043/1860

⁴⁵⁶ POUYAT, A. (19/07/2007). « Les enragés de la cause animale », *L'Express*, n°2924, p. 54-55.

⁴⁵⁷ LES DÉSOBÉISSANTS (2014). *Désobéir pour les animaux*. Éditions Le Passager Clandestin, p. 37-38.

⁴⁵⁸ Ibid.

⁴⁵⁹ Ibid.

⁴⁶⁰ MANDRAUD, I. (25/07/2008). « De Furieuses Carottes à prendre au sérieux », *Le Monde*.

⁴⁶¹ <https://www.l214.com/obstruction-chasse-courre-liberte-expression>

2017 : Création du collectif Abolissons la Vénérerie Aujourd'hui (AVA) en Picardie⁴⁶². L'antenne bretonne (AVA Bretagne) est créée en septembre 2017.

2019 (8 mars) : Déclaration en préfecture d'Ille-et-Vilaine de l'Association pour la Défense de la Ruralité et de ses Traditions. Loi 1901, cette association a pour objet de « défendre les composantes de la ruralité dans son ensemble ». En particulier, elle prévoit de défendre « les chasseurs », d'« assurer la pérennité des activités rurales traditionnelles existantes : agriculture, chasse et pêche », de « défendre les traditions rurales, populaires, ancrées dans l'histoire paysanne et rurale » et de notamment défendre « toutes les activités cynégétiques (toutes les formes de chasse à tir, chasse à courre, chasse déterrage, piégeage). Elle précise également avoir pour objet de « lutter contre toutes les formes de prosélytisme visant à détruire les traditions culinaires et le rapport naturel de l'homme dans son milieu naturel : véganisme, antispécisme »⁴⁶³.

2019 (août) : Scission de l'antenne AVA Bretagne et AVA Grésigne du collectif AVA France. Les deux collectifs se renomment respectivement Forest Keepers Bretagne (FKB) et Forest Keepers Grésigne (FKG).

2020 (janvier) : Le nom d'emprunt « Forest Keepers » ayant été déposé à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI) par des opposant·e·s, le collectif ne dispose plus du droit d'utiliser cette dénomination. À la suite d'un vote interne au groupe de militant·e·s, il est renommé « Forest Shepherd » (FS) et le nom est déposé à l'INPI.

⁴⁶² <http://ava-picardie.org/notreaction/>

⁴⁶³ https://www.journal-officiel.gouv.fr/associations/detail-annonce/associations_b/20190011/570

4. Photographies issues de la communication militante

À des fins de documentation de la chasse à courre, ces photographies ont directement été prises par les militant·e·s sur le terrain. Publiées sur les réseaux sociaux, elles font donc partie de la communication militante de l'organisation. Dans ce travail, leur prise en compte et leur analyse permet à la fois que læ lecteur·rice puisse comprendre ce que les militant·e·s souhaitent avant tout mettre en valeur, tout en offrant quelques détails du déroulement des actions. Pour anonymiser au mieux les données de ce document, ces photographies sont uniquement consultables sur les annexes confidentielles qui l'accompagnent.

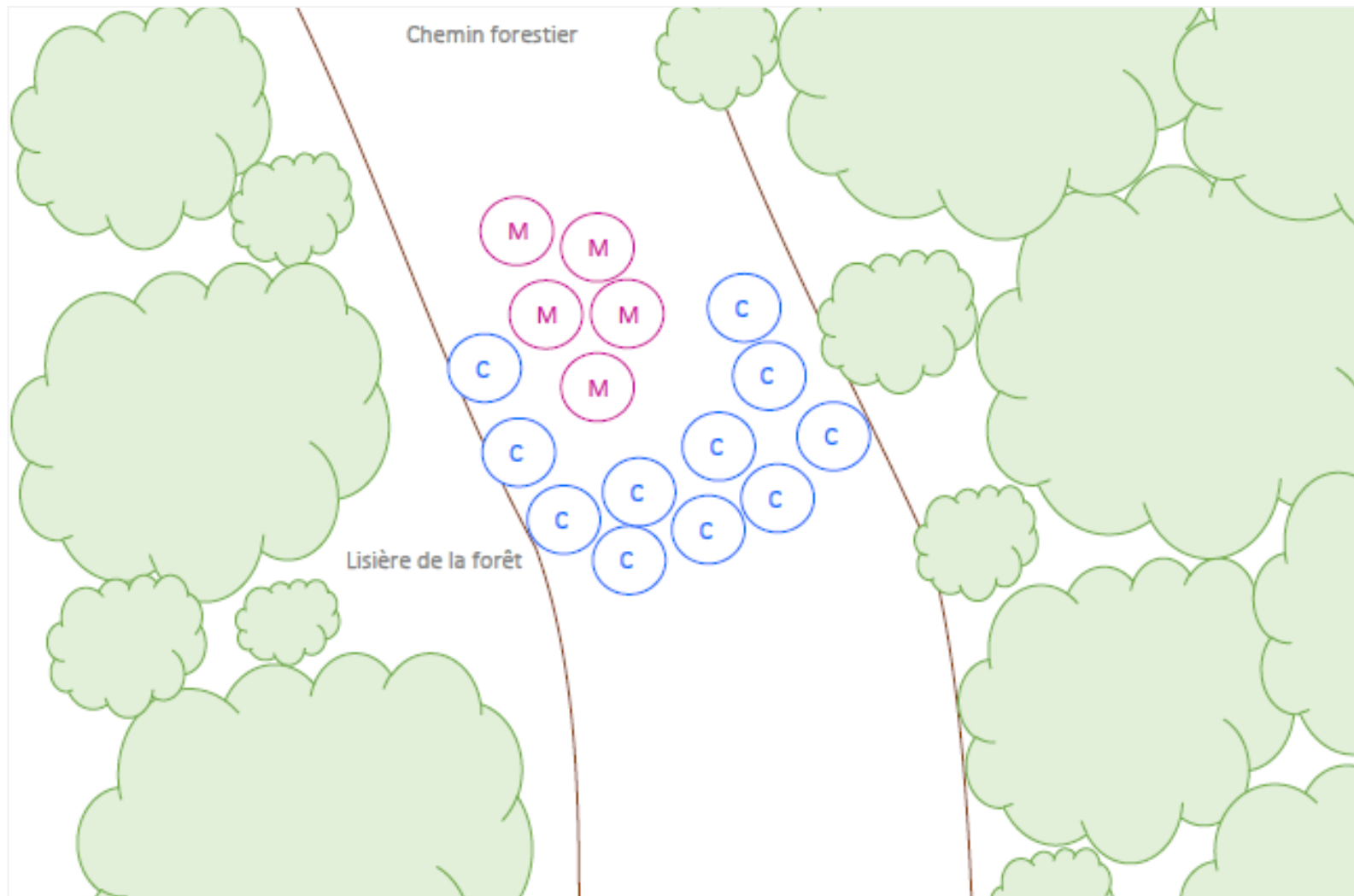
5. Croquis ethnographiques

Les croquis informatisés suivants sont extraits du carnet de terrain tenu tout au long de la période d'observation. Leur insertion parmi les annexes vise à illustrer nos propos en offrant des éléments de contexte et une représentation générale de certaines des scènes décrites. La complexité des interactions en jeu entre une pluralité d'acteur·rice·s, à un moment précis, pourrait effectivement paraître obscur pour læ lecteur·rice. Ces croquis viennent donc appuyer certaines de ces situations pour faciliter la compréhension des faits décrits. En outre, ils se révèlent également utiles pour mettre en évidence les situations de supériorité ou d'infériorité numérique entre les différents groupes. Par ailleurs, les croquis ne sont pas directement légendés. De ce fait, il faudra se référer à la légende ci-après.

Légende

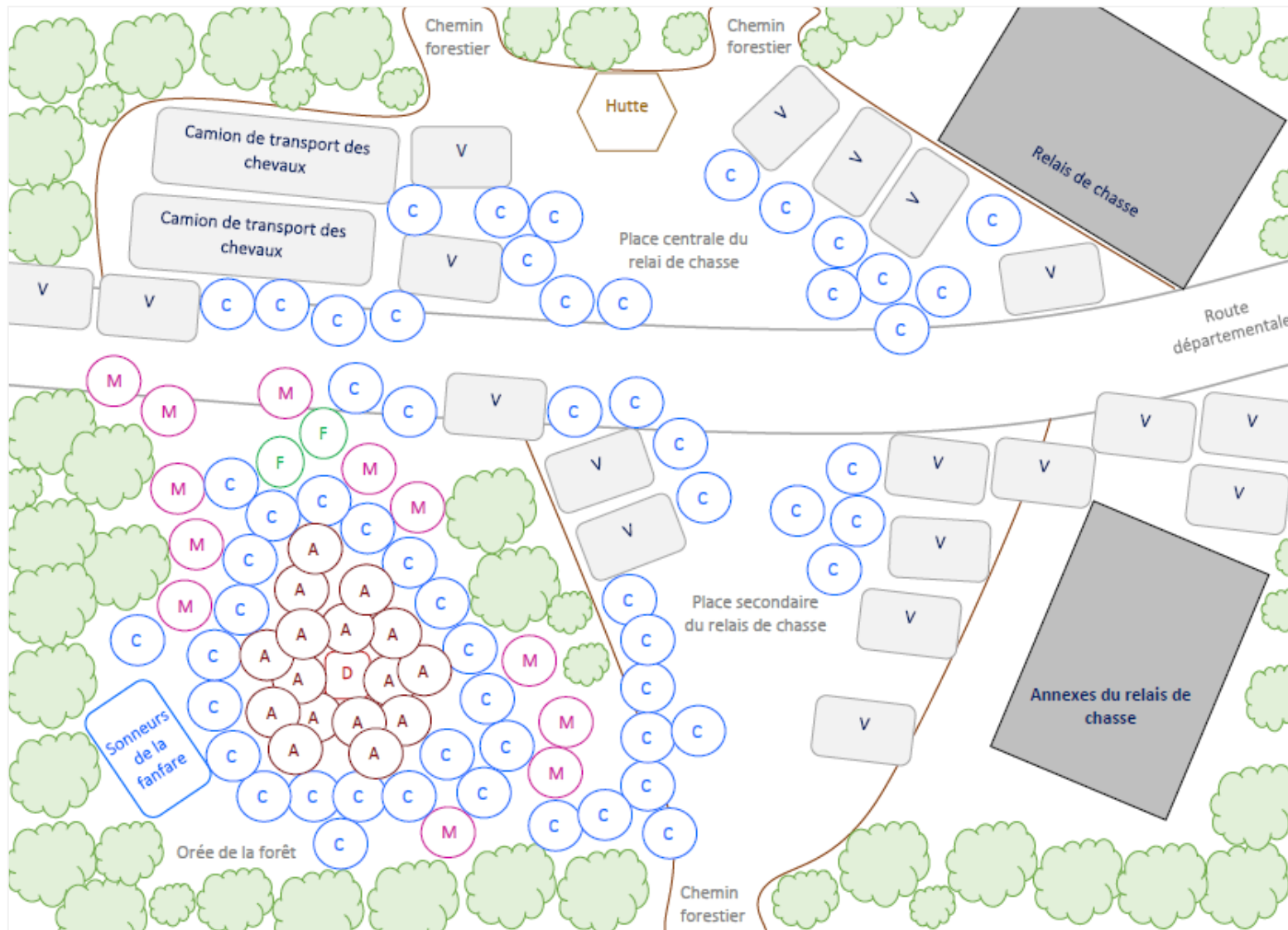
- A** : Anglo-Français de petite vénerie (désigne la race des chiens de la meute de l'équipage observé)
- C** : Chasseur·euse
- D** : Dépouille du sanglier préalablement *servi*
- F** : Forces de l'ordre
- M** : Militant·e
- V** : Véhicule

Croquis n°1



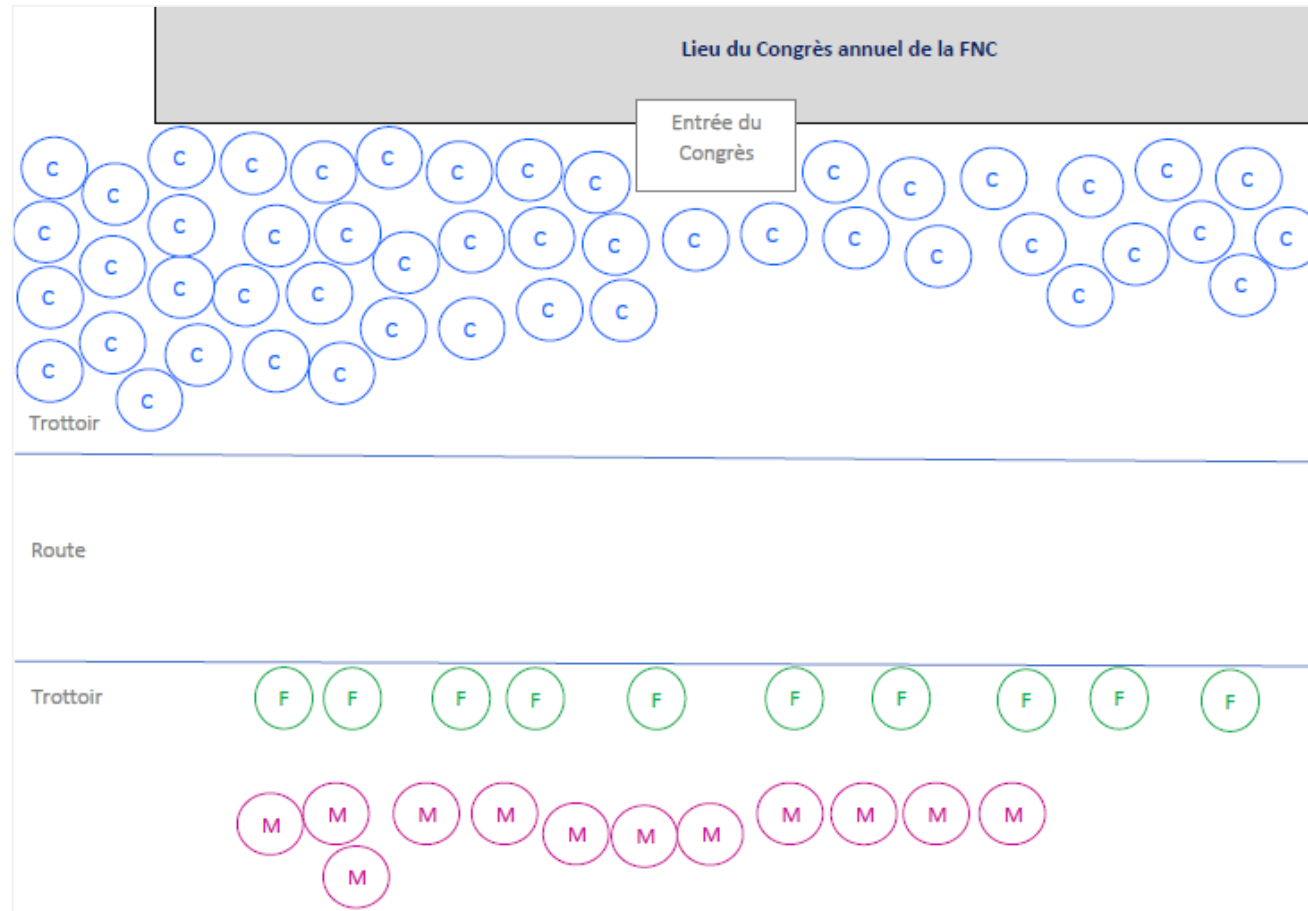
Configuration générique des actions de suivi de chasse en forêt

Croquis n°2



Scène de la curée – Action FKB en forêt de Lanouée du 02/11/19

Croquis n°3



Face-à-face à Saint-Malo – Action FKB à Saint-Malo du 05/03/20

Table des matières

NOTES PRELIMINAIRES
SOMMAIRE
INTRODUCTION	1
PARTIE 1. LE VEGETARISME : UN REQUISIT A L'ENGAGEMENT ANTISPECISTE CONTREVENANT AU MODELE DE LA MASCULINITE HEGEMONIQUE	14
1. L'abandon d'une alimentation carnée : les contours genrés d'une exigence majeure du militantisme antispéciste.....	14
.1.1. L'injonction à la cohérence : ajuster ses pratiques individuelles à l'éthique défendue	14
.1.1.1. L'aspect logique de la démarche : pointer les incohérences de discours.....	15
.1.1.2. Le non-respect du véganisme : un facteur de discrédit au sein du groupe militant.....	17
.1.2. Les motivations genrées à l'origine de l'adoption d'un mode de vie végan	20
.1.2.1. Les chocs moraux : un moteur de l'engagement presque exclusivement mentionné par les femmes ..	20
.1.2.2. Laisser poindre sa sensibilité : sensibilité intuitive féminine <i>versus</i> sensibilité morale masculine ? ...	24
.1.2.3. Rationnaliser le discours : une voie d'entrée plutôt masculine	26
2. La renonciation à l'alimentation carnée : un motif essentiel du processus de dévirilisation symbolique engagé à l'encontre des militants	30
.2.1. La perception du « corps végétarien » par les chasseurs : une critique d'un renversement des régimes de genre en place ?.....	30
.2.1.1. Corps carencés, corps anémiés	30
.2.1.2. Une féminisation du corps par l'abandon d'un « symbole de domination masculine » ?	33
a) Renoncer à un aliment masculin : questionner la « politique des protéines »	33
b) Opter pour des aliments féminins	35
c) Un régime alimentaire féminin synonyme de présomption d'homosexualité ?	38
.2.2. L'engagement contre la chasse à courre : un facteur supplémentaire de dévirilisation	40
.2.2.1. Le rejet d'une pratique virile, « havre d'exclusivité masculine » ?	41
.2.2.2. L'accusation de sensiblerie : symptôme d'une « crise de la masculinité » et d'une « féminisation des mœurs » ?	44
3. La mise à distance du modèle de la masculinité hégémonique : la promotion d'un nouveau modèle de masculinité comme stratégie de restauration d'une identité gratifiante ?	47
.3.1. Une double figure du chasseur renvoyée à son archaïsme et à son caractère dominant.....	48
.3.1.1. Le veneur : la représentation d'une masculinité bourgeoise et dominante économiquement	48
.3.1.2. Le suiveur : une figure de la masculinité rurale populaire	52
.3.2. Le rejet d'une masculinité jugée dominante au profit d'une masculinité « civilisée » : une identité modelée contre celle des chasseurs ?	55
.3.2.1. Faire valoir une autre forme de masculinité : contrer le modèle hégémonique par la quête d'une « élévation morale »	55
a) « Rester stoïque » : faire face à l'expression d'une virilité agressive.....	55
b) « Ne pas se rabaisser à leur niveau » : faire entendre la raison pour civiliser les mœurs	57
.3.2.2. Affirmer l'idée d'un « ethos égalitaire » pour inscrire l'antispécisme dans le sillon des luttes progressistes.....	59
a) L'assimilation de l'antispécisme aux autres luttes : un moyen de légitimer la cause animale en évitant l'accusation d'antihumanisme.....	59
b) L'appropriation du discours féministe : requisit au militantisme ou communauté de destin ?	63
Requisit indispensable au militantisme ?	63
Femmes et animaux : une communauté de destin ?	65
.3.3. Bâtir un entre-soi végan : le socle d'une stratégie de reconstruction d'une identité gratifiante ?	67
.3.3.1. S'engager pour rompre avec l'isolement, refonder une communauté de valeurs.....	67
a) Des trajectoires de rupture menant au sentiment d'isolement	67
b) Rejoindre une communauté de valeurs	70
L'évidence de l'écologie.....	71
Le désir de ne pas procréer	72
Athéisme radical masculin et spiritualités féminines	74
L'alimentation végétale : rationalité nutritionnelle vs alimentation intuitive et thérapeutique ?	75
.3.3.2. S'engager pour rejoindre un réseau militant : le collectif, un espace de rencontres affinitaires ?	77

a) Le collectif, un espace de rencontres affinitaires au-delà du seul espace militant	78
b) Le collectif : une agence matrimoniale ?	80

PARTIE 2. LE CHOIX DE MODALITES D'ACTION EXACERBANT LA VIRILITE : UNE STRATEGIE MASCULINE DE MAINTIEN DE LA DOMINATION PATRIARCALE ?.....83

1. Des modalités d'action viriles : un engagement « corps et âme » à l'avantage des hommes 83

.1.1. « Prouver et éprouver » sa virilité à travers un engagement corporel intense	83
.1.1.1. L'aspect sportif des actions : restaurer un statut masculin gratifiant par la valorisation des performances physiques	84
a) Une haute importance symbolique accordée à l'aspect sportif des actions	84
b) La bonne condition physique requise : un facteur d'appréhension chez les militantes susceptible de freiner leur investissement sur le terrain	86
.1.1.2. Tester sa résistance physique aux épreuves et aux aléas induits par des actions de type « commando »	88
.1.1.3. « Affronter ses ennemis » : s'engager dans un rapport de force viril en cherchant à se confronter à ses opposant·e·s	91
a) Orchestrer un rapport de force viril avec les chasseurs	91
b) Des représentations médiatiques qui confortent la représentation antagonique d'un face-à-face entre militants et chasseurs	93
c) La mise à distance des femmes de ces épreuves viriles : un moyen de se distancier des catégories dominées ?	94
.1.2. Entrer dans le rôle d'un « vrai warrior » : viriliser la cause en adoptant une posture de justicier	96
.1.2.1. Le « goût » du risque : une stratégie militante de radicalisation de l'identité du groupe	97
a) Publiciser la violence de la chasse : entre recherche du sensationnel et valorisation de la prise de risque	97
b) Le risque d'altercations physiques : une éventualité attractive ?	99
.1.2.2. Le choix d'un répertoire d'action politique valorisant des qualités morales associées à la masculinité hégémonique	101
a) L'esprit de sacrifice : devenir un « martyr » pour la cause ?	102
b) Braver l'interdit pour faire valoir un penchant pour le « concret » et la « radicalité »	104

2. Une division sexuée du travail militant modelée par l'investissement sur le terrain 108

.2.1. Une captation masculine des tâches à plus forte valeur sociale ajoutée	108
.2.1.1. L'« absence de structure » : un « <i>glass escalator</i> » masculin ?	109
.2.1.2. L'accès exclusivement masculin aux fonctions de leadership et d'élaboration des stratégies	111
.2.1.3. Un accès au porte-parolat fortement conditionné à la qualité d'expert sur le sujet	113
.2.2. Une invisibilisation et une dépréciation du travail accompli par les femmes	115
.2.2.1. Les « petites » tâches « qui restent » : le travail invisible mais indispensable réalisé par les militantes	115
.2.2.2. Une ségrégation genrée dans la prise en charge du travail émotionnel	118

3. Une culture du modèle masculin hégémonique reconduisant la domination masculine ? .121

.3.1. Une sexuation du mouvement renforcée par les coûts de la domination masculine	121
.3.1.1. Les lourdes répercussions des prises de risque masculines	121
.3.1.2. Des répercussions parfois difficiles à assumer : la mise à distance des hommes les plus fragiles	124
.3.1.3. Les agressions des militantes : des situations souvent inopinées à l'origine d'un désengagement féminin	127
.3.2. Une recomposition de la domination masculine masquée par la promotion d'un antisexisme de façade	131
.3.2.1. Le féminisme : un impensé camouflé par la nécessité de performer un discours antisexiste ?	131
.3.2.2. Des violences sexistes et sexuelles permises par une relative tolérance vis-à-vis d'une culture du sexisme	134
a) Une relative tolérance à l'égard d'une culture ambiante du sexisme	134
b) Des discours antiféministes ordinaires pour faire face aux violences sexuelles	137
.3.2.3. Face au sexisme : quelles stratégies féministes ?	140

CONCLUSION144

BIBLIOGRAPHIE147

Littérature engagée	147
Articles et ouvrages méthodologiques	147

Articles et ouvrages académiques	148
Articles de presse écrite	154
Émission de télévision.....	156
Littérature grise	156
Sitographie	156
GLOSSAIRE DES SIGLES	157
LEXIQUE DE LA VENERIE	158
ANNEXES.....	160
1. Listes chronologiques des observations menées	160
2. Tableau récapitulatif des entretiens	161
3. Sociogenèse de la lutte contre la chasse à courre et chronologie du mouvement	162
4. Photographies issues de la communication militante	167
5. Croquis ethnographiques	168
Croquis n°1	169
Croquis n°2	170
Croquis n°3	171
TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ

Ce travail de recherche soulève la question de la structuration des rapports sociaux de sexe dans un mouvement qui prône une éthique chevillée à un idéal d'antisexisme. La récente émergence et la fragile légitimité du mouvement antispéciste parmi les autres « luttes progressistes » ne sont pas sans conséquence sur la forme que revêtent les rapports sociaux de sexe, et ce d'autant plus qu'une des exigences de cet engagement réside dans l'adoption d'un régime alimentaire exempt de chair animale. Parce qu'ils font face à un processus de dévirilisation symbolique, les hommes qui renoncent à consommer des animaux sont mis à distance du modèle de la masculinité hégémonique. Outre la condamnation du modèle archaïque associé aux chasseurs, la recomposition d'un statut masculin gratifiant passe aussi par l'adoption d'un répertoire d'action virile. Pourtant, ce répertoire emprunte aux codes de ce modèle hégémonique et reconduit une division sexuelle du travail militant et une culture ambiante du sexisme au sein de l'organisation.

Fondé sur une enquête ethnographique menée au sein d'un groupe de militant·e·s engagé·e·s contre la chasse à courre et sur une série de douze entretiens conduits auprès de plusieurs d'entre eux, ce travail empirique questionne les répercussions genrées de l'adoption d'un régime végétarien et s'intéresse à la recomposition de la domination masculine dans des espaces émettant pourtant des critiques vis-à-vis de l'ordre patriarcal.

Dans la poursuite de travaux combinant les études de genre et la sociologie du militantisme, ce travail de recherche a donc pour objet d'exposer le caractère déviant des carrières végétariennes masculines, à l'aune des répercussions que cet engagement induit sur l'identité genrée. Il cherche par ailleurs à mettre en exergue le lien qui se noue entre les enjeux propres à un mouvement, le répertoire d'action collective, la division sexuelle du travail militant qui en résulte et la structuration des rapports sociaux de sexe dans des espaces militants à forte prétention féministe.

Mots-clés : sociologie de l'engagement, militantisme, mobilisations, action collective, engagement, carrières militantes, mouvements sociaux sexués, rapports sociaux de sexe, études sur le genre, antisexisme, domination masculine, virilité, masculinité hégémonique, nouvelles masculinités, déviance sociologie de l'alimentation, végétarisme, véganisme, viande, antispécisme, mouvement des droits des animaux, cause animale, animalisme, chasse, chasse à courre, ethnographie.

ABSTRACT

This research work raises the issue of the structuring of gender relations in a movement that defends an ethic linked to an ideal of anti-sexism. The recent emergence and fragile legitimacy of the antispeciesist movement among the other "progressive struggles" are not without consequences on the forms of gender relations, all the more so since one of the requirements of this commitment is the adoption of a diet free of animal flesh. Because they face a process of symbolic devirilization, men who give up on eating animals are taken away from the model of hegemonic masculinity. In addition to condemning the archaic model associated with hunters, the recomposition of a rewarding male status requires the adoption of a repertoire of virile action. However, this repertoire borrows from the codes of this hegemonic model and renews a sexual division of militant labor and an ambient culture of sexism within the organization.

Based on an ethnographic survey carried out within a group of activists engaged against hunting and on a series of twelve interviews with several of them, this empirical work questions the gendered repercussions of the adoption of a vegetarian diet and its interest in the recomposition of male domination in spaces that nevertheless emit criticism of the patriarchal order.

Continuing researches combining gender studies and the sociology of activism, this research work is therefore intended to expose the deviant aspect of male vegetarian careers, in the light of the repercussions that this commitment induces on gender identity. It also seeks to highlight the link between the specific issues of a movement, the repertoire of collective action, the resulting sexual division of militant labor and the structuring of gendered social relationships in militant spaces with strong feminist ambitions.

Keywords : sociology of engagement, activism, mobilizations, collective action, engagement, activist careers, gendered social movement, gender, gender studies, antisexism, male dominance, manhood, hegemonic masculinity, new masculinities, deviance, sociology of food, vegetarianism, veganism, meat, antispécism, animal rights movement, animal advocacy, animalism, hunt, hunting with hounds, ethnographic work.

ENGAGEMENT DE NON-PLAGIAT

Je, soussigné(e) **Nolwenn VEILLARD**

déclare être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiée sur toutes formes de support, y compris l'internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce rapport ou mémoire.

signé par l'étudiante le **20 / 11 / 2020**

**Cet engagement de non-plagiat doit être signé et joint
à tous les rapports, dossiers, mémoires.**

Présidence de l'université
40 rue de rennes – BP 73532
49035 Angers cedex
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00

